

BURNOUS ROUGES

TOMBEAUX BLANCS

LE LIVRE

J'ai entièrement réécrit le livre en m'aidant d'un logiciel OCR, les caractères typographiques de l'ouvrage original ne favorisant pas sa lecture après que les pages aient été scannées.

J'ai respecté la mise en page et introduit les photos et illustrations à la place qu'elles occupaient dans le livre original. J'ai fait de même avec l'orthographe, même si à certains moments j'ai eu envie d'intervenir.

Pour plus de lisibilité j'ai transformé les fichiers de type word (*.doc) en fichier *.pdf, les documents de type word ayant tendance à se déformer et à changer la mise en page.

Vous pouvez copier ce document, mais si vous l'insérez dans un autre site, n'oubliez pas d'en signaler la source :

<http://burnousrouges.e-monsite.com/>

Avril 2013 - Raymond BERDAH, fils de Albert BERDAH Spahi /Escadron OSTER /Peloton DOBRENN 1943-44-45



BURNOUS ROUGES

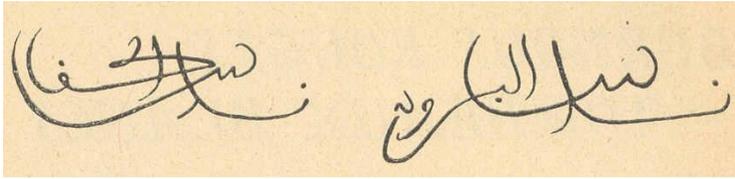
TOMBEAUX BLANCS

BURNOUS ROUGES

TOMBEAUX BLANCS

*Souvenirs du 2^oRégiment de Spahis Algériens de
Reconnaissance au cours de la campagne
1944-1945 en France et en Allemagne.*

(1) *Le burnous est la cape traditionnelle des spahis. Il est de couleur rouge pour les Spahis Algériens et Tunisiens, bleu marine pour les Spahis Marocains.
Le « tombeau » du burnous est la bande d'étoffe qui relie sur 20 centimètres les deux côtés de la Cape. Pour les Spahis Algériens le "Tombeau" est de couleur rouge, blanche ou jaune, suivant qu'il s'agit des régiments: d'Alger 1^{er} Régiment, d'Oran 2^{ième} Régiment, de Constantine 3^{ième} Régiment.*



« L'on peut vraiment compter sur celui qui connaît, l'odeur de la poudre. »
(Proverbe arabe.)

Il a été tiré de cet ouvrage soixante exemplaires numérotés en chiffres romains de I à LX plus cent cinquante exemplaires numérotés en chiffres arabes de 61 à 210.

En outre un exemplaire spécial a été imprimé pour la Salle d'Honneur du 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens.

CET OUVRAGE EST DEDIE
A LA MEMOIRE
DES CAPITAINES

Robert BAUDOUIN, *Commandant le 4^{ème} escadron*
André OSTER, *Commandant le 1er escadron*
Joseph RONOT, *Commandant le 2^{ème} escadron*

des OFFICIERS SOUS-OFFICIERS,
BRIGADIERS et SPAHIS
du 2^{ème} REGIMENT DE SPAHIS ALGERIENS
DE RECONNAISSANCE,
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR
PENDANT LA CAMPAGNE 1944-1945
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE.

Avant-propos

Les pages qui vont suivre constituent « Les Souvenirs » du 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance au cours de la Campagne 1944-1945 en France et en Allemagne.

Entièrement rédigées par les Anciens du Régiment; et particulièrement par le Capitaine Guy CANIOT, elles s'adressent spécialement à nos camarades de combat; nous nous en excusons auprès de nos autres lecteurs.

Si l'impossible a été fait pour n'oublier aucun des faits héroïques de nos Spahis, nous savons cependant que « ces souvenirs » comporteront des lacunes...! Aussi nous exprimons nos regrets à ceux de nos camarades dont la modestie a tenu à laisser leurs faits d'armes dans l'ombre,

C'est à dessein que nous avons cherché à glisser parfois entre deux récits de baroud, une chanson ou un poème dans le style de nos faubourgs d'Algérie afin d'évoquer ainsi les intimes réunions d'escadrons ou de peloton, où à la descente des lignes chacun appréciait à nouveau la joie de vivre,

Depuis, neuf longues années ont passé... De nombreuses difficultés techniques et matérielles ont empêché de « sortir » cet ouvrage avant ce jour. Mais si le temps n'a pas altéré notre mémoire, il n'a malheureusement pas épargné certains clichés dont la qualité eut exigé leur suppression s'ils n'avaient constitué pour nous un trésor d'un prix inestimable. C'est donc avec beaucoup d'indulgence qu'il est demandé à nos lecteurs d'accepter l'illustration réalisée presque uniquement avec la collaboration de nos Spahis, photographes et dessinateurs amateurs.

En rassemblant « Ces souvenirs » nous nous sommes proposés de permettre à nos Anciens de revivre l'époque magnifique où chacun d'entre eux offrait sans hésiter, le meilleur de lui-même. Et si, malgré ses imperfections littéraires et artistiques, ce petit livre a atteint ce but, nous nous déclarons satisfaits.

Capitaine L. E, de GASTINES,



Le Lieutenant-colonel Roger Lecoq.

PREFACE

Préfacer la visite des combats
légis par le 2^{ème} Spahis de la Provence à l'Autriche
peut paraître singulièrement ambitieux. Bien-
moins, pas plus que je ne l'ai fait à la fête du
Régiment dont le Commandement fut l'orgueil
de ma vie, je ne me déroberai à ce devoir de gratitude
envers nos morts et d'amitié pour les vivants.

Spahis du 2^{ème} quelque soit
votre grade, vous avez été les rédacteurs de ce petit
livre, trop petit à la vérité pour dire toute la
gloire que vous avez méritée ou vécue !

J'ai le souvenir de vous avoir
au cours de notre dernière fête d'Armes en Algérie
proposé la devise qui un homme de guerre fameux
donnait jadis à ses soldats : "Si j'ai vaincu : tuez moi ;
si je meurs : tuez moi ; si je meurs : gardez moi !"

Vous m'avez fait tout de même,
nous n'avons jamais vu et votre touchante affection
m'a plusieurs fois évité une aventure, sinon la pire.

Soyez fiers de ce que vous avez fait.
Dites le avec orgueil et faites en sorte que vos fils s'en
vante et vous imitent. Alors, vous aurez raison
Georgi à la pointe du combat pour la France.....
sinon d'habitude -

Paris le 14 April 1953.

Ruegg

NOBLESSE OBLIGE

15 Mai 1940. - A la Horgne, dans les Ardennes, le 2^{ème} Régiment de Spahis se fait hacher sur place pour sauver l'honneur et conserver -intactes les traditions de la Cavalerie

Contre les blindés, ces hommes n'ont à offrir que leur poitrine. A l'exemple de leur chef, le Colonel Burnol, ils acceptent tous ce sacrifice. Le plus bel éloge de ce régiment, c'est l'ennemi lui-même qui l'a composé en écrivant dans le « Berliner Zeitung » du 6 décembre 1940 :

« Alors que le 15 mai se levait, personne ne se doutait que l'aube naissante marquait l'un des jours les plus durs de toute la campagne. On se disposait à une progression selon la manière habituelle. Pourtant bientôt, les voitures de tête atteignaient le village de la Horgne où il y avait une résistance. Le village apparaissait comme une forteresse avancée et, des lisières des bois environnants, l'ennemi décrochait un feu violent dans nos rangs. Il y avait des pertes. Des blessés revenaient porteurs de mauvaises nouvelles. Une crise était proche.

« Le Colonel dut se porter sur la première ligne pour rétablir la situation compromise. C'étaient de durs gars qui nous étaient opposés. Le 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens, solides fils noirs du désert et guerriers chez qui le combat fait partie d'une deuxième nature. Très peu se rendront. Dans le village s'élèvent des barricades, des maisons que l'on doit nettoyer l'une après l'autre. Jusque tard dans la nuit, ce sont des combats acharnés dans une localité en feu. Le soir, la plupart de nos Officiers étaient tués ou blessés. Les pertes du régiment étaient importantes. A peine la moitié de l'effectif était encore debout. Les hommes étaient exténués. »

15 Mai 1944. - Quatre ans ont passé... quatre longues années au cours desquelles le régiment lentement reconstitué s'est préparé à la revanche.

A cheval d'abord, le régiment s'était transformé en Régiment motorisé, peu après le débarquement américain.

En Mars 1944, il avait fusionné avec le 6^{ème} Spahis algériens.





Groupant dans ses rangs maintenant, fraternellement unis: cadres de carrière de l'Armée d'Armistice, mobilisés et engagés d'Afrique du Nord, évadés de France, Spahis indigènes, garçons venant de tous les horizons et de tous les milieux, le Régiment s'est forgé une âme d'airain car il a appris à lire dans les plis de son Étendard, les nobles et glorieuses leçons du passé. En cette journée anniversaire des combats de la Horgne, réuni autour de son chef, le Colonel Lecoq, le 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens commémore l'héroïque sacrifice de ses Anciens.

Après avoir connu les inquiétudes et la fièvre des longs mois de préparation, les Officiers, les Sous-officiers et Spahis savent qu'ils vont enfin atteindre le but pour lequel ils se trouvent maintenant groupés autour de cet Étendard dont la soie porte en lettres d'or des noms riches d'Histoire:

<i>Sidi Yahia</i>	1841
<i>Isly</i>	1844
<i>Les Chotts</i>	1844
<i>Brezina</i>	1845
<i>Extrême-Orient</i>	1884 - 1885
<i>Maroc</i>	1907 - 1908
<i>Champagne</i>	1915
<i>La Somme</i>	1916

Encore quelques jours de patience, et le nouveau 2^{ème} Spahis, à l'exemple de ses anciens, saura écrire de son sang une nouvelle page d'épopée.

L'EMBARQUEMENT

24 juillet. - Alertés dans la nuit, les unités font mouvement vers les « area de waterproofing », à l'exception du 2^{ème} Escadron maintenu à Saint-Leu. Après avoir subi rapidement les diverses opérations de waterproofing, dès le 26, les véhicules et leurs conducteurs commencent à embarquer sur des bateaux américains amarrés dans le port d'Oran

Sur le « S/s Nicholson » : E.H.R., 1^{er} escadron à l'exception du peloton Magdelain et le peloton Coetlogon du 4^{ème} escadron.

Sur le « S/s Crosby and Noyes »: 3^{ème} escadron.

Sur le « Bankroft » le 4^{ème} escadron à l'exception du peloton Coetlogon et le peloton Magdelain du 1^{er} escadron.

Les 8 et 9 Août, sous les ordres du Chef d'Escadrons Courtois, le personnel embarque à son tour à Mers-el-Kébir sur le « James Parker »

qui doit transporter le Général du Vigier Commandant la 1^{ère} D.B.
Le Colonel Lecoq et l'Etendard sont sur le « Nicholson ». Quant aux Capitaines Commandants, ils embarquent sur les bâtiments qui portent respectivement le matériel de leurs unités

ORDRE DE BATAILLE DU REGIMENT
A LA DATE DU 9 AOUT 1944.

ÉLÉMENTS EMBARQUÉS

Colonel Commandant le Régiment Lieutenant-colonel LECOQ

Chef d'escadrons-adjoint Commandant de la CHAUVELAIS

<i>Chef d'escadrons, Chef du Service Auto</i>	Capitaine WATIER
<i>Chef d'escadrons, chargé des Trains".</i>	Commandant COURTOIS
<i>Officier Adjoint au Commandant en second.</i>	Capitaine DAUGER
<i>Officier de liaison (Indigène) .</i>	Sous-lieutenant DJIDAR
<i>Officier de Renseignements</i>	Capitaine ORDIONI
<i>Officier. de Transmissions</i>	Capitaine de CONDE
<i>Capitaine Commandant l'E. H. R.</i>	Capitaine CASTEL
<i>Officier des Détails"</i>	Lieutenant DORELLI
<i>Officier d'Approvisionnement</i>	Sous-lieutenant RIVES
<i>Médecin .Capitaine</i>	Capitaine BOUZONIE
<i>Médecin Adjoint</i>	Médecin Sous-lieutenant AOUDIA
<i>Officier Commandant le peloton d'échelon.</i>	Lieutenant CHAUPE
<i>Officier chargé de l'essence et des munitions</i>	Lieutenant MONTUORI

1^{er} ESCADRON (Chars légers)

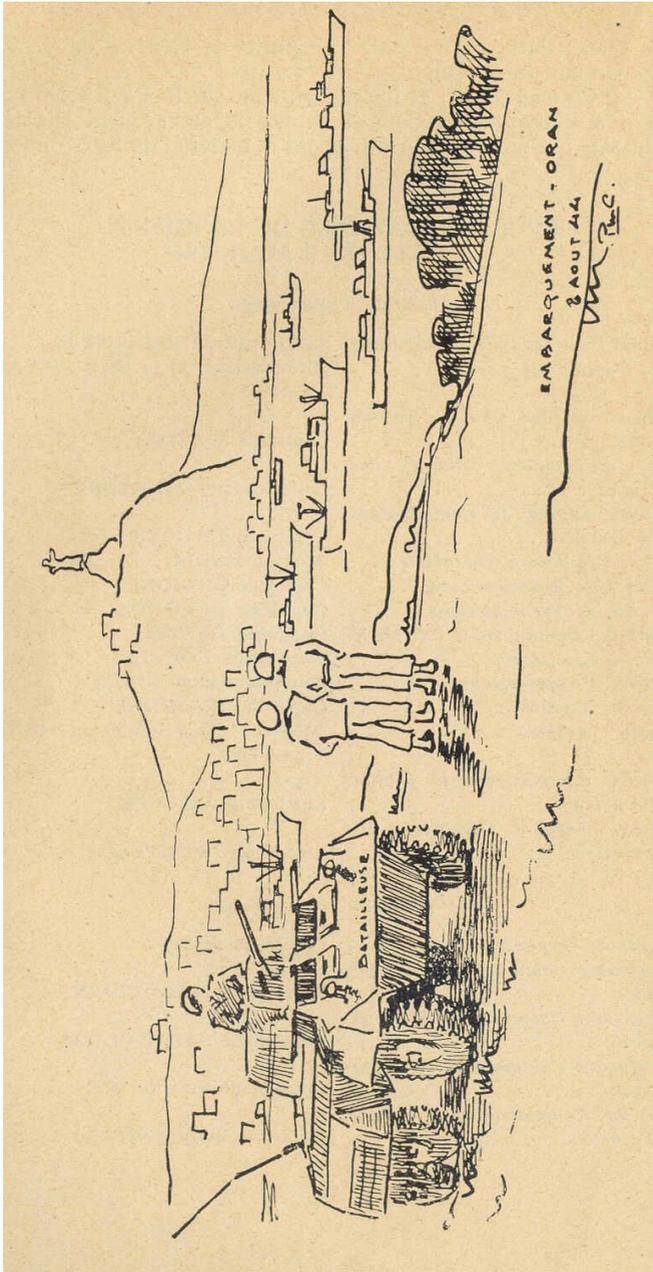
Capitaine Commandant Capitaine OSTER

Lieutenant Commandant le 1^{er} peloton Lieutenant MAGDELAIN

Lieutenant Commandant le 2^{ième} peloton Lieutenant SAINT OLIVE

Lieutenant Commandant le 3^{ième} peloton Sous-lieutenant LAINE

Officier Commandant le peloton d'échelon Aspirant DOBRENN



3^{ème} ESCADRON (Automitrailleuses)

Capitaine Commandant : Capitaine de BAULNY

Adjoint au capitaine commandant : Sous-lieutenant ALLAND

Lieutenant Commandant le 1^{er} peloton : Lieutenant de SAUVEBEUF

Lieutenant Commandant le 2^{ème} peloton : Lieutenant de BUZONNIERE

Lieutenant Commandant le 3^{ème} peloton : Adjudant-chef CORNU

Officier Commandant le peloton d'échelon : Sous-lieutenant LAMY

4^o ESCADRON (Automitrailleuses)

Capitaine Commandant : Capitaine BAUDOUIIN

Adjoint au capitaine commandant : Lieutenant de VAUBLANC

Lieutenant Commandant le 1^{er} peloton : Lieutenant de GASTINES

Lieutenant Commandant le 2^{ème} peloton : Sous-lieutenant CANIOT

Lieutenant Commandant le 3^{ème} peloton : Sous-lieutenant de COETLOGON

Officier Commandant le peloton d'échelon : Adjudant-chef CASTEL

OFFICIERS EN SURNOMBRE

Sous-lieutenant BREUIL (Adjoint au Capitaine ORDIONI, Officier de Renseignements)

DÉTACHEMENT RESTANT A SAINT-LEU

Chef d'escadrons Commandant en Second : Commandant de CHABOT

Officier Interprète : Lieutenant d'HONNINCTUN

2^o ESCADRON (Automitrailleuses)

Capitaine Commandant : Capitaine RNOT

Adjoint au capitaine commandant : Lieutenant BONNAFONT

Lieutenant Commandant le 1^{er} peloton : Sous-lieutenant DEMERSON

Lieutenant Commandant le 2° peloton : Sous-lieutenant PANEL
Lieutenant Commandant le 3° peloton : Lieutenant DUCOS
Officier Commandant le peloton d'échelon : Adjudant-chef JAOUEN

EN SURNOMBRE:

Lieutenant COLLAS En instance de mutation à la 5° D.B.
Lieutenant GRANDCLAUDE
Lieutenant de MERODE A l'hôpital d'Oran,

LA TRAVERSEE

10 Août. - Le «Nicholson », le « G. Bankroft » et le « Crosby and Noyes » quittant le port d'Oran pour la haute mer, mettent le cap vers l'Est en longeant la Côte Algérienne,

11 Août. - Le « J. Parker » lève l'ancre à son tour.

12 Août. - Au lever du jour, tandis que le convoi de Liberty Ships continue son voyage vers l'Est, le « J. Parker » et les bâtiments avec lesquels il navigue de concert font demi-tour. A 19 heures, tout ce convoi se retrouve devant Mers El Kébir au grand étonnement des passagers, Mais après une gracieuse évolution dans la rade, la flottille remet le cap vers l'Est

13 Août (en mer), - Le temps est magnifique, Pas une ride sur l'eau, Les plis secrets ont été ouverts et les cartes distribuées,
Les commentaires vont leur "train", les chansons également La discipline du bord est très stricte, notamment en matière de black-out à partir du coucher du soleil.

15 Août. - Après avoir longé la côte algérienne jusqu'à la hauteur de Bône, nos navires naviguent en vue de la Sardaigne et de la Corse, et arrivent dans la journée au large des côtes françaises, A la pensée de fouler bientôt le sol de la Patrie, l'enthousiasme est alors à son comble,

A 17 heures, à bord du « J. Parker », pour fêter l'arrivée de nos éléments dans les eaux territoriales françaises, le pavillon national est envoyé.

A 21 heures,- alerte aérienne, Les canons des navires de guerre bombardent l'arrière-pays en direction de Saint-Raphaël Frejus,

LE DEBARQUEMENT

16 Août. :- Le 4^o escadron de marche débarque le premier près de la Nartelle, au nord de Saint-Tropez et va se regrouper au début de l'après-midi près de Grimaud après avoir opéré le « dewaterproofing » de ses véhicules, Vers 14 heures, le Lieutenant-colonel Lecoq, le Chef d'Escadrons de la Chauvelais et le Sous-lieutenant Breuil débarquent du « Nicholson », En même temps commence le déchargement des véhicules de l'E.H.R. et du 1^{er} escadron. Toutes les opérations de débarquement, se poursuivent sans encombre, La mer est toujours parfaitement calme et les réactions de l'ennemi insignifiantes.

Conquise depuis la veille, la plage de débarquement connaît une fiévreuse agitation. Le matériel s'accumule. Quant au personnel, sans cesse amené par chalands depuis les bateaux jusqu'au rivage, il s'égrène en longues théories entre les deux rubans blancs qui limitent la zone déminée.

La nuit, il n'est plus question maintenant de black-out. On a l'impression, au contraire, d'assister à une fête nocturne. En effet, tous ces navires mouillés les uns auprès des autres, comme en temps de paix, sont éclairés « a giorno ». C'est le seul moyen de poursuivre rapidement les opérations de débarquement.

17 Août. - Le personnel transporté par le «James Parker» commence à débarquer vers 18 heures pendant une alerte aérienne. Tous les mouvements s'effectuent dans un nuage opaque de fumigènes extrêmement désagréable.

Vers 21 heures, le débarquement de ces éléments est cependant terminé. Sous les ordres du Commandant Courtois les hommes, échelonnés en colonnes interminables, rejoignent Grimaud à pied, en passant par Cogolin,

Ils parviennent dans leurs unités tard dans la nuit après avoir reçu quelques averses qui les ont trempés jusqu'aux os.

19 Août. - A 2 heures du matin, alors qu'il est de garde, le Spahi Meyer du 1er escadron est blessé par une balle, Les recherches entreprises pour retrouver l'agresseur ne donnent aucun résultat.

A la suite d'un ordre reçu, du Général commandant l'Armée B (1), le Régiment doit mettre un escadron à la disposition de la 3^{ème} D.I.A.

(1) Général de Lattre de Tassigny,

Le Colonel désigne l'escadron Baudouin entièrement débarqué à l'exception des véhicules du peloton de Coetlogon.

A 15 h 15, cet escadron composé de 2 pelotons de combat (Gastines et Caniot) et d'un peloton d'échelon (Castel) fait mouvement sur Signes, en passant par Carnoules et Méounes. Il s'installe pour la nuit à trois kilomètres à l'Ouest du Camp, à proximité du P.C. du Colonel commandant le 3^{ème} RSAR aux ordres duquel il passe provisoirement.

Et ainsi, tandis que le reste du Régiment poursuit ses opérations de débarquement, l'escadron Baudouin va participer à l'investissement, puis à la libération du grand port de guerre méditerranéen.

OPERATIONS DANS LA REGION DE TOULON

Le premier engagement du Régiment.

20 Août. - A 5 heures, grands branle-bas, derniers préparatifs et en route pour le Camp. Il est 6 heures!

Le peloton Gastines dépasse le Camp, tourne à droite et s'engage sur la route de Marseille. C'est la grande découverte, le grand inconnu, le boche devant soi; pas de renseignements si ce n'est que le petit village de Cuges-Ies-Pins est peut-être occupé. Les kilomètres défilent un à un dans un silence malsain. Les 2 A.M. de tête encadrant une jeep sautent, de tournant en tournant, comme des grenouilles: à la radio, toujours la même chose: « Allo 10, Allo 10, R A. S. »

Il est 9 heures, « Résistante » annonce: « Je suis en vue de Cages de Cuge j'observe ».

L'obusier « Reichshoffen » arrive et se met en position, il surplombe le village à 1.200 mètres et bien camouflé il pourra tout permettre.

Alors c'est la ruée à pleine vitesse. En un clin d'œil, « Résistante » est à 150 mètres de la première maison du village, toujours rien, le village est mort. ...Soudain, une rafale de 30, 2 coups de 37, « Revenante », derrière, s'y met aussi, les trois occupants de la jeep « Reghaïa » sont à terre dans le fossé; ils tirent également. Il y a du boche! La maison du maire, à droite de la route, en prend un coup; c'est en effet de là que les Allemands nous ont reçus. La jeep « Reims » amène du renfort à pied, l'Aspirant Heissat et huit hommes. Ils sautent à terre. Ils sont maintenant camouflés dans les vignes Sur la gauche; bientôt ils pénètrent dans le village ; les ruelles sont désertes les voilà sur la place centrale.

Le Brigadier Cazaubon ouvre le feu à la mitrailleuse, un Allemand tombe dans le ruisseau, un autre, les bras en l'air, est gardé par Ben Oalloula, le dur de nos indigènes; enfin un civil! Mais il est armé. C'est le chef du Maquis de Ribousse. Il fait sortir de la cave son homme de confiance, armé d'une « Sten » lui aussi, les Boches ne sont pas très nombreux, nous disent-ils, mais ils ne veulent pas partir. « C'est ce que nous verrons », dit l'Aspirant.

Les balles giclent partout; on a l'impression qu'elles prennent les tournants des rues.

Le spahi Lostier s'agenouille. Fort heureusement! Une rafale de mitrailleuse fait sauter la fenêtre juste au-dessus de lui.

Malgré tout, On progresse. Les autos mitrailleuses de tête arrivent à la sortie. « Resplendissante », au centre, tient les trois artères principales, les maisons sont fouillées une à une. Petit à petit, le tir s'arrête et les rues se peuplent, les drapeaux tricolores montent aux fenêtres. Il est 10 h 30. Quatre boches sont tués, sept autres prisonniers. Cuges-les-Pins est revenu libre! Le 2^{ème} Spahis, avec le 1^{er} peloton du 4^{ème} escadron, a libéré son premier village de France et capturé ses sept premiers prisonniers. Déjà les moteurs tournent pour filer sur Aubagne, mais la radio nous stoppe, nous sommes appelés à une autre mission: celle de boucler la résistance de Toulon.

Une demi-heure de battement. Cuges-les-Pins en délire acclame nos spahis sous un déluge de vin rouge, de paroles chantantes et de questions amusantes. C'est l'ivresse de la libération! Quelques heures seulement se sont écoulées depuis notre départ du Camp, mais elles ont été bien remplies et chacun se sent déjà un vieux guerrier. Au départ, Cuges ne nous abandonne pas. Elle nous permet d'emmener le Chef du Maquis de Ribousse, le Maréchal-des-Logis Lemoine, qui fera toute la campagne avec nous.

Les camarades nous félicitent mais nous envient un peu. Ils sont impatients eux aussi de prendre le baptême du feu.

Le Beausset.

A 15 heures, en tête de l'escadron, le peloton Caniot quitte le Camp en direction de Toulon. « Rogneuse » est en pointe

Au bout de quelques instants, son chef, Labanhie, signale la présence d'une quinzaine de chars, à la lisière d'un bois. Ces mastodontes sont impressionnants. Un civil nous rassure : ce sont des chars de bois.

Ils sont en tout cas remarquablement bien imités. Nous poursuivons à vive allure et traversons des villages acclamés par une foule en délire.

Quelques secondes d'arrêt pour obtenir des renseignements et le « rush » reprend.

Le Beausset serait occupé par l'ennemi. Tandis que « Rogneuse » et « Rouiba » (Brigadier-chef Marie) filent directement sur l'agglomération, « Ronchonnoise » (Maréchal des Logis Arnould), « Rochelle » (Brigadier Godet) et le reste du peloton se portent sur le Castelet qui, perché sur un éperon, domine Le Beausset. L'Adjudant-chef Vidal installe ses mortiers (Brigadier-chef Cazaubon) et son obusier (Chef Alcay) pour protéger les deux patrouilles d'éclairage qui pénètrent simultanément dans le Beausset

Labahnie atteint le premier la sortie du village en direction d'Ollioules. A ce moment, on entend des rafales de mitrailleuses coupées de quelques coups de canon. Cette fois, nous sommes dans le bain. Le peloton prend son baptême du feu.

La radio fait entendre sa voix nasillarde: « Allo 22 ! Allo 22 ! Répondez ! » C'est « Rogneuse » qui rend compte de la situation: « Avons pris contact à la sortie du village. »

Immédiatement, au milieu de l'enthousiasme indescriptible de la population, pour laquelle notre présence signifie Libération, « Rodeuse », « Ronchonnoise » et « Rochelle » se ruent sur les lisières du village en direction d'Ollioules, afin d'appuyer la patrouille Labahnie engagée sur la route. En même temps, les éléments de soutien, installés derrière nous sur la route du Castelet, se mettent en action. C'est au milieu du vacarme des cinq mitrailleuses, des trois canons de 37, du 75 et des mortiers de Vidal que nous atteignons « Rogneuse » au moment précis où un obus anti-char fauche un gros platane à un mètre de la voiture. L'arbre s'abat au milieu de la chaussée, empêchant la reprise immédiate de la progression.

Cependant, l'intensité de notre feu a contraint au silence les armes allemandes qui s'étaient révélées.

L'arrivée des T. D. du 7^{ème} Chasseurs d'Afrique règle définitivement la question. L'ennemi a décroché en laissant des morts et cinq prisonniers entre nos mains. La route est libre maintenant vers Ollioules.

Cependant, le Capitaine Baudouin reçoit l'ordre de stopper son mouvement et de s'installer défensivement aux lisières S. et S.-O. du Beausset, en liaison avec des éléments du 3^{ème} R.S.A.R. qui doivent également occuper la localité.

Pendant la nuit, à la faveur des incendies provoqués par les combats de la journée, l'ennemi ouvre le feu sur tous les mouvements qu'il aperçoit aux lisières. Jusqu'au matin, de part et d'autre, les rafales d'armes automatiques se succèdent.

BANDOL ET SANARY

Intégré maintenant dans le groupement du Colonel Van Hecke, l'escadron part à 6 h 30 en direction de Bandol, éclairé par le peloton Gastines. Stoppé à proximité de la localité par la destruction du viaduc et la présence des champs de mines, le peloton de tête parvient cependant à pousser en avant deux jeeps, « Reims » et « Reghaia », qui, par un mauvais chemin forestier, parviennent à atteindre Bandol à 10 heures, au milieu des acclamations de la population. Quelques instants après, le peloton Gastines peut ainsi occuper le carrefour ouest de Bandol, et pousse des patrouilles à pied en direction du fort de la Cride, pendant que le peloton Caniot est envoyé à Sanary, par le chemin du pont d'Aran, afin d'assurer la sécurité du groupement en direction d'Ollioules vers le nord. De ce côté-là, toute la plaine côtière est dominée par le fort de Six-Fours qui, installé sur un éperon rocheux, interdit l'accès de Toulon à l'Ouest. Le peloton s'arrête à la lisière d'un bois qui le dissimule aux yeux des observateurs du fort de Six-Fours et des batteries du Colombet et du Plan, stationnées à quelques centaines de mètres. Une patrouille à pied commandée par le Maréchal des Logis Chef Arnould atteint les premières maisons de Sanary et ramène des prisonniers qui nous apprennent que la localité est occupée. Vers midi, commandée par le Brigadier Chef Marie et guidée par deux jeunes gens du pays qui s'engageront au régiment (Moisi et Fernandez), une patrouille de jeeps, « Rouiba » et « Rochelle » reconnaît les faubourgs Nord-Ouest de Sanary et signale des mouvements de troupes dans Sanary et sur la route de Toulon.

Pendant ce temps, vers midi, le fort de la Cride ouvre subitement un feu violent sur le Viaduc et le Boulevard littoral de Bandol, faisant un certain nombre de victimes parmi les éléments du Génie et blessant le Brigadier Miguel et le spahi Van Houteguen du peloton Gastines.

T.D. et 155 répliquent aussitôt aux canons de la Cride.

A 13 h 30, guidées par le Curé du Plan, l'Abbé Peyrol, et M. Batistelli, deux autos mitrailleuses et deux jeeps du peloton Gastines rejoignent une colonne allemande forte de deux cents hommes qui cherche à gagner Marseille à travers bois. Grâce au débordement hardi d'une patrouille à pied entraînée par le Brigadier Cazaubon, quinze prisonniers et trois blessés sont ramenés. L'Abbé Peyrol, à la place du radio sur l'automitrailleuse de tête, casqué et mitrailleuse au poing, se distingue particulièrement.

Dans le secteur de Sanary, malgré toutes les précautions prises, l'ennemi a éventé la présence du peloton Caniot près de Six-Fours. A 14 h 30, un violent tir d'artillerie lourde se déclenche, n'occasionnant que quelques dégâts matériels

Tout en poursuivant son observation, le peloton se déplace en fonction du réglage du tir jusqu'au moment où Six-Fours et le Colombet portent leurs feux sur les éléments du Pont d'Aran, où s'installe le P.C. du Colonel Van Hecke, commandant le Groupement. Vers le soir, l'artillerie amie répond enfin, neutralisant un peu les batteries allemandes. Au crépuscule, ramené vers le viaduc pour la nuit, le 2^{ème} peloton capture quelques Allemands fort démoralisés.

Le 22, la patrouille Montes, du 1^{er} peloton, est envoyée avec deux T.D. aux ordres du Lieutenant Le Menian en direction de Saint-Cyr-La Ciotat, où elle s'installe en fin de journée.

Au 2^{ème} peloton, une patrouille de deux autos-mitrailleuses commandée par le Maréchal-des-Logis-Chef Alcay pénètre dans Sanary et surprend la garnison allemande : quarante-deux hommes, deux canons anti-char, quelques mitrailleuses tombent entre nos mains.

Mais il ne peut être question de transporter tous les prisonniers sur le blindage des deux voitures. On ne peut envisager non plus d'amener la colonne à pied pour rejoindre le peloton qui se trouve à 3 kilomètres de là. Il faut faire vite!

Alcay repart donc avec une dizaine de prisonniers chargés sur son automitrailleuse, tandis qu'Arnould, en attendant les véhicules nécessaires au transport, assure la garde de la trentaine d'hommes qui restent. Des minutes passent... Entourés de leurs prisonniers, craignant à tout moment de voir surgir des renforts, les quatre hommes de l'équipage de « Ronchonnoise » trouvent le temps long. Pendant ce temps, le scout-car « Rochambeau » et le Dodge « Rostre », perdus dans le dédale des rues, s'efforcent d'atteindre le port. Les voici enfin! L'Adjudant-chef Vidal, arrivé avec eux, fait embarquer rapidement les prisonniers.

A cet instant, d'une rue adjacente, surgit à quelques mètres une camionnette allemande armée d'une mitrailleuse lourde suivie d'un side-car avec fusil-mitrailleur.

Alourdis par la présence de leur trentaine de prisonniers, nos six hommes ont un instant d'émotion. L'un des passagers du premier véhicule actionne le levier d'armement de sa mitrailleuse. D'un coup de crosse rapide, Pelletier lui fait sauter l'arme des mains, tandis qu'Arnould et Roulin hurlent: « Hand Hoch ! ».

Le visage pétrifié par la surprise, les équipages lèvent les bras. Voici sept nouveaux prisonniers, dont un adjudant. Après avoir mis pied à terre, ils sont rapidement fouillés. Ceci fait, l'Adjudant-Chef Vidal décide d'entasser tant bien que mal tout ce beau monde sur nos trois voitures et les deux véhicules de prise. Peut-être dans l'espoir d'être tirés de cette mauvaise position par l'arrivée d'un nouveau renfort, les prisonniers embarquent avec une lenteur calculée; Vidal tire un coup de pistolet en l'air. C'est suffisant pour qu'en quelques secondes les Allemands encore à terre aient trouvé place sur le blindage de l'automitrailleuse. Chargés de leurs grappes vertes, les cinq véhicules, à fond de train, rejoignent leur peloton.

Quant au Commandement allemand de Toulon, il pourra attendre longtemps le compte rendu de la patrouille de liaison qu'il a envoyée à Sanary. Pendant ce temps, les équipages Marie et Godet, envoyés au sommet de la colline de Sainte-Ternide, observent l'activité de l'artillerie adverse. Il s'agit des batteries du Plan et de la Tourelle ainsi que du fort de Six-Fours et des forts du littoral.

En même temps, le spahi Oliveri se charge de couper le fil téléphonique qui relie Six-Fours à son observatoire du Gros Cerveau. Immédiatement après, les obus cessent de pleuvoir dans le secteur du Pont d'Aran pour la plus grande satisfaction des éléments qui s'y trouvent et dont les pertes sont importantes.

Peu après, le Maréchal-des-Logis Arnould ramène dix huit prisonniers capturés au cours d'une patrouille près de la Millière. L'Officier-Adjoint au Commandement de la Batterie des Tourelles se présente au peloton Caniot, en parlementaire.

Pendant ce temps, au 'cours d'une patrouille à Sanary, les jeeps « Rochelle » et « Rouiba » ramènent encore cinquante deux Allemands. A la suite des pourparlers engagés, le lendemain, le Lieutenant Caniot, guidé par M. Mittelthaler, se rend au P.C. du Commandant de la batterie des Tourelles pour recevoir la reddition de la position.

Deux officiers et soixante-dix hommes tombent entre nos mains, ainsi que huit canons de 105 et de nombreuses mitrailleuses.

Pendant ce temps, au 'cours d'une patrouille à Sanary, les jeeps « Rochelle » et « Rouiba » ramènent encore cinquante deux Allemands.

Le peloton Gastines effectue de nombreuses patrouilles de nettoyage dans son secteur.

Le 24, grâce à l'entreprise de M. Mittelthaler et M. Roethisberger, le peloton Caniot, après avoir capturé quatre Allemands, entre en relations avec la garnison de Six-Fours. Pendant ce temps, un élément du peloton Gastines, commandé par le Maréchal-des-Logis Chaigne, patrouille au-delà de Sanary, essuie un violent bombardement et capture sept prisonniers.

Le lendemain, une colonne allemande forte de deux cents hommes, rabattue par le 2^{ème} peloton, est interceptée par le 1^{er} peloton. De nombreux prisonniers restent entre nos mains. Pendant ce temps, le Colonel Van Hecke poursuit les pourparlers commencés la veille à Six-Fours.

Le 26 Août, vers 4 heures du matin, le peloton Gastines, alerté, patrouille avec phares sur la route Bandol-Le Plan; il fait seize prisonniers, dont un Feldwebel.

A 9 heures, une énorme explosion ébranle l'air. Le fort de Six-Fours, que domine maintenant une énorme colonne de fumée noire, vient de se saborder. Peu après, la capitulation est consommée. Le peloton Caniot ramène 489 prisonniers, tandis que le Capitaine Baudouin reçoit de son côté la reddition du Fort de Brégaillon comptant près de 400 hommes.

L'accès sur Toulon étant libre maintenant, la mission du 4^{ème} Escadron est terminée. Après s'être regroupé dans l'après-midi, à 18 heures, il quitte la région de Toulon pour Aix-en-Provence et Avignon, où il doit rejoindre le Régiment qui, depuis quelques jours, a commencé ses opérations.

LIBERATION

C'était l'ivresse. Ivresse noble de nos pas sur la route française, de nos yeux s'attardant sur les rochers rouges et le somptueux et classique contraste de la mer si bleue. A nous, Français, ces flots, ces oliviers, le cyprès de l'église, l'Estérel tout entier. Le mot « ivresse » sonnait en nos cœurs à toute volée, celui tant espéré, celui si musical de « Libération ». Ne parlons pas ici de ces vins tous fameux, qui firent tourner nos têtes, s'extasier nos prunelles, s'émerveiller nos lèvres, des peaux fraîches et claires, de l'enthousiasme féminin.

Pas un nuage dans cette humeur de vainqueur, d'hommes heureux. Allemand ne signifiait ni guerre, ni revolver, ni blindé, mais liberté à reconquérir. A nos côtés, ce Capitaine trop tôt parti (1) nous amenait vers Toulon.

(1) Le Capitaine BAUDOIN tué devant LANGRES le 13 septembre 1944.

O Toulon! ville de matelots, de chansons et de filles, nous allions fouler
tes pavés, goûter ton soleil, tes ruelles salies par la vie du Midi!

Dans cette journée d'août, nous n'étions pas surpris d'oublier l'ennemi. Il vint à nous pourtant, acharné, fier et beau, car n'est-il pas à admirer ce soldat mourant pour sa foi?

Toulon, tu n'étais plus pour nous la cité des pompons rouges, des hauts talons souillés par l'attente des soirs.

Cette ville française s'évanouit soudain pour ne se présenter qu'hostile, guerrière, cruelle par ses forts trop nombreux, détenus par des hommes aux bottes évasées. Se rendre, aucun ne le voulait. Il fallut y aller, chercher à les convaincre, et c'est très difficile de convaincre des hommes pour qui un chef est tout, de se considérer comme nos prisonniers. (Vous savez, tous ces hommes qui s'en vont en troupeau, l'œil morne, les reins lassés, qui font rire et rire les foules, quelles qu'elles soient). La première forteresse (2) se dressa soudain devant nous. Au flanc de la montagne « ils » se sentaient très forts. Y eut-il un guetteur pour nous signaler? Nul bruit d'armures cependant, pas de hérauts, rien de ce moyen âge qui pouvait faire, devant ce pont-levis, son apparition fantastique.

Pendant la citadelle fit baisser, devant les intrus que nous étions, son pont-levis. La cour s'offrait à nous, muette, mais peuplée de 400 soldats environ, groupés autour d'officiers. Le Commandant du fort écouta avec morgue l'ordre que nous lui donnions d'abandonner cette richesse stratégique dans laquelle ils vivaient l'attente. Minutes émouvantes de ces hommes battus, baissant la tête devant le dur destin dont nous étions les interprètes. Leur réponse fut simple: « Nous acceptons ».

L'accueil du second fort (3) à vaincre fut moins humain, trop froid, trop ennemi encore. Ici, il faut parler de quatre jeunes soldats, mitraillettes à la main, et d'un cinquième bardé de dix grenades à manches. Peu engageante, cette rencontre.

Que faire pour n'avoir pas la triste attitude du condamné ou du vaincu ? Siffler? Le cœur s'y refusait. Fumer? Pas le moindre mégot en nos poches. Alors manger. Manger pour préparer notre probable entrée dans cette merveille bétonnée. Les conserves étaient « boches » et nous donnions ainsi l'assurance à nos gardiens qu'ailleurs d'autres avaient fui. Leurs yeux

(2) SIX FOURS.

(3) BREGAILLON

restaient fixés sur nous, mais nous les savions attirés par cette croix de Lorraine qui avait su, un soir, nous persuader de tenter l'aventure espagnole (1).

Enfin, nous pûmes approcher les Officiers, L'un d'entre eux s'exprimant en français, s'arrêta un instant, à la devise magnifique du Lieutenant de Vaublanc : « Rire les derniers »,

Il n'y eut aucun commentaire, mais en nos poitrines françaises naissait un renouveau d'amour pour cet homme si droit que nous avions pour chef. Les détails furent nombreux que nous leur donnâmes. L'avance alliée devenait foudroyante dans nos bouches. Nous voulions tant et tant arriver à leur faire accepter notre décision... Ils l'acceptèrent ! Dans la journée du lendemain, les forts sautèrent et l'ennemi se rendit: Il avait tenu parole.

LA CHEVAUCHEE

Le 23 Août, en tête de l'Armée B (2), le 2^{ème} Spahis est lancé dans la vallée du Rhône. Par des moyens de fortune, il parviendra à franchir le fleuve à Avignon, le 26 Août. Le Colonel Lecoq découplera alors ses escadrons dans les Cévennes afin de manœuvrer Lyon par l'Ouest et couper par surprise l'axe de repli des troupes allemandes (2 septembre). Dans un deuxième temps, après avoir libéré Chagny au prix de lourdes pertes (6 Septembre), le régiment participera à l'investissement de Dijon (10 Septembre).

Enfin, poursuivant son action plus au Nord, le régiment prendra une part héroïque à la libération de Langres (13 Septembre, et après avoir opéré la liaison avec la 2^{ème} D.B. venant de Normandie à Chaumont (14 Septembre), il poussera ses reconnaissances jusqu'aux premiers contreforts des Vosges. Le Rhône, Aix-en-Provence, Avignon.

Tandis que le 4^{ème} escadron poursuit ses opérations vers Toulon et que le 2^{ème} escadron vient d'embarquer à Oran à destination de la France, le Régiment est mis aux ordres du Général du Vigier, Commandant la 1^{ère} D.B. Après avoir fait mouvement par Gonfaron, Brignoles et Tourves les 1^{er} et 3^{ème} escadrons sont regroupés le 22 août à Saint-Zacharie pour assurer la défense du P.C. de la Division.

(1) L'auteur s'était évadé de FRANCE par l'ESPAGNE afin de rejoindre l'Armée d'Afrique.

(2) Armée d'Afrique du débarquement de Provence

A l'escadron Baulny, le peloton Buzonnière est envoyé en reconnaissance sur Trets, Il revient par la route d'Auriol, sans avoir rien à signaler; le peloton Cornu est envoyé en liaison avec le C.C. 1 et la 3^{ème} D.I.A. sur Roquevalaires et Gemenos.

Faute d'essence, ce peloton doit écourter sa mission. En effet, aucun ravitaillement ni carburant n'est encore parvenu, De ce fait, le Régiment ne peut faire mouvement en direction de la Durance en fin d'après-midi, ainsi qu'il avait été prévu.

Cependant, le 23 Août, à l'aube, 12.000 litres d'essence parviennent enfin au régiment. Vers 7 h 30, le Colonel reçoit l'ordre de porter ses Unités sur la transversale Griffon-Aix avec mission d'occuper la station radio de Realtor, d'en empêcher éventuellement la destruction et de prendre contact à Aix avec la 3^{ème} D.I. américaine,

L'escadron Baulny décolle à 9 h 45 et capture trois Allemands de la flottille de Toulon qui se sont réfugiés dans les bois au nord de la Bouilladisse. A 10 heures, le peloton Coetlogon part à son tour en direction d'Aix. L'escadron Oster fait mouvement également en laissant un peloton à la garde du P.C. de la 1^{ère} D.B.

A 12 h 15, l'escadron Baulny atteint la station de Realtor, sautée depuis le 20, et le carrefour Le Griffon déjà occupé par les Américains. A la même heure, le P.C. lourd et le 1^{er} escadron, encore à Simiane, reçoivent l'ordre de se porter sur Calas. Le peloton laissé à Saint-Zacharie rejoint vers 13 heures. A 15 heures, les patrouilles du 3^{ème} escadron atteignent sans encombre Rogniac et l'aqueduc de Roquefavour.

A 16 h 30, la base arrive à son tour à Calas.

A 17 heures, à la suite d'un ordre général émanant de la 1^{ère} D.B., le 3^{ème} escadron est chargé de reconnaître la transversale Salon-Lambesc, Quant à l'escadron, il doit se porter sur Lambesc en passant par Saint-Canat.

Vers 19 heures, un Officier américain signale une poussée d'infanterie ennemie aux abords du carrefour du Griffon que l'adversaire vient d'occuper,

A la suite de ce renseignement, le 1^{er} escadron reçoit l'ordre de laisser un peloton à la disposition de l'escadron Baulny et, renforcé d'un peloton du 3^{ème} escadron, de se porter vers Salon.

Tandis que le P.C. s'installe à Saint-Canat, le 3^{ème} escadron est maintenant à Lambesc.

24 Août. - Poursuivant sa mission de la veille, l'escadron Baulny, au début de la matinée, atteint Mallemort, Lamanon et Eyguières et envoie sur Miramas, par Salon et Le Merle, une reconnaissance qui revient par Pont-du-Gard et Graus.

Le P.C. du Régiment et l'escadron Oster s'installent à Lambesc. Sur les instances du Colonel qui désirerait pousser jusqu'à Cavaillon en franchissant la Durance, le Général du Vigier autorise la reprise de la progression jusqu'à Orgon.

Cette localité est atteinte dans le courant de l'après-midi ainsi que le village de Senas. Les ponts ayant sauté de Cavaillon à Mirebeau, le franchissement de la Durance est impossible.

Vers 17 heures, le Général du Vigier arrive au P.C. et donne l'ordre de se porter le plus rapidement possible sur Tarascon et Arles avec mission d'empêcher la destruction des ponts, d'intercepter les éléments ennemis qui tenteraient de s'échapper de la région de Marseille et de préparer un mouvement ultérieur sur Avignon.

Vers 20 heures, couvert par le 1^{er} escadron et le peloton Coetlogon, le P.C. se porte sur Maussane par Pélissane Salon-Eyguières. A 6 kilomètres au nord de Mouries, la colonne est arrêtée devant des barricades et des mines. Le déminage exige une heure et demie de travail. Maussane est atteinte à 2 heures du matin, après une progression extrêmement périlleuse. Quant à l'escadron Baulny, parvenu à Tarascon vers 22 heures, il a trouvé tous les ponts détruits.

Le lendemain, 25 Août, cet escadron reçoit l'ordre de franchir la Durance et de tenter ensuite le passage du Rhône.

Vers 9 heures, une patrouille A.M. commandée par le Maréchal-des-Logis Cazaux, du peloton Sauvebeuf, franchissant la Durance à gué, en amont du pont de Rognomas, parvient à Avignon et pousse une pointe jusqu'au carrefour de la route d'Orange, à 14 kilomètres au nord de la ville. Le Capitaine de Baulny demande aux F.F.I d'aménager le gué afin de permettre le passage de tous les véhicules.

Vers 10 heures, le Général du Vigier et le Commandant du Génie de la Division, accompagnés par le Colonel, vont reconnaître le passage de la Durance. Peu après, le Lieutenant-colonel Lecoq reçoit l'ordre d'occuper Avignon et de tenter le franchissement du Rhône. Il a à sa disposition un groupement composé de :

- 2^{ème} R.S.A.R, à l'exception de l'escadron Baudouin, toujours détaché à la 3^{ème} D.I.A. dans la région de Toulon, et de l'Escadron Oster, assurant la défense d'Arles jusqu'à relève par le C.C.2.

Un Bataillon du 1^{er} Zouaves.

Une Batterie du 3/68^{ème} R.A.A.

Un Escadron de T.D. du 9^{ème} R.C.A.

Une Section du Génie.

A partir de 20 heures, le groupement passe la Durance à gué dans des conditions extrêmement difficiles. La rivière ayant monté depuis le matin et le courant étant devenu très fort, toutes les jeeps doivent être remorquées. A 4 heures du matin, le mouvement est terminé.

A Avignon, la Section du Génie qui a rejoint dès 7 heures est chargée de reconnaître le Rhône, les possibilités de franchissement entre le pont de chemin de fer et le pont de la route et de construire des moyens de passage discontinus pour permettre aux véhicules du groupement de traverser le fleuve.

A 10 heures, le Colonel, le Capitaine de Baulny et le Lieutenant de Buzonnière parviennent à passer en jeep sur la rive Ouest du Rhône. Ils se portent à Bellevue où la population leur réserve un accueil assez craintif.

Grâce à l'initiative et à l'activité du Lieutenant Sue, commandant la section du Génie, le franchissement du Rhône est commencé à 14 h 30, en utilisant les bacs à traîlle et un radeau de bateaux en caoutchouc, malgré les craintes du Commandant du Génie Divisionnaire. En fin de journée, l'Escadron Baulny est passé sur la rive Ouest, à l'exception des obusiers M.8. Des reconnaissances sont poussées jusqu'à Roquemaure et Remoulin qui sont libres.

A 18 heures, le Commissaire à la Guerre et le Général commandant l'Armée B, arrivent au P.C. du Régiment, passent un détachement d'honneur en revue (peloton Coetlagon) et se rendent ensuite à la Mairie. Vers 20 heures, un Officier F.F.I. du Groupe « Ardennes », le Lieutenant Pichat, vient en liaison au P.C. Il signale que la région est encore parcourue par des éléments ennemis en retraite qui marchent de nuit et se cachent de jour dans les forêts, notamment entre Remoulins et Connaux.

A 23 heures, le Capitaine Dager part avec le Lieutenant Pichat pour se rendre en liaison au P.C. du Groupe « Ardennes » et reconnaître rapidement la région.

27 Août. - Pendant toute la nuit, la section du Lieutenant Sue poursuit les travaux d'aménagement du passage du Rhône en se heurtant à des difficultés matérielles de tous ordres.

Venant de la région de Toulon, l'escadron Baudouin rejoint le Régiment à Avignon, à 7 heures. Deux détachements comprenant chacun un escadron de reconnaissance et des éléments d'infanterie sont mis aux ordres du Capitaine de Baulny et du Capitaine Lehuédé du 1^{er} Zouaves, afin de poursuivre les opérations à l'Ouest du fleuve.

Cependant, depuis le début du jour, le franchissement du Rhône se poursuit par le bac à traîle, et dès 13 heures une portière remorquée par un bateau à moteur permet le passage de deux chars M.8 et d'un T.D. Quant aux Officiers de l'École des Ponts d'Avignon, cette opération leur semble absurde. L'un d'eux se précipite à la rencontre du Général du Vigier en lui disant: « Vous avez là-bas des fous dangereux ! »

Quoi qu'il en soit, dans l'après-midi, le détachement Baulny, ayant presque entièrement franchi le fleuve, a atteint Remoulins.

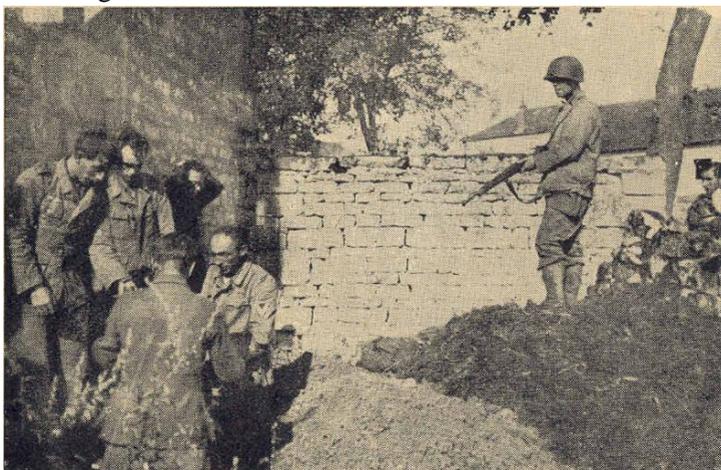
Pendant ce temps, intégré dans le détachement Lehuédé, l'escadron Baudouin entreprend à son tour le passage du Rhône qui devient d'heure en heure plus malaisé, car le fleuve a grossi, rendant le courant extrêmement dangereux et endommageant les appontements du bac.

En fin de journée, le détachement Baulny reçoit l'ordre de se porter sur Connaux après relève par le groupement Laprade. Quant au détachement Lehuédé, il doit atteindre Roquemaure, car l'intention du Colonel est de pousser le plus rapidement possible jusqu'à Pont-Saint-Esprit dans la mesure des disponibilités en carburant.

28 Août. - Ralenti par les réparations successives à exécuter au bac, l'escadron Baudouin passe le Rhône dans le courant de la nuit. A midi, il atteint Roquemaure sans difficultés. L'escadron Baulny, relevé à Remoulins, est poussé sur Tresqueslandun, puis sur Bagnols qu'il atteint vers 13 heures, ramassant au passage une vingtaine de prisonniers. A la même heure, le Colonel, le Capitaine Dauge et un P.C. léger

passent le Rhône pour s'installer à Bagnols. Le Commandant de la Chauvelais est maintenu à Avignon dans le but de commander les opérations de franchissement du fleuve pour le reste du groupement.

En raison d'une crue imprévue et de la précarité des moyens disponibles, le passage devient de plus en plus difficile. Dans la journée, faute d'un remorqueur suffisamment puissant, la portière est abandonnée après que l'obusier « Rocroi », du 4^{ème} Escadron, entraîné par le courant, ait failli s'écraser contre le tablier du pont métallique effondré dans le Rhône. En dehors d'une section d'infanterie commandée par le Lieutenant Puig qui a rejoint l'escadron Baudouin à Pont-Saint-Esprit, aucun élément du détachement Lehuédé n'a pu franchir le fleuve. L'artillerie et les T.D. beaucoup trop lourds sont encore à Avignon.



Prisonniers capturés au cours de la remontée du Rhône.

En fin d'après-midi, les escadrons Baulny et Baudouin prennent liaison à Pont-Saint-Esprit. Poursuivant sa mission, l'escadron Baulny atteint Saint-Martin d'Ardèche pour y assurer la garde du pont intact, tandis que le peloton Coetlogon, du 4^{ième} escadron, et la section du Lieutenant Puig poussent jusqu'à Bourg-Saint-Andéol en partie détruit par les bombardements alliés. Le Lieutenant de Coetlogon poursuit un détachement qu'il disperse après avoir abattu une douzaine d'ennemis.

29 Août. - L'escadron Baulny à Saint-Martin capture son trentième prisonnier.

Vers 10 heures, l'escadron Baudouin prend liaison avec la troisième D.I. U.S. à Pierrelatte, tandis qu'à Pont-Saint-Esprit le Lieutenant de Gastines et l'Aspirant Heissat traversent le Rhône pour prendre langue avec le Lieutenant américain Desforges, envoyé en liaison. Au cours d'une patrouille près de Saint-Andéol, le spahi Carbonnel est tué d'une balle en pleine tête. Le 1^{er} peloton capture un Allemand isolé. Vers 13 heures, le peloton Gastines envoie ses trois automitrailleuses à l'Ardoise; celles-ci trouvent le Colonel Lecoq qui dirige personnellement sur le terrain le nettoyage des points suspects; quelques coups de feu, sept prisonniers. Le Brigadier-chef Marie, du 2^o peloton, en reconnaissance vers Saint-Alexandre, capture également trois prisonniers.

Les unités qui se trouvent maintenant à l'Ouest du Rhône ne doivent compter que sur elles-mêmes, car aucun élément n'a pu franchir le fleuve. Fort heureusement, depuis le 26, un dépôt d'essence a pu être constitué à Villeneuve-les-Avignon, sur la rive Ouest. Les unités peuvent s'y ravitailler parcimonieusement.

LA MANŒUVRE SUR LYON

Les Cévennes.

Le **30 Août**, à 8 heures, le Colonel Lecoq est convoqué au P.C. de la 1^{ère} D.B., où il reçoit les directives concernant l'action de son groupement au cours de la manœuvre en direction de Lyon.

Amorçant le mouvement, le 4^o Escadron détache un peloton à Saint-Remèze où les Allemands ont commis la veille des meurtres, des viols et des actes de brigandage. Le 3^o Escadron pousse le peloton Sauvebeuf sur Laval et Saint - Romain pour y rechercher la liaison avec le groupement Laprade qui passe aux ordres du Lieutenant-colonel Lecoq.

A 13 h 30, le Colonel et son P.C. léger se portent sur Saint-Martin-d'Ardèche.

L'ensemble du groupement est alors orienté de la façon suivante:

- Groupement Laprade sur Ruoms.
- Escadron Baudouin sur Viviers et Saint-Thomé.
- L'Escadron Baulny sur Valons et Lacorce.

A 21 heures, les unités ont atteint les points fixés. L'Escadron Baudouin (peloton Gastines et Coetlogon) a fait neuf prisonniers. .

Le groupement est à bout d'essence et certains véhicules exigeraient des réparations immédiates.

Un pont continu est enfin construit sur le Rhône, en amont d'A vignon, Dès 19H30, le Commandant de la Chauvelais et le P.C. lourd franchissent le fleuve. Ces éléments rejoignent le P.C. léger à Valons.

Dans cette localité comme ailleurs, la population a souffert des atrocités de l'ennemi. Un Allemand d'origine mongole trouvé porteur de 42.000 francs est fusillé.

Quant à l'escadron Oster, après avoir passé le Rhône à Arles sur une portière de péniches, il se porte vers Orsan, puis vers Saint-Remèze où il arrive à 23H30. A l'entrée de la localité, un char léger, déchenille dans un tournant sort de la route et se renverse. Le Maréchal-des-Logis Leloup, chef de char, est tué sur le coup. Trop endommagé, le char est laissé sur place.

31 Août. - Dans la nuit, le Régiment reçoit une unité d'essence qui permettra de poursuivre le mouvement.

Le 1^{er} Escadron reçoit l'ordre de se porter sur Valon tandis que le 3^{ème} Escadron devra reconnaître Saint-Etienne, le Fontbellon puis Aubenas. Le 4^{ème} escadron quitte Viviers en direction du Theil.

A la suite d'une visite du Général du Vigier au P.c. précisant l'intention de manœuvrer sur Lyon, le Colonel décide de porter le groupement sur la ligne Saint-Agrève-Lamastre.

L'escadron Baulny reçoit l'ordre d'éclairer sur l'axe Vals-Antraigues-Mazilhac-Le Cheylard - Saint-Agrève - Tence. Derrière cet Escadron, doivent faire mouvement le P.C., le 1^{er} Escadron et le groupement Laprade dès qu'il aura réalisé son ravitaillement en essence.

A 13 heures, le 3^{ème} Escadron a atteint le terme de son deuxième bond. Quant au 4^{ème} Escadron qui vient d'être relevé au Theil, il progresse vers Aubenas.

A 21 heures, la situation est la suivante: L'Escadron Baulny, après s'être heurté à un pont miné, a atteint Tence et le Chambon-sur-Lignon (peloton Cornu).

Saint-Agrève est occupé par une compagnie d'infanterie et par l'Escadron Oster, qui vient de sortir, d'un ravin profond de 30 mètres, le char du Chef Piazza, par miracle, non endommagé.

L'escadron Baudouin atteint les débouchés du Cheylard. Le Groupement Laprade arrive à Saint-Agrève.

La base du Régiment s'est installée à Antraigues.

Mais la situation en essence et ingrédients est excessivement grave. Pour poursuivre l'action vers le Nord, il faudrait 46.000 litres d'essence et une grande quantité d'huile.

Sans ravitaillement en carburant au cours de la nuit, le groupement est immobilisé. Fort heureusement, vers le matin, une demi-unité d'essence parvient au P.C.

1er Septembre. - Orienté maintenant sur Chazelles-Rive-de-Giers, le groupement fait mouvement dès 13H30. La progression s'effectue sans incidents, et en fin de journée, le dispositif est le suivant:

L'escadron Baudouin est à Rive-de-Giers moins le Peloton d'Echelon, les M8 et quelques véhicules en partie à Aubenas qui rejoindront le lendemain matin aux ordres du Lieutenant de Vaublanc.

L'Escadron Baulny à Chazelles avec le Peloton Sauvebeuf à Montrond et le Peloton Buzonnière à Saint-Foy-l'Argentier.

L'Escadron Oster, après avoir laissé cinq chars en panne sèche dans les faubourgs de Saint-Etienne, a atteint Terrenoire.

Les éléments d'infanterie sont également immobilisés, faute de carburant, à Montfaucon et à Tence.

Le groupement Laprade arrive dans la nuit à la Fouillousse.

Le P.C. du groupement s'installe à la sortie Est de Saint-Chamond.

Les renseignements recueillis permettent d'établir que l'ennemi tient solidement Lyon et occupe Givors, Vienne et Mornant.

Anse et Villefranche avec le 3^{ème} Escadron.

Le Lieutenant-colonel Lecoq est convoqué à 10H00 à la Préfecture de Saint-Etienne où le Général de Monsabert, commandant le 2^{ème} C.A. nouvellement créé, expose le plan de manœuvre qui doit permettre la libération de Lyon le 3 Septembre.

Le Régiment est mis à la disposition de la 1^{ère} D.M.I., à l'exception de l'Escadron Baulny, déjà axé sur l'Arbresles, et qui, reconnaissant au profit de la 1^{ère} D.B., poursuivra sur Anse et Villefranche.

Le peloton Cornu est aussitôt découplé. sur Tarare.

Quant au peloton Buzonnière, quittant Loxane sous une pluie battante, il parvient à Lucenay par une route secondaire parallèle à la route nationale. Dès la sortie du village, les voitures de tête aperçoivent à environ 1.500 m. des convois ennemis qui se dirigent vers Anse.

Laissant une partie de son peloton à la sortie de Lucenay, le Lieutenant de Buzonnière reprend son mouvement vers Anse. Il a avec lui ses trois autos-mitrailleuses, une jeep et son obusier.

Après une progression de 2 km, la patrouille déclenche un feu violent sur la route nationale où les convois allemands ne cessent de passer. Les premiers obus incendient un véhicule qui explose immédiatement, embouteillant la circulation de l'ennemi.

Tandis que l'obusier « Bizerte » poursuit son tir sur la route, la patrouille reprend sa progression vers Anse. Voici le village! Les ruelles étroites sont peu engageantes. Pas une âme! « Bigorneuse », voiture de tête, débouche brusquement à quelques mètres d'un pont.

L'ennemi est là ! Avant qu'il ait eu le temps d'ajuster son tir, quelques rafales de mitrailleuses balayent le pont et ses abords. A quelques mètres de la voiture, tel un diable sorti d'une boîte, un Allemand surgit les bras en l'air. Immédiatement interrogé, le prisonnier déclare que notre patrouille est arrivée au moment où le pont allait sauter.

Après que le Maréchal des Logis Guérin, par mesure d'urgence, ait eu coupé les fils de mise à feu, la patrouille se replie afin de pouvoir adopter un dispositif de sécurité indispensable à la poursuite du déminage du pont.

Atteignant cette fois la grand-route au Nord du village, « Bigorneuse » pénètre à nouveau dans la localité, surprend une mitrailleuse axée dans une autre direction et atteint le pont à nouveau. Le prisonnier allemand entreprend alors de retirer les détonateurs qu'il a lui-même placés quelques instants auparavant.

« Bichonnée » qui couvre le travail du pont, ouvre subitement un feu violent sur un convoi qui arrive de Villefranche. En un instant, quatre véhicules ennemis sont stoppés, mais d'autres arrivent encore et l'incendie de la première voiture gêne considérablement la visibilité.

Le chef de peloton décide de replier ses éléments avant que l'adversaire n'ait eu le temps de se ressaisir et de monter une opération.

La patrouille décroche sans encombre, malgré les réactions nourries de nombreuses armes automatiques.

Mis au courant de la situation, le Capitaine de Baulny décide de poursuivre malgré tout le déminage du pont jusqu'au bout et de tenter de jeter à la rivière les charges explosives placées sur les piles.

Le travail reprend en présence du Capitaine. Soudain, une voiture allemande venant du Sud débouche à la hauteur du pont. Un instant surpris, le tireur de « Bigorneuse » ouvre le feu. Trop tard, le véhicule ennemi a déjà fait demi-tour. Moins heureux, des motocyclistes qui l'accompagnent, reçus à coups de mitraillettes et de pistolets, roulent à terre criblés de balles.

La nuit est maintenant tombée. Mais la fusillade reprend de plus belle. Une grenade lancée d'une fenêtre tombe près d'une jeep appartenant à la section de Zouaves chargée de tenir le pont pendant la nuit. Le conducteur est blessé. Tandis que les rafales de mitrailleuses se succèdent à un rythme infernal, la patrouille se replie lentement sous la protection de « Bichonnée » dont le champ de tir est illuminé par l'incendie des véhicules.

La garde du pont demeure assurée par les éléments d'infanterie qui viennent d'assurer la relève.

Quant au peloton Sauvebeuf, chargé de la reconnaissance de Villefranche, il pénètre dans la ville vers 18H00, surprend brutalement l'ennemi, lui détruit une dizaine de véhicules, abat plus de quarante hommes et réussit à faire vingt-huit prisonniers. En plein succès, ce peloton reçoit l'ordre de se replier.

Lyon avec le 1^{er} et le 4^{ème} escadron.

Les 1^{er} et 4^{ème} escadrons exécutent leurs mouvements vers Lyon sans opposition ennemie, malgré la proximité des forts. La progression a lieu sous une pluie battante extrêmement gênante. A 17H00, l'Escadron Oster arrive à Quincieux.

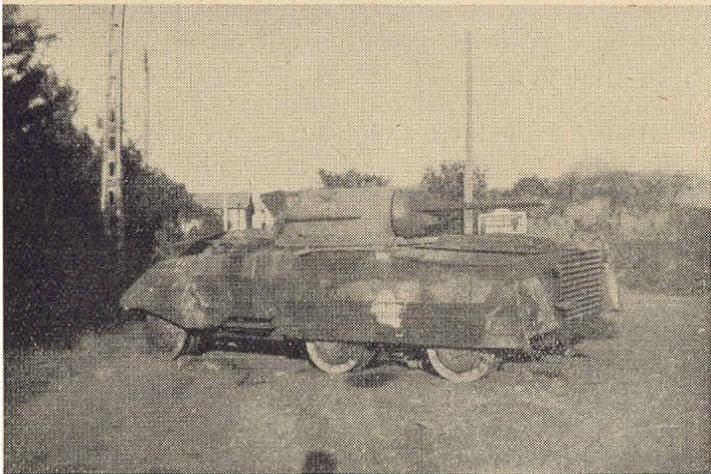
Le carrefour de Maison-Carrée (Escadron Baudouin)

Suivi de la Section Puig, l'Escadron Baudouin passe à Marcy-l'Etoile, la Tour-de-Salvagny et atteint le Bariot vers 16H30. Tandis que le peloton Gastines est découpé vers Ecully, le peloton Coetlogon parvient au carrefour de Maison-Carrée sur la route nationale n° 6 de Lyon à Villefranche,

au moment où arrivent deux voitures allemandes venant de Villefranche. En un clin d'œil la situation est réglée. Le premier véhicule tombe intact entre nos mains tandis que le second est mis en flamme. Trois hommes et trois officiers, dont un blessé, sont immédiatement capturés. Après avoir organisé rapidement l'occupation du carrefour, Coetlogon pousse son éclairage en direction de Champagne-au-Mont-d'Or sur la route de Lyon. Parvenue aux abords du carrefour de Saint-Didier, l'A.M. du Maréchal des Logis-Chef Bonniard est violemment prise à partie par les armes anti-char.

La voiture parvient cependant à décrocher et à se replier jusqu'au carrefour de Maison-Carrée; mais dans l'action, Bonniard et son tireur Cazeaux ont été blessés. Profitant du mouvement du peloton Gastines sur Ecully, le Capitaine Baudouin donne l'ordre à la section Puig de tenter le débordement de la résistance rencontrée sur l'axe. Peu après, le peloton Caniot est chargé de participer à la défense du carrefour de Maison Carrée, car le Lieutenant de Coetlogon signale la progression de chars ennemis dans notre direction. Appuyant cette action, les Allemands déclenchent un tir de Minen sur le carrefour.

La nuit commence à tomber. Soudain, trois véhicules allemands surgissent à l'improviste à la hauteur de l'A.M. du Lieutenant de Coetlogon. N'ayant pas le temps de faire tourner sa tourelle, l'officier sort le buste



Automitrailleuse du Lieutenant de Coetlogon.
après sa destruction au carrefour de Maison Carrée

hors du blindage et à la mitrailleuse ouvre le feu sur l'ennemi. Un instant surpris, les Allemands répondent violemment.

Une explosion suivie d'un embrasement!

L'A.M. du Lieutenant de Coetlogon, traversée par un obus antichar, est déjà la proie des flammes.

Le tireur Touchon, blessé au bras, parvient cependant à s'échapper, de même que le radio Soler, blessé aux jambes et déjà affreusement brûlé. Il n'est malheureusement pas possible de dégager le corps du Lieutenant de Coetlogon, ainsi que celui du conducteur Neveu tous deux tués à leur poste de combat.

L'infanterie allemande, débordant le carrefour par le Nord, déclenche sur nos éléments un tir violent d'armes automatiques.

Le motocycliste Lacombe est mortellement blessé d'une balle au ventre.

L'obscurité est maintenant tombée. Sans interruption les balles traçantes déchirent la nuit. Le Capitaine Baudouin, toujours au carrefour aux côtés des hommes du peloton Coetlogon qu'il stimule par sa présence, donne l'ordre au reste de l'escadron de se replier sur le Bariot. Malgré les ténèbres, le décrochage se fait en bon ordre. Enfin le Capitaine Baudouin quitte le carrefour avec la dernière voiture du 3^{ème} peloton.

Pendant ce temps, à 19H00, le peloton Gastines, privé de ses deux A:M. envoyées en mission et non rentrées, quitte Dardilly-le-Haut et pousse sur Dardilly-le-Bas ; au carrefour à 1 kilomètre d'Ecully, le Scout-car « Richelieu » détruit une voiture de liaison allemande qui avait ouvert le feu à bout portant sur l'Aspirant Heissat. Le peloton arrive au carrefour d'Ecully à la nuit tombante et s'installe défensivement. L'Aspirant Heissat prend liaison avec le 1^{er} escadron qui est arrivé au carrefour de la Demi-Lune.

A l'exception du peloton Gastines, tout l'escadron est alors regroupé en point d'appui au Bariot d'où il surveille la nationale 6 où flambe encore l'Automitrailleuse du Lieutenant de Coetlogon.

Tard dans la nuit, un agent de liaison, envoyé par le Lieutenant Puig, permet d'avoir des nouvelles de la section d'infanterie installée défensivement dans une ferme, à proximité du carrefour de Saint-Didier. Le Maréchal des Logis-Chef Malartic parvient à atteindre le premier peloton à Ecully, vers une heure du matin.

TASSIN-LA-DEMI-LUNE

Le 1^{er} escadron signale à 20H30 qu'il a pris le contact de l'ennemi à Tassin.

A l'Etoile-d'Aily, le peloton Magdelain attaque un convoi allemand, détruit deux véhicules, capture une douzaine de prisonniers dont cinq blessés et récupère de nombreuses armes.

Aux Cinq Chemins, le peloton Laine surprend un camion armé de deux mitrailleuses qu'il détruit immédiatement.

Le Maréchal des Logis-Chef Vallin est mortellement blessé au moment où, revolver au poing, il s'élançait pour capturer les occupants du camion.

Au carrefour de l'Horloge, le peloton Saint-Olive intercepte un convoi allemand détruisant trois véhicules, tuant trois hommes et faisant huit prisonniers dont six blessés.

Vers 21H00, le Capitaine et le peloton d'échelon revenant des Cinq-Chemins vers l'Horloge, sont attaqués par un groupe armé de grenades et de mitraillettes. Le Brigadier Offredo est blessé à l'épaule; la jeep du Capitaine et une moto sont criblées de balles.

Immédiatement alerté, le char du Maréchal des Logis Thomas détruit cette résistance et écrase une arme antichars mise en batterie dans l'axe de la rue.

Envoyé en liaison A.M. de la Tour-de-Savigny vers le 1^{er} escadron, le Capitaine Castel est pris à partie par des armes automatiques et antichars. Sa voiture est atteinte, sans grands dommages heureusement. Pendant la première partie de la nuit, l'ennemi tente de s'infiltrer entre les Cinq-Chemins et l'Horloge.

A Tassin et à la Demi-Lune, l'escadron Oster interdit toute sortie en direction de la nationale N° 7 vers la Tour de Salvagny où le P.C. du Régiment s'est organisé en point d'appui prêt à participer aux combats qui semblent se rapprocher.

Dès l'aube, l'escadron Baudouin pousse une patrouille Auto-Mitrailleuse-jeep aux ordres du Lieutenant Caniot jusqu'à la ferme où se trouve installée la section Puig.

Peu de temps après, une colonne allemande forte de deux cents hommes se dirigeant vers la ferme est attaquée par l'automitrailleuse « Rodeuse » qui la disperse en lui occasionnant des pertes sévères et capturant une douzaine d'hommes, deux armes automatiques et quarante bicyclettes

En fin de matinée, le peloton Caniot s'installe à Champagne-au-Mont-d'Or et envoie une patrouille de liaison jusqu'à Ecully où se trouve toujours le peloton Gastines.

Le P.C. de l'escadron et le 3^{ème} peloton serrent sur Champagne au début de l'après-midi. Un peu plus tard, relevé par

des éléments de la 1^{ère} D.M.I., cette unité se porte jusqu'à Ecully où elle rejoint le peloton Gastines. De là, l'escadron Baudouin fait mouvement par Lozanne sur Saint- Jean-des-Vignes où il doit passer la nuit.

Du côté de l'escadron Oster, vers 7H00 heures, trois cents F.F.I. du Groupe « Vercors » arrivent dans Tassin et pénètrent dans Lyon par la Demi-Lune.

Malgré les demandes adressées au Colonel Delange aucun élément d'infanterie n'a pu être poussé auprès de l'escadron Oster pendant la nuit, en soutien des chars.

Les faubourgs de Lyon sont libres. La place est laissée aux F.F.I. et à la 1^{ère} D.M.I., qui vont récolter les fruits de la victoire. En fin d'après-midi, l'escadron Oster est regroupé à Belmont pour y passer la nuit.

Le peloton. Sauvebeuf dans la Libération de Villefranche.

Quant à l'escadron Baulny mis aux ordres du C.C. 2, après avoir effectué brillamment la reconnaissance de Villefranche et d'Anse, il détache le peloton Sauvebeuf à l'escadron Giraud du 9^{ème} R.C.A. chargé de la prise de Villefranche.

A 7H00 heures, le peloton de reconnaissance traversant Villefranche à toute allure occupe immédiatement les issues avant que les Allemands aient eu le temps de réagir. Mais, à 8 heures, les tanks destroyers, chargés d'occuper le centre de la ville, sont violemment pris à partie par l'ennemi. Coups de canons et rafales d'armes automatiques se succèdent sans interruption.

Pendant que le Capitaine Giraud est en difficultés, le Lieutenant de Sauvebeuf se porte en jeep jusqu'à lui, appuyé par l'Automitrailleuse « Belliqueuse ». La situation n'est pas très brillante. Les colonnes allemandes remontant de Lyon se sont emparées de l'entrée de Villefranche et des centres de résistance ennemis semblent solidement installés aux environs de l'Hôtel de Ville.

Le Capitaine Giraud décide de venir à bout des éléments qui occupent le collège. Dans ce but, il dispose une mitrailleuse à une fenêtre d'une maison et ouvre le feu sur une mitrailleuse lourde en batterie dans l'allée du collège, face à la porte. Prise à son tour à partie par un canon de 20, la mitrailleuse des chasseurs est rapidement hors d'état. Dans le but d'épargner la population civile, le Capitaine Giraud décide de ne plus installer d'armes dans les habitations.

Pendant ce temps, le Lieutenant de Sauvebeuf et le Maréchal des logis Cazeaux se sont approchés à pied jusqu'à l'entrée du collège afin d'opérer une reconnaissance rapide. Dans les allées, les Allemands poursuivent fiévreusement l'organisation de la défense. Il n'y a plus un instant à perdre.

Le Maréchal des Logis Cazeaux remonte sur son Auto mitrailleuse et donne des ordres. Brusquement « Belliqueuse » se rue sur le portail. La porte et une partie du mur s'écroulent sous le choc. La mitrailleuse lourde allemande ouvre immédiatement le feu, mais Navaza, le tireur de « Belliqueuse » réplique aussitôt à la mitrailleuse et au canon. Deux servants allemands sont tués sur le coup, tandis que les autres, abandonnant leur pièce, se précipitent dans un fossé. « Victoire! » crie le radio Garcia au micro, « on les a eus ». Hélas! Tout n'est pas fini, car une autre arme antichars vient de se révéler à son tour. « Belliqueuse » est transpercée. Garcia est tué sur le coup tandis que le conducteur Douat est criblé d'éclats. Crispé à son poste de conduite, Douat essaie de faire manœuvrer sa voiture, mais l'accélérateur ne répond plus ; toutes les conduites ont été coupées par les balles. La mort dans l'âme, Cazeaux décide de faire évacuer le véhicule. Avec l'aide de Navaza, il parvient à dégager Douat du poste avant. Pour Garcia malheureusement, tout est fini.

Aussitôt alerté, un T.D. arrive, bouscule l'automitrailleuse et se présente à son tour devant l'ennemi, mais celui-ci a déjà évacué le collège. Pendant ce temps, commandé par le Brigadier Morsli, le canon automoteur de l'échelon se heurte à un 88 en batterie dans une rue. Malgré la faiblesse de son canon de 37, la voiture n'hésite pas à contrebattre la pièce antichar. En dépit du courage de l'équipage, le Dodge est atteint par deux obus qui tuent sur le coup le Brigadier Morsli et le Spahi Ziad.

Le Spahi Campo transporte les cadavres de ses camarades jusqu'à la maison la plus voisine, puis retournant à sa pièce ouvre à nouveau le feu sur l'ennemi.

Pendant ce temps, le Maréchal des Logis Aguerra, isolé dans un coin de la ville avec deux jeeps et cinq hommes, réussit par une action audacieuse à faire 45 prisonniers. C'est en vain que les 1.500 Allemands remontant de Lyon s'efforcent de se frayer un passage dans Villefranche. Le peloton Buzonnière, arrivé dans l'après-midi, aidera à canaliser l'ennemi qui se rendra entièrement. 4.000 hommes tombent ainsi entre nos mains.

LA MANŒUVRE SUR BEAUNE

Givry avec les 1^{er} et 3^{ème} escadrons. 4 Septembre.

- En fin de nuit, une unité d'essence est distribuée aux escadrons.

A 12 heures, le Régiment fait mouvement dans les conditions suivantes :

L'escadron Baulny reconnaît l'axe Les Echarmeaux-Col de la Crie-Tramayés-Cluny.

Le peloton Cornu se porte jusqu'à Bourg pour opérer la liaison avec les éléments U.S.

L'escadron Baudouin reconnaît l'axe Les Echarmeaux La Clayette et Charolles.

Le P.C. se porte à Beaujeu où il arrive à 17H00, en même temps que les escadrons atteignent leurs objectifs sans difficultés.

A 19H00, un ordre laconique de la 1^{ère} D.B. parvient au P.C. du Colonel: « 2^{ème} Spahis : P.C. Buxy. » C'est tout...

A la tombée de la nuit, le Régiment reprend sa progression vers le Nord en poussant le 3^{ème} escadron sur Buxy, le 4^{ème} escadron sur Germagny et le 1^{er} escadron sur Saint-Bail.

Le mouvement s'exécute assez lentement, car les éléments de tête se heurtent fréquemment à des abattis ou des barricades à l'initiative des F.F.I. Au terme de la progression, le Régiment est en pointe de 50 km environ. Faute de ravitaillement en essence, les escadrons ne disposent que d'un rayon d'action de 70 ou 80 km.

5 Septembre. - Selon les renseignements recueillis à 9H00, Givry, serait occupé par plusieurs centaines d'hommes disposant de canons et d'armes antichars.

A 9H45, l'escadron Baulny prend le contact à la Maisondieu, à 1.500 mètres au Sud de Givry. Le 3^{ème} escadron a un peloton à Saint-Désert, un autre aux Granges, et le 3^{ème} peloton se porte sur Jambles. A la même heure, l'escadron Oster atteint Buxy, tandis que l'escadron Baudouin reprend son mouvement.

Dans l'après-midi, le 3^{ème} escadron prend un contact très dur devant Givry. Portant alors ses efforts vers Poncey, cet escadron est obligé d'engager ses trois pelotons pour faire tomber la résistance. Il se heurte en effet à des barricades nombreuses protégées par des armes antichars et automatiques.

Des maisons et des collines avoisinantes, l'ennemi déclenche un feu violent sur l'assaillant. Le Maréchal-des-Logis Liais et le Spahi Buzzo sont blessés au moment où ils s'apprêtent à dégager une barricade.

A 14H55, l'Aspirant Seston est blessé au poumon droit.

Le motocycliste Cayssac se précipite pour aider son conducteur Khelifii à le remettre dans sa jeep, mais il reçoit à ce moment une balle qui lui casse le bras.

L'Aspirant Seston reçoit une autre balle dans la tête et est tué sur le coup.

Le Lieutenant de Buzonnière se dirige aussitôt, avec son automitrailleuse, vers son adjoint. Au moment où il sort de sa tourelle, il reçoit une balle qui lui érafle l'arcade sourcilière.

Laissant à son tireur le soin de régler l'affaire de ce nid de résistance, il descend calmement pour prendre le corps de l'Aspirant Seston et le déposer sur son A.M.

A 15 h 20, le Capitaine de Baulny signale qu'il ne peut venir à bout de la résistance du village. Il demande l'aide de l'escadron de chars et réclame une ambulance, car un autre spahi, Guerman, est blessé à son tour par une balle qui lui traverse le cou.



A 15 h 45, l'Escadron Oster envoie le peloton Magdelain pour liquider cette résistance. Vers 16H00, ce peloton prend liaison avec le 3^{ème} Escadron et s'ouvre un passage dans Cortiambles en écrasant les barricades et en neutralisant les défenseurs. Dans cette action, le Maréchal-des-Logis-Chef Benamane est blessé. Poursuivant sa mission, le peloton, après avoir nettoyé le bois de la Madone à la mitrailleuse et au canon, parvient en vue de Givry. Il reçoit alors l'ordre de stopper et d'appuyer de ses feux le reste de l'escadron de chars qui s'est porté sur Givry par l'Est. C'est le peloton Saint Olive qui pénètre dans Givry par la rue principale. Après avoir annihilé les défenseurs de deux barricades, il parvient à atteindre la sortie Nord de Givry, malgré deux canons antichars.

Il prend alors liaison avec un peloton de chars moyens du 5° R.C.A. qui participe à l'investissement' de la localité. Dans cette action, le char du Chef Perrin est atteint par un obus antichars. Heureusement, étant presque à sec d'essence, le véhicule ne prend pas feu et, malgré les dégâts qui lui ont été occasionnés, il poursuit sa mission, fonce sur deux barricades faites de charrettes et de pavés, sans s'apercevoir qu'il a une roue de charrette suspendue à son canon.

Quant au peloton Laine, chargé de la station et de la partie Est du bourg, il se heurte à une violente défense antichars. Chargeant alors les armes ennemies, ce peloton parvient à anéantir un canon de 52 mm et une mitrailleuse de 20 mm dont il tue les servants. Dans l'opération l'un de ses chars saute dans un champ de mines, occasionnant la mort du spahi Delpierre.

Au cours de ces opérations, une partie des équipages a dû mettre pied à terre pour participer au nettoyage des maisons et des jardins.

A 16H25, l'escadron Baulny signale qu'il ne peut réduire un îlot de résistance dans Poncey, en raison des barricades. Il demande de l'infanterie pour nettoyer les maisons les unes après les autres. Le Commandant Rouvillois (5^{ème} R.C.A.), qui commande un groupement du C.C. 2, offre spontanément un groupe de la section du Génie (Sous-Lieutenant Borge) pour exécuter cette mission.

A 19H00, grâce à l'admirable attitude de tous les éléments engagés, Poncey et Cortiambles sont définitivement libérés.

Entre temps, le Capitaine Oster, à son tour, réclame un appui d'infanterie afin d'arriver à bout de la résistance désespérée que l'ennemi oppose encore dans Givry. Le reste de la Section du Sous-lieutenant Borge participe alors au nettoyage de la localité, maison par maison, en faisant preuve, d'un cran remarquable.

En fin de journée, le bataillon du 1^{er} Zouaves achève l'occupation de Givry, tandis que le groupement Rouvillois, chargé d'un large débordement vers l'Ouest, a atteint la route de Chagny.

Pertes de la journée :

Escadron Oster :

Spahi Delpierre, tué.

Sous-lieutenant Laine, blessé.

Maréchal des Logis-Chef Benamane, blessé et évacué.

Un char percé qui sera réparé par le Service Auto du Régiment au cours de la nuit.

Un char léger sauté sur une mine (abandonné).

Deux canons de 37 légèrement détériorés.

Escadron Baulny :

Aspirant Seston, tué.

Lieutenant de Buzonnière, blessé.

Maréchal des Logis Liais, blessé.

Spahi Cayssac, blessé.

Spahi Guermann, blessé.

Spahi Buzzo, blessé.

Cinq autos-mitrailleuses immobilisées.

Deux jeeps hors d'usage.

Prisonniers capturés: deux Officiers, une centaine d'hommes.

Matériel pris à l'ennemi:

Un lance-grenades français.

Deux canons de 50 (dont un intact). Un canon de 20.

Deux mortiers de 60.

Un lance-grenades.

Six mitrailleuses légères.

Un camion.

Des munitions en grande quantité.

Toute la nuit, le Dépannage du Corps, commandé par le Lieutenant Chaupe, se dépense sans compter pour remettre en état tous les véhicules endommagés. La libération de Givry nous a coûté cher!

Après avoir brûlé les étapes. l'Escadron Ronot vient d'arriver fort heureusement, pour renforcer le Régiment.

CHAGNY

6 Septembre. - Afin de donner aux véhicules de combat la possibilité de reprendre leur progression, le Colonel ordonne de siphonner l'essence des voitures de la Base.

Grâce à cette mesure, dès le lever du jour, le Régiment poursuit sa mission vers le Nord devant le C.C.2 qui vient de se regrouper.

Laissant le peloton Cornu à la disposition du Colonel, l'escadron Baulny se porte à Cersot en surveillance vers Montchanin-Le Creusot.

L'escadron Oster assiste, avec la population civile, aux obsèques du. Spahi Delpierre, tué la veille. Il se portera sur Rully dès qu'il aura reçu son ravitaillement en essence.

L'escadron Baudouin, après avoir passé la nuit à Granges, pousse le 2^e peloton vers Chagny, en passant par Rully où douze Allemands sont capturés, tandis que le 3^{ème} peloton reconnaît Fontaines. Pendant ce temps, le 1^{er} peloton pousse sur Aluze, puis Saint-Léger, où il doit reconnaître les ponts du canal et en assurer la garde.

Le P.C. se porte sur Chagny. A l'entrée de la ville il est arrêté à son tour par un pont sauté. A cet instant, l'artillerie ennemie déclenche un tir violent sur les abords du pont.

Projeté avec sa jeep contre le parapet, le Capitaine Ordioni est blessé à la jambe. Un Officier américain en liaison au P.C., le Lieutenant Arnold, est grièvement blessé au ventre. Tous deux sont évacués. Peu de temps après, l'Adjudant-chef Jeanfaivre et le Maréchal des Logis Merlevède sont blessés à leur tour,

A Saint-Léger, le peloton Gastines, du 4^{ème} escadron, arrive à temps pour empêcher la destruction du pont. Le Maréchal des Logis Montes et le Maréchal des Logis-Chef Chaigne détruisent cinq à six camions et font de nombreux prisonniers. Le pont, intact, reste entre ses mains. Vers 15 heures, il est renforcé par le peloton spécial de la 1^{ère} D.B. commandé par le Lieutenant Larnaze, car l'ennemi semble vouloir réagir. A 19H00, l'escadron Ronot est envoyé à Saint-Léger pour y relever le peloton Gastines qui regagne Chagny dans la nuit. Le peloton Demerson est aussitôt découplé sur Saint-Gérin afin de surveiller un train blindé qui s'y trouve. Ce peloton signale la présence de chars ennemis dans la région. A Saint-Léger, le peloton Panel capture une patrouille allemande après avoir blessé deux hommes.

En fin de journée, l'escadron Baudouin est regroupé à Corpeaux, à l'exception du peloton Caniot, qui, chargé d'interdire le carrefour de Ruvigny, a capturé deux voitures allemandes, transportant 16 hommes, venant d'Autun. Ce peloton passera la nuit au carrefour.

Quant au P.C., vers 19H00 il s'installe à l'école de Chagny. A la nuit, le Régiment perçoit une unité d'essence.

MEURSAULT AVEC L'ESCADRON BAUDOUIN

7 Septembre. — Dès le lever du jour, sous une pluie battante, l'escadron Baudouin se porte au carrefour de Meursault.

Le Lieutenant Philippe de Mérode, arrivé la veille avec le détachement Chabot, prend le commandement du 3^e peloton en remplacement du Sous-lieutenant de Coetlogon, tué au carrefour de Maison-Carrée le 2 Septembre.

Chargé de reconnaître Meursault, le peloton Caniot prend le contact à la sortie du bourg sur la route de Nolay. Quelques instants après, les chars du 5^{ème} R.C.A., embossés sur les coteaux qui dominent Meursault, anéantissent un important convoi allemand venant de Nolay.

L'escadron Baulny, déjà reconstitué grâce au travail acharné des équipes de dépannage du Régiment, est orienté sur Saint-Loup

Après avoir passé la matinée à la sortie Nord de Demogny, l'escadron Oster est dirigé vers Saint-Loup où il passera, ainsi que le 3^{ème} escadron, sous les ordres du Commandant de Chabot.

Quant à l'escadron Ronot, relevé à Saint-Léger par le détachement Giraud, il se porte à Chagny où se trouve la Base du Régiment. A 9H10, il est orienté sur Laborde. Dans l'après-midi, le détachement Giraud étant en difficultés dans la région de Saint-Léger où l'ennemi réagit violemment avec appui de chars, le 2^{ème} escadron est dirigé sur Charrecey au moment où son 2^{ème} peloton vient de prendre contact à Sainte-Marie-la-Blanche, se heurtant à trois mitrailleuses qui, aussitôt prises sous le feu des M.8, sont abandonnées par leurs servants.

En fin de journée et pendant la nuit, le contact est serré à Meursault et au sud de Beaune, que l'ennemi semble tenir toujours solidement.

8 Septembre. — Au lever du jour, le C.C.I. est toujours au contact au Sud de Beaune. Néanmoins, l'ennemi réagit moins violemment. La chute de la ville semble imminente.

LA MANŒUVRE SUR DIJON

Fangey et Chaux avec l'Escadron Ronot.

A l'escadron Ronot, dès 8 heures, une patrouille du peloton Panel est poussée jusqu'au pont de Fangey. Elle bouscule une résistance allemande, capturant treize hommes possédant une arme .automatique.

En nettoyant les fermes avoisinantes, l'Adjudant Godard et quelques hommes parviennent à faire 45 prisonniers.

A 14H00 heures, cet escadron remis à la disposition du Régiment, reçoit l'ordre de relever l'escadron Baulny au Sud de Nuits-Saint-Georges.

Le peloton Ducos se porte jusqu'à Villiers-la-Faye où il s'installe pour la nuit. Une de ses patrouilles, poussée jusqu'à Chaux, signale une arme antichars et de l'infanterie sur les ponts au Nord de Chaux.

Le peloton Panel s'établit à Echevronne, tandis que le peloton Demerson a atteint Premaux. Le P.C. de l'escadron s'installe à Corgoloin.

Maintenu à Saint-Loup au cours de la journée, l'escadron Oster est dirigé sur Broin.

Quant à l'escadron Baudouin, après avoir reçu l'ordre de reprendre son mouvement vers le Nord, il a poussé le peloton Caniot aux sorties Nord de Beaune, mais le contre-ordre arrive. Pour assurer une couverture Ouest à la Division, cet escadron doit rester aux abords de Meursault.

Dans la matinée, l'escadron Baulny a atteint sans encombre Meursange, Maurigny, Reulle et Rufley. L'ennemi est passé par là dans la nuit, se repliant en direction de Corberon, Villy-le-Moutier et Cenlis.

Dans l'après-midi, le 3^{ème} escadron, après avoir occupé Corton, libère Auvillers et atteint la sortie Nord de Premaux à 15H20.

A 15H05, le contact est pris au Sud et à l'Est de Nuits-Saint-Georges. Le pont de Saint-Jean-de-Losne est détruit. Echenon est occupé par de l'artillerie lourde, Trouhans et Aiserey sont également tenus par l'ennemi.

Le carrefour de Cîteaux avec l'escadron Baulny.

Relevé par le 2^{ème} escadron vers 18H45, l'escadron Baulny est dirigé sur la région de Brouin. Vers 20H00, une patrouille du peloton Cornu aborde le carrefour Sud de Cîteaux et se heurte à une barricade solidement tenue. Afin de se rendre compte par lui-même de la situation et des possibilités de manœuvre, l'Adjudant-chef Cornu descend de voiture et à la faveur de l'obscurité, tente de s'approcher du carrefour.

Il est alors violemment pris à partie par une arme automatique. Grièvement blessé aux deux jambes, il s'abat sur la route.

Tandis que l'ennemi continue à balayer la route où il devine notre présence, l'Adjudant Falcou n'hésite pas à se porter jusqu'à son chef de peloton. Après lui avoir donné les premiers

soins, il le prend sur son dos et parvient à le transporter hors de la zone dangereuse, après une progression de près de 500 mètres.

9 Septembre. - Dans la nuit, le Général du Vigier constitue un groupement aux ordres du Colonel Desazars de Montgailhard. Ce groupement est formé avec le bataillon de choc et le 2° RS.A.R.

Le Commandant de Chabot prend le Commandement des 1^{er} et 3° escadrons.

Le carrefour de Cîteaux avec l'escadron Oster.

Le peloton Magdelain, du 1^{er} escadron, est envoyé sur le carrefour de Cîteaux. Le Maréchal des Logis-Chef Labiste, à la tête d'une patrouille à pied, reconnaît par l'Est le carrefour qui est solidement tenu.

Pendant ce temps, une autre patrouille à pied, commandée par le Maréchal des Logis Lalande, exécute un mouvement analogue par l'Ouest. Surprise à courte distance par l'intervention des armes automatiques ennemies, toute la patrouille est clouée au sol.

Le Maréchal des Logis Lalande et deux hommes parviennent à se dégager après bien des difficultés. Les spahis Roux, Varon, Abderrahmane et Hallouchi sont portés disparus.

Bessey avec l'Escadron Baulny.

A l'escadron Baulny, le Sous-lieutenant Alland prend le commandement du 3^{ème} peloton, en remplacement de l'Adjudant-chef Cornu, blessé la veille. Ce peloton reçoit l'ordre de se porter vers Bessey. Au cours de la progression, l'automitrailleuse du Sous-lieutenant Alland reçoit deux coups de 105 qui lui arrachent les deux roues et blessent le radio Leman.

Sous le feu, le Chef Urena et le Maréchal des Logis Guérin parviennent à retirer l'automitrailleuse endommagée.

Le canon de 105 est détruit et l'escadron ne cesse de harceler l'ennemi qui décroche ou se disperse.

Le peloton Sauvebeuf atteint Saint-Jean-de-Losne. Ce village est fortement occupé et solidement verrouillé par des barricades défendues à l'aide d'armes antichars. Le Brigadier Carnes se distingue en faisant quatre prisonniers. De précieux renseignements sont apportés au Lieutenant de Sauvebeuf par un jeune Séminariste nommé Eric qui fit l'admiration de tous en allant jusqu'aux barricades tout en lisant son bréviaire et revenant ensuite rendre compte de l'organisation de la défense ennemie. Pendant ce temps, le peloton Buzonnière libère Aubigny.

Devant Nuits-Saint-Georges avec l'Escadron Ronot.

Dès 7H30, l'escadron Ronot détache une patrouille commandée par le Maréchal des Logis Peyrouse auprès de F.F.I. en opération à Chaux.

L'intervention de ce détachement qui muselle les armes automatiques ennemies permet la reprise de la progression vers Nuits-Saint-Georges. Mais dans l'après midi, de nombreuses infiltrations ennemies obligent Peyrouse à se replier sur Chaux où il se cerce avec les F.F.I.

Pendant ce temps, le gros du peloton Demerson, après avoir débordé Premeaux, tombe brutalement sur une position solidement tenue par de nombreuses armes automatiques et anti-chars.

L'automitrailleuse de tête, commandée par Joussineau, atteinte alors qu'elle tente de manoeuvrer, est aussitôt la proie des flammes. La jeep qui suit est également prise à partie; le Spahi Breton, est tué à son poste de combat. Boucher, grièvement blessé, ne parvient pas à se dégager.

Le peloton décroche alors et s'installe sur les lisières Nord de Premeaux, tandis que le M.8 et les mortiers exécutent des tirs extrêmement sévères sur les positions ennemies.

Une patrouille à pied parvient à se porter jusqu'à la hauteur de l'automitrailleuse brûlée. Joussineau, Cingla, Albisati et Perreux, qui composent l'équipage de la blindée, ont disparu, ainsi qu'Herblot, le tireur de la jeep.

A deux reprises, le Colonel se porte à Premeaux, afin de se rendre compte de la situation.

Le peloton Panel, après avoir traversé Corcoloin, Cussigny et Argilly, atteint Gerland où il fait deux prisonniers et pousse jusqu'à La Chocelle, où un Allemand est encore capturé.

A la sortie du village, il ouvre le feu sur une colonne qu'il anéantit. Après avoir pris la liaison avec le 1^{er} escadron aux abords du carrefour de Citeaux, ce peloton reprend sa manoeuvre vers Nuits. A Saint-Nicolas, il se heurte à des éléments légers qu'il bouscule rapidement afin de pouvoir reprendre sa progression sur Agencourt. Mais bientôt l'A.M. de tête, commandée par le Maréchal des Logis Pony, se heurte à une barricade fortement tenue. Elle est atteinte par un obus anti-chars, tandis qu'une moto de liaison est également détruite.

L'intervention rapide des deux autres blindées permet la destruction de l'arme anti-chars. Dans l'action, Garcia et Mendouci ont été blessés. Le peloton se replie alors sur la ferme de la Chocelle, mais l'ennemi s'infiltré et le Sous-lieutenant Panel est obligé de regrouper son peloton à Gerlan où, à bout d'essence, il s'installe en point d'appui cerclé.

A 21 h 30, l'équipage de l'A.M. détruite et le motocycliste rentrent dans les lignes avec les deux blessés Mendouci et Garcia.

Quant au peloton Ducos, guidé par le Maire de Marcy-les-Fressey, il quitte Villers-Ia-Faye, en direction de Reulle.

A Curley, les habitants signalent Chambolle tenu par une garnison importante, disposant notamment de trois canons de 88. Le Lieutenant Ducos décide alors de couper à travers bois pour déboucher directement sur Vosnes-Romanée.

La patrouille Michelet atteint l'agglomération sans encombre, tandis qu'à Cancoeur, le soutien capture deux soldats de l'Armée de l'Inde libre. En fin d'après-midi, des éléments du C.C.I. relèvent le 2^{ème} escadron avec l'intention de manœuvrer Nuits.

C'était un soir...

Il doit m'en être toujours reconnaissant ce Fritz à grosse bedaine et au regard de chien battu, de l'avoir raté à deux mètres à peine...

C'était un soir, pas comme tous les autres, parce que tous les autres on ne boit pas du Nuits-Saint-Georges ou du Clos-Vougeot, pas comme tous les autres soirs, dis-je, car de jolies Bourguignonnes nous avaient embrassés tout gentiment, pour leur avoir porté les premiers, le bonjour de l'Armée d'Afrique.

On leur avait expliqué que « ça » c'étaient des automitrailleuses, que le calot rouge était le calot de tradition des « espahis », que l'on venait d'autres cieux.

Le conducteur de ma blindée trouvait qu'il y avait trop d'obus dans le casier. Il me l'avait expliqué à voix basse, et je ne l'avais pas compris; il était parti désolé. Mais j'eus la solution le soir même: de magnifiques bouteilles alternaient avec les perforants de 37. Celui-là savait joindre l'utile à l'agréable, et je suis sûr que tout le peloton en avait fait autant. Il y avait de la joie partout sur le visage des filles, des vieux, des garçons, des grosses matrones joufflues, dans le ronronnement des moteurs, sur les 37 qui brillaient, et le soleil arrosait cela de ses rayons dorés... La nuit était venue, nuit calme, trop sombre même, presque anxieuse. Nuits-Saint-Georges tenu encore par eux, Clos-Vougeot aussi, et nous au beau milieu.

Comment étions-nous arrivés sans nous faire voir?

Minuit juste, des pas lourds au milieu de la grand-rue, bruit de ferraille, pas de voix. Impossible de voir si ce sont ceux de chez nous... Non, mais seraient-ce par hasard... Ils auraient quand même une autre attitude, pensais-je.

Vite ma mitraillette, mesure préventive: les voilà sur moi, je ne reconnais personne. « Halte! » m'écriai-je: l'un d'eux se penche sur moi. Je distingue la casquette (vous savez, cette casquette à visière si longue) et les pattes d'épaules à raies blanches. Je me lève d'un bond, et j'ouvre le feu en hurlant à mon tireur d'en faire autant. Croyez m'en si vous voulez, mais je n'en « eus » aucun ce soir-là, et c'était presque à bout portant. Un obus hurla au-dessus de moi.

Consciencieusement, le brigadier tirait.

Vision d'enfer, balles et obus traçants à cinquante centimètres au-dessus de ma tête, flammes du canon, lueurs vertes des grenades que je balançais. Je m'aplatis. Aucun d'entre eux ne tira. Notre feu cessa. Des formes noires étendues au milieu de la route. « Je crois que ça y est », dis-je au tireur. C'étaient... leurs couvertures et leurs vélos. Ah ! Non, ça c'était trop fort! J'étais suffoqué et pris d'une rage folle. Il y avait de quoi! Je bondis en avant avec ma mitraillette, oubliant de reprendre un chargeur, et je m'engage dans la première ruelle qui se trouvait à ma droite. Je souffle... une forme noire étendue, une vraie cette fois. Elle bouge. « Relève-toi, mon gaillard. » Il aurait pu m'avoir celui-là, pensais-je; et je lui braquais ma mitraillette vide sur la poitrine. Il se leva. Même manège un peu plus loin. Six spécimens de la race des seigneurs furent pris. Le dernier se déchaussait quand je le surpris... « C'est toi qui marchais en tête? demandais-je au premier. - Oui. - Quel grade? - Adjudant! - Tu as de la chance! » J'ai eu aussi très peur: « Combien étiez-vous? - Dix-huit ! » - J'avale ma salive et je remis solennellement mes six lascars au lieutenant qui arrivait.

C'était un soir, le 9 Septembre, pas comme tous les autres, parce que tous les soirs on ne boit pas du Nuits-Saint-Georges ou du Clos-Vougeot, pas comme tous les autres, dis-je, car de jolies Bourguignonnes nous avaient embrassés tout gentiment...

Pont de Pany avec l'Escadron Baudouin.

L'escadron Baudouin se porte à 6 heures sur Pernand. Après avoir laissé le 1^{er} peloton en bouchon à Meulley et le 2^{ème} au carrefour Est de Semezanges, le Capitaine Baudouin pousse sur Urcy.

Chargé de reconnaître Pont-de-Pany sur la route nationale vers Dijon, le peloton Mérode se heurte à une résistance acharnée, car l'ennemi tient à conserver libre son itinéraire de repli vers la ville. Sans arrêt, les M.8 du 4^{ème} escadron harcèlent les colonnes allemandes qui se dirigent vers l'Est. Dans la journée, le groupement Desazars perd le 2^{ème} R.S.A. à l'exception de l'escadron Baudouin.

Tandis que le Régiment reçoit la mission d'éclairer entre Nuits-Saint-Georges et la Saône, le 4^e escadron en tête du groupement Desazars poursuit la manœuvre d'investissement de Dijon par l'Ouest.

Appuyé par une Compagnie de Bataillon de Choc, le peloton Mérode, dès la nuit tombée, déclenche une attaque sur Pont-de-Pany. Le combat dure plus de deux heures. Solidement installé aux abords du village, l'ennemi interdit tout débouché sur la route nationale.

Malgré l'héroïsme dépensé par chacun, les pertes sévères du groupement obligent le Colonel Desazars à ordonner le décrochage des éléments engagés.

Devant Dijon avec l'Escadron Baudouin.

10 Septembre. - Cependant, le Colonel Desazars n'abandonne pas l'idée d'atteindre la route nationale conduisant à Dijon. A une heure du matin, tous feux éteints dans une nuit d'encre, le peloton Caniot quitte Urey en tête du groupement. En empruntant des chemins de terre extrêmement difficiles, ce peloton débouche enfin sur la route nationale à l'Est de Pont-de-Pany. De là, il poursuit sa progression vers Dijon, tandis que le peloton Mérode reste en bouchon à Fleurey pour arrêter les éléments allemands venant de l'Ouest en direction de Dijon.

Vers 4H00, le Groupement atteint Plombières-les-Dijon où il s'installe en attendant le jour. La population, tout entière dans la rue à cette heure matinale, n'en croit pas ses yeux.

Quelques instants auparavant c'étaient des colonnes allemandes qui passaient dans la rue, se repliant précipitamment vers l'Est.

A l'aube, le peloton Caniot, appuyé par une Compagnie de Choc et deux T.D. du 9^{ème} R.C.A., reprend sa progression sur la route nationale vers Dijon, tandis que le peloton Gastines, le P.C. d'escadron, deux T.D. et une Compagnie de Bataillon de Choc passant aux ordres du Capitaine Baudouin doivent reconnaître Dijon par la route nationale 71 venant de Saint-Seine au Nord de l'axe Sombernon-Plombières-Dijon.

L'A.M. « Rogneuse » sur l'axe Sud prend les premiers contacts en détruisant avec l'appui d'un T.D. un convoi automobile allemand venant de Dijon chargé de faire sauter le pont du canal et de s'installer à Plombières.

Poursuivant sa progression vers Dijon, « Rogneuse » est violemment prise à partie par un char qui ne parvient qu'à faucher un arbre près de la voiture. Les réactions immédiates du groupement obligent le char à décrocher. A l'abri de nos armes antichars, il exécute alors un tir à obus explosifs qui cause des pertes à la Compagnie de Choc au moment où elle amorce sa manœuvre de débordement vers Talant au Nord de la route.

Bientôt, sur les collines de Talant, les armes automatiques se révèlent, clouant au sol les sections du Bataillon de Choc.

Pendant ce temps, le détachement Nord a pris le contact à son tour aux abords de Talant.

Laissons à un témoin de la reconnaissance le soin de décrire les différentes phases des opérations.



Le contact est pris les minen pleuvent.

L'automitralleuse de pointe commandée par le Maréchal des Logis Montes avance sur la route suivi d'un T.D. entouré de part et d'autre par les hommes du Bataillon de Choc progressant dans les fossés. La route est bordée de hauts arbres qui empêchent de voir loin devant soi. Soudain, en avant et sur la droite, apparaît le village de Talant. Il domine la route d'une cinquantaine de mètres et la commande absolument.

L'A.M. marque un temps d'arrêt avant un virage; un rapide coup de jumelle sur le village et ses abords; rien ne bouge. Les maisons sont closes. Les bois tranquilles, le fond de la vallée qui nous sépare du village paraît vide également. L'A.M. repart et s'engage dans un tournant qui descend vers Dijon. Tout à coup, stop! une barricade barre la route, l'A.M. recule à défilement de tourelle, surveille cette barricade. Rien n'apparaît. Si les Boches sont là, ils sont bien camouflés. La jeep du Brigadier Laborde qui suit le T.D. avance à la hauteur de l'A.M.,

les occupants mettent pied à terre et se disposent à aller reconnaître la barricade et si possible l'enlever. A ce moment, un feu nourri de mitrailleuses allemandes se déclenche à droite et à gauche de la route et les Minens éclatent. Les occupants de la jeep essayent de regagner leur véhicule sous la protection de l'A.M. qui riposte violemment. Mais le Spahi Samuel le conducteur, est tué, et les deux autres, le Brigadier Laborde et le Spahi Navoizat, ne peuvent monter dans la voiture placée sous le feu de l'ennemi. Le T.D. s'avance pour attaquer la barricade à coups de canon. Le M.8 règle un tir sur une mitrailleuse repérée, les hommes du Bataillon de Choc se dispersent à droite et gauche pour reconnaître les taillis qui bordent et surplombent la route, mais tout le mouvement est sanctionné par l'ennemi qui est remarquablement installé aux lisières de Talant. L'automitralleuse de tête et les observateurs à pied signalent alors l'arrivée derrière la barricade d'un char ou d'un automoteur ennemi; la situation s'aggrave. Le Capitaine donne l'ordre aux A.M. de tête de se replier derrière le virage, devant la menace anti-chars ennemie. Le T.D. s'emboîte pour attendre les engins signalés. A ce moment, les hommes du Bataillon de Choc restés dans les fossés de la route sont sérieusement pris à partie par des soldats allemands qui ont réussi à prendre ces fossés d'enfilade. Les balles claquent dans les arbres, les blessés tombent et nos engins ripostent énergiquement sur un ennemi bien camouflé et que l'on repère difficilement.

Pendant ce temps, en arrière du détachement, en portant un pli vers Plombières, le Brigadier motocycliste Belvert se heurte à deux cyclistes allemands pédalant vers Dijon. Il les somme de s'arrêter, mais ils font demi-tour. Belvert tue l'un d'entre eux d'un coup de pistolet, mais l'autre parvient à s'enfuir vers l'Ouest.

Immédiatement prévenu, le Capitaine Baudouin donne l'ordre au Chef Hospital d'aller voir ce qui se passe au carrefour et de se rendre compte de ce que signifie l'arrivée de ces cyclistes.

Mais Hospital, en parvenant à son carrefour, tombe sur une colonne allemande arrivant sur nos arrières et mettant rapidement en batterie un canon de campagne et trois mitrailleuses antichars. De nombreux Allemands progressent le long de la route bordée à cet endroit d'un petit mur de pierres. Il rend compte immédiatement au Capitaine en lui demandant de lui envoyer rapidement un renfort pour surprendre les Allemands en train de s'installer. La situation est grave, car l'ennemi occupe le carrefour dont la libre disposition nous est nécessaire pour assurer nos communications vers Plombières.

Le Capitaine Baudouin confie au Lieutenant de Vaublanc le soin de dégager nos arrières. Rassemblant rapidement les A.M. du Chef Hospital, du Chef Chaigne et du Maréchal des Logis Montes, le H.T. de Commandement, la jeep du Brigadier Billaudel et un T.D., cet Officier fonce sur l'ennemi en faisant hurler ses sirènes.

Surpris par la rapidité et la violence de l'attaque, l'adversaire n'a pas le temps de réagir: deux obus de 37 règlent le compte du canon de campagne dont un coup de 75 fait sauter le caisson, tuant les servants. Deux mitrailleuses anti-char sont détruites à leur tour.

Des voitures à chevaux en grand nombre sont détruites; de malheureuses bêtes éventrées gisent à terre.

Pendant ce temps, les servants s'enfuyant dans les champs ou camouflés derrière la murette sont pris à partie par les mitrailleuses du H.T. et de la jeep qui font un magnifique travail. En cinq minutes à peine, le carrefour est nettoyé. Les survivants de la colonne allemande sont en fuite. Un grand nombre de vélos sont récupérés. Mais deux automitrailleuses, sont endommagées : l'une a le radiateur transformé en passoire et le pont avant traversé, l'autre a trois pneus crevés. Cependant, de toutes parts, les Boches sortent des fossés, et l'on dénombre bientôt une trentaine de prisonniers dont un officier, de nombreux blessés que l'on rassemble sur le bord du talus.

Pendant ce temps, le peloton Mérode, installé à Fleury, intercepte une colonne ennemie se dirigeant vers Dijon et la détruit entièrement.

Mais devant Talant, l'ennemi ne reste pas inactif. Se rendant compte qu'il n'a devant lui que des détachements légers, il contre-attaque maintenant aussi bien sur l'axe Nord que sur l'axe Sud. L'infanterie est appuyée de chars, d'armes antichars très mobiles et de mortiers qui tour à tour prennent à partie les deux détachements. Visiblement, l'ennemi cherche à nous faire lâcher notre étreinte. Rivées à la route, dominées par les collines, nos blindées ne peuvent appuyer efficacement les sections de choc qui essayent d'enrayer la manœuvre ennemie.

Nullement inquiété dans les autres secteurs, le commandement adverse semble avoir engagé toutes ses réserves face à l'Ouest.

Les moyens du Groupement Desazars ne nous permettront pas de briser la résistance allemande.

Dans l'après-midi, l'ordre de repli arrive. Tandis qu'une compagnie de choc s'installe à Plombières, l'escadron Baudouin se replie sur Urcy.

A l'escadron Oster, dans la matinée, le peloton Saint-Olive a atteint et nettoyé le carrefour de Cîteaux où il ne reste que des fausses mines. L'Abbaye est libre. Le gros de l'ennemi, comprenant une Compagnie dotée d'armes antichars, s'est replié sur Mirabeau.

Après cette opération, l'escadron Oster, en difficulté d'huile, est regroupé à Saint-Usage.

L'ennemi a abandonné Saint-Jean-de-Losne au cours de la nuit, devant la pression du peloton Sauvebeuf et la menace d'encerclement créée par la prise d'Aubigny. Dès le matin, le Capitaine de Baulny lance des reconnaissances sur le canal de Bourgogne. Genlis, Longecourt et Villiers sont occupés en fin de journée par les pelotons Buzonnière, Sauvebeuf et Alland qui poussent l'ennemi devant eux.

A l'escadron Ronot, le peloton Ducos, après avoir capturé quelques cyclistes allemands au cours de la nuit, pousse deux patrouilles jusqu'à Nuits-Saint-Georges qui a été évacué par l'ennemi. Liaison est prise avec le 3^{ème} Zouaves. Le peloton Demerson retrouve le corps du Spahi Breton, tué la veille. Des renseignements recueillis auprès de la population permettent de conclure que l'équipage Joussineau et Herblot a été capturé par les Allemands. Le Spahi Boucher, grièvement blessé, a été abandonné par l'ennemi. Il est soigné par des civils de Nuits-Saint-Georges.

Vers 18 heures, l'escadron Ronot s'installe à Cîteaux, à l'exception du peloton Panel qui est poussé jusqu'à Longecourt et Thorrey-en-Plaine, où il s'installe pour la nuit après avoir reconnu le pont du canal que les Allemands ont fait sauter avec tous les ponts, sauf celui de Saint-Jean-de-Losne. Le P.C. du Régiment s'installe à l'Abbaye de Cîteaux à 18H30. Le groupe F.F.I. « Bonaparte » se met aux ordres du Colonel.

Une reconnaissance du Génie (Capitaine Douince) est portée sur l'écluse de Longecourt où un pont doit être établi dans la matinée du 11 pour permettre le passage du 2^e escadron et du C.C.I.

11 Septembre. - Dans la matinée, l'escadron Baudouin rentre à Dijon en tête du groupement Desazars, au milieu

d'un enthousiasme indescriptible. L'éclairage du 2ème peloton appuie des fantassins chargés de réduire des nids de résistance ennemis, au séminaire notamment, où quelques obus dans les fenêtres suffisent à régler la question.

En tête de l'escadron Ronot, le peloton Ducos se porte en direction d'Arc-sur-Tille en passant par Genlis où il prend liaison à 9H00 avec le 1^{er} escadron.

Tandis que le 3^{ème} peloton poursuit sa progression vers Tilchatel et Is-sur-Tille, le peloton Panel reconnaît Fauverney-Chevigny, Quétingny, Varois et Tilchatel, capturant un motocycliste et trois hommes en voiture légère. Le peloton Demerson d'Arc-sur-Tille reconnaît Magny, Tonay, Bézé. L'escadron s'installe pour la nuit à Crécey-sur-Tille en détachant le peloton Ducos à Crancey et le peloton Panel à Pranthois et Longeau.

L'escadron Baulny, au contact à 3 km au S-O de Mirebeau, parvient à Mirebeau et Pontallier à 15H30 .

Le peloton Buzonnière est dirigé sur Autrey. Ce village est occupé par l'ennemi, mais la rapidité de son action permet au Lieutenant de Buzonnière de capturer cinq véhicules et leurs occupants.

Le Capitaine de Baulny envoie aussitôt le peloton Sauvebeuf sur Nantilly avec mission de se porter sur Autrey par Bouhans. En arrivant sur cette localité, sa patrouille de pointe (Maréchal des Logis Rubio) tombe sur deux véhicules venant vers lui qui sont mis en flammes aussitôt. Poussant sur Bouhans, il détruit quatre véhicules et capture six prisonniers. Laissant à l'Aspirant Chevallier commandant son soutien le soin d'occuper le village et de réduire les dernières résistances, le Lieutenant de Sauvebeuf fonce sur Autrey. L'ennemi complètement surpris s'enfuit à travers les jardins et les champs. La jonction est faite avec le peloton Buzonnière. Un matériel important est capturé, dont dix véhicules en parfait état de marche.

Le P.C. et le 1^{er} escadron qui, dans la matinée, se sont installés à Cenlis, font mouvement sur Tillchatel.

A la suite de la libération de Dijon, le Groupement F.F.I. « Bonaparte » quitte le Régiment.

Vers 19 heures, le Lieutenant Chaupe, en jeep, se heurte à une barricade tenue à Bourberain. Il se dégage à la mitrailleuse. Ce simple contact suffit à intimider les éléments allemands installés à Bourberain qui évacuent la localité à la faveur de l'obscurité.

VERS LANGRES

12 Septembre. - Convoqué à l'État-major de la 1^{ère} D.B., le Colonel reçoit du Général du Vigier l'ordre d'éclairer en direction de Langres et de se préparer à poursuivre sa mission sur Montigny-le-Roi et Bourbonne en recherchant la liaison avec l'Armée du Nord vers Bar-sur-Aube. L'escadron Baudouin, après avoir défilé dans les rues de Dijon libéré, est rendu au Régiment moins le peloton Caniot destiné à escorter l'Étendard, le 13 Septembre, à la cérémonie de Dijon, en même temps que les pelotons Ducos et Sauvebeuf.

A 9 heures, l'escadron Baulny atteint Bourberain et Fontaine-Française. Le peloton Buzonnière est dirigé sur Champlitte. Le Brigadier de Lavancourt met en flammes deux véhicules en entrant dans le village.

Le Brigadier Cassandri réussit à abattre deux Allemands au moment où ils allaient faire sauter un pont et capture une camionnette chargée d'explosifs. A 15H45, le gros de l'escadron arrive à son tour à Champlitte.

En fin d'après-midi, le peloton Buzonnière occupe Genevrières. Liaison est prise avec un escadron du 3^{ème} Chasseurs et une action est montée pour prendre le village de Grenant, mais la nuit tombante empêche la réalisation de cette opération.

Le Lieutenant Bonnafont passe du 2^{ème} au 3^{ème} escadron, comme adjoint au Capitaine.

A l'escadron Ronot, le peloton Planel prend le contact à Longeau. Il signale Dommarieu solidement tenu. Une patrouille commandée par le Maréchal des Logis Paté pousse une reconnaissance jusqu'à Saint-Geosmes où elle est reçue par des tirs de mitrailleuse et un feu de mousqueterie nourri. Au cours de l'accrochage, une jeep de la patrouille a son radiateur troué par une balle et sera réparée sur place. L'Adjudant Godard, laissé à Praultbois avec l'obusier en panne, surprend un groupe d'Allemands venus se ravitailler en pain.

Deux d'entre eux sont capturés. Les autres parviennent à s'enfuir en abandonnant une voiture légère.

Le peloton Ducos atteint Recey et pousse sur Montmoyen une patrouille qui capture 60 hommes.

Le peloton Demerson est envoyé à Prauthois.

Dans l'après-midi, le 2^{ème} escadron regroupé à Recey pousse le peloton Panel vers Montigny, tandis que le peloton Ducos fait mouvement sur Dijon pour participer au défilé du lendemain.

Longeau. A l'escadron Baudouin ont eu lieu dans la matinée les obsèques du Spahi Samuel, tué le 10 au combat de Talant.

Dans l'après-midi, l'escadron fait mouvement sur Longeau. De là, le peloton Mérode reconnaît Saint-Geosmes où il se heurte à une vive résistance. Pendant ce temps, le peloton Gastines parvient sans encombre à Cohons et à Noidant-Chatenoy. Le P.C. de l'escadron s'installe à Bourg tandis que le peloton Mérode passe la nuit à Nordant-le-Rocheux. La surveillance de Saint-Geosmes durant la nuit est assurée par une petite patrouille composée de civils et des spahis Eloy et Ramon. Quant au 1^{er} escadron, après s'être porté à Vaux et à Longeau, il s'installe à Cohons en fin de journée.

La mort du Capitaine Baudouin.

13 Septembre. - A 6H30, le P.C. du Régiment se porte à 800 m au Sud de Saint-Geosmes toujours fortement tenu.

A l'escadron Baudouin, tandis que le peloton Gastines manœuvre pour atteindre Saint-Geosmes par l'Est, une de ses patrouilles à pied commandée par le Brigadier-chef Isaac capture cinq prisonniers.

Le peloton Mérode reprend sa progression sur la route nationale et se heurte à nouveau à une réaction violente de l'adversaire. L'automitrailleuse du Lieutenant de Mérode reçoit sans dommage un obus de 88 entre les roues avant.

A partir de 8H00, des éléments d'artillerie appartenant au groupement Durosoy du C.C.1. ouvrent le feu sur les positions allemandes de Saint-Geosmes.

A 9H 30, le peloton Mérode, précédé par la patrouille à pied du Chef Landry, aborde le village appuyé par le commando de France. 25 hommes, un canon de 105, une mitrailleuse de 20 et un mortier tombent entre nos mains.

Pendant ce temps, un élément du 1^{er} peloton atteint la localité par l'Est. Tandis que les cloches de Saint-Geosmes, à toute volée, chantent leur libération, le peloton Mérode reprend sa progression vers Langres.

Parvenu aux abords immédiats de la citadelle, le peloton Mérode est violemment pris à partie par l'ennemi, notamment par un canon de 105, tirant à vue directe, et qui prend la route d'enfilade.

La voiture de tête, commandée par le Maréchal des Logis Dillies, muselle la pièce instantanément. Poursuivant sa progression, elle se heurte bientôt à la porte de la citadelle fermée, murée, et défendue encore à l'extérieur par des chevaux de frise.

Mais l'ennemi ne cesse de tirer au mortier, sur le peloton échelonné sur la route de Saint-Geosmes. Cependant, le Capitaine Baudouin et quelques hommes parviennent jusqu'aux chevaux de frise.

Ils sont appuyés, dans leur progression, par les tirs du groupe de soutien du peloton Mérode que l'Adjudant- Chef Padilla a mis en place malgré le feu ennemi. Le M.8 du Maréchal des Logis Cabanis s'avance jusqu'aux abords de la citadelle et réussit à démolir une première porte murée. Mais le tir ennemi ne permet pas d'atteindre la seconde porte. Une action plus importante doit être montée.

Tandis que les chars du Groupement Durosoy débordent largement la ville, devant la citadelle, la situation reste inchangée; vers 13 h 30, un groupe de parachutistes américains et une poignée de F.F.I. viennent se placer sous les ordres du Colonel.

L'escadron Baudouin est retiré à 300 mètres du Sud de la citadelle, sauf le peloton Gastines qui, débordant largement par l'Est, borde le canal au Nord de Cornée.

L'escadron de chars du Capitaine Oster a serré sur Saint-Geosmes.

Il est disposé au Nord et au Sud de la route, légèrement en arrière de l'escadron Baudouin.

Les parachutistes américains (50 environ) et les F.F.I. sont répartis dans les fossés de la route.

La section du Génie, dans le contrebas qui borde la route au Nord, prépare des charges allongées à l'abri du peloton de chars Laine.

L'artillerie est déployée à 1.500 mètres environ au Sud de la citadelle.

Le P.C. du Régiment reste à 500 mètres au Sud de la citadelle, à proximité du P.C. de l'escadron Baudouin.

Dès 14 heures, les mortiers du Groupement Durosoy ouvrent le feu. Ils tirent trop court. Quelques coups de réglage de 105 sont également trop courts.

Vers 14H15, le Capitaine de Rouville, Officier de liaison d'Artillerie et observateur avancé auprès du P.C. du Régiment, est grièvement blessé d'un éclat d'obus.

La préparation d'artillerie s'effectue dans des conditions difficiles. L'observation est gênée par un rideau de grands arbres qui cachent en partie l'objectif.

A 14H30, l'action se déclenche. Les chars débouchent tandis que le Capitaine Baudouin, à la tête d'une patrouille à pied du 3^{ème} peloton (Landry, Guillot, Cadic, d'Aboville) se dirige vers la porte, suivi des hommes du Génie chargés de déposer la charge explosive sous la porte murée.



Le Capitaine Baudouin

L'automitrailleuse du Lieutenant de Mérode et celle du Maréchal des Logis Dillies progressent en même temps. Au moment où nos éléments atteignent la première enceinte, l'ennemi ouvre un feu violent. Tandis que les armes automatiques balayent la route et les glacis, les minens et les grenades pleuvent sur le détachement. La riposte immédiate et brutale de nos chars neutralise la défense à l'Est de la route. Mais à la poterne, la concentration de feu est toujours aussi violente. L'ennemi n'ignore pas que la menace pèse de ce côté-là.

Le Spahi d'Aboville est blessé à la jambe.

Légèrement abrité par le mur de la première enceinte et par les blindés.

Le détachement à pied attend le moment propice.

Profitant d'une accalmie, le Capitaine Baudouin se lance en avant.

L'ennemi n'attend que ce moment. Toutes les armes crachent à la fois. Le Capitaine fait encore quelques pas et s'écroule sur la route. Un homme du Génie se précipite jusqu'à lui et le relève, aussitôt assisté de Guillot et du Lieutenant de Mérode qui, témoin de la scène, a déjà sauté de sa tourelle pour se porter au secours de son chef, laissant son A.M. au commandement du Brigadier-chef Bernard de Gastines.

Instantanément, le Capitaine Baudouin est transporté jusqu'à l'A.M. de Dillies qui le ramène dans nos lignes, tandis qu'un char du peloton Magdelain, « Tartarin », commandé par le Chef Labiste, passe la poterne afin de tenter de forcer le passage. Il est touché par un projectile antichars et commence à flamber. La rapide intervention de l'aide-conducteur Blasco permet de maîtriser l'incendie.

Grièvement blessé, le conducteur Demange parvient cependant, grâce à une énergie peu commune, à ramener le char dans nos lignes.

Quant au Capitaine Baudouin, l'affreuse plaie qu'il porte à l'abdomen ne laisse aucun espoir au Docteur Bouzonnie. Le blessé a encore toute sa connaissance.

Notre dévoué Aumônier, le R.P. Deal, est là pour lui donner les seuls secours que le Capitaine peut encore attendre en ce bas monde. De ce corps exsangue, la vie se retire à chaque seconde... En pleine conscience cependant, Robert Baudouin remet son âme à Dieu, avec la même foi et la même noblesse qui avaient empreint toute sa vie.

Après avoir traversé les Pyrénées et l'Espagne pour rejoindre les troupes d'Afrique, après avoir connu l'existence infernale des camps et les alternances d'espoir et de désespérance, après avoir voulu se battre coûte que coûte et être parvenu à réaliser ce désir, le Capitaine Baudouin jalonne de

son sacrifice une étape de la libération du sol de France, sans avoir pu cependant connaître la suprême consolation de serrer une dernière fois dans ses bras, sa femme, ses enfants, qui, à quelques kilomètres de là, attendent encore avec anxiété les nouvelles de l'absent.

Dans la salle de la Mairie de Saint-Geosmes où le corps a été déposé, l'escadron Baudouin est rassemblé autour du Chef tant aimé.

Il n'est rien de plus pénible que de voir pleurer des hommes. La gorge longtemps serrée, crispée à en souffrir, laisse enfin échapper les sanglots qui apaisent. Le Général du Vigier, qui a connu et apprécié le Capitaine, est venu s'incliner devant sa dépouille mortelle. Il ne peut que communier avec la même sincérité d'expression au deuil qui frappe l'escadron.

« Le Capitaine, c'était comme mon père. » C'est ainsi qu'un vieux Spahi indigène résume au Général, avec une naïveté touchante, l'étendue du deuil qui frappe les pelotons.

Pendant toute la nuit, l'escadron veille celui qui, par son exemple, sut insuffler à chacun les plus nobles vertus.

Cette mort semble avoir arrêté dans les esprits des hommes la notion du temps et du réel. La guerre existe-t-elle encore ?

Et pourtant... Depuis 17H00, le drapeau blanc flotte sur la citadelle, comme si l'ennemi s'était rendu compte qu'il ne pouvait espérer imposer maintenant de sacrifice plus pénible au Régiment... Mais, ailleurs, les combats se poursuivent...

Carrefour de la Folie avec l'Escadron Baulny.

A l'escadron de Baulny, dans la matinée, le peloton Buzonnière est parvenu au carrefour de la Folie, au Nord de Genevrières, au moment où surgissent trois voitures allemandes. Mitraillés instantanément, les véhicules sont détruits et quatre des passagers sont tués.

Tandis que le P.C. de l'escadron s'installe au carrefour, le peloton Buzonnière poursuit sa progression vers la Ferté-sur-Armance encore occupée par l'ennemi.

Le Capitaine signale qu'il a dépassé un certain nombre de résistances allemandes encore en place, notamment à l'Ouest de Genevrières, au village de Grenat.

Dans l'après-midi, alors que le peloton Buzonnière atteint les lisières de la Ferté, le Capitaine de Baulny envoie le Lieutenant Lamy en scout-car vers Fayl-Billot où l'adversaire serait disposé à se rendre. Au lieu du drapeau blanc escompté, c'est un canon antichar qui accueille le véhicule et l'incendie. L'équipage disparaît.

Peu de temps après, venant de Fayl-Billot, une colonne allemande arrive au carrefour. La situation est critique: en effet, le peloton Sauvebeuf n'est pas rentré de Dijon où il est allé participer aux cérémonies de la Libération. Le peloton Alland a été dispersé vers l'Est où des colonnes allemandes avaient été signalées; renforcé des éléments encore disponibles de ce peloton, le P.C. de l'escadron ouvre le feu. Mais l'ennemi dispose de moyens puissants: trois mitrailleuses de 20 et un canon aussitôt en batterie balayent le carrefour. Le Lieutenant Bonnafont est blessé. Peu de temps après, l'Adjudant Faveral est mortellement atteint par une balle de 20. Pendant ce temps, l'infanterie ennemie, descendue de camion, manœuvre le carrefour.

Devant la gravité de la situation, le Capitaine donne l'ordre au Lieutenant de Buzonnière de renvoyer son obusier aux abords du carrefour et de se porter rapidement avec le reste de son peloton sur Bize et Fayl-Billot de façon à pouvoir atteindre l'ennemi sur ses arrières par un vaste mouvement tournant.

Cette manœuvre judicieuse permet l'anéantissement de l'ennemi. Lorsque l'équipage du scout-car rentre dans nos lignes avec le Spahi Bitbol blessé, tous les camions allemands sont en flammes, de nombreux cadavres gisent sur la route et dans les champs. Quatorze hommes et un Officier se rendent. Les autres survivants, au nombre de 40, seront capturés par le 5^{ème} R.C.A. du côté de Grenant, le lendemain.

Immobilisé, faute d'essence, l'escadron Ronot stationne à Recey. Le carburant arrive en fin de journée et permet aux pelotons de faire mouvement vers Humes, en pleine nuit et sous une pluie battante, en passant par Auberive, Noidans-le-Rocheux, Perrancey, Saint-Martin.

L'escadron Oster est regroupé pour la nuit à Saint-Geosmes auprès du 4^{ème} escadron, commandé par le Lieutenant de Vaublanc depuis la mort du Capitaine Baudouin.

Obsèques du Capitaine Baudouin.

14 Septembre. - Le P.C. du Régiment et le 4^{ème} escadron, ainsi que toute la population civile du village assistent à 7H30 aux obsèques du Capitaine Baudouin.

A la sortie de l'église, la dépouille du Capitaine passe devant l'escadron.

Au cimetière, le Colonel Lecoq adresse au magnifique soldat que fut le Capitaine Baudouin, les adieux émus du Régiment.

Pendant que se déroule la cérémonie, le peloton Caniot tenu par sa mission, repart vers le Nord sous une pluie diluvienne sans pouvoir s'incliner devant le corps de celui qui fut un Chef et un ami, et qui repose maintenant sur ce morceau de terre française qu'il a libéré et pour lequel il a accepté l'ultime sacrifice.

La fin de la chevauchée.

Après les obsèques, le gros de l'escadron serre sur le 2^{ème} peloton qui a été ralenti à la sortie de Langres par des ponts détruits.

A Bannes, l'Adjudant-chef Vidal parvient à entrer en liaison téléphonique avec la postière de Frécourt qui lui apprend que le village est encore tenu. Les précisions reçues permettent de situer avec suffisamment d'exactitude la position des résistances.

Aux lisières de Frécourt, l'automitrailleuse « Ronchonnoise », commandée par le Maréchal des logis-chef Arnould, se heurte à une barricade solidement tenue. L'ennemi ouvre le feu. La réaction de « Ronchonnoise » ne se fait pas attendre. Blessé à la tête par une balle tirée à bout portant au moment où il essayait de dégager la barricade, le radio Lemoine abat son adversaire d'une rafale de mitraillette.

Tandis que le 2^{ème} peloton reste au contact à l'entrée de Frécourt, le peloton Mérode pénètre à l'intérieur du village par l'Ouest. Pendant ce temps, le peloton Gastines qui, à la sortie de Langres, a été découplé vers l'Est, progresse sur Bonnacourt. A proximité de ce village, un motocycliste ennemi, débouchant devant l'automitrailleuse « Résistante » est tué d'une rafale de mitraillette. Craignant de trouver Bonnacourt occupé, le Lieutenant de Gastines, décide d'envoyer une patrouille à pied commandée par le Maréchal des Logis Lemoine. A l'entrée de la localité, nos hommes sont accueillis par un feu roulant d'armes automatiques. Ils parviennent cependant à se replier sans pertes.

A ce moment, un détachement de cyclistes allemand vient se heurter aux véhicules de soutien arrêtés le long de la route. Aussitôt, l'ennemi se déploie dans les fossés et les boqueteaux avoisinants et déclenche un feu violent. Le Spahi Guelloula est mortellement blessé alors qu'il se porte courageusement à la rencontre de l'adversaire. Les Spahis Bustamente et Piot, à leur tour sont atteints. L'arrivée de l'automitrailleuse « Resplendissante » appuyée par des tirs de mortiers anéantit la résistance ennemie.

Quinze cadavres restent sur le terrain, tandis que quatre survivants, dont deux grièvement blessés, tombent entre nos mains.

Peu de temps après, quatre camions allemands surgissent devant le peloton toujours en surveillance vers Bennecourt. L'automitralleuse du Maréchal des Logis Montes détruit le premier. L'obusier de 75, appuyé par un tir précis du canon de 57, aux ordres du Chef Rieger règle le sort des trois autres véhicules.



A la sortie de Frécourt le peloton Caniot capture deux allemands.

Quelques minutes après, reprenant sa progression, le 1^{er} peloton occupe Bonnecourt en même temps que le 3^{ème} peloton qui arrive de Frécourt et poursuit sa mission vers Montigny-le-Roi, tandis que le peloton Caniot qui débouchant de Frécourt par la route nationale capture deux allemands qui signalent que Montigny est fortement occupé, notamment par une batterie de 88 anti-chars.

Afin d'éviter d'attirer trop tôt l'attention de l'ennemi en progressant sur cette route si magnifiquement rectiligne, le Lieutenant de Vaublanc donne l'ordre d'aborder Martigny par l'Ouest en passant par Chauffour-Charrey et Epinant.

Dans chaque village, à peine la première voiture est-elle entrée que déjà les cloches sonnent à toute volée pour annoncer au pays sa libération.

Après s'être heurté à deux barricades, le 2^{ème} peloton parvient à Montigny-le-Roi évacué par l'ennemi depuis une heure, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

A 19H00, une patrouille automitrailleuse du 2^{ème} peloton commandée par l'Adjudant-Chef Vidal part vers l'Ouest afin de tenter de prendre liaison avec la Division Leclerc. A Clefmont, la patrouille est violemment prise à partie par du 105 et se replie sur Montigny.

L'Escadron Ronot prend liaison avec l'Armée venant de Normandie.

L'escadron Ronot progresse sur Chaumont. Le peloton Ducos est sur l'axe et doit balayer des abattis à la sortie de Humes.

Le peloton Panel, par la route de Bouchemin, arrive au carrefour, 2 kilomètres sud de Chaumont, où, bientôt rejoint par le Capitaine Ronot, il prend liaison avec l'escadron Troquereau du 1^{er} R.M.S.M. de la 2^{ème} D.B. Tous les pelotons se regroupent pour la nuit à Chamarande.

L'escadron Baulny occupe la Ferté où le peloton Alland détruit un camion allemand. Le peloton Buzonnière s'installe à Bize.



Un automoteur allemand capturé par l'escadron Ronot

Le P.C. du Régiment et l'escadron Oster ont atteint Neuilly-l'Evêque. Le peloton Saint-Olive est envoyé à Corlée pour assurer la garde de deux péniches de sucre récupérées et nettoyer la région des derniers Allemands qui y rôdent encore. Deux automitrailleuses commandées par le Capitaine de Condé patrouillent dans les bois de Saulxures où a été signalée la présence d'une compagnie allemande mais l'ennemi n'y est déjà plus.

15 Septembre. - Le Lieutenant Caniot prend liaison avec la 2^{ème} D.B. près de Clefmont (escadron Parelli du 1^{er} R.M.S.M.). Il apprend non sans étonnement que c'est l'artillerie amie qui, la veille, a pris la patrouille Vidal sous son feu.

Tandis que le Colonel Lecoq se rend au P.C. de la Division, une remise de décorations par le Général de Lattre a lieu à Dijon. Les Capitaines de Baulny et Oster sont cités à l'ordre de l'Armée. Le Maréchal des Logis Guérin reçoit la Médaille Militaire.

Les escadrons restent en place et en profitent pour entretenir leur matériel.

Bourbonne : Le repos.

16 Septembre. - Après avoir reçu son essence, l'escadron Ronot fait mouvement vers la région de Vittef. Le peloton progresse par Nogent-en-Bassigny, Montigny-Ie-Roi et Lamarche, tandis que le peloton Demerson passe par Montigny, Meuse, Serqueux et Provanchères.

Le peloton Panel laissé à Chamarande pour maintenir la liaison avec la 2^o D.B., démarre vers Clefmont au moment où le 1^{er} R.M.S.M. reprend son mouvement vers l'Est.

Tout l'escadron se regroupe à Lamarche dans la soirée.

Après avoir atteint Bourbonne dans la matinée, l'escadron Vaublanc découple les pelotons pour le deuxième bond: le peloton Gastines se porte à Fouchecourt ainsi que le P.C. et le P.E. Le peloton Mérode à Isches; le peloton Caniot à Chatillon-sur-Saône où il prend liaison avec le peloton Alland du 3^o escadron.

Quant à l'escadron Baulny après avoir atteint la transversale de Neuville en fin de matinée, il s'installe en fin de journée dans la région de Carre.

L'escadron Oster, après avoir assuré l'intégrité d'un carrefour au Nord-Est de Saulxure, fait mouvement dans l'après-midi vers Bourbonne où le P.c. du Régiment est déjà installé. Vers 17 h 30, au cours d'une réception qui a lieu à la Mairie, le Colonel invite la population de Bourbonne à faire l'unité en vue de la reconstruction du pays.

17-29 Septembre - Attendant chaque jour l'ordre de reprendre leur progression, les unités mettent cependant à profit les journées de repos pour réviser sérieusement le matériel et reposer les hommes.

Le Colonel visite les escadrons et voit tous les indigènes à l'occasion de la fête de l'Aïd-El-Séghir.

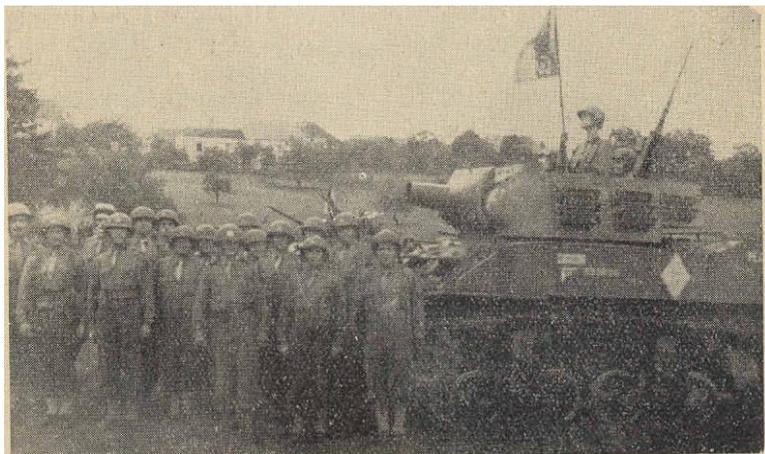
Nettoyant la région autour de leurs cantonnements, les escadrons font de nombreux prisonniers: huit au 1^{er} escadron, vingt au 4^{ème}, neuf au 3^{ème}, dont le Général Von Brodowski et le Major Schrade, capturés par le Lieutenant de Buzonnière.

Brodowski et Schrade sont accusés d'avoir fait exécuter des civils, notamment à Grenant.

Des messes sont célébrées dans tous les cantonnements à la mémoire des Officiers, Sous-officiers et Spahis du Régiment morts pour la France. Une grand-messe est notamment célébrée le 24 à Bourbonne. Les Officiers du Régiment, les délégations des escadrons y assistent ainsi que la municipalité de Bourbonne et une foule nombreuse qui a tenu à nous manifester ainsi sa sympathie. A l'issue de la cérémonie, le Colonel Lecoq fait l'appel des morts.

Le 2^{ème} RS.A.R, renforcé du Groupement Segonzac, est placé en réserve du 2^{ème} Corps d'Armée.

29 Septembre - Le Régiment se déplace vers Vesoul, le 1^{er} escadron s'installe à Villemenerot, le 3^{ème} à Charenay-Chatenoy, le 4^{ème} à Gènevreuille, le service auto à Grénevey, le P.C. du Régiment, la Base et le 2^{ème} escadron à Saulx-de-Vesoul.



Prise d'armes de Saulx. Porte Etendard: Lieutenant de Gastines.

1^{er} Octobre. - Le Général de Corps d'Armée de Monsabert passe en revue le Régiment formé en carré près de Saulx. Il remet la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur au Lieutenant-colonel Lecoq et préside à la remise de cent dix Croix de Guerre.

Présenté par le Chef d'Escadrons de Chabot, le Régiment défile ensuite, devant le Général de Monsabert, le Colonel Lecoq et l'Étendard du Régiment.

LENDEMAINS DE BATAILLE

*Combien nous ont quittés en combats meurtriers
Qui n'auront pu savoir comme l'aube nouvelle,
Un matin de victoire, peut paraître plus belle
Et le ciel bleu plus clair, aux regards des guerriers !*

*Baudouin qui, tel Lasalle, avec ses cavaliers
Charge une place forte et tombe devant elle;
Et de Coetlogon brûlé dans sa tourelle...
Tant d'autres aussi braves qui furent oubliés !*

*Ils sont donc morts en vain puisque leur vie fut brève
Puisque dans leurs yeux clos s'est effacé le Rêve;
Ceux qui pensaient ainsi semblaient avoir raison*

*Mais l'Allemand fuyait car, par dessus la crête
A cause de ces morts, présage de défaite
Un fanion rouge et blanc montait sur l'horizon*

PERTES PENDANT LA PERIODE DU 15 AOUT AU 30 SEPTEMBRE

I TUES ET BLESSES MORTS A L'HOPITAL

CHARBONNEL Jean-Baptiste. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Tué le 29-8-44 à Bourg-St-Andéol. Inhumé à Bourg-St-Andéol.

LELOUP René. 1^{er} Esc. M.D.L. Tué le 30-8-44 à Saint-Remèze. Inhumé à Saint-Remèze.

VALLIN René, 1^{er} Esc. M.D.L.Ch. Tué le 2-9-44 à Tassin Inhumé à Tassin.

COETLOGON Albert de. 4^{ème} Esc. S-Lt Tué le 2-9-44 à Limonest. Inhumé à Limonest

LACOME Gaston. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Tué le 2-9-44 à Limonest Inhumé à Limonest.

NEUVEU Jean. 4^{ème} Esc. Brig. Tué le 2-9-44 à Limonest. Inhumé à Limonest.

GARCIA Dominique. 3^{ème} Esc. Brig. Tué le 3-9-44 à Villefranche-sur-Saône. Inhumé à Villefranche-sur-Saône.

SNP ZIAD Salah. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Tué le 3-9-44 à Villefranche-sur-Saône. Inhumé à Villefranche-sur-Saône.

MORSLI Mahiedine ben Kaddour. 3^{ème} Esc. Brig. Tué le 3-9-44 à Villefranche-sur-Saône. Inhumé à Villefranche-sur-Saône.

SESTON François, 3^{ème} Esc. Asp. Tué le 5-9-44 à Poncet. Inhumé à Saint-Désert.

DELPIERRE Joachim. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Tué le 5-9-44 à Givry. Inhumé à Givry.

BRETON Yvon. 2^o Esc. 1^{ère} Cl. Tué le 9-9-44 à Prémieux. Inhumé à Prémieux.

SAMUEL Henri. 4^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Tué le 10-9-44 à Talant. Inhumé à Talant.

BAUDOIN Robert. 4^{ème} Esc. Capitaine. Tué le 13-9-44 à la Citadelle de Langres. Inhumé à Saint-Geosmes.

COFFIGNAL Marcel. 3^{ème} Esc. Brig. Tué le 23-9-44 à Corre. Inhumé à Corre.

GUELLOULA Aissa. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Tué le 14-9-44 à Frécourt. Inhumé à Langres.

FAVERAL Pierre. 3^{ème} Esc Adj. Tué le 13-9-44 à Faye-Billot. Inhumé à Dijon.

II. – BLESSES

MEYER Sylvain. 1^{er} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 19-8-44 à Grimaud.

VANHOUTTEGUEN Marcelino 2^o Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 21-8-44 à Bandol.

MIGUEL Roger. 4^{ème} Esc. Brig. Blessé le 21-8-44 à Bandol.

DOUAT Lucien. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 3-9-44 à Villefranche-sur-Saône.

LIAIS Robert. 3^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 5-9-44 à Villefranche-sur-Saône.

CAYSSAL Paulin. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 5-9-44 à Villefranche-sur-Saône.

GUERHANN Edmond. 3^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 5-9-44 à Villefranche-sur-Saône.

TOUCHON Claude. 4^{ème} Esc. Brig.-Ch. Blessé le 2-9-44 à Limonest.

BONIARD Roger. 4^{ème} Esc. M.D.L.-Chef. Blessé le 2-9-44 à Limonest.

SOLER Vincent. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 2-9-44 à Limonest
 BUZZO Antoine. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 2-9-44 à Limonest.
 OFFREDO Pierre. 1^{er} Esc. Brig. Blessé le 3-9-44 à Tassin.
 BANAMANE A.E.K 1^{er} Esc. M.D.L.-Chef. Blessé le 2-9-44 à Oivry.
 BUZONNIERE Geoffroy de. 3^{ème} Esc. Lieut. Blessé le 5-9-44 . à Poncer.
 LAINE Georges. 1^{er} Esc. S.-Lieut. Blessé le 5-9-44 à Oivry.
 LEMAN Jean. 3^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 9-9-44 à Beaune.
 GARCIA Vincent. 2^o Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 10-9-44 à Argancourt.
 HENDOUCSI Tayeb. 2^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 10-9-44 à Argancourt.
 ORDIONI Pierre. E.H.R. Capitaine. Blessé le 6-9-44 à Chagny.
 BOUCHER Claude. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 10-9-44 à Nuits-Saint-Georges.
 MERLEVEDE Pierre. E.H.R. M.D.L.. Blessé le 6-9-44 à Chagny.
 JEAN FAIVRE Louis. E.H.R. Adj.-Ch. Blessé le 6-9-44 à Chagny
 BONNAFONT Pierre. 3^{ème} Esc. Lieut. Blessé le 13-9-44 à Faye-Billot. .
 BITBOL Binhas. 3^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 13-9-44 à Faye-Billot.
 d'ABOVILLE Hubert. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 13-9-44 à la Citadelle de
 Langres.
 DEMANGES Georges. 1^oEsc. 2^{ième} Cl. Blessé le 13-9-44 à la Citadelle de
 Langres.
 LEMOINE Emile. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 12-9-44 à Frécourt.
 BUST AMENTE' François. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 14-9-44 à Frécourt.
 PIOT Michel. 4^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Blessé le 14-9-44 à Frécourt.
 LEMOINE Edouard. E.H.R. 2^{ième} Cl. Blessé le 30-9-44 à Lure.
 BUONO Elie. 2^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 10-9-44 à Saint-Jean de-Veau. .

III. – DISPARUS

ROUX Jacques. 1^{er} Esc. Brig. Disparu le 9-9-44 à Citeaux.
 VARON Roland. 1^{er} Esc. 2^{ième} Cl. Disparu le 9-9-44 à Citeaux
 ADERRAHMANE Boutril. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Disparu le 9-9-44 à Citeaux.
 LALOUCHE Rabah. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Disparu le 9-9-44 à Citeaux.
 JOUSSINEAU Emile de. 2^{ème} Esc. Brig-Ch. Disparu le 9-9-44 à Preneaux.
 PERREUX Albert. 2^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Disparu le 9-9-44 à Preneaux.
 CINGLA Gérard. 2^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Disparu le 9-9-44 à Preneaux.
 ALBISATI Marcel. 2^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Disparu le 9-9-44 à Preneaux.
 HERBLOT Albert. 2^{ème} Esc. 2^{ième} Cl. Disparu le 9-9-44 à Preneaux.

VOSGES ET ALSACE

ORDRE DE BATAILLE DU RÉGIMENT A LA DATE DU 1^{er} OCTOBRE 1944

Colonel Commandant le Régiment : Lieutenant-colonel LECOQ
Chef d'Escadrons en Second : Commandant de CHABOT
Chef d'Escadrons Adjoint : Commandant de la CHAUVELAIS
Chef d'Escadrons, Chef du Service Auto : Capitaine WATIER
Chef d'Escadrons chargé des Trains : Commandant COURTOIS
Officier adjoint au Commandant en Second : Lieutenant d'HONNICTUN
Officier de liaison (indigène) : Sous-lieutenant DJIDAR
Officier de Renseignements : Capitaine DAUGER
Officier des Transmissions : Capitaine de CONDE
Officier interprète (chiffreur) : Sous-lieutenant BREUIL

E.H.R.

Capitaine Commandant l'E.H.R : Capitaine CASTEL
Officier des Détails : Lieutenant DORELLI
Officier d'approvisionnement : Sous-lieutenant RIVES
Médecin Capitaine : Capitaine BOUZONIE
Médecins Adjoints : Sous-lieutenant OULD AOUDIA
Médecin auxiliaire CATALDO
Officier chargé des essences et munitions : Lieutenant MONTUORI

1^{er} ESCADRON

Capitaine Commandant Capitaine OSTER
Lieutenant Commandant le 1^{er} Peloton : Lieutenant MAGDELAIN
Lieutenant Commandant le 2^{ème} Peloton : Lieutenant SAINT-OLIVE
Lieutenant Commandant le 3^{ème} Peloton : Sous Lieutenant LAINE
Lieutenant Commandant le Peloton d'Echelon : Aspirant DOBREN

2^{ème} ESCADRON

Capitaine Commandant : Capitaine RONOT
Adjoint au Capitaine commandant Lieutenant GRANDCLAUDE
Lieutenant Commandant le 1^{er} Peloton Sous Lieutenant DEMERSON

Lieutenant Commandant le 2^{ème} Peloton
Lieutenant Commandant le 3^{ème} Peloton
Peloton d'Échelon

Sous Lieutenant PANEL
Lieutenant DUCOS
Adjudant Chef JAOUEN

3^{ème} ESCADRON

Capitaine Commandant
Adjoint au Capitaine Commandant

Capitaine de BAULNY

Lieutenant Commandant le 1^{er} Peloton

Lieutenant de SAUVEBŒUF

Lieutenant Commandant le 2^{ème} Peloton

Lieutenant de BUZONNIERE

Lieutenant Commandant le 3^{ème} Peloton

Lieutenant BONNAFONT

Lieutenant Commandant le Peloton d'Échelon

Sous Lieutenant LAMY

4^{ème} ESCADRON

Capitaine Commandant

Lieutenant de VAUBLANC

Adjoint au Capitaine Commandant

Lieutenant de THIOLLAZ

Lieutenant Commandant le 1^{er} Peloton

Lieutenant de GASTINES

Lieutenant Commandant le 2^{ème} Peloton

Sous Lieutenant CANIOT

Lieutenant Commandant le 3^{ème} Peloton

Lieutenant de MERODE

Peloton d'Échelon

Adjudant Chef CASTEL

OFFICIERS EN SURNOMBRE

Lieutenant ROUSSEAU : P. C. Colonel (1^{er} et 4^{ème} Bureaux)

Commandant de FOUCAUOOURT : Officier de liaison

LES VOSGES

Au cours de cette période, le Régiment agira en liaison étroite avec des jeunes unités F.F.I. mises aux ordres du Colonel Lecoq.

Après l'offensive du 3 novembre, dans le secteur Roches-son-Haut-du-Tôt, le groupement mènera hardiment sa manœuvre sur Gérardmer, où le 2^{ème} escadron, après avoir libéré Le Tholly, parviendra à pénétrer le 19 novembre.

Le 2 décembre, le Colonel Lecoq découplera les 3^{ème} et 4^{ème} escadrons respectivement vers la Schlucht et le Valtin. Ces deux unités parviendront à occuper, en liaison avec les unités F.F.I. Collet et le Grand-Valtin.

Le 12 décembre, surmontant les intempéries, les difficultés du terrain, et surclassant son adversaire, le 2^{ème} escadron s'emparera du col du Bonhomme, ouvrant ainsi une voie d'accès vers la plaine d'Alsace.

Prolongeant cette action au cours des journées suivantes, les 1^{er} et 2^{ème} escadrons, ainsi que des éléments de l'E.H.R. et des F.F.I., forceront l'ennemi à abandonner le col du Louchbach et les crêtes dominant le versant alsacien.

Jusqu'à leur relève, les unités du régiment harcèleront l'adversaire sans répit en lui infligeant des pertes sévères, faisant preuve, en chaque occasion, de mordant et d'allant, malgré le froid intense et la fatigue.

La magnifique chevauchée est maintenant terminée. Le Régiment va se heurter à un ennemi, qui, désespérément accroché à la montagne résiste et contre-attaque.

Ce sera la guerre de positions. Imitant alors leurs ,anciens qui, en 1914-18 avaient été contraints d'abandonner leurs chevaux pour s'enfoncer au sein des tranchées, nos Spahis, après avoir connu le beau soleil d'Afrique et la poursuite enivrante de l'ennemi, seront dans l'obligation de passer un long et rigoureux hiver au fond de ces sombres forêts des Vosges, dans des trous pleins d'eau; harcelés par le froid et l'ennemi et mettant à profit chaque instant propice pour sauter dans les véhicules et se lancer à nouveau à la charge.

LA LUTTE POUR GERARDMER

Sapois

A la suite du glissement de l'Armée américaine vers le Nord, une lacune est appelée à se créer entre ces éléments et le 2^{ème} Corps d'Armée commandé par le Général de Monsabert. En prévision de cette modification, le 2^{ème} R.S.A.R. reçoit l'ordre de se porter dans la région de Remiremont

10 Octobre. - Après avoir quitté le Val d'Ajol où il a passé la nuit, l'escadron Ronot traverse Remiremont, atteint Vagney et s'installe à la sortie de la localité en direction de Sapois.

Le peloton Ducos est poussé vers le Théâtre au début de l'après-midi. Il s'y installe pour la nuit malgré un violent tir de mortiers qui blesse le Spahi Bonnet. Quant au peloton Panel, en réserve à la sortie de Vagney, il fournira pendant la nuit des patrouilles dans les bois de la Cote 628 afin d'assurer la protection du P.C.



Même route, même tradition, même coeur... Doublant un escadron à cheval allant prendre position, un peloton de chez nous part en reconnaissance dans la brume matinale

Pendant ce temps, le P.C. du régiment s'est installé à Vagney, l'escadron Oster au Syndicat, l'escadron Baulny à Saint-Etienne-les-Remiremont et l'escadron Vaublanc à Crémanvilliers.

11 Octobre. - A 8 h 30, le peloton Ducos, atteint le Carrefour 800 mètres Est du Théâtre en liaison avec des éléments du 4^{ème} R.T.T. chargés de prendre Gerbamont. Ce peloton _pousse alors jusqu'au Carrefour de l'ancien Moulin où il arrive à 10H15. Un canon automoteur de 75 PAK et six prisonniers tombent entre nos mains.

Peu après, ce peloton est dépassé par l'escadron Baulny progressant vers Orimont et Rochesson.

Selon des renseignements recueillis auprès de la population et des prisonniers, Rochesson est solidement occupé. On signale notamment six pièces de 105 et deux chars ennemis.

Le Maréchal des Logis Liais est blessé par un éclat d'obus.

Le 3^{ème} escadron se replie, menacé à la fois par les chars et l'infanterie allemande, tandis que le carrefour de l'ancien Moulin est soumis à un bombardement intensif.

Pendant ce temps, une patrouille Jeep du 4^{ème} escadron aux ordres du Lieutenant Caniot, comprenant le Chef Labanhi et les équipages de Rochelle et Rouiba est chargée de porter des mines antichars jusqu'au pont de Cens-la-Ville à 1 km 500 à l'Est de Sapais où circulent encore quelques patrouilles américaines. Prise à partie par de l'artillerie, un canon de 20 et des armes automatiques dès la sortie de Sapais, cette patrouille, après avoir laissé ses véhicules, atteint cependant son objectif au cours d'une progression à pied difficile, sous le feu des armes ennemies. Elle y trouve un petit poste F.F.I. soumis à un violent tir de mortiers. Après mission accomplie, la patrouille repasse au crépuscule au carrefour de l'ancien Moulin toujours sous le feu de l'artillerie ennemie, tandis que les 2^{ème} et 3^{ème} escadrons attendent un appui d'infanterie absolument indispensable.

Dans la nuit, Loume est blessé par un obus qui tombe sur une grange où se trouvait son équipage.

12 Octobre. - Au 2^{ème} escadron, le peloton Demerson reçoit l'ordre de s'installer défensivement à Sapais, face au Nord et à l'Est et de s'apprêter à reconnaître Menaurupt et Gérardmer.

Il est en place à 11H30 ainsi que son appui d'infanterie. Ce peloton pousse alors une patrouille jusqu'au Pont de Cens-la-Ville où l'on signale que les fermes à 400 mètres au Nord de la scierie sont occupées par l'ennemi. Pendant ce temps, le reste du peloton, installé à Sapais est pris sous un violent bombardement.

A la tête d'une patrouille comprenant le Sous-lieutenant Demerson, le Maréchal des Logis Peyrouse et cinq F.F.I., le Capitaine Ronot exécute un coup de main audacieux sur une ferme. Sans éveiller l'attention de l'ennemi, la patrouille parvient à capturer six Allemands que les F.F.I. conduisent rapidement vers l'arrière. Au moment où le Capitaine Ronot s'apprête à s'emparer des autres occupants de la maison, un boche surgit à l'improviste et surprend les assaillants. Peyrouse n'a que le temps de l'abattre d'une rafale de mitraillette. Mais l'éveil est donné; il n'y a plus qu'à se replier rapidement.

Dans le courant de la matinée, le peloton Panel a relevé au carrefour le peloton Ducos.

Celui-ci termine la réparation des dégâts causés la veille à ses véhicules par les bombardements ennemis, lorsque le Colonel vient les voir.

A 12H30 le peloton part en direction de Pentegoutte dont il doit faire la reconnaissance, puis il appuie le débouché d'un bataillon de Tabors vers Couchetat. L'opération n'ayant pas réussi, ce peloton rentrera dans la soirée.

Quant aux reconnaissances envoyées par le 3^{ème} escadron vers Orimont et Rochesson, elles se heurtent aux mêmes oppositions que la veille.

Rochesson et Menaurupt.

13 octobre. - Vers 9 h 30, le peloton Sauvebeuf du 3^o escadron, reprend sa progression vers Rochesson. Aux lisières du village, il est violemment pris à partie par l'artillerie ennemie. Il se replie à nouveau sur le carrefour de l'Ancien Moulin.

Pendant ce temps, satisfait du résultat de son coup de main de la veille, le Capitaine Ronot monte une action de plus grande envergure sur les fermes de Cens-la-Ville. Les automitrailleuses du peloton Demerson se portent jusqu'au pont pour appuyer la progression de la patrouille à pied.

Malheureusement, un violent tir de mortier se déclenche au moment où les F.F.I. d'Indre-et-Loire vont atteindre leur objectif. Le Lieutenant Gabey et trois hommes de son unité sont tués tandis qu'un Sous-officier et un homme sont grièvement blessés.

La patrouille est obligée de se replier sans pouvoir ramener ses morts.

14 Octobre. - Les 2^{ème} et 3^{ème} escadrons reçoivent la mission d'appuyer à l'Ouest, une attaque d'Infanterie de la 3^{ème} D.I.A. partant du Sud.

A l'escadron Baulny, le peloton Bonnafont est chargé d'appuyer la progression du peloton Magdelain de l'autre côté de la rivière vers Orimont.

Après de nombreuses difficultés, le peloton Magdelain parvient aux lisières d'Orimont où il se heurte à des résistances.

En voulant manœuvrer, le char du Chef Labiste s'engage dans un pré trompeur et s'enlise sous le feu des armes ennemies. Le Maréchal des Logis Boutillet est blessé.

Un char« Recovery » est aussitôt demandé au service auto. Malheureusement, il s'enlise aussi à 1 kilomètre avant d'atteindre celui du 1^{er} escadron. Pendant ce temps, le peloton Sauvebeuf a repris sa mission de la veille vers Rochesson.

L'automitrailleuse « Belliqueuse II » dépassant le terme des reconnaissances précédentes progresse jusqu'à un barrage de mines qu'elle fait sauter au canon. Mais elle est arrêtée un peu plus loin par une barricade.

Le Lieutenant Falgayrac, commandant le peloton de chars moyens, décide alors de passer en tête. « Belliqueuse » revient lentement pour laisser la place aux Shermans.

Alors que le char de tête n'a même pas atteint la barricade, il reçoit un obus perforant et prend feu. Tandis que les F.F.I. assurant la protection à pied s'efforcent de porter secours à l'équipage du char, les mitrailleuses ennemies ouvrent le feu à leur tour. De nombreux F.F.I. sont blessés. Toute manœuvre est impossible. L'escadron reçoit l'ordre de se reporter sur ses positions de départ.

Pendant, trois occupants du char, tous blessés, parviennent à se dégager et à rejoindre nos éléments. Dans la nuit, un quatrième membre de l'équipage, horriblement brûlé, réussira cependant à rejoindre nos lignes. Quant au chef de char, il a été tué à son poste de combat.

Pendant ce temps, au 2^o escadron a été confié le soin de porter son effort dans la vallée Sapois-Menaupurt.

Après avoir reconnu Cens-la-Ville et le pont, le peloton Demerson avance sans encombre derrière son éclairage. Ce n'est que quand il sera engagé, presque au complet, qu'un tir de mortiers ennemis se déclenchera, assez précis pour atteindre la jeep de l'Aspirant Coustillère qui est blessé à la main droite, au bras et à la cheville. Son conducteur, Cherrot, est blessé au pied et deux aumôniers qui suivaient les F.F.I. reçoivent des éclats.

A 10 h 30, le peloton s'ébroue, les blessés sont évacués, la mission continue.

Le pont est libre, mais la route est minée 500 mètres plus loin. La progression est momentanément arrêtée et elle reprendrait s'il n'y avait ces tirs précis de « Minen » dès qu'on sort le nez de l'angle mort dans lequel le peloton s'est réfugié. Dans l'après-midi, les tirs se font de plus en plus violents, les F.F.I. flottent un peu; ils ont eu encore des blessés.

Pendant ce temps, appuyé par des F.F.I. polonais, le peloton Ducos empruntant la route parallèle et au Nord de l'axe du peloton Demerson fait également du bon travail. Il a repéré des mortiers ennemis à la Cote 660 et ouvre le feu sur eux.

Une demi-heure plus tard, le contact est pris au virage 200m Sud de la Cote 753. Un Polonais est tué, plusieurs sont blessés.

Malgré cela, le cran ne diminue pas et à 12 h 50, la résistance est tombée, la progression reprend. Cinq prisonniers ont été faits par les patrouilles à pied, pendant l'arrêt. Ils sont redescendus avec le mort.

Le peloton est de nouveau arrêté 600 mètres plus loin par des armes automatiques et des bazookas. Le Lieutenant Ducos, essaie de manœuvrer avec des gens à pied, ne pouvant sortir de la route avec ses automitrailleuses ou ses Jeeps. Au bout d'une heure, il demande du renfort étant très en flèche et attaqué de tous côtés.. Le Capitaine pense qu'avec une compagnie d'infanterie appuyée par le peloton, la progression reprendrait jusqu'à Menaurupt. Malheureusement, aucun renfort d'infanterie ne peut être donné. La fusillade se calme. Ducos peut même tirer sur les fermes qui se trouvent devant Demerson. Des Boches en sortent agitant des mouchoirs blancs et remontant la côte pour venir se rendre. Le Capitaine pousse des F.F.I. derrière eux pour ratisser le terrain et aider Ducos quand ils l'auront rejoint. Six prisonniers sont faits mais l'opération a été trop longue. La nuit tombe, et le peloton Ducos devra s'installer en point d'appui cerclé.

Pendant l'installation, un tir nourri de mortiers encadre le peloton que l'ennemi a bien repéré. Sa situation n'est plus tenable. Les tirs continuent. Ordre lui est donné de se replier. Les chefs de voiture sautent à terre pour guider les véhicules. Impossible de faire demi-tour. Les « minen » tombent, le Brigadier Robert, chef de la voiture de pointe est blessé. Agnès, le tireur, en voulant lui porter secours est tué et s'affaisse dans sa tourelle. Une fausse manœuvre fait ébouler le mur de soutènement de la route et la voiture se trouve en équilibre sur les ponts, deux roues dans le vide au-dessus du ravin. Elle est abandonnée. Deux « minen » tombent sur l'automitrailleuse Ganglof, faussant le canon. Des F.F.I. sont blessés plus ou moins grièvement, l'obusier M8 ne peut démarrer, sa batterie étant à plat. En attendant que Soler le répare, le peloton se prépare pour passer la nuit. Il est dans la courbe de la route abrité des vues par les bois mais non à l'abri des coups. Les blessés sont descendus et remplissent trois pièces de la maison voisine du P.c. transformée rapidement en infirmerie. Il fait nuit noire, l'évacuation sera difficile, sans phares, sur la route défoncée de Le Jole.

Pendant que la liaison est prise par l'adjoint du Capitaine, le lieutenant Grandclaude, le calme se rétablit et l'échelon remet l'obusier en route. Le Dauphin ramène l'ordre de faire rentrer le peloton Ducos.

Il va le lui porter. Mais le Lieutenant Ducos préférera passer la nuit sur place pour guider l'automitrailleuse, en attendant le wrecker qui est commandé.

15 Octobre 1944. - De bon matin: les Boches « remettent ça ». Le Lieutenant Ducos n'a pas encore terminé la descente de tous les véhicules. Au contraire son obusier, lui aussi, a fait écrouler la route et se trouve dans une situation critique sur le bord du ravin. L'attaque semble sérieuse: mortiers, armes automatiques s'en mêlent. Les F.F.I. se sont repliés un peu tôt semble-t-il. Émile Martinez, blessé à la tête, est couvert de sang. Sa vue secoue un peu le peloton ébranlé.

Pendant que le Père Déal célèbre la messe dans la grange du P.C., la situation reste un peu confuse. Le peloton Ducos recevant l'ordre de se replier, le peloton Demerson est poussé sur l'axe Ducos à pied, pour recueillir le 3^o peloton au besoin, Panel est envoyé à Cens-la-Ville pour parer à toute éventualité. Les tirs d'artillerie se déclenchent à 8 h 40 et tout doucement la tension diminue.

Ducos s'installe sur son axe. Panel reste à Cens la Ville. Demerson défend le Sud du secteur en se portant sur les pentes de 552. Une patrouille boche nous tâte à Cens la Ville, à 16 heures. Vive fusillade du côté du 3^{ème} escadron. La nuit tombe. La pluie aussi!

Le Spahi Vohl est blessé au cours d'une patrouille chargée d'atteindre et de protéger les éléments avancés du 1^{er} peloton progressant sur l'axe.

17 Octobre. - Errera, chauffeur de l'automitrailleuse « Périlleuse » est blessé légèrement au cours d'une observation à Cens la Ville.

18 Octobre. - Le Maréchal des Logis Pelletier, pris à partie par une patrouille allemande, est blessé au cours du dégagement de son obusier M 8.

20 Octobre. - Tirs de harcèlement de 4H00 au lever du jour. Le temps se remet au beau.

Protégé par une patrouille de chaque côté de la route avec un Sherman et un M 8, le Capitaine tente de ramener l'automitrailleuse. Mais les Boches la gardent. Au cours de la manœuvre, le Sherman fait sauter une mine. Le chef de char est blessé aux jambes. L'explosion a déclenché un tir de 105 et d'armes individuelles qui obligent nos gens à se replier.

Au retour, il manque le Brigadier Fournier, les Spahis Laville et Letitre. Peut-être se sont-ils égarés car le Lieutenant de Falgayrac les a vus se replier à côté du char.

21 Octobre. - Tirs de harcèlement, cette nuit.

Malgré les recherches, nos trois disparus ne sont pas retrouvés. On essaiera encore ce matin sans succès d'avoir des renseignements sur eux.

22 Octobre - Installation du téléphone. Reconnaissance de la piste de Crémanviller à aménager comme itinéraire éventuel de repli des véhicules. Le Sous-lieutenant Laine, en patrouille dans les bois de Senets a trouvé les cadavres de nos trois disparus au bord d'un trou d'obus. Comme l'automitrailleuse est piégée et sûrement tenue: interdiction d'aller chercher les corps.

28 Octobre. - Le Maréchal des. Logis Gangloff est blessé au cours d'une patrouille.

DRAMONT

Dramont, sinistre villégiature d'automne... L'escadron s'y cramponne depuis des jours, peloton après peloton. Pour s'y rendre, il faut suivre, pendant quelques kilomètres, le chemin muletier qui serpente au flanc de la montagne sous cette obscure forêt de sapins. La côte est longue. Par ci par là, des arbres abattus par la guerre entravent l'ascension. Soudain, l'on cesse de monter, devant soi une éclaircie au travers de la forêt nous signale ses lisières. Hormis, de temps à autre, l'explosion des obus, rien ne vient troubler la lugubre tranquillité du coin.

Par instants, une ombre se déplace avec précaution.

Le peloton monte la garde sur ces positons. A gauche du chemin, entre deux arbres, un simple tumulus fait penser à une tombe. C'est là que se trouve le P.C. de peloton pompeusement dénommé ainsi car c'est le seul endroit où, de nuit, il soit possible de se servir d'une lampe de poche pour rédiger un compte rendu ou lire une carte. C'est là aussi que se trouve le téléphone et l'appareil radio 510. Les couvertures du chef de peloton complètent l'ameublement. L'ensemble tenant dans un réduit de 2 mètres de long, 1 mètre de large et 1 m 40 de haut.

A quelques mètres en avant, un poste: une mitrailleuse servie par trois hommes. Cinquante mètres les séparent de leurs voisins.

Dans chacun de ces postes, maniant silencieusement la pelle et la pioche, les hommes aménagent leurs abris car il y a les obus qui, nuit et jour, arrivent sur nos positions. La forêt est si dense que les projectiles le plus souvent fument dans les branches. Un toit de quelques centimètres d'épaisseur arrêtera au moins les éclats.

Recouvert d'une tuile de tente, ce toit aura surtout le mérite de mettre les locataires de cette rudimentaire maison de campagne à l'abri de la pluie qui ne cesse de tomber. Même lorsque, par un heureux hasard, les lourds nuages; libèrent un coin de ciel, les tristes frondaisons lâchent sans interruption leurs longues larmes glacées. .

Une pénible humidité monte de l'humus détrempe des sous-bois, souvent plongés dans un brouillard étouffant.

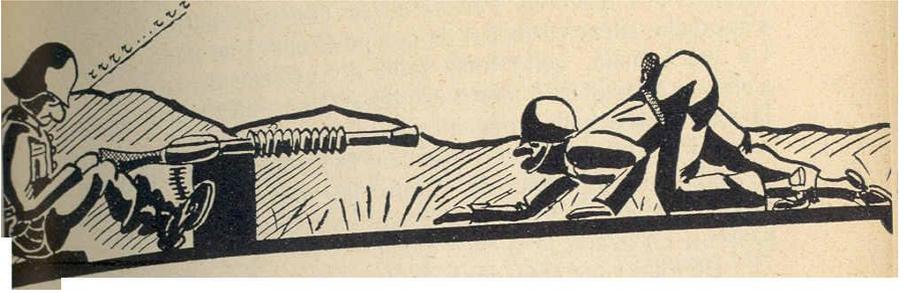
Et cependant, nuit et jour, un garçon de vingt ans est là à sa pièce, l'œil et l'oreille aux aguets, tout son être tendu. Devant lui, à quelques trois cents mètres, il y a le Boche terré comme nous aux lisières d'en face. Et ainsi, partant des positions du Haut -du- Tô à notre gauche, au Nord, le front se poursuit jusqu'à la vallée de Menaurupt vers le Sud. A la faveur des rares éclaircies, un panorama magnifique se découvre alors et nul ne peut résister à l'envie d'admirer le paysage qui, du col du Pleny, embrasse le Rocher des Ducs, solide éperon rocheux, clé de deux vallées, dominé lui-même au Sud par les sommets sur lesquels nos tirailleurs luttent au corps à corps depuis des jours, Et, tout au fond de la vallée, les fermes semblables à des jouets d'enfants, d'où l'Allemand n'ose maintenant sortir, lorsque le temps est clair.

Jusqu'à présent, toutes nos tentatives sur Menaurupt ont été vouées à l'échec. Le 2° escadron a perdu une automitrailleuse. La défense anti-char est sérieuse. Un peloton de chars légers a vainement essayé de se frayer un passage en tous terrains. Deux chars se sont enlisés dans le sol détrempe. L'un d'eux est resté embourbé entre les lignes

Le 21 Octobre, au matin, une visibilité excellente permet à l'artillerie allemande d'essayer de détruire le char. De nos positions, nous sommes vraiment aux premières loges.

Les observateurs ennemis, probablement installés au Rocher des Ducs, règlent leur tir sans se presser. Un coup long, un coup court; les obus se rapprochent de la cible. Pendant plus d'une heure, les canons boches s'acharnent sur leur proie; mais en vain, les obus explosent toujours à quelques mètres du char sans jamais l'atteindre. Nous sommes ravis.

L'Adjudant-chef Vidal a placé des pièges un peu partout devant nos positions. Avec cela, pensons-nous, quelle tranquillité d'esprit! Aucune patrouille ennemie ne pourrait arriver jusqu'ici sans nous donner l'éveil et sans avoir laissé quelques cadavres victimes de nos dangereuses mines bondissantes. Le lendemain, sur le chemin qui se poursuit jusqu'aux positions ennemies, nous voyons surgir une silhouette. Celle-ci se



rapproche en courant. C'est un civil ... Nous lui hurlons de s'arrêter. Mais il n'entend rien. Le voici sur le champ de mines... Nous frémissons d'émotion, attendant l'explosion. Quelques enjambées et le voici devant nous, sain et sauf. Miraculeusement, il a franchi les fils sans en toucher aucun. Il s'agit d'un F.F.I. dont le maquis a été cerné et détruit. Lui seul est arrivé à s'échapper. Quelques heures auparavant, il était encore à Menaurupt. A force de sang-froid, il est parvenu à passer au milieu des positions allemandes, sa carabine sur l'épaule sans être inquiété. Il méritait bien que la Providence guidât ses pas au travers de notre champ de mines.

En attendant d'être dirigé sur le P.C. de l'escadron, il nous donne des renseignements très intéressants sur la situation de l'ennemi dans le secteur. Comme nous le pensions, Menaurupt est solidement tenu, disposant d'armes anti-chars et d'une batterie d'artillerie.

Par ailleurs, au crépuscule, des automoteurs s'approchent de nos lignes afin de nous prendre à partie. Effectivement, quelques instants après, notre guet signale deux chars qu'il a aperçus à la jumelle descendant du Col du Pleny. L'un deux semble en panne, en pleine vue.

Les nuits à Dramont sont extrêmement pénibles. L'épaisseur de la forêt plonge nos positions dans l'obscurité dès 17 heures.

Il faut attendre 8 heures du matin pour voir se lever le jour.

Terrés dans leurs trous, les hommes frissonnent sous leurs vêtements mouillés. Il ne peut être question de faire du feu, ni même d'allumer une cigarette. Les « minens » tombent assez sans cela. On s'enroule dans ses couvertures et, en attendant l'heure de faction, on s'endort écrasé par la fatigue, mais faisant parfaitement confiance au camarade qui, pendant plus de trois heures restera immobile, tous ses sens en éveil, le cœur battant au moindre bruit, le doigt sur la détente prêt à lâcher sa rafale.

Souvent, un chien ou un lapin fera sauter un piège. Alors pendant des heures, tout le peloton sera en éveil, les yeux braqués

vers le champ de mines, essayant, mais en vain, de percer le mystère des ténèbres. Parfois aussi, une patrouille allemande s'approche silencieusement de nos positions. Une mine explose.

Un cri humain, cette fois, suivi de gémissements que l'on s'efforce d'étouffer. L'alerte est jetée. Une mitrailleuse déchire la nuit de ses balles traçantes. Chacun est à son poste. A la cagna P.C., on tourne nerveusement la manivelle du téléphone: « Allo, l'ennemi vient de s'approcher des postes. Patrouille probablement. Commander cerises ». Quelques minutes se passent. En avant, le silence revient.

De loin, nous entendons les départs étouffés de notre artillerie et des M.8 d'Alcay. Les obus vrombissent et s'en vont exploser à une centaine de mètres devant nous. A chaque rafale, nous nous demandons par quel miracle ils n'accrochent pas au passage les cimes de nos sapins.

Avec cette avalanche d'acier, l'Allemand n'a plus qu'à rentrer rapidement dans ses lignes.

Au petit jour, deux hommes vont placer un nouveau piège.

Du gros émoi de la nuit, il ne reste que quelques traces de sang, parfois un casque... L'ennemi a ramené chez lui ses morts et ses blessés.

Dans la journée, nos voisins F.F.I. vont chasser le lapin. Assez souvent même, la chasse les amène dans le no man's land devant nos positions. Invariablement, ce genre de distractions provoque un tir de mortiers ennemis sur nos positions. Nos protestations ont l'air de les amuser. « Bien sûr, disent les gars, ce ne sont pas eux qui encaissent les minens ».

Un jour cependant, nos enragés chasseurs s'aventurent de l'autre côté de notre champ de mines. L'un d'entre eux fait sauter une grenade offensive piégée... Fort heureusement, il en est quitte avec une grosse émotion. Ceci suffit cependant pour éloigner de nous désormais ces voisins bruyants et inconscients.

TEMPETE

*De la pluie, du brouillard, les humains sont des ombres
Et la forêt fait peur: Qu'ils ont changé les jours
Faits par Dieu Tout-puissant dans un moment d'Amour!
De la pluie, du brouillard, les humains sont des ombres*

*Quelque chose dans l'air soufflait des froides haleines
Et l'on sentait courir sur les faces hagardes
Une lueur de mort, semblant plutôt blafarde,
Qui donnait aux plus forts du sang bleu dans les veines.*

*On se battait toujours, toujours l'affreuse guerre
Et les formes tombaient, des formes grises
Balayées par le feu, enveloppées des bises
Qui hurlaient, on ne sait, quelle affreuse misère!*

*De la pluie, du brouillard, les humains sont des ombres
Et la forêt fait peur: Qu'ils ont changé les jours
Faits par Dieu Tout-puissant dans un moment d'Amour!
De la pluie, du brouillard, les humains sont des ombres...*

2ème Escadron. Vosges - Novembre 1944

A ROCHESSON, AVEC LE 3^{ème} ESCADRON

L'escadron restera dans ce coin de Gerbamont-Rochesson jusqu'au 2 Novembre. Chaque peloton s'organise peu à peu et les cantonnements de repos, sans être confortables, sont néanmoins très habitables. Seul le peloton Bonnafont eut à souffrir de ces bombardements. Un soir, le scout-car « Bouffler » et le dodge « Boufarik » sont assez sérieusement endommagés et Gaillard est légèrement blessé. Au début, chaque peloton monte en ligne tour à tour pour deux jours. Bientôt, il y aura constamment deux pelotons en ligne. Il s'agit de tenir un groupe de plusieurs fermes en lisière de bois, les fermes sont d'ailleurs habitées, et il est curieux de voir évoluer ces familles de paysans qui continuent de mener une existence normale et vont ramasser leurs pommes de terre sans se soucier des combats qui se déroulent à côté d'eux. Les automoteurs allemands prennent cependant leurs habitations pour cibles.

Nous ne nous contentons pas de nous enfermer dans ces fermes. Chaque jour, partent des patrouilles qui vont tâter les lisières d'Orimont et les bois de la cote 900. Le 15 Octobre, le Brigadier-chef Blanchard part avec le Brigadier Maréchal et quelques hommes en direction d'Orimont. Arrivés à la lisière du bois, ils observent pendant quelques minutes les abords du village et décident de reconnaître et fouiller la maison un peu à l'écart de l'agglomération. Laisant leurs hommes en surveillance, les deux Brigadiers s'approchent de la maison et y pénètrent; par une fenêtre. Elle est inhabitée, mais la présence de boîtes de conserves, de pain et autres nourritures leur révèle qu'il doit souvent y venir du monde. Il est 4 heures, c'est l'heure de goûter; nos brigadiers s'attablent et se mettent à attaquer les conserves allemandes. Soudain, on entend du bruit dans la cour et Blanchard aperçoit de la fenêtre, un soldat et un Sous-officier allemands se dirigeant tranquillement vers la porte

d'entrée. « Reste là, dit-il, Maréchal, moi je les prends par derrière ». Il sort par la fenêtre et revient vers l'entrée juste à temps pour recueillir les deux Boches essayant d'échapper à Maréchal. Bonne prise et la patrouille ramène des prisonniers à Véchamp, puis repart sur le lieu de ses exploits, sans toutefois sortir du bois. Vers J8 heures, le Lieutenant Bonnafont revenu avec elle donne le signal de repli. Blanchard se lève et se profile à la lisière. Un coup de fusil part, on ne sait d'où, et il tombe une balle en plein front. La mort est instantanée. Au moins est-il mort un jour de victoire.

Une autre patrouille qui aurait pu mal finir fut celle effectuée par le peloton Sauvebeuf à la cote 900, que les Tirailleurs annonçaient évacuée par l'ennemi. Le 26 Octobre, à 9H00, la patrouille s'engage dans les bois et monte lentement les pentes abruptes parmi les broussailles et les sapins. Deux, trois layons sont traversés, on approche du faîte. Soudain, au moment où l'on va toucher au but, deux mitrailleuses ouvrent un tir accéléré sur la patrouille, et à bout portant. Les balles claquent de tous côtés et les traçantes se croisent à une proximité désagréable. Par miracle, personne n'est touché, pas même en traversant le layon le plus élevé, qui est battu par une arme automatique. Les sapins et la forte pente du terrain nous ont sauvés, mais tout le monde a eu chaud.

Les patrouilles près de la rivière sont très prisées depuis que l'Aspirant Chevallier a découvert, dans un fossé près de la berge, deux magnifiques parachutes de soie bleu et blanc dans lesquels on confectionne en rêve des douzaines de chemises et de pyjamas

Malheureusement, Blanchard n'est pas le seul dont nous ayons à déplorer la perte. Salaberry du 1^{er} peloton, est blessé mortellement le 20 Octobre par un éclat d'obus. Olives est blessé à ses côtés assez légèrement. Limon reçoit une balle de mitrailleuse dans le dos. Rechatun est blessé accidentellement. La Providence nous protège car nous devrions avoir bien d'autres blessures à notre actif. Nous ne sommes pas très accoutumés, en effet, à cette vie de postes, et avons bien du mal à nous plier aux règles des relèves. Chaque peloton s'entoure d'un système de défense, grenades, mines anti-personnel, pièges et si les premiers jours les relèves se préoccupèrent d'expliquer aux relevants le dispositif de leurs pièges, au bout d'un certain temps, la négligence ou l'oubli firent que ce passage de consigne ne se fit pas toujours avec précision. Et l'on voit un jour l'Aspirant Guyon se prendre les pieds dans un fil d'une mine bondissante, qui bondit mais n'éclata pas. Une autre mine du même genre épargna - Dieu sait pourquoi! - le Chef Basques,

une autre le Maréchal des Logis Aguerra et le Lieutenant de Sauvebeuf. Emu par tous ses défauts de fonctionnement, le Capitaine crut que notre lot de mines était saboté et décida d'en essayer une, pour voir. A l'essai, la mine éclata !...

On plaçait aussi de nombreuses grenades piégées. Un soir, après la tombée de la nuit, Falcou et Maurice décident d'aller en placer une à l'entrée des bois. Arrivés sur le chemin à la hauteur de deux arbres, ils changent d'avis et se mettent d'accord pour la placer entre les deux arbres. Le lendemain matin, à l'aube, deux Allemands viennent se rendre et se dirigent droit vers les arbres. « Enfin, se dit Maurice, on va voir le résultat de nos pièges » et tout le monde d'écarquiller les yeux. Hélas! le poste de droite a vu les prisonniers éventuels, les a appelés et au dernier moment, ils changent de direction. La grenade ne restera pourtant pas longtemps. Le soir même, une patrouille allemande la fait disparaître sans aucun bruit. Nous avons affaire à des spécialistes de patrouilles de nuit, qui tournent autour de nos postes, éventent nos pièces et les déplacent en les rapprochant de nos emplacements. Gare à ceux qui, le lendemain, iront les vérifier sans faire attention.

AU HAUT DU TOT AVEC LE 4^{ème} ESCADRON

31 Octobre. - 1 heure du matin. Aux lisières de cette sinistre forêt de Dramont, dans les trous pleins d'eau, le peloton veille. La nuit est calme. Seule, par intermittence, l'artillerie fait entendre sa voix puissante. En face, à gauche, quelques mitrailleuses crachent rageusement. Soudain, dans l'abri P.C., la sonnerie ridicule du téléphone de campagne se fait entendre.

Une main dans l'obscurité cherche le combiné:

- *Allô! j'écoute.*

Au bout du fil, une voix nasillarde annonce:

- *Réunion des Chefs de pelotons immédiatement!*

Que se passe-t-il ? Il n'est pas dans les habitudes du Lieutenant de Vaublanc de réunir ses Officiers à pareille heure. L'affaire doit être intéressante.

La Jeep est là à deux pas. Mais dans cette nuit rendue plus opaque encore par l'épaisseur des frondaisons, il faut bien cinq minutes pour l'atteindre à tâtons, en risquant de choir à chaque pas. Un coup de démarreur, le moteur part. Quel bruit! On doit l'entendre des lisières d'en face. De quoi provoquer un bon marmitage du secteur.

Sur le sentier qui descend vers le P.C. d'escadron, sautant d'ornières en trous, la Jeep s'en va cahin-caha cherchant aveuglément sa voie. Le précipice est là. Si seulement on pouvait se servir des « black-out » ! Voici enfin le P.C. Jouant au roi fainéant, le Lieutenant Commandant nous reçoit... au lit! Ceci lui vaut quelques « mises en boîte » qui le laissent parfaitement indifférent.



Monsieur le curé du Haut du Tot évoque avec le Lieutenant
Heissat le déroulement des opérations (1946)

« Je suis navré de vous avoir dérangé. Je tenais à vous annoncer une bonne nouvelle. A l'aube, vous cesserez de faire les biffins. Vous rejoindrez vos voitures et nous tenterons alors de percer le dispositif- ennemi.» Passant nos lignes au Col de la Croix des Hêtres où restera installé le 3^e peloton, le 1^{er} peloton s'emparera du Haut du Tôt où il sera doublé par le 2^e chargé d'atteindre à 1 kilomètre à l'Est du village le carrefour de Blancaing dominé par les bois de la Sôtière et de Lamelon. Départ 7 heures. » Les quelques heures qui nous séparent de l'aube ne sont pas de trop pour penser à la mission, en faisant semblant de

somnoler. La perspective de se promener devant les automoteurs et d'aller chatouiller le Boche sur ses positions est assez peu souriante, mais cela seul nous permet d'espérer sortir de nos trous où nous moisissons lentement dans la boue et l'inaction.

Vers 4 heures, le peloton à pied commence à descendre vers le P.C. où il s'emploie à préparer rapidement les voitures.

A 7 heures, nous démarrons en direction de la Croix des Hêtres alors que le peloton Gastines a occupé le Haut du Tôt sans coup férir et s'y installe défensivement.



Vue sur la Sotière

A 8 heures, nous recevons l'ordre de débouler. Suivie de « Rouiba ;>, la « Rogneuse » pénètre dans le Haut du Tôt. La route de Blancfaing est signalée minée. Fort heureusement, au Nord de la route, la progression en tous terrains est à peu près possible. Sans encombre, l'éclairage atteint une ferme isolée. C'est de là qu'un automoteur doit avoir coutume de nous prendre à partie car nous relevons sur le sol de nombreuses traces de chenille. Tandis que « Ronchonnoise » maintient l'observation des lisières d'où pourrait surgir le méchant 77 pak, nous reprenons notre mouvement au travers des fougères, guidés par le Chef Rieger qui, à pied, a déjà fait la reconnaissance du terrain.

Il faudrait presque la boussole pour ne pas manquer notre objectif. A 9 heures enfin, la « Rogneuse » aborde le carrefour et s'arrête à temps devant un champ de mines. Marie, Godet et leurs équipages sont envoyés pour essayer de retirer les mines.

Aussitôt, des lisières de la. Sotière, j'ennemi prend à partie la patrouille avec des grenades à fusil. C'est en vain que les équipages d'autos mitrailleuses cherchent à repérer les départs.

Les gens d'en- face sont prudents. Ils vont comprendre cependant. Notre artillerie a un tir réglé sur la Sotière. Prune est son indicatif: «- Alla 20! Envoyez Prune ». Quelques minutes passent et soudain un furieux vrombissement nous fait entrer la tête dans les épaules. C'est un « panier de prunes » qui arrive. Une dizaine d'obus explosent sur les lisières du bois à 300 mètres de nous.

« Allo 20 ! Tir parfaitement réglé, à poursuivre! »

Trois rafales de 105 nous passent encore au-dessus de la tête et vont écraser les positions adverses. C'est magnifique! A leur tour, Alcaï et ses M 8 se mettent de la partie.

Notre patrouille repart, parvient sans encombre jusqu'aux mines, mais au moment où elle s'apprête à commencer son travail, des coups de feu claquent, d'autres grenades à fusil tourbillonnent dans l'air et éclatent à proximité de nos démineurs. Inutile d'insister. La ration d'obus n'était pas suffisante. Nous ferons donc encore appel à nos amis artilleurs.

« Allo 20 ! envoyez un wagon de prunes ».

Au loin, le bruit assourdi des départs nous indique que nos 105 ont fait l'expédition. Cette fois, l'artillerie a bien fait les choses. Sur 400 mètres de front et 50 en profondeur, les obus arrivent pressés et furieux. Au travers d'un noir nuage de fumée, nous voyons au milieu des arbres décapités, de longs sapins fauchés à la base, s'abattre lentement sur le sol comme des géants pris de boisson.

Pendant ce temps, atteignant la route de Blancfaing à notre droite, Kurtzmann et Fernandez ont progressé dans le fossé de la route dans le but d'essayer d'atteindre le carrefour miné, sans être vus. Soudain, le premier heurte un corps étendu: c'est l'Aspirant Heissat qui, commotionné, a perdu connaissance. Il avait été envoyé avec Piot, un petit gars du 1^{er} peloton pour essayer de son côté de parvenir au carrefour. Ils ont été tirés à 50 mètres. La balle qui était destinée à notre charmant Aspi a ricoché sur la crosse de son pistolet. A peine revenu à lui, il s'enquiert: « Où est Piot ? » A mi-voix, les trois hommes appellent leur camarade. Personne ne répond. Fernandez se lève afin de fouiller du regard le champ de fougères qui domine la route.

Une balle claque. Il faut rentrer. Aidant l'Aspirant à marcher, nos deux hommes rejoignent le peloton.

Devant nous, à notre droite, l'ennemi manifeste dangereusement sa présence. Ne serait-il pas également dans le petit bois qui coiffe la colline à notre gauche? L'Adjudant-chef Vidal accompagné de Gandolphe et Lahcem doit le reconnaître.

La progression se fait sans encombre. L'œil vigilant de Lahcen évite à l'Adjudant-chef de sauter sur des mines S. Le bois n'est pas occupé pour l'instant. Heureusement !



Eglise du Haut du Tot

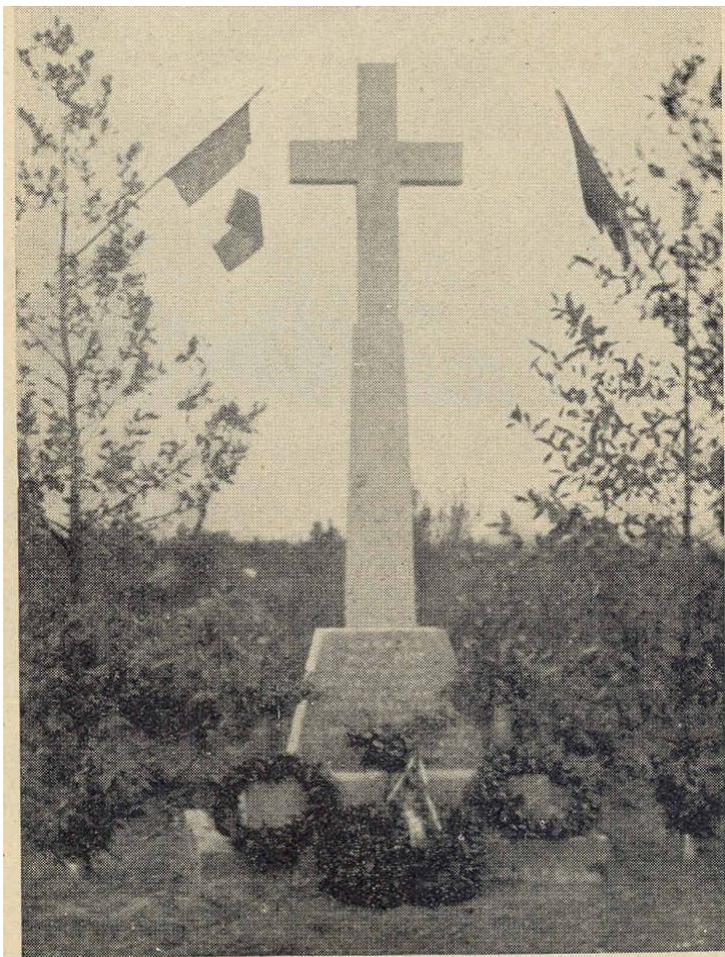
Il est midi maintenant. Le temps a passé vite! Soudain un obus tombe à proximité. Peut-être une fantaisie de notre artillerie.

Mais d'autres suivent échelonnés entre le Col de la Croix des Hêtres, le Haut du Tôt et nous. Pas de doute! L'artillerie ennemie doit rechercher des hausses afin d'atteindre ces trois objectifs. Pour l'instant, ce n'est certainement pas très dangereux. Les snippers sont plus inquiétants. Ils tirent sur nos hommes à pied dès que ceux-ci restent immobiles. Il semble que les coups de feu partent de blockhaus en bois qui se trouvent aux abords du carrefour. Excédé, Vidal décide d'intervenir au bazooka. Escorté de Villeneuve, il progresse sur les coudes au travers des fougères jusqu'à une cinquantaine de mètres d'un abri.

Il glisse l'obus dans le tube, épaulé lentement, vise ...une déflagration. L'objectif est atteint! Mais dans la même seconde, une explosion plus puissante se fait entendre derrière. Des éclats métalliques volent en l'air.

Des cris! « Rogneuse » vient d'être touchée par un obus. Le visage ruisselant de sang, Letzelter se dégage de sa tourelle immédiatement soutenu par Andreu, le conducteur, également blessé.

Conduite par Labanhie, lui-même atteint par des éclats, « Rogneuse » parvient à se replier. La pauvre automitrailleuse est dans un piteux état. Nous dégageons un quatrième blessé : Steimer a une cuisse traversée par un gros éclat et souffre horriblement.



Cette stèle a été érigée à l'endroit où a été tué le spahi Piot

Vidal lui donne les premiers soins. Après quoi « Rochelle » évacue rapidement nos blessés.

Camouflés dans les fougères, Marie' et son équipe prennent maintenant à leur compte l'observation du carrefour. Il n'est pas utile de faire démolir une autre voiture.

Toujours aussi actif, l'Adjudant-chef Vidal s'est porté derrière la colline qui nous sépare du Haut du Tôl.

C'est là que Casaubon a installé des mortiers. Le tir est réglé sur les abords du carrefour. Avec une précision remarquable cinquante obus tomberont en grappes sur les objectifs. Ceci nous détend un peu les nerfs. (Lors de l'attaque du 3 Novembre, nous devons trouver aux abords du carrefour les cadavres d'une douzaine d'Allemands victimes de ce tir).

Vers 16 heures, une patrouille du 1^{er} peloton aux ordres de Rieger, partie à la recherche de Piot arrive jusqu'à nous. Renforcée d'Adamini et de Charpentier, elle poursuit sa dangereuse progression jusqu'au champ de mines où prise à partie par une mitrailleuse ennemie, elle est contrainte de se replier. Piot n'a pas été retrouvé. Il est donc mort ou prisonnier (1)

Que va-t-on faire maintenant? Les éléments du 3^{ème} Dragons chargés de manœuvrer sur notre droite ont été stoppés devant la ferme Perrin. On est appelé à rester maintenant au contact à 100 mètres du Boche, en flèche dans le dispositif ennemi.

Pour la nuit, cette perspective n'est guère réjouissante. Fort heureusement l'ordre de repli nous parvient. Tirs maintenant réglés, l'artillerie ennemie ne semble pas vouloir nous ménager. Les obus arrivent à cadence accélérée. Il faut faire vite! Mais nous jouons de malheur. « Ronchonuse » ne veut rouler qu'en marche arrière. C'est à une allure de tortue que nous traversons le Haut du Tôl sous les obus tandis que le 1^{er} peloton, contraint d'attendre notre repli, nous invite à accélérer les mouvements en nous maudissant.

Enfin, voici le Col de la Croix des Hêtres ! La route du P.C., nos fermes, le repos. Un repos d'une nuit bien gagné après cette journée mouvementée.

1^{er} Novembre. - Le 3^{ème} peloton reconnaît le Haut du Tôl sans encombre mais l'Adjudant-chef Padilla est blessé dans un accident d'automobile dans le village.

(1) Son corps sera retrouvé à la suite de l'attaque du 3 Novembre.

PERTES SUBIES

1. - TUÉS OU BLESSÉS MORTS A L'HÔPITAL

PENDANT LA PERIODE DU 1^{er} AU 31 OCTOBRE 1944.

- AGNES Jean. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl tué le 14-10-44 à Cens la Ville.
Inhumé à Menaurnpt puis à Rupt-sur-Moselle
- BLANCHARD Augustin, 3^{ème} Esc. Brig.-Ch. Tué le 15-10-44 à Orimont.
Inhumé à Vagney.
- B. MOHAMED Ahmed. 2^{ème} Esc. Brig. Tué le 13-10-44 à Lure.
Inhumé à Lure.
- FOURNIER Georges. 2^{ème} Esc. Brig. Tué le 21-10-44 à Cens la Ville.
Inhumé à Vagney.
- LETITRE Georges. 2^o Esc. 2^o Cl. Tué le 21-10-44 à Cens la Ville.
Inhumé à Vagney.
- LAVILLE Christian. 2^{ème} Esc. 2^o Cl. Tué le 21-10-44 à Cens la Ville.
Inhumé à Vagney.
- RENARD Jean Raoul E.H.R. 1^{er} Cl. Tué le 27-10-44 à Vécoux.
Inhumé à Vagney.
- PIOT Michel. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 30-10-44 au Haut du Tôt.
Inhumé à Rupt sur Moselle.
- SALABERRY René. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 20-10-44 à Sapois.
Inhumé à Rupt sur Moselle.

II-BLESSÉS

- BONNET René. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 10-10-44 à Sapois.
- PABION Paul. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 10-10-44 à Sapois.
- LOUME Martin. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 10-10-44 à Vagney.
- YVENAT Jean. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 11-10-44 à Le Théâtre.
- LIAIS Robert. 3^{ème} Esc. M.D.L. Blessé le 11-10-44 à Vagney.
- GAILLARD Dominique. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 13-10-44 à Gerbamont.
- DROZ Philippe. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 13-10-44 à Sapaïs.
- COUSTILLERE Poul. 2^{ème} Esc. Aspt. Blessé le 14-10-44 à Le Syndicat.
- CHEROT André. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 14-10-44 à Le Syndicat.
- SEGURA Jules. 2^{ème} Esc. 1^{ere} Cl. Blessé le 14-10-44 à Cens la Ville.
- BOUILLET Alexandre. 1^{er} Esc. M.D.L. Blessé le 14-10-44 à Orimont.
- MARTIN André. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 14-10-44 à Sapois.
- ROBERT André. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 14-10-44 à Sapois.
- VOHL Bernard. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 15-10-44 à Sapois.
- BOIVIN Robert. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 15- 1 0-44 à Sapois.
- PELTIER Marceau. 2^{ème} Esc. M.D.L. Blessé le 18-10-44 à Vagney.

ERRERA Joseph. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 17-10-44 à Cens la Ville.
 OLIVES Jean. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 20-10-44 à Le Syndicat.
 LOTH Albert. 1er Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 26-10-44 à Le Syndicat.
 LEMAN Jean. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 28-10-44 à Véchamps.
 GANGLOFF Félix. 2^{ème} Esc. M.D.L. Blessé le 28-10-44 à Sapois.
 LABANHIE Robert. 4^{ème} Esc. M.D.L.-Ch. Blessé le 31-10-44 au Haut du Tôt.
 STEMER André. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 au Haut du Tôt.
 LETZELER Georges. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 au Haut du Tôt.
 ANDREU Robert. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 au Haut du Tôt.
 CHEIKH Taleb. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 à Cens la Ville.
 PANEL Emile. 2^{ème} Esc. S-Lt. Blessé le 30-10-44 à Cens la Ville.
 SAMUET Louis. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 à Cens la Ville.
 RECATUME Dominique. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 30-10-44 à Cens la Ville.
 PILORGE Lucien. 2^{ème} Esc. Brig.Ch. Blessé le 1-10-44 à Sapois.

A SAPOIS AVEC LE 2^{ème} ESCADRON

31 Octobre. - En coopération avec l'Infanterie, le travail est le même que les 14 et 17 octobre. Du Génie nous est adjoint pour le déminage de la route.

7 h 05. C'est le peloton Panel qui est sur l'axe: il démarre à 8 h 30, passe Cens la Ville sans encombre mais est arrêté, 200 mètres après la scierie, par des minens sur la route. Le Génie n'est pas encore arrivé; courageusement, le Maréchal des Logis retirera trois mines RMI 43 ouvrant ainsi le passage aux blindés. 9 h 40, le Lieutenant Panel envoie une patrouille reconnaître les fermes sur sa route. En l'accompagnant, il saute malencontreusement le ruisseau et se foule le coude. Il n'en abandonnera pas pour ça son peloton, surtout qu'à 10 heures une patrouille boche vient le sonder à la mitrailleuse. Le Spahi Cheik est blessé. La mitrailleuse crache et la patrouille se retire. Mais elle rend compte puisqu'un quart d'heure après, les minens encadrent le peloton. Le tir est ajusté et l'obusier, après quatre « pelots » vraiment près est obligé de se replier dans Cens la Ville. L'éclairage le suit. Les tirs continuent même sur les lisières de Sapois, mais n'empêchent pas une patrouille de prendre la liaison avec les Dragons, vers 12 h 25.

Pendant ce temps, l'éclairage de Ducos avec un peloton de Dragons sous les ordres du Capitaine de Buttler est reparti sur la « route de la Mort ». A 8H45, il est à la hauteur de la cote 753 et protège la progression des fantassins sur les lisières du bois de Seuchau. Pas de réaction ennemie mais les Boches sont vus à Pont-Levé. Un tir d'artillerie est demandé à 9H10 et encadre l'objectif. La progression ne sera pas reprise. Les Tirailleurs ayant pris la Cote 900 et ne pouvant aller plus loin, toute la manœuvre est arrêtée et chacun rentre chez lui et se renferme dans son système défensif. La patrouille de Cens la Ville après plusieurs alternatives est ramenée si bien que le Maréchal des Logis Daly allant lui porter des ordres en jeep, saute sur les mines que le peloton a posées en travers de la route. Fortement commotionné, il n'a qu'un éclat à l'arcade sourcilière. « Palombe », elle, est ramenée mais elle est « morte ».

2 Novembre. - Le P.C. a été encadré cette nuit, R.A.S.

Des patrouilles de contact sont renvoyées deux de Spahis, deux de Dragons, de part et d'autre de la route de Menaurupt.

L'une d'elle, commandée par le Chef Lallemand est durement accrochée. Un moment, on la croit même disparue en entier. Dans le brouillard, elle est arrivée à 30 mètres des Boches qui ont ouvert le feu sur elle. Le Spahi Caban est tué et un tir de mortier empêche d'aller le rechercher.

3 Novembre. - Tirs de harcèlement se terminant par un obus en plein sur le P.C.

L'Adjoint se retrouve en caleçon et casque avec une éraflure au bras ce qui divertit fort le Capitaine au milieu des plâtras.

Une grosse opération est montée sur Gérardmer avec six bataillons d'infanterie et 400 pièces d'artillerie! Dit-on!

Le fait est qu'à 8H30, l'atmosphère est ébranlée par une préparation d'artillerie sérieuse.

L'escadron, avec le groupement Segonzac, passe aux ordres du Colonel Renaudot d'Arc.

Cependant un escadron du 6ème Chasseurs et une section de Légion précédés de Génie progressent à la vitesse du déminage sur la route de Cens-la-Ville-Menaurupt.

Ducos reprend Son itinéraire favori appuyé des Dragons de Buttler. Promenade et à 14H35, le 3^{ème} peloton est à hauteur de son automitrailleuse abandonnée. Est-ce une plaisanterie?

Mais « Pourfendeuse » est remplacée par un canon automoteur boche incendié. Les teutons ont sans doute enlisé l'automoteur en dépannant l'automitrailleuse et l'ont rendu inutilisable.

La situation est confuse et comme nous ne devons qu'exploiter le succès, nous avons peu de renseignements. Le détachement Nord arrive aux lisières de Menaurupt et les gens à pied au bois de Seuchau. A 15 h 55, l'ordre de repli est envoyé.

L'opération a réussi puisqu'à 19 h 15, on annonce Menaurupt et Vieux Mont pris par la III/6° RT.M.

LES 3 et 4 NOVEMBRE 1944

Au Haut du Tôt avec le 1^{er} Escadron. L'escadron Oster arrive au col de la Croix des Hêtres à 8 heures, tandis que les commandos Gambiez, appuyés par un escadron de chars moyens du 6° R.C.A., après avoir atteint le Haut du Tôt, se heurtent au carrefour de Blanfaing aux mêmes résistances que l'escadron Vaublanc au cours de son action du 31 Octobre. Malgré les renseignements fournis par cet escadron au cours de sa reconnaissance, trois chars moyens sautent sur le champ de mines du carrefour.

Dans la matinée, le 2° peloton, commandé par l'Adjudant Perrin, appuie le débouché du groupe d'escadrons Audibert, du 3° Dragons.

Le raid du Peloton Laine. Arrivée au Haut du Tôt, la patrouille Serfaty déboîte de la route et par la gauche s'engage en tout terrain vers son objectif; la patrouille du Sous-lieutenant Laine a pour mission de se rendre au carrefour du Droit de Blanfaing, de dépasser un peloton de Sherman puis, par la route forestière, de reconnaître la ferme de Plainchiffaing et de s'y installer, couverte à gauche par la patrouille Serfaty.

La patrouille Serfaty débouche prudemment de la crête, des mitrailleuses boches, tirant de la lisière du bois, mettent en bien fâcheuse posture les hommes du bataillon de choc. Instantanément, tous nos 37 et nos mitrailleuses crachent et imposent silence aux mitrailleuses d'en face. Le char de tête (chef Thomas) brutalement s'arrête: avec stupéfaction, on voit le tireur Bernhard sortir de sa tourelle et, au revolver, tirer sur quelque chose d'invisible au sol. Bernhard vient d'abattre, à bout portant, les servants d'une mitrailleuse; à proximité, grenades et panzerfaust gisent à terre, prêts à être employés.

La patrouille Laine est stoppée en arrivant au carrefour. Des Shermans obstruent la route; le carrefour est miné. Un Sherman déjà a sauté sur une mine; l'Officier fait déboîter prudemment sa patrouille. Le peloton tout entier pénètre dans le bois, quelque peu angoissé. Halte! des fils tendus entre les arbres; fausse alerte, ce n'est qu'un réseau téléphonique. De part et d'autre de la route, des casemates abandonnées, le Boche fuit en laissant tout sur le terrain. Halte de nouveau: au milieu de la route, dans une ornière, un objet métallique brille, est-ce une mine? Les aides conducteurs mettent pied à terre prospectant prudemment le terrain, ce n'est... qu'une boîte de conserve!

D'après la carte, nous ne devons faire que 1.500 mètres et nous voilà engagés en plein bois dans un chemin où après avoir fait trois bons kilomètres, nous arrivons à une patte d'oie, observatoire merveilleux, au loin quelques fermes isolées. Mais où sommes-nous? Ceci ne ressemble en rien à l'objectif qui nous était fixé. Ces fermes sont-elles occupées? Alerte, le Chef de char Hétoûin en serre-file signale des Boches qui tentent de s'approcher des chars à travers bois. Tout en essayant de prendre liaison avec le Capitaine, vigilants nous nous gardons sur nos arrières et sur nos flancs. Devant nous, quelque chose de suspect bouge: un homme rampe vers un tas de fumier. Il ne nous en faut pas plus pour déclencher notre tir, les mitrailleuses crachent, un canon de 37 tire; une ferme, en deux secondes, est en flammes. Serfaty et deux hommes mettent pied à terre: il faut reconnaître toutes ces fermes. Nous voyons s'approcher de nous deux femmes qui, tout en évacuant leur maison en flammes, essayent de sauver leur bétail. Allemands? Américains? Non! Français. Aussitôt leur joie est indescriptible. Enfin nous allons savoir où nous sommes. Quelle n'est pas notre stupéfaction d'apprendre que la ferme en flammes est un P.C. allemand et que toutes les autres fermes sont occupées. Ces lieux charmants et si bien fréquentés s'appellent les Hauts de Bouvacote, 4 kilomètres dans le dispositif boche, et nous sommes... seuls... l'objectif est dépassé de plusieurs kilomètres.

Le Sous-lieutenant Laine a réussi à prendre liaison avec le Capitaine. Il rend compte de sa position et demande des ordres complémentaires. L'ordre est impératif: « Rentrez, dans nos lignes, nous ne pouvons exploiter ce succès, pas d'Infanterie à notre disposition ». Pendant ce temps, le Sous-officier et les deux hommes sont chaudement reçus dans leur reconnaissance ; cette petite bataille à bout portant se termine pourtant à notre avantage;

le Boche n'insiste pas, décroche, laissant deux cadavres. L'ordre de retour est donné, notre petite patrouille doit regagner ses chars accompagnée par le tir d'une mitrailleuse boche dissimulée dans une carrière; riposte immédiate de nos chars, des chiffons blancs s'agitent. Malheureusement, il faut rentrer, nous sommes complet; pas de place pour les prisonniers. Nous regagnons le carrefour du Droit de Blancafaing où gisent trois Shermans chenilles coupées, le Génie s'affaire au déminage. Bel arrosage de mortiers!

Ce raid, follement audacieux, n'aura cependant pas été inutile car il a contraint les résistances de Planchifaing à décrocher précipitamment, abandonnant sur le terrain armement et équipement.

A 15 heures, l'artillerie ennemie prenant à partie le carrefour de Blancafaing, blesse le Maréchal des Logis Héтуin aux cuisses et le Spahi Sacre à la tête.

Pendant ce temps, un commando a occupé la scierie des Grandes Roches. En tête de l'escadron, le peloton Laine se porte vers Plainchifaing. Après avoir enlevé les abatis, il occupe la ferme de Plainchifaing et les casemates abandonnées par l'ennemi.

Renforcé par un escadron du 3^{ème} Dragons, l'escadron s'installe alors définitivement pour passer la nuit en trois points d'appui cerclés. Après une nuit sans histoires, au matin, le peloton Magdelain est envoyé reconnaître les Hauts de Bouvacote sur la route du Tholy.

Parvenu sans encombre en vue de son objectif, ce peloton est brutalement pris à partie sur son flanc par des fantassins ennemis cachés dans les arbres et les rochers qui surplombent la route. Afin de pouvoir repérer les objectifs, les chefs de voitures sont obligés de sortir la tête de leur tourelle. A quelques minutes d'intervalle, le Brigadier-chef Alepée est tué d'une balle en pleine tête et le Maréchal des Logis Lalande blessé dans le dos par des tireurs isolés que le peloton avait dépassés. Dans l'impossibilité de sortir de la route et faute d'être appuyé par des éléments à pied, le peloton est contraint de décrocher. Malheureusement, dans ce mouvement, le char d'Alepée tombe en panne et doit être momentanément abandonné. Au préalable, sous le feu ennemi. Calabuig, aidé du Maréchal des Logis Labiste, parvient à sortir du char et à ramener le corps du malheureux Brigadier-Chef.

Pendant ce temps, l'ennemi s'est infiltré sur la droite.

Deux chars du 2^{ème} peloton et un groupe de combat du 3^{ème} Dragons sont envoyés en renfort, tandis qu'un tir d'artillerie est demandé.

La manœuvre de l'adversaire semble maintenant stoppée. Profitant de cette situation, le Maréchal des Logis Labiste, les Spahis Etienne et Guinin vont accrocher un câble au char en panne et le ramène tandis que les autres chars du peloton couvrent cette petite opération d'un feu nourri.

A la nuit tombante, l'escadron regagne Plainchifaing où il s'installe dans les mêmes conditions que la veille.

Sur la route du Tholy, avec le 3^{ème} Escadron.

Quittant la région d'Orimont Rochesson, le 3^{ème} escadron se regroupe à Bémont au nord de Saint-Ame, en vue d'une action sur le Tholy menée en liaison avec le 3^{ème} Spahis et un régiment F.F.I., le 51^{ème} R.I. A midi, le Capitaine de Baulny convoque les chefs de pelotons dans le village de Julienrupt encombré de véhicules du 3^{ème} Spahis et assez violemment bombardé par l'ennemi qui ne manque pas d'observatoires. Un obus vient d'exploser sur le remblai de la route, juste au dessus du Capitaine et des Officiers qui en sont quitte avec un souffle chaud dans la figure. Le remblai aurait eu dix centimètres de moins, il y aurait eu un bel avancement à l'escadron, ce jour-là.

Le peloton Sauvebeuf a pour mission de se rendre à Berlingoutte, le peloton Buzonnière aux Petites-Gouttes. Le peloton Bonnafont reste momentanément en réserve.

Vers 14 heures, les pelotons s'ébranlent, le 1^{er} se heurte à un pont coupé et doit revenir sur ses pas pour emprunter un petit chemin de montagne dont il suit les lacets pendant quelques kilomètres.

Puis, le Lieutenant se résout à continuer à pied en direction de Berlingoutte, car les chemins sont trop mauvais et les lacets les rendent interminables. Une section de F.F.I. rattrape le 1^{er} peloton pour l'aider dans sa mission. Les Petites-Gouttes constituent le premier bond de cette progression à travers bois avec passage du torrent.

Aux Petites-Gouttes, le peloton Sauvebeuf prend liaison avec le peloton Buzonnière qui a réussi à parvenir par un autre itinéraire avec une jeep radio. Mais la section F.F.I. a définitivement disparu. Après une demi-heure d'attente et de recherches, on se décide à continuer sans eux. Le peloton Buzonnière poursuit sa progression en suivant la vallée en direction du Tholy et le peloton Sauvebeuf commence à gravir la pente menant à Berlingoutte.

Il est alors 5 heures du soir, la nuit ne va pas tarder. Au 1^{er} peloton, Aguerre part avec une patrouille de tête conduite par Genot.

Arrivant à proximité d'une ferme, la patrouille avance prudemment, sauf Genot qui, mitraillette à la main, « marche la route » sans s'en faire, mais non sans ouvrir les yeux et les oreilles. Le bruit d'une culasse d'arme automatique dont le coup a raté actionne en lui le réflexe immédiat de se jeter dans le fossé. Bien lui en prend car, au deuxième essai, le F.M. allemand fonctionne et les rafales se succèdent à cadence accélérée balayant le sentier sur lequel progresse la patrouille. Genot est à 15 mètres du F.M. boche enterré et protégé de pierres et de madriers. Ils ne sont guère qu'une quinzaine au 1^{er} peloton. La nuit tombe; d'autre part, en dessous aussi, les armes automatiques crachent leurs rafales; le 2^{ème} peloton également semble au contact. Mieux vaut se regrouper pour la nuit. Le 2^{ème} peloton a, en effet, trouvé du boche dans les fermes le long de la vallée. Le Lieutenant de Buzonnière fait venir sa jeep pour en rendre compte par radio au Capitaine; mais la jeep, avant de le rejoindre, saute sur une mine. Par bonheur, personne n'est blessé, et la voiture ne semble avoir qu'une roue abîmée. On change la roue et, comme le moteur ne part pas, on pousse la voiture. Il y a là, à prêter main-forte au Lieutenant, l'Aspirant Guyon, le Chef Uréna et quatre ou cinq Spahis. La jeep s'ébranle doucement lorsqu'une forte explosion se produit. L'Aspirant Guyon a mis le pied sur une nouvelle mine anti-char piégée contre personnel. On retrouvera son corps à vingt mètres de là. Il est mort sur le coup. Mais il y a aussi de nombreux blessés, le Chef Uréna avec des éclats dans les reins et à la figure, Dunand, Langlais, Ben Aneur, Beauleret, Laveaucoupet, Nerval, Leusse et le Brigadier Dine qui refuse de se faire évacuer. Le Lieutenant qui a été projeté à 10 mètres se relève indemne. Il n'est plus question de continuer à avancer. Le 1^{er} peloton tiendra les Petites Gouttes pour la nuit et le 2^{ème} ramène ses blessés à la scierie de la Forge où sont restées ses voitures, bien à l'abri d'un bombardement à peu près incessant. Pendant ce temps, le Capitaine et le 3^{ème} peloton ne sont pas demeurés inactifs. Ils ont cherché et trouvé un autre itinéraire pour se rendre à Berlingoutte et après des kilomètres, de sentier plutôt que de route, où les automitrailleuses sont passées par miracle, ils sont arrivés à la tombée de la nuit sur l'objectif.

Là aussi, l'ennemi semble fortement retranché. Le contact a été sévère, impossible de manœuvrer avec les voitures dans ce chemin à flanc de coteau où l'on ne peut même pas se doubler. Impossible à cause des trop faibles effectifs de se lancer dans une action à pied, que la nuit rendrait trop aléatoire.

A 100 mètres du tournant de Berlingoutte, le 3^{ème} peloton et le P.H.R. s'établissent en hérisson pour la nuit, avec les boches devant eux, les boches au-dessus, et les boches au dessous.

Après une nuit agitée à l'escadron, à 1 heure du matin, le 1^{er} peloton et une section F.F.I. quittent les Petites Gouttes pour rejoindre également le Capitaine et le 3^{ème} peloton. Le Lieutenant de Sauvebeuf marche en tête avec l'Aspirant Chevalier et les F.F.I.; le Chef Basques suit avec le peloton. Deux kilomètres plus loin, avant la position du 3^{ème}, une mitrailleuse ennemie coupe de son tir l'itinéraire juste après le passage des F.F.I. Le Chef Basques tente de suivre mais se rend compte qu'il est impossible de passer. Cherchant un autre itinéraire, il tombe sur un chemin miné, évite les mines et tombe nez à nez avec une casemate qui le rate. Il se résout alors à s'organiser défensivement et à fixer par le feu l'arme ennemie. A 8H00, la situation n'est pas de tout repos, au 3^{ème} peloton. L'Adjudant Falcou part avec une patrouille pour nettoyer la colline au-dessus de nous. Coups de feu, mitraillettes, grenades, ils surprennent un poste d'observation allemand et ramènent prisonniers et matériel d'optique et de transmission. Au-dessus, on y voit donc un peu plus clair. Bochet et Besnard descendent alors de rocher en rocher pour voir ce qui se passe en dessous sans qu'on leur demande rien. Soudain, deux coups de fusils claquent à 150 mètres, au-dessous.

Le Chef Bochet réapparaît, avançant avec difficulté, il a reçu une balle en plein milieu de son casque et en est encore choqué bien que seul le cuir chevelu soit un peu accroché, mais Besnard, lui, serait sérieusement blessé.

Comment aller le chercher sur cette pente aux rochers abrupts et sans abri. De fait, on l'entend se plaindre. Trawzotow n'hésite pas, il ôte son casque, sa veste, et en pantalon et chandail, il bondit, et en deux ou trois sauts magnifiques rejoint Besnard qu'il charge sur son dos. Puis, sans s'arrêter pour reprendre souffle, il remonte en courant jusqu'à nous. Bel exploit athlétique. Besnard a le bras cassé près de l'épaule et perd beaucoup de sang. Le Lieutenant de Sauvebeuf est chargé de ramener les blessés en jeep, et de concentrer le tir des M 8 de l'escadron sur ces carrières d'où part le tir d'interdiction de l'ennemi. Le 3^{ème} peloton, profitant de ce tir, décrochera. La jeep conduite à toute allure par Griffirat passe sans mal le passage dangereux et, une demi-heure après, les M 8 commencent à tirer. Mais tout le monde ne pourra revenir en voitures blindées, il faut trouver un cheminement pour les F.F.I. en particulier.

Le Capitaine de Baulny part tout seul avec un fusil; dès qu'il sera, arrivé à la jeep radio du Lieutenant de Sauvebeuf, il expliquera au Lieutenant Bonnafont par où il doit envoyer les éléments à pied. Et tranquillement, il disparaît sans vouloir se laisser accompagner. Un quart d'heure se passe, on entend quelques coups de feu, quelques rafales, enfin le radio reçoit ce message: « Allo 30, répondez! Allo 30, ici Anatole en personne. Alors voilà! Que vos types descendent une trentaine de mètres au-dessous du chemin. Arrivés à un buisson perpendiculaire, qu'ils ne traversent pas, ils se feraient tirer dessus, on les raterait peut-être comme moi, mais inutile d'essayer. Qu'ils longent le buisson jusqu'à un bosquet, et par le bosquet qu'il remontent jusqu'au 1^{er} peloton ».

Le décrochage se passe sans trop de mal. Bientôt tout le monde se retrouve aux Petites Gouttes. Le Capitaine passera, avec son P.C., la nuit sous un tas de planches de la scierie de la Forge qui est toujours sérieusement bombardée. Les motards Guillano et Pedinielli passent par miracle au milieu des gouttes; le souffle d'un minen les a envoyés dans un fossé et, un peu tremblants mais avec le sourire et prêts à repartir, ils racontent leur histoire au Capitaine.

Devant le Tholy, avec le 4^{ème} Escadron.

Dans l'après-midi du 7 Novembre, l'Escadron quitte le secteur du Haut du Tôt - Dramont où il a passé de longues semaines au contact. Après l'attaque du 3 Novembre, l'ennemi a lâché du terrain et le front passe maintenant plus au Nord-est notamment vers le Tholy. C'est de ce côté là que nous devons relever l'escadron Baulny en position depuis la veille au Paillard, à quelques centaines de mètres de la Forge, village que le bombardement incessant rend intenable.

Par suite du mauvais temps persistant et des opérations importantes qui se sont déroulées dans le secteur, la petite route qui, du Haut du Tôt descend dans la vallée vers Crémanvillers est devenue presque totalement inutilisable. Malgré toutes les précautions, les véhicules s'embourbent avec une aisance déconcertante. Les uns tirant les autres, nous parvenons à rejoindre la route de Remiremont qui, malgré son mauvais état, nous paraît un billard. Au Syndicat, nous bifurquons à droite et voici la route du Tholy. Là encore, la guerre a laissé sa marque cruelle : les trous d'obus se succèdent et, aux abords de la route, les maisons détruites dressent leurs pans de murs vers le ciel.

De temps en temps, de fortes déflagrations à proximité, nous rappellent que le coin n'est pas encore de tout repos.

Voici Julienrupt, nous stoppons! Un peu plus loin près de l'Église, la route tourne et se découvre aux vues de l'ennemi qui sanctionne alors chacun de nos mouvements éventuels d'un tir d'artillerie splendidement réglé. Nous sommes dans une vallée dont l'ennemi tient solidement les débouchés. Pour ne pas attirer son attention, la relève devra se faire de nuit.

Le crépuscule est déjà là. Le temps est de plus en plus mauvais, il fait un froid de loup. Il est probable que la neige ne tardera pas à faire son apparition. Mais, pour l'instant, il pleut sans discontinuité.

Tant bien que mal, nous garons nos véhicules dans les fermes encore debout à la garde du Maréchal des Logis-Chef Arnould et des conducteurs. Cette opération terminée, nous chargeons dans « Rouiba » les mitrailleuses et les munitions nécessaires et sagement nous attendons les ordres. Le Lieutenant Commandant est introuvable... sans doute doit-il être au P.C. du Capitaine de Baulny pour quelques passages de consigne.

Devant nous, à pied également, les pelotons Mérode et Gastines ont commencé leur mouvement. Ils auront la chance de pouvoir faire une partie du trajet avant la nuit complète.

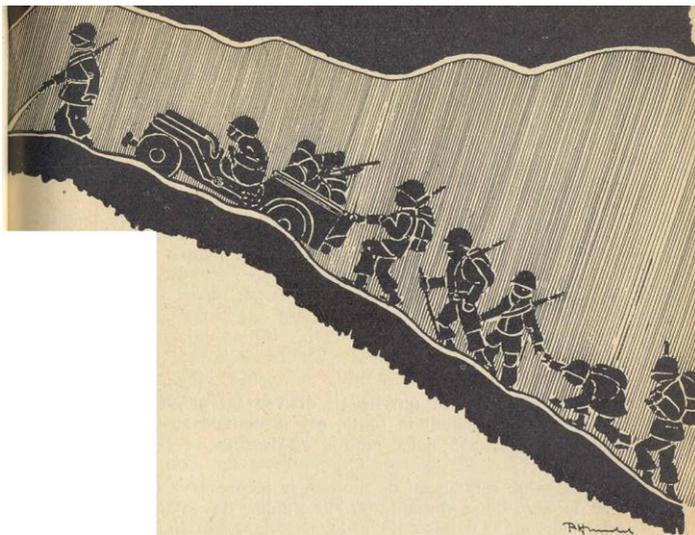
Aussi philosophiquement que des bœufs à la charrue nous encaissons la pluie battante en nous demandant si l'ordre de partir arrivera jamais. Vers 18 heures enfin, un agent de liaison nous fait savoir que nous pouvons démarrer. Où allons-nous exactement? Nul ne le sait. Des jalonneurs ont dû être laissés aux carrefours pour nous aiguiller.

En principe, notre colonne doit progresser sur le flanc de la montagne qui domine la vallée à l'Ouest, jusqu'à ce que, parvenus aux débouchés, nous ayons des vues sur le Tholy.

Suivi de « Rouiba » conduite par Bonthoux, le peloton colonne par un, s'étire sur le chemin caillouteux aveuglé par l'obscurité et la pluie qui arrive par rafales.

Depuis de longues minutes, nous avançons en silence en essayant de voir où nous posons les pieds. Est ce encore loin? Nul ne le sait.

Soudain, quelqu'un crie: « On est à un carrefour ». Effectivement, je finis par deviner un chemin croisant le nôtre. Pas de jalonneur ! C'est donc qu'il faut aller tout droit. La marche reprend. Nous n'avons pas fait 200 mètres que Labanhie qui est en serre-file crie « Halte ».



Nous nous sommes trompés de chemin. C'est ce que nous apprend le distingué bipède dénommé jalonneur qui, au lieu de rester au carrefour, avait préféré mettre sa précieuse personne à l'abri de l'humidité en se réfugiant à l'intérieur d'une maison. Fort heureusement pour nous, les pétarades indiscretes du moteur de « Rouiba » parvenues jusqu'aux oreilles de notre éphèbe l'avaient rappelé à son devoir.

En termes Spahis les plus châtiés, nous nous chargeons de lui dire ce que nous pensons de lui.

Il faut maintenant faire demi-tour. Pour la colonne à pieds parfaitement disciplinée, tout se passe le mieux du monde: Hélas, pour la jeep c'est une autre affaire car le chemin n'a pas deux mètres de large. Inutile de tenter une manœuvre. Il faut donc reculer jusqu'au petit carrefour... Quelques centaines de mètres en marche arrière dans une obscurité totale.

Le conducteur ne peut voir la route. C'est à peine si à pied on la devine à deux mètres. Si seulement on pouvait allumer une lampe électrique, il y en aurait pour trois minutes.

Tant pis, il faut en sortir. Vidal hurle des commandements classiques à Bonthoux

- Arrière!
- A droite!
- Redressez!
- Stop!

Cinquante mètres sont ainsi parcourus. Derrière la jeep, Marie observant la manœuvre crie:

- C'est bon! Allez-y!
- De nouveaux ordres fusent:
- Arrière!
 - Attention!
 - Stop!

Trop tard! Ce qui devait arriver est arrivé; la roue arrière droite, lâchant la route, est suspendue au-dessus d'un ruisseau coulant à deux mètres au-dessous. « Démultipliez, en avant ».

Dans un ronflement de moteur, la jeep essaye de se dégager de cette boue glissante où elle s'enlise davantage à chaque tour de roue. Le bas-côté cède sous la roue droite. Maintenant' sur ses ponts, « Rouiba » est dans une dangereuse position. Elle ne peut plus se dégager par ses propres moyens.

Tandis qu'un concert de malédictions reprend à l'intention du trop douillet jalonneur, tout le peloton est maintenant agrippé à la voiture.

- Attention! Vous y êtes?
- Oh hisse! Oh hisse! Oh hisse!
- Stop!

Nous avons gagné quelques centimètres. Mais, glissant sur le bas-côté argileux détrempé par la pluie, quelques hommes se retrouvent à plat ventre dans le ruisseau.

Un dernier effort et la jeep est remise sur, ses roues.

Plus lentement que tout à l'heure, la voiture poursuit sa marche arrière, Voici enfin le carrefour et la bonne direction. La progression reprend en silence. Les heures passent. Quand donc serons-nous arrivés au terme de notre ascension?

La jeep suit difficilement. Aveuglé par la pluie, dans cette nuit d'encre, Bonthoux ne voit plus rien. Il faut pourtant bien qu'elle arrive. Avec mille précautions, Marie abrité dans un fossé, allume une cigarette sous son manteau. Suivant alors le chemin, les deux mains derrière le dos, il protège l'extrémité

incandescente de sa cigarette, feu rouge d'un nouveau genre, grâce auquel Bonthoux et sa jeep parviennent à suivre notre colonne.

Mouillés jusqu'à la chemise par la pluie torrentielle qui ne cesse de tomber, nous pataugeons de flaques en flaques sans essayer de les éviter puisque maintenant nos souliers ont à leur tour une abondante réserve d'eau.

Il y aura bien quelque ferme où nous pourrions nous sécher et manger un peu puisque nous avons la chance d'être peloton réservé.

Effectivement, nous passons à côté de bâtiments silencieux et obscurs. Un planton est là. Nous ne sommes plus loin maintenant du P.C. de l'escadron. Le repos est proche.

Hélas! Trois fois hélas! Le Lieutenant de Vaublanc nous apprend que le 1^{er} peloton, parti avant nous, n'est pas encore arrivé. Il se sera égaré. Rien d'étonnant dans cette nuit d'encre. Notre jeune jalonneur l'aura laissé s'aiguiller sur la mauvaise direction. Nous savons pour nous ce que cela signifie. Il faudra remplacer sur les positions qui leur étaient destinées, nos camarades défailants.

Adieu feu sympathique .et soupe chaude !... Et la marche reprend... Dans une ferme délabrée et sale, nous trouvons le P.C. du peloton Sauvebeuf. Les postes sont en avant.

L'un est juché au sommet d'une carrière à 300 mètres de là. L'Aspirant Chevalier qui procède à la relève avec l'Adjudant-chef Vidal met près d'une heure pour l'atteindre, tant la nuit est obscure.

L'autre poste est installé dans une maison démolie par l'artillerie ennemie. De là, on a dans la journée, paraît-il, des vues magnifiques sur les positions allemandes du Tholy. Mais, en contrepartie, il n'y a aucune possibilité de sortir, dès que le jour est levé car l'ennemi intervient systématiquement sur la maison qui a déjà subi plusieurs bombardements. Bien entendu, il est impossible de faire du feu, c'est dire que les gars trempés jusqu'aux os resteront mouillés pendant 24 heures. Avec l'Adjudant-chef Vidal, il y a là : le Maréchal des Logis Marie et seize hommes; quatre mitrailleuses à servir.

La relève des pièces a lieu à tâtons. Cependant les consignes se passent très sérieusement.

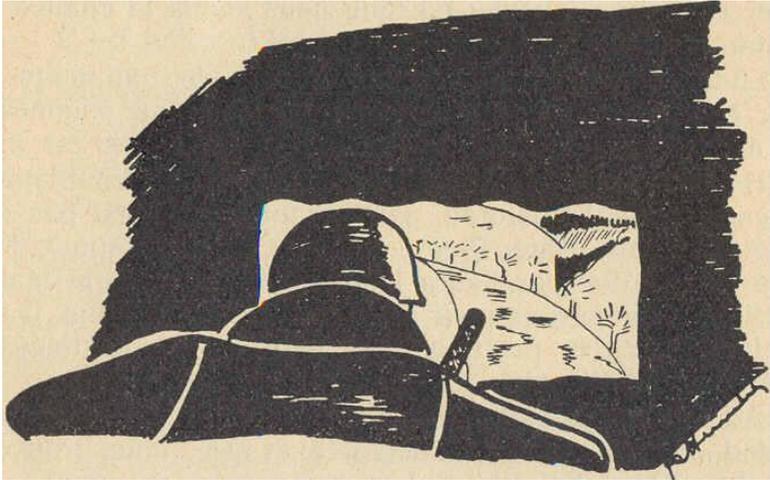
« Devant toi, tu as une pente boisée avec un petit chemin. C'est lui surtout qu'il faut surveiller. »

« Mais je ne vois rien. Tout est noir! »

« Ça ne fait rien. Je vais diriger ton canon dans la bonne direction. Voilà!... On a placé des fils avec des boîtes de conserve. Si tu entends du bruit, lâche une rafale! »

Que faire de mieux en effet... !

Et maintenant, tout heureux de l'aubaine, nos camarades du 3^{ème} escadron sont partis. A mi-voix, on appelle: « Godet où es-tu? Je me suis perdu! » Plus loin: ya mon Lieutenant, ci toi; jami j'y serons trouvi l'Brigadi ». Vingt fois, on se heurte au même mur, on manque de passer au travers du plancher



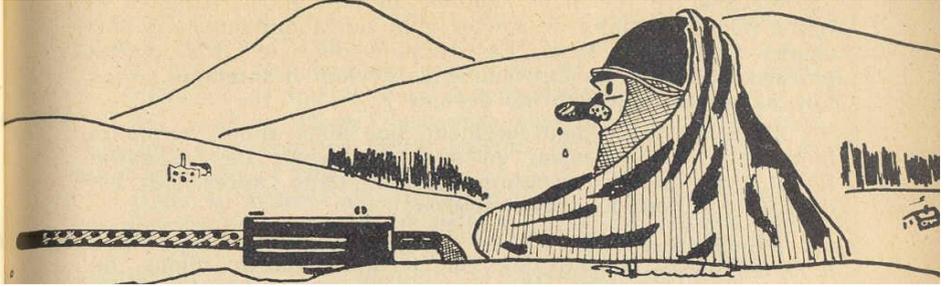
Poste de guet au Tholy

Il est minuit maintenant. Tout est à peu près rentré dans l'ordre. Mais à la carrière, dans la maison démolie enveloppés dans leurs couvertures mouillées, les hommes grelottent de froid. Il ne peut être question de se changer ni de se sécher.

Certains malins ont déniché des boîtes de carton de rations américaines. Un peu de foin au fond et voilà des pantoufles un peu embarrassantes mais chaudes pourtant.

Les heures s'égrainent lentement. Personne ne peut dormir. On marche pour se réchauffer tandis qu'à la pièce, anxieux, le doigt sur la détente, le factionnaire sonde le trou noir qu'il a devant lui, en essayant de se faire une idée de la configuration du terrain où pourra tout à l'heure surgir l'ennemi. Mais lentement, l'aube se lève découvrant le Tholy et sa vallée.

La neige a. maintenant remplacé la pluie. C'est plus gai mais quelle complication supplémentaire pour nos liaisons. Au flanc de la montagne déjà toute blanche, les silhouettes vont se découper admirablement aux yeux des observateurs ennemis.



Tholy 1944 : Un spahi à sa pièce

En attendant, puisqu'on commence à y voir, s'il n'est pas possible de se sécher, au moins pourra-t-on se restaurer de quelques boîtes de rations...

Dans quel triste état se trouve la maison! Le toit est éventré en trois endroits par des obus qui sont allés éclater dans la cave; les murs sont percés sur deux façades.

Dans les embrasures des fenêtres et des portes, les hommes sont aux aguets. Il flotte dans l'air une indéfinissable impression d'isolement d'hostilité. Ces portes barricadées, ces matelas devant les ouvertures, tout contribue à nous rappeler de façon saisissante l'ambiance qui se dégage du fameux tableau de Neuville.

Et cette ferme en ruines qu'habitait jadis une famille de dix enfants contrainte de fuir sous le bombardement, ne sera plus désormais pour nous que la maison des « Dernières cartouches ».

La Libération du Tholy et de Gérardmer par le 2^{ème} Escadron.

Dans la nuit du 14 Novembre, en direction du Tholy, l'horizon est embrasé par des incendies. Des civils de tous âges qui passent les lignes au risque de se faire tuer, déclarent que ce sont les Allemands qui mettent le feu à toutes les fermes et cela sans prévenir au préalable les habitants

Ceux-ci se réveillent soudain au milieu des flammes et ont à peine le temps de sauver leur vie, abandonnant à l'incendie tous leurs biens. La situation des vieillards et des infirmes qui n'ont pu être emmenés devient dramatique; sans toit, sans pain, que vont-ils devenir ?

Il est probable, heureusement, que nous allons reprendre bientôt notre mouvement en avant. L'arrivée de l'escadron Ronot, venu relever l'escadron Vaublanc dans l'après-midi, est de nature à nous le laisser espérer.

La neige qui tombe sans interruption rendra les opérations difficiles, surtout dans un terrain farci de mines, où chaque pas risque de provoquer une catastrophe. Comment déceler un engin de mort sous cet épais tapis blanc ?

Dans la matinée du 15, suivant un ordre reçu au cours de la nuit, le 2^{ème} escadron exécute une manœuvre destinée à s'emparer du Tholy, appuyé sur la route par l'éclairage du peloton Bonnafont deux T.D. et des F.F.I.

Après s'être heurté à un pont coupé, le peloton du 3^{ème} escadron arrive en vue du village en même temps que le peloton Panel qui a progressé à sa gauche, appuyé par une patrouille à pied aux ordres du Lieutenant Ducos. La progression est très lente, car les automitrailleuses sont précédées par quelques hommes du Génie qui retire les mines anti-char cachées sous la neige.

Les blindés sont arrêtés à plusieurs reprises par des abattis. Cependant, à 12H15, le peloton Panel a atteint l'entrée du Tholy; jusqu'à présent, aucune réaction ennemie ne s'est manifestée, bien que les Boches soient signalés au Château.

Au cours des précédents engagements, le Spahi Cecillio Iberra et le Brigadier Joseph Garcia sont blessés pendant les reconnaissances sur le Tholy. La fromagerie, reconnue occupée deux jours auparavant, semble avoir été évacuée.

Le Lieutenant Ducos décide de s'en assurer. Suivi de sa patrouille, il se dirige alors vers les bâtiments que les Allemands avaient su transformer en blockhaus.

Au moment où la patrouille atteint son objectif, le Maréchal des Logis Joannet, qui suit l'Officier, pose malencontreusement le pied sur une mine dissimulée dans la neige.

Il est tué sur le coup, tandis que le Lieutenant Ducos est grièvement blessé ainsi qu'un Sapeur. Malgré le dévouement admirable des équipes du Génie, les abattis et les mines continuent à entraver notre progression.

Cependant, après avoir traversé le Tholy, vers 15H00, le peloton Panel est poussé jusqu'au carrefour de Préchamp.

Au Nord, la liaison est prise avec les Américains. Quant aux éléments du Sud, ils sont encore assez loin.

Regroupé au Tholy, l'escadron parvient à s'installer tant bien que mal dans les rares maisons qu'ont pu épargner le bombardement et l'incendie.

Dans la matinée du 16, au moment où il s'apprêtait à reprendre son mouvement, le peloton Panel est attaqué. Après avoir essayé de poursuivre sa mission coûte que coûte, le Lieutenant Panel est contraint de regrouper son peloton afin de faire face à la menace ennemie. Les F.F.I. demandent du renfort, le Capitaine Ronot pousse le reste de ses pelotons à pied. L'intervention est suffisamment rapide pour éviter aux F.F.I. de perdre pied. Fort heureusement aussi, vers 10H00, les éléments amis descendant les pentes de Tête Luc sur la droite obligent l'ennemi à décrocher. Peu de temps après, le carrefour est pris sous un violent bombardement de mortiers. Le Brigadier Meandre est tué dans sa tourelle et le Brigadier de Quatrebarbes mortellement blessé.

Le Capitaine donne l'ordre au peloton Panel de dégager le carrefour et de se mettre à l'abri. Dans l'après-midi, le carrefour est réoccupé par nos éléments qui s'y installent pour la nuit.

Dans l'après-midi du 17, l'escadron Ronot reprend sa progression vers Gérardmer en se heurtant à une série de mines et d'abattis. Après bien des difficultés, le Beillard est atteint vers 18H00. Les mines nous empêchent de pousser plus loin.

Au début de l'après-midi, le Maréchal des Logis Paté est envoyé avec sa patrouille aux Basses-Beillard. Après avoir enlevé encore des abattis, d'autres éléments atteignent La Blanchisserie.

Le 19, dès le matin, renforcé de deux compagnies du Bataillon de Franche-Comté, d'un T.D. et d'une équipe de déminage, l'escadron Ronot pousse vers Gérardmer.

Abandonnant la route qui passe au Nord du Lac où les abattis succèdent aux entonnoirs et aux mines, l'escadron porte son effort sur la piste de Remberchamp, au Sud. Avec sa patrouille, le Maréchal des Logis Paté entre le premier dans Gérardmer, il est 11H45.

Aiguillonné par le Capitaine, le Génie en met un coup. Aides par les Spahis et les civils, nos sapeurs déblayent la route rapidement.

Il est 13H30 quand l'escadron entre dans Gérardmer au milieu de l'enthousiasme délirant d'une population bien éprouvée pourtant, puisque 80 pour cent des immeubles ont été incendiés ou détruits.

LA LUTTE POUR LES CRETES

Avec le 3^{ème} Escadron, premiers contacts sur Longemer.

Depuis trois jours, une grande lueur rouge tremble, la nuit, sur le ciel de Gérardmer. Si les Allemands allument des incendies, c'est qu'ils sentent qu'ils ne peuvent plus se maintenir dans la région, l'heure de leur décrochage est proche, proche aussi l'heure où nous aurons à courir sur leurs traces. Elle vient si brusquement cette heure, en ce matin du 20 Novembre, qu'il est impossible de prévenir le Lieutenant de Sauvebeuf et l'Aspirant Chevalier partis faire une course à Epinal. Leur absence ne durera pas deux heures et à leur retour ils ne trouveront plus que des civils en train de chercher des rations américaines oubliées. L'escadron a en effet démarré à une allure record; alerté à 10 heures, il arrive à midi à Gérardmer, à 40 kilomètres de là. Gérardmer, ville martyre, encore fumante des immenses brasiers systématiquement allumés par les S.S., charmante ville d'eau dont le lac est le seul vestige intact de sa beauté tant renommée. Village et châteaux, hôtels et casinos, ne sont plus que des monceaux de pierres, car tout ce qui n'a pas brûlé a sauté. Voici, çà et là, quelques maisons qui subsistent. Qu'on ne s'y fie pas, généralement une bombe à retardement est placée dans la cave. Toute la population qui a refusé de partir est massée dans les quelques maisons épargnées où l'on couche à sept par chambre. Seules, restent les femmes, les enfants et les vieillards. Tous les hommes jusqu'à l'âge de 50 ans ont été emmenés par les Allemands, beaucoup ne reviendront plus.

Est-il rien de plus touchant que l'accueil de ces Géromains qui trouvent le courage de nous acclamer, de rire et de chanter avec nous devant les cendres de leurs maisons, plaisantant leur détresse et regrettant de ne rien avoir à nous offrir.

Cette première vision de Gérardmer n'est que fugitive, nous ne faisons que traverser les ruines pour rejoindre le 2^{ème} escadron que nous avons mission de dépasser. La route de la Schlucht, après Gérardmer, passe à Xonrupt, Longemer et Retourner. Une rivière fait communiquer cette série de lacs.

Nous retrouvons le peloton Panel du 2ème escadron à Xonrupt où il est en train de se faire arroser par de gros mortiers allemands qui viennent on ne sait d'où.

Le peloton Buzonnière a pour mission de rechercher la liaison avec les F.F.I. dans les bois au-dessus de Xonrupt, et le peloton Sauvebeuf de poursuivre la reconnaissance en direction de Longemer avec l'aide d'une équipe du génie commandé par le Sergent Meylach. Le peloton Panel n'avait pu s'engager sur la grand-route encore coupée, mais un pont oublié par les Allemands nous permet de passer la rivière et de prendre pied sur cette route où la progression doit être beaucoup plus facile. « Berneuse », avec le Maréchal des Logis Rubio ouvre la marche, suivie de près par le half-track du génie. Derrière, viennent « Belliqueuse », « Bestiaire » et les autres véhicules du 1^{er} peloton. La route est très minée; de fréquents barrages nous obligent à une avance très prudente, d'autant plus que ces barrages, sont cachés sous les plâtras des maisons sautées, et difficiles à déceler. Meylach et deux ou trois démineurs marchent devant l'automitrailleuse en tête et à coups de poignards et de baïonnettes s'assurent de la sécurité de la route. Il est 14H00, il fait un temps magnifique, le pays est ravissant, l'ennemi invisible et muet, Cette marche d'approche prend l'aspect d'une promenade fort paisible, il suffit de voir, marchant tranquillement derrière le half-track, le Lieutenant de Sauvebeuf et le Maréchal des Logis Cazaux qui font des pronostics sur l'endroit où ils passeront la nuit. Xonrupt est passé, puis la route des Fies. On arrive à hauteur du bois des Brochottes puis à ce qui était les premières maisons de Longemer. Déjà on aperçoit sur notre droite le lac de Longemer, on voit, à un kilomètre devant, le coude de la route qui tourne pour s'engager sous un épais bois de sapins longeant le lac. Mais « Berneuse » s'arrête devant une barricade de moellons, de pierres et de poutres qui, non seulement barre la route mais continue de part et d'autre sur une assez grande longueur. Le sergent Meylach vérifie si la barricade n'est pas minée, mais elle est trop importante pour être franchie par une automitrailleuse. Il faut la contourner. Le Lieutenant de Sauvebeuf l'a rejoint et tous deux se dirigent vers le Bois des Brochottes pour voir si la prairie peut supporter les automitrailleuses et si la barricade à côté du bois peut être facilement détruite. Cazaux, lui, a découvert un canapé rouge au sommet de la barricade et ameuté tout le monde avec sa trouvaille. Le Lieutenant et Meylach sont à la lisière du bois, le terrain semble bon. Essayons avec la première automitrailleuse. Le Lieutenant ouvre la bouche pour appeler Rubio et c'est alors que le drame commence.

Un coup de canon déclenche un feu d'enfer. De toutes parts, ce ne sont que claquements, sifflements, éclatements. Le canon anti-char vise « Berneuse » et Rubio l'a repéré du premier coup. Carbonnel, son tireur, un peu énervé tire trop vite et trop bas. Au deuxième coup, il en est tout près, le troisième sera sûrement le bon; vite le canon est chargé, mais il ne tirera pas car l'automitrailleuse est frappée à mort, un obus la traverse de part en part. Carbonnel est atteint mortellement, le radio Boussoum a de nombreuses contusions, l'automitrailleuse ne répond plus. D'un bond, les trois membres de l'équipage, indemnes, l'évacuent sous le feu. Derrière « Berneuse », le half-track du Génie a déjà reçu aussi un coup de canon de l'Allemand qui prend la route en enfilade.

Au déclenchement du feu, le Maréchal des Logis Cazaux a quitté son canapé et, sans oublier sa canne, s'est précipité sur « Belliqueuse II », son automitrailleuse, juste à temps pour tirer deux coups et recevoir un obus sur le devant de l'automitrailleuse. Le demi-arbre avant est fichu. Le conducteur, voulant sortir la voiture de là, veut manœuvrer; l'automitrailleuse glisse sur le bas-côté. Impossible de bouger !- On est obligé de l'évacuer; sa position l'empêchant de tirer. « Bestiaire » aussi, l'automitrailleuse du chef de peloton, est touchée par ce maudit canon, un obus la traverse de côté, détruisant le poste radio, mais sans abîmer le moteur, l'équipage est indemne. « Qu'est-ce qu'on fait, demande Esplat, le conducteur. - On attend le Lieutenant, dit Moreau, le tireur.- « Ça va », répond le radio dont les cheveux se sont dressés sur la tête au moment du choc de l'obus mais à qui le fait de tirer a vite rendu son sang-froid. D'ailleurs, le canon s'est tu ; « Belfort » avec son 75 qui, entendant la bagarre, s'est avancé à la rescousse, l'a réduit au silence. Quant au Lieutenant que nous avons laissé à l'entrée du bois avec Meylach, il ne tarde pas à rejoindre « Bestiaire ». Après s'être abrité derrière un arbre pendant quelques secondes pour essayer de comprendre la situation, il s'est rendu compte que des balles traçantes passaient tout près de lui et après avoir crié à Meylach de le suivre, il s'est rué vers la route où les débris des maisons qui avaient aidé à faire la barricade offraient un abri provisoire. Là, il a rallié les gens du Génie et de « Belliqueuse » et les a renvoyés vers l'arrière. C'est au moment où il atteint « Bestiaire » qu'il se rend compte de l'absence du Sergent Meylach; « Belfort » et « Bestiaire » se replient lentement jusqu'à être à l'abri des coups éventuels. Le Capitaine vient d'arriver. On lui rend compte immédiatement que la mission de rechercher le contact a été remplie et que ce contact est assez précis.



Repos au Tholy avec le 4^{ème} Escadron

Puis, examinant les dégâts, il décide de tout faire pour ramener « Belliqueuse ».

A la tombée de la nuit, une patrouille à pied se rend avec l'Aspirant Chevallier à la hauteur de l'automitrailleuse qui se trouve à 15 mètres de la barricade. « Belfort », en marche arrière, et centimètre par centimètre pour ne pas faire de bruit, arrive à distance de remorquage. Douat est au volant de l'automitrailleuse. Malheureusement, un poteau télégraphique empêche la prise en remorque; il faut que l'automitrailleuse sorte toute seule. Le moteur tourne, l'embrayage répond et Cazaux la laisse glisser en bas du remblai de la route. Tant bien que mal, elle tourne et « Belfort » la tire de là dans un bruit que les spectateurs jugent infernal.

La réaction ennemie est nulle, cependant. Encouragés par ce succès, on décide d'aller jusqu'à la barricade chercher Carbonnel et voir ce qu'est devenu Meylach. Rubio et son conducteur Salies s'offrent pour cette mission dangereuse, Aguerra les accompagne avec Dine Bouziane. Ils trouvent Meylach à proximité de « Berneuse », très grièvement blessé et le ramènent ainsi que le corps de Carbonnel resté dans l'automitrailleuse, mort à son poste de tir. Meylach souffre beaucoup, il a cinq balles dans le ventre. Transporté de suite à l'hôpital et opéré sur le champ, il ne pourra résister à sa terrible blessure et mourra dans la nuit.

Derrière, vient Basques dont l'équipe a mis le 57 en batterie en un temps record. Lui aussi a contribué à faire taire le canon boche. Les démineurs nous rejoignent; ils sont passés par le bois des Brochottes et ont fait prisonniers un poste de trois Allemands qui tiraient à la mitrailleuse sur la route.

Le 3^{ème} peloton est arrivé sur les lieux le premier et s'installe pour la nuit dans une scierie à proximité du carrefour de la route des Fies. Le lendemain matin, cette position étant en pleine vue du bois des Brochottes, il se mettra en position un peu en arrière et inaugurera les caves de l'hôtel de la Roche du Page.

25 Novembre. - Le Spahi Graffagnino, du 2^{ème} Escadron, se tue en moto.

Au Tholy, le 4^{ème} Escadron attend d'être engagé.

Notre séjour à Remiremont n'est pas appelé à se prolonger maintenant que notre front s'est porté plus à l'Est. En effet, le lendemain, nous quittons nos cantonnements, Une fois de plus, il pleut à torrents.

Fort heureusement, nous ne partons pas en reconnaissance. Pour l'instant, il s'agit de « marcher la route », en direction du Tholy où nous devons nous installer en attendant de pouvoir être engagés.

Le cantonnement d'un escadron dans ce village détruit aux quatre cinquièmes n'est pas une petite affaire. Dans une cité ouvrière minuscule, les locataires se compressent pour nous héberger.

L'installation est sommaire, mais nous ne nous plaignons pas car nous aurions pu être contraints de camper au milieu des ruines. Dans le logement où, fraternellement, je partage encore une fois un matelas avec l'ami Vidal, nous avons été accueillis par un ménage d'ouvriers; les braves gens s'excusent de ne pouvoir nous offrir plus de confort « mais demain, disent-ils, nous aurons enterré notre gosse. Son lit sera libre ».

C'est ainsi que nous apprenons incidemment qu'un de leurs enfants a été tué par une mitrailleuse allemande et un autre grièvement blessé alors qu'ils essayaient de rejoindre nos lignes lors de l'incendie du village.

Le courage stoïque de ces malheureux parents est admirable. Le père a fait de ses mains la bière dans laquelle repose le corps. C'est notre Dodge qui servira de corbillard demain.

Et maintenant, il s'agit d'éviter de sauter bêtement sur les mines. Nous recommandons à chacun de ne pas sortir des chemins reconnus et d'éviter surtout d'aller se promener du côté de la Fromagerie dont les abords sont farcis de ces dangereux engins.

Les civils, revenus dans leurs ruines, essayent de récupérer tout ce que l'artillerie et l'incendie ont pu épargner... et la série des accidents commence : Dans l'après-midi du 25, alors que « Rostre » revenait du Syndicat, un civil saute sur une mine aux abords de la route. Au risque d'être eux-mêmes victimes de la malice teutonne, Labanhie et Albert vont chercher l'homme dans le champ. Il est grièvement blessé à la jambe. L'intervention rapide du médecin Aoudia lui permet de s'en tirer. Le 28, le Spahi Ben Halima du 3^{ème} peloton est tué par une mine anti-personnel.

Le lendemain, dans les mêmes conditions, une villageoise pose malencontreusement le pied sur l'un de ces maudits engins, Courageusement, une fois encore, Labanhie, accompagné de Vidal, va rechercher la blessée. Alors que Labanhie lui prodigue les premiers soins, elle reprend ses esprits. S'apercevant alors que son sac à main est resté au milieu du champ de mines, avec une belle inconscience, elle prie nos amis d'aller le lui rechercher.

Pensant que ce sac pouvait avoir une grosse importance, Vidal demande:

- Que contient votre sac?

- 53 francs.

- Bon! dit Labanhie, vous aurez 53 francs mais je n'irai pas chercher votre sac.

Le 30, deux civils sont encore tués par les mines près de la Fromagerie.

Dimanche, la messe a été célébrée dans l'église où plutôt dans les ruines de l'église. Les murs sont éventrés, les vitraux brisés et par le toit, en partie arraché, la pluie pénètre par rafales et s'en va claquer sur les dalles et les bancs. Pauvre église martyre! Elle a voulu pourtant prendre un air de fête. Il y a des nappes d'autel très blanches, de riches ornements. Il y a aussi des fleurs et des drapeaux tricolores qui encadrent chaque statue.

En un sermon simple mais très émouvant, le Curé, après avoir fait le panégyrique classique des « libérateurs », félicite ses paroissiens pour leur attitude courageuse pendant l'occupation. Leur rappelant l'amour qu'ils portent à la glèbe vosgienne, à leur clocher, il leur demande d'imiter leurs ancêtres qui, par trois fois, durent reconstruire leur village systématiquement détruit par la guerre.

Après la cérémonie, le peloton va retrouver nos indigènes qui fêtent l'Aïd-el-Kébir. Non sans fierté, Guertout nous présente les « méchouis» traditionnels, splendides moutons rôtis à la broche, suivant la coutume indigène.

Avec cérémonie, notre Brigadier présente aux Officiers, du bout de ses doigts gras, les morceaux de choix. Pendant ce temps, nos « morfales» du peloton se précipitent sur le méchoui.

En un clin d'œil, il ne reste plus que des carcasses. Les claquements de langues et les « M'lir » connaisseurs ravissent nos indigènes qui ont consacré de longues heures à la préparation du festin. Mais où est « Si Kaddour », notre bon soleil d'Afrique? A sa place, la neige a refait son apparition en augmentant encore le danger des mines.

Malgré que nous ayons fêté la libération du Tholy et l'Aïd-El-Kébir, la guerre est toujours là. Dans la matinée du 27, des centaines de forteresses volantes passent au-dessus des Vosges, à haute altitude se dirigeant vers l'Est. La D.C.A. allemande entre en action. Un appareil est abattu.

L'offensive de nos trois D.B. dans la plaine d'Alsace vient de remporter, un plein succès. Mulhouse a été atteint et dépassé. Strasbourg vient d'être libéré. Quant à nous, nous continuons de piétiner dans la boue vosgienne.

Nos camarades du 3^{ème} escadron appuyés par des éléments du 3^{ème} Dragons ont retrouvé le contact à quelques kilomètres de Gérardmer près de Xonrupt. Une attaque déclenchée le 26, leur coûte de lourdes pertes. L'absence d'artillerie à nos côtés entrave considérablement les opérations. Fort heureusement, Alcay est là ! Parti avec son « Rocroi », il vient de prendre le commandement de tous les obusiers M.8 du Régiment en position devant Xonrupt. Ses qualités indiscutables d'Artilleur s'affirmeront aux dépens de l'ennemi.

« Rochambeau » nous quitte aussi, car, pour compléter l'appui de feu, nos mortiers sont mis à la disposition du 3^{ème} Dragons.

Mettant à profit notre demi-repos au Tholy, Arnould se rend à Saint-Dié pour essayer de retrouver sa famille qu'il n'a pas vue depuis six ans. Il est de retour quelques heures après, complètement atterré. Sa mère a été tuée dans un bombardement. Quant à ses autres parents, il les trouve maintenant sans ressources, sans abri, car le Boche à Saint-Dié, comme ailleurs, a tout détruit avant de s'en aller...

Le 2 Décembre enfin, nous quittons le Tholy pour Gérardmer. L'aventure continue, la neige également.

Villégiature à l'hôtel de la Roche du Page.

Trois maisons calcinées, à cheval sur la route de Longemer, trois maisons où il ne reste plus que les murs extérieurs et quelques cheminées; dont les caves, petit à petit nettoyées, chauffées et meublées arrivent à prendre un caractère habitable malgré les plafonds ne retenant l'eau que très relativement. Non loin de là, se dresse la Roche du Page, constituant un très bon observatoire face au bois des Brochottes d'où l'on découvre, les bordant à sa gauche, la vallée des Fies, et à sa droite l'Envers des Fies avec sa maison forestière et le chemin menant à la petite agglomération groupée autour de la maison forestière Bellebriette, puis la grande croupe boisée qui surplombe les lacs de Longemer, monte rapidement jusqu'au col de la Schlucht. Le lac s'étend à quelques kilomètres de nous, bien encaissé dans une cuvette que les pins ferment de tous côtés, dont la couleur, chaque jour changeante, suit fidèlement les variations du temps. Du bleu des premières journées, elle passe au gris triste qui est la conséquence de la neige qui commence à tomber vers le 24 ou 25.

Le reste de l'escadron est à Gérardmer; le P.H.R. et le peloton Bonnafont ont élu cantonnement à l'hôtel Bellevue. Le 2^{ème} peloton est rassemblé dans quelques maisons moitié fermes, moitié habitations bourgeoises, tandis que le 1^{er} peloton et l'échelon sont dispersés autour de l'église. La population est fort accueillante, tout le monde se montre très compréhensif quant à nos désirs; de nombreuses amitiés se forment au coin du feu. Certes la vie à l'hôtel de la Roche du Page est moins agréable. Les bombardements de mortiers sont quotidiens et parfois terriblement précis.

Le 21 Novembre, Ollier du peloton Bonnafont est blessé à sa pièce d'un éclat au ventre.

L'Adjudant Falcou, Montès et le Brigadier Vigier se précipitent pour le ramasser, lorsque qu'une nouvelle arrivée les projette à terre. L'Adjudant est blessé au genou. Montès au nez et Vigier dans le dos. Le Brigadier Forner qui, juché sur l'automitrailleuse rendait compte par radio de ce bombardement, reçoit trois éclats dans le ventre, il mourra peu de temps après. Pour riposter à ces bombardements, le Colonel a monté un groupement de M.8 qui harcèle jour et nuit le bois des Brochattes, les Fies et la route de la Schlucht. De la Roche du Page, on règle le tir. Bientôt des mortiers des Dragons et du 2^{ème} escadron de chez nous viendront profiter de ce masque remarquable pour tirer à faible distance sur les postes ennemis.

Ceux-ci sont bien connus; ils ont été repérés, et leurs positions ont été plusieurs fois vérifiées par les patrouilles à pied que nous envoyons journellement ainsi que le 3^{ème} Dragons. C'est Heintzy, du peloton Bonnafont qui, le premier soir, le 20, va reconnaître les Brochottes. C'est le Brigadier-chef Servolles qui, après une patrouille particulièrement osée, surprend quatre Allemands et les ramène prisonniers; c'est le Chef Basques qui va reconnaître les hauteurs du bois, à l'ouest du lac; le Spahi Galarsa qui fait partir une mine anti-personnel et passe au travers des éclats. Par deux fois, le peloton Bonnafont s'engagera avec les automitrailleuses sur la route des Fies. La première fois, le 2 Décembre, il est arrêté par une barricade importante, défendue par des armes automatiques ennemies. Une certaine circulation est observée autour de l'Envers des Fies. Au crépuscule, Maurice amène « Bouvines » à bonne portée et enregistre plusieurs obus en plein dans la maison. Une deuxième fois, il participe à une action montée par le 3^{ème} Dragons contre l'Envers des Fies. Malheureusement, la barricade est toujours défendue.

Un Sapeur est tué en voulant la démolir, un autre est blessé. Quant aux Dragons, ils sont très violemment accrochés sur un glacis dont ils ne peuvent bouger, le brouillard qui les cachait s'étant levé d'un seul coup.

Le Capitaine qui les commande est tué; blessé le Lieutenant qui le remplace, blessé le docteur qui veut le soigner. Le peloton de chars du Lieutenant Magdelain est envoyé pour les dégager, et, en fin de journée, ils réussissent à revenir.

Toutes les nuits, nous sommes visités par une jeep américaine qui fait 20 kilomètres pour venir prendre liaison. Ce seul chiffre est éloquent sur la valeur numérique des forces alliées dans le secteur. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'attitude relativement peu offensive à laquelle nous sommes réduits depuis le 20 Novembre.

Ceci, toutefois, ne va pas durer. Le 1^{er} Décembre, une recrudescence du tir ennemi est enregistrée un peu partout, aussi bien en mortiers qu'en mitrailleuses. Le Colonel Lecoq l'interprète comme un indice de repli allemand. Dès le 2, toutes les troupes françaises sont envoyées en avant. Le moral est bon. Chacun est fatigué de ces dix jours où les Boches nous ont contraints à rester dans des trous. D'autre part, le temps s'écoule, et chaque jour qui passe rend plus difficile la tâche de franchir la Schlucht. Il ne neige pas, il fait même un soleil qui, bien que ressemblant de très loin à celui d'Austerlitz, jette une note d'optimisme dans tous les cœurs.

PERTES SUBIES DURANT LA PERIODE DU 1^{er} AU 30 NOVEMBRE 1944.

1. - TUÉS ET BLESSÉS MORTS A L'HÔPITAL

GUYON Maurice. 3^{ème} Esc. Aspt. Tué le 3-11-44 à La Forge.

Inhumé à Rupt sur Moselle.

CABON Joseph. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 3-11-44 à Cens la Ville.

Inhumé à Rupt sur Moselle.

ALEPEE Alphonse. 1^{er} Esc. Brig-Ch. Tué le 4-11-44 au Haut du Tôt (cote 753).

Inhumé à Rupt sur Moselle.

JOANNET André. 2^{ème} Esc. M.d.L. Tué le 15-11-44 à Le Tholy.

Inhumé à Rupt sur-Moselle.

MEAUDRE Adrien. 2^{ème} Esc. Brig. Tué le 16-11-44 au Tholy.

Inhumé à Rupt-sur-Moselle.

CARBONNEL Sauveur. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 20-11-44 à Xonrupt

Inhumé à Rupt-sur-Moselle.

QUATREBARBES Foulques de. 2^{ème} Esc. Brig. Tué le 17-11-44 au Tholy.

Inhumé à Remiremont.

FORNER Jean Estève. 3^{ème} Esc. Brig. Tué le 22-11-44 à Xonrupt.
Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
BEN HALIMA A.E.K. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 28-11-44 au Tholy.
Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
GRAFFAGNINO Joachim. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 25-11-44 à Gérardmer.
Inhumé à Rupt-sur-Moselle.

II. – BLESSÉS

PADILLA Antoine. 4^{ème} Esc. Adj-Ch. Blessé le 1-11-44 au Haut du Tôt.
URENA Manuel. 3^{ème} Esc. M.D.L.-Ch. Blessé le 3-11-44 à La Forge
DUNAND Maurice. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
LANGLAIS Bernard. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
SNP. Ben AMEUR A.EK 3^{ème} Esc. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
BAULERET Gabriel. 3^{ème} Esc. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
LAVAUCOUPET Jean de. 3^{ème} Esc. Brig-Ch. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
SNP. DINE Mohamed. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
NERVAL Robert. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
LEUSSE Charles de. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 3-11-44 à La Forge.
HETUIN Gustave. 1^{er} Esc. M.D.L. Blessé le 3-11-44 au Col du Bonhomme.
SACRE Emile. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 3-11-44 au Col du Haut du Tôt.
CANO Jean. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 13-11-44 à Rochesson.
DAL y Georges. 2^{ème} Esc. M.D.L. Blessé le 1-11-44 à Sapois.
LALANDE Auguste. 1^{er} Esc. M.D.L. Blessé le 4-11-44 au Haut du Tôt.
GARCIA Joseph. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 5-11-44 à La Forge.
IBERRA Cecillio. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 5-11-44 à La Forge.
BENARD Georges. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 4-11-44 à La Forge
DUCOS René. 2^{ème} Esc. Lieut. Blessé le 15-11-44 au Tholy.
FALCOU Louis. 3^{ème} Esc. Adj. Blessé le 21-11-44 à Xonrupt.
OLLIER Albert. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 21-11-44 à Xonrupt.
MONTES Roger. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 21-11-44 à Xonrupt.
VIGIER Michel. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 21-11-44 à Xonrupt.
BOUSSOUM Armand. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 20-11-44 à Longemer.
MOREAU Jean-Claude. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 20-11-44 à Longemer.
ARNAUD Charles. 2^{ème} Esc. M.D.L. Blessé le 4-11-44 à Sapois.
AZORIN Joseph. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 25-11-44 à Gérardmer.

ZIMMERMANN Gaston. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 17-11-44 au Tholy.
BERTEL François. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 7-11-44 à Remiremont.
HAMROUNI Mahmoud. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 14-11-44 à Julienrupt.

Vers la Schlucht, avec le 3ème Escadron.

C'est au peloton Sauvebeuf qu'échoit la mission d'aller tâter la barricade de Longemer et la corne du bois des Brochottes. Une forte patrouille à pied part en suivant la vallée tandis que « Belliqueuse » avec le Maréchal des Logis Cazaux progresse prudemment sur la route sans perdre la patrouille de vue. Silence complet. « Belliqueuse » n'est plus qu'à 1 kilomètre de la barricade et des restes de « Berneuse ». Soudain, une explosion se produit près de l'automitrailleuse qui accuse nettement le coup. « Belliqueuse » avait presque entièrement traversé un barrage de ces mines allongées R.M.I. 43, lorsque sa roue avant passa sur l'une d'elles. Tous les occupants sont plus ou moins blessés. Douat et Navasa sortent les deux premiers, très choqués, courant dans la prairie sans savoir où ils vont : Le premier a de nombreux éclats dans la jambe, et l'autre une petite blessure à la tête. Puis le Maréchal des Logis Cazaux se laisse tomber de la tourelle et glisse sur le bas côté de la route. Il a une jambe cassée mais ne se plaint pas et ne se préoccupe que du radio Husson qui, lui, ne peut sortir de la voiture en train de prendre feu. L'Aspirant Chevallier arrive- à temps pour maîtriser l'incendie, et aidé .du Lieutenant, dégage Husson, qui a la jambe droite broyée. Les premiers soins sont donnés sur place et une jeep évacue les blessés. Les Allemands, avant de partir, sont revenus de nuit poser ce barrage en un point où nous étions déjà passés à plusieurs reprises. On ne se méfie jamais assez!

Pendant ce temps, la patrouille à pied arrive à la barricade, où elle est rejointe par un détachement de démineurs du Génie. Ceux-ci auront fort à faire car la région est infestée de mines en bois « anti-personnel » ainsi d'ailleurs que de mines anti-char. De nombreux pièges sont placés partout et de préférence aux endroits où l'on s'y attend le moins. Enfin, dernière attention des Boches, ils ont fait sauter un ponceau et la route est coupée avant le tournant du lac. On fait une timide tentative à l'intérieur des bois des Brochottes. Mais ceux-ci se révèlent un tel nid à mines que l'on décide d'y renoncer, cette patrouille n'étant pas indispensable.

Le peloton Sauvebeuf s'installe pour la nuit dans une cave à la hauteur de la barricade. Mais l'ennemi est loin, il faut le rattraper.

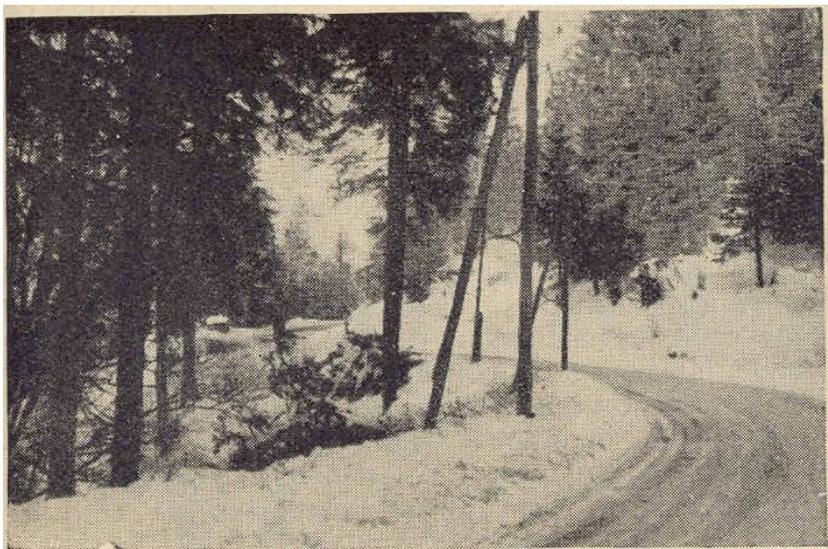
Le peloton Bonnafont et le peloton Buzonnière vont activement s'y employer.

Le lendemain, ils se transforment en pontonniers et le soir, le peloton Bonnafont peut atteindre la maison forestière de Belledriette un peu abîmée par nos tirs de Gérardmer, mais encore très habitable. Au petit jour, le Lieutenant Bonnafont fait une reconnaissance en direction de Balleveurche où vient d'arriver par la montagne un escadron de Dragons. Le chemin est étroit, très neigeux et raviné, la pente est souvent très raide. Qu'importe! il décide de s'y engager avec son peloton et les véhicules de l'escadron, en particulier le M.8 qui trouvera à Balleveurche une position de tir remarquable. Après une journée d'efforts, le peloton arrive au but. Seul, « Belfort », l'obusier du 1^{er} peloton, reste à mi-chemin, déchenillé. Son équipage passe, pour le garder, une nuit au fond des bois dont il conserve un souvenir qui n'a rien d'enchanteur.

Là-haut, ceux qui sont arrivés prennent liaison avec les Dragons. Il fait très froid et le seul logement est une ferme minuscule dont le toit est souvent à claire-voie, habitée déjà par plus de cent Dragons. Les Spahis se réfugient dans une espèce d'étable où ils trouvent une chaleur relative, qui ne les empêche pas d'oublier la saleté qui les entoure. Le lendemain, une patrouille automitrailleuse est poussée vers le Collet, le dernier carrefour avant la Schlucht, malheureusement la route est coupée et les véhicules ne peuvent passer. Ils retournent donc à Balleveurche que quittent bientôt les Dragons. Pendant plusieurs jours, au 3^{ème} peloton, on fera des tirs de M.8 sur le col, des patrouilles à pied sur la crête d'où l'on découvre toutes les positions allemandes, et surtout, on dépannera les voitures qui montent en liaison, et qui ne manquent pas de s'enliser avant d'arriver!

Si le peloton Bonnafont est arrivé le premier en vue de la Schlucht, le peloton Buzonnière, lui, atteint le premier le Collet. Les difficultés qu'il aura à surmonter seront encore plus grandes. De Longemer à Retourner, pendant trois kilomètres, tous les sapins bordant la route sont tombés réalisant un barrage que seuls peuvent concevoir ceux qui connaissent la grandeur et la force des sapins des Vosges. Cette fois-ci les Spahis se transforment en bûcherons... et en démineurs, car de nombreuses mines sont enfouies dans la neige au-dessous des branches. Le premier jour, on travaille avec le treuil du half-track et à la scie.

En fin de journée, les T.D. du 7^{ème} Chasseurs viennent améliorer le rendement. Le Génie aussi est à l'œuvre, et le Lieutenant Van Haec, fatigué de déminer suivant la méthode réglementaire, c'est-à-dire en constatant d'abord si la mine n'est pas piégée, pour gagner du temps saisit toutes les mines anti-chars à pleine main et les balance dans le fossé où elles éclatent avec fracas. Heureusement, le 4 au matin, arrive un Bulldozer et tout va changer.



Vers la Schlucht avec le Peloton Magdelain

Quelle que soit la grosseur de l'obstacle, la pelle du Bulldozer s'en joue, rien ne lui résiste et en quelques heures la route de Retournemer est libre, les Dragons qui y sont arrivés depuis deux jours recevront leur ravitaillement autrement que par le lac. Le Colonel de Segonzac est présent au déblayage du dernier arbre et remercie le Lieutenant de Buzonnière en quelques mots restés historiques.

Sept kilomètres séparent Retournemer du Collet, sept kilomètres d'une petite route praticable, peut-être, l'été, mais que les dernières chutes de neige, sans compter les nombreux barrages d'arbres et de mines rendent singulièrement difficile. Il faudra deux jours d'efforts ininterrompus au peloton Buzonnière pour prendre pied sur le Collet définitivement, le 7 au matin. Le peloton de chars Magdelain vient l'y relever. Va-t-on poursuivre l'offensive?

Vers le Valtin avec le 4^{ème} Escadron.

Après une nuit, passée à Gérardmer dans l'hôtel des Mains que nous partageons fraternellement avec le 2^{ème} escadron et d'innombrables réfugiés, dès 8 heures, le peloton se place derrière le peloton Mérode qui vient de démarrer, vers Xonrupt. Tandis que le 3^{ème} escadron est chargé de progresser vers la Schlucht, nous devons tenter d'atteindre le Valtin au pied des crêtes qui, du Bonhomme, se succèdent jusqu'à la Schlucht. Cette fois, l'ennemi nous laisse tranquille. Il a pris cependant ses précautions. La route est farcie de mines anti-char ou antipersonnel, de pièges de toutes sortes. Les barricades et les abattis se succèdent. Fort heureusement pour le peloton de tête, le soleil a fait son apparition au cours de ces derniers jours. Le dégel révèle ainsi tous les engins de mort que l'Allemand avait soigneusement enfouis dans la neige. Dans les champs avoisinants, des milliers de taches sombres disposées en quinconce sur quatre rangs signalent la présence des dangereuses « Schuh mines ».

Tandis que nos camarades du 3^{ème} peloton débloquent la route, pour nous, la grosse distraction consiste à faire sauter les mines dans les champs en contrebas. Une grosse pierre adroitement lancée sur le couvercle de la boîte apparemment inoffensive provoque l'explosion. Les plus adroits d'entre nous sont chaudement ovationnés. Loth et Rosa ont découvert quelques fûts de goudron. En les faisant rouler jusqu'à la zone dangereuse, ils provoquent l'explosion de cinq à six mines à la fois. Le jeu est passionnant.

Effrayé par le bruit, un sanglier fait son apparition. Quelqu'un tire un coup de carabine. Manqué! Mais l'animal désarmé se rue vers le champ de mines: une explosion! Il vient de sauter sur une mine. Il s'affaisse dans le champ provoquant la déflagration de deux autres mines. Blessé à mort, le sanglier se débat dans son agonie et chacun de ses soubresauts provoque de nouvelles explosions.

Le spectacle est d'autant plus impressionnant que c'est ce qui peut nous arriver à la moindre inattention. Le 3^{ème} Dragons qui progresse à pied au-dessus de la route vient d'avoir ainsi deux hommes grièvement blessés. Plus que jamais, il faudra regarder où l'on pose le pied... Avançant à une allure de tortue, vers 15H00, nos éléments de tête sont encore à deux kilomètres du col de Sourceneux ; la progression s'est faite sans incident.

Malheureusement, en quelques heures, le mauvais temps s'est mis de la partie. Sans interruption, la neige tombe maintenant à gros flocons. Tandis que nos camarades sont contraints de poursuivre le déblaiement.



Two in
and. Valtin

P. H. H. H.

À moitié aveuglés par les blanches rafales, nous n'avons qu'une solution, nous mettre à l'abri. Hélas! tout au long de la route, chaque ferme, chaque grange a été incendiée par le vandale. Il ne reste que le refuge de nos voitures, mais au bout de quelques minutes, nous avons l'impression d'être transformés



en des blocs de glace.

Le Lieutenant de Gastines sur la route du Grand Valtin

À l'approche de la nuit, fort heureusement, nous avons l'ordre de rentrer à Gérardmer. Le peloton Mérode restera seul jusqu'au matin à faire face à l'ennemi et aux intempéries.

C'est avec une joie profonde que nous retrouvons l'hôtel des Bains où nous allons passer une nuit au chaud.

Le lendemain, à 7 heures, bien reposés, le peloton quitte Gérardmer à nouveau. Nous allons relever nos infortunés camarades du 3^e peloton qui ont passé la nuit dans la tempête de neige.

Si l'on en juge par la distance parcourue jusqu'ici, nous sommes appelés à passer, à notre tour, la nuit prochaine dans la « belle nature ». Arriverons-nous à temps pour éviter au Grand-Valtin et au Valtin le sort que les Allemands ont réservé à ces malheureux villages que nous venons de traverser?

Plus que jamais il faudra être prudents car un épais tapis de neige a, de nouveau, tout recouvert.

Afin d'aller plus vite cependant, nos camarades du Génie ont cessé de faire, en permanence, usage de leurs détecteurs de mines.

Leur appareil sur l'épaule, ils avancent dans la neige en s'enfonçant jusqu'au mollet. Faisant confiance à leur flair, de temps à autre, ils promènent leur détecteur sur la route à des endroits qui ne nous semblent pas particulièrement suspects. Il n'est pas rare de les voir se baisser, dégager la neige, gratter le sol de la route et retirer une R.M.I. 43, cette dangereuse « barre de savon » susceptible de détruire une automitrailleuse.

Notre Sapeur est ainsi à la merci de son intuition. Que celle-ci le trompe et, après l'explosion, nous ne retrouverions plus grand chose de notre infortuné camarade.

C'est ce qui devait arriver peu de temps après à deux paysans. Avisant un tas de ces longues boîtes métalliques que nous avons déposées sur le bord de la route ils crurent avoir affaire à des caisses d'outils. En essayant de les fracturer, ils provoquèrent l'explosion de tout le lot. On ne retrouvera plus rien des deux corps.

Quant au peloton, son rôle consiste à assurer la protection des travailleurs, à déminer et déblayer les barricades et les abattis avec l'aide précieuse de l'Adjudant-chef Casiel et du half-track de l'échelon.

Après avoir atteint le col de Sourceneux, nous pénétrons maintenant dans la forêt que nous suivrons jusqu'au grand Valtin, sur des kilomètres. L'Allemand n'a vraiment pas regardé à la besogne. Sur des centaines de mètres, nos énormes sapins vosgiens ont été abattus sur la route. Ils sont farcis de mines en tous genres dissimulées sous la neige.

Et malheureusement, parmi elles, se trouvent en grande quantité, les mines en bois anti-personnel absolument indétectables.

Il n'y a qu'à faire confiance à la Providence !

Parfois sous la neige, au lieu de mines, nous trouvons des tracts que les Allemands ont laissés à notre intention. Les uns sont écrits en anglais, les autres en français.

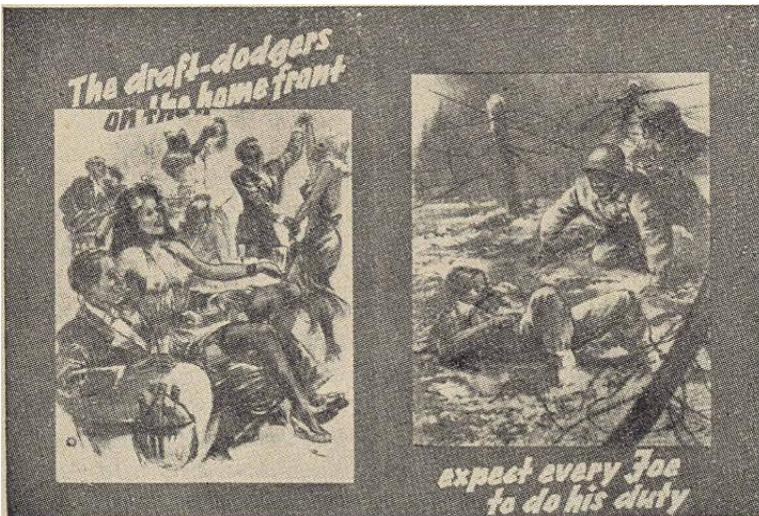
La face grimaçante de la Mort y est représentée avec cette légende :

« Le tombeau des Vosges ».

Malgré notre situation, toute cette propagande nous fait bien rire. En travaillant sans répit, le peloton progresse vers le Grand Valtin, mètre après mètre. Peut-être y parviendrons-nous pour la nuit.



Genre de prospectus que les allemands avaient laissé derrière eux dans la région du Valtin. Propagande destinée aux troupes Américaines et Françaises.



Pourvu que le village n'ait pas été incendié! Afin de m'en assurer, je pars avec une petite patrouille. En chemin, nous rencontrons les paysans du Grand Valtin qui, à force de haches et de scies, se frayent un passage au travers des abattis.

Après les effusions traditionnelles, ils se remettent au travail d'arrache-pied. Grâce à eux, nous sommes presque assurés d'atteindre le village pour la nuit.

Maintenant, la route est libre. De part et d'autre, des arbres à moitié sciés à la base, des sapins dont les pieds sont entourés du collier de pétards classiques. Fort heureusement, l'ennemi n'a pas eu le temps de parachever son œuvre et le village est intact. Au crépuscule, nos blindés atteignent enfin le Grand Valtin, prennent liaison avec le 3^{ème} Dragons qui vient de subir des pertes à la sortie du village. Sur les objectifs qui lui sont indiqués, « Rocroi » ouvre aussitôt un feu nourri.

Le contact est repris!

Compte rendu de la patrouille du 6-12-44 au village du Valtin

Nous quittons le P.C. à 14H45. Suivant la route sur 300 mètres, nous sommes sept lorsque nous obliquons vers la forêt, devant nos positions. Un vague sentier longe la lisière, mais la marche à couvert s'impose lorsque la courbe de la vallée nous découvre les positions ennemies, Encore une demi heure de progression, en tirailleurs cette fois, la gauche de la patrouille en bordure de la forêt, la droite à mi-pente. Le sol est glissant, spongieux. Un crochet pour éviter un objet suspect amène souvent un bruit sourd, des heurts métalliques, suivis d'un juron à mi-voix ou d'un ricanement étouffé. Devant nous, c'est soudain l'éclaircie, une pente blanche et abrupte que couronne, après une vaste courbe, la ligne des arbres. « Ils » sont par là-haut...

Et voici le point d'où fut repéré la veille l'observateur que nous avons pour mission... d'observer. Au pied d'un arbre un paquetage abandonné, sans doute celui du Dragon tué là, deux jours auparavant. Si l'observateur est là-haut, il se cache bien. Nous fouillons sans succès la crête à la jumelle. En contre bas, se trouve un cottage qui paraît désert. Sa position en fait un poste idéal et, rapidement, nous décidons de le visiter. Le Brigadier Clément suivi de Bonthoux d'un côté, Lombard et moi de l'autre, dévalons les quelques mètres de pente qui nous en séparent.

Un petit torrent à franchir, les deux premiers se postent derrière, Lombard et moi grimpons l'escalier de bois enneigé, et fonçons sur la porte. Lombard l'ouvre d'un coup de pied et se précipite pour explorer la partie gauche, tandis que j'enfonçe la porte de la cuisine à droite. Rien... personne. Des traces récentes et caractéristiques d'un séjour teuton. Matelas à terre, bouteilles éparpillées, conserves, cartouches, etc... Mon camarade sort tandis que je m'attarde à examiner un placard.

Du dehors, il m'avertit de prendre garde à une mine placée à quelques mètres. Je m'arrête pile et l'aperçois à mes pieds. De son côté, le Brigadier Clément contourne prudemment la petite boîte de bois, dont nous avons pu, de loin et à coups de pierres, apprécier les effets. Nous avons maintenant regagné la lisière. Il est 15 h 20. A nos pieds, le village, no man's land, que nous brûlons de visiter. Encaissé de telle sorte que l'ennemi qui le domine de trois côtés le contrôle aisément, il nous faut utiliser le lit du torrent et les ravinelements glissants que surplombe le grand coude de la route pour accéder au Valtin.

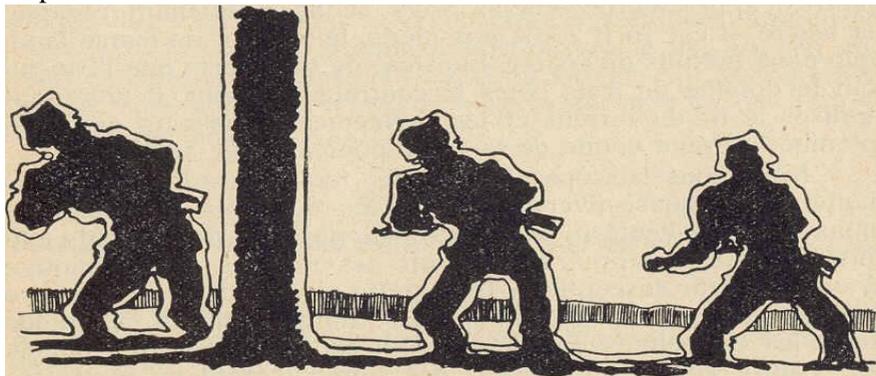
Nous nous laissons aller sur le... dos, mitrailleuse brimbalante, et ce quasi-divertissement dans de telles circonstances nous redonne l'entrain nécessaire au passage de la route qui inspirerait sûrement à cet endroit des réflexes de locomotive à un détecteur susceptible. Je regrette vivement de ne pas être kangourou et m'applique sans fausse honte à mettre mes pieds dans les empreintes de Clément qui est passé en trois bonds. De l'autre côté, le Maréchal des Logis Cazaubon et Mestre suivent des yeux nos ébats et se tiennent prêts à nous protéger d'un feu roulant de Remington. Encore 200 mètres, et voici la première maison que nous atteignons, en suivant le lit du torrent. Nous renouvelons l'opération de tout à l'heure qui, du reste, a beaucoup d'allure. Mitrailleuse au poing sur les ouvertures. Une toile de tente boche qui masque une ouverture inspire à Bonthoux des réflexions pessimistes. Soudain, le Brigadier adresse des signes à quelqu'un que je ne peux encore voir...

Avançant à l'angle de la ferme, j'aperçois une longue barbe, immédiatement suivie du curé du village dont la soutane dévale la pente avec une précipitation peu ecclésiastique. Après les premières effusions, il nous ramène à la cure où sont rassemblés les civils qui restent encore et qui habitent les caves. Il y fait assez sombre, dans la cure et sans très bien réaliser, je me sens entouré et embrassé de même que Clément et Lombard qui y prend visiblement plaisir. Mais le travail est pressant. Tandis que le Brigadier monte à l'étage supérieur en compagnie d'un civil qui va lui préciser les emplacements ennemis et que Bonthoux surveille la façade de derrière,

Lombard se poste dans une pièce dont la fenêtre embrasse les hauteurs suspectes et je me propose de tracer rapidement un croquis collationnant ces divers renseignements. Ce travail se trouve facilité du fait que M. le Curé m'offre une carte des environs.

Nous y portons les indications du garde forestier dont les récentes randonnées, jointes à sa parfaite connaissance du pays, font un indicateur précieux.

De son côté, Lombard a aperçu une fumée qui, suivant les civils, précise un emplacement de mortier dont l'activité avait déjà été signalée. Nous redescendons au rez-de-chaussée où ont surgi quelques bouteilles « qu'ils » n'ont pas eues.



A la lisière nous sommes repérés...

Dernières congratulations, promesses de revenir bientôt et définitivement nous partons. Nous sommes restés vingt-cinq minutes. Il est 16H20

Le retour est pénible, les snow-boots semblent mettre un point d'honneur à rester au village. Déjà 16H40 lorsque nous rejoignons le soutien. Quelques instants encore à la lisière; nous récapitulons, carte en main; les renseignements rapportés. Soudain, sifflement et arrivée à 20 mètres en contrebas. Nous sommes repérés. En voici un autre plus haut cette fois. Complétant le feu d'artifice, rafales de mitraillettes de la direction du pavillon, agrémentées de coups de fusils qui font bruisser les branches au-dessus de nous. Nous nous retournons mais ne pouvons apercevoir les poursuivants.

Prêts à reprendre la marche, Clément et moi nous nous inquiétons de l'absence de Cazaubon et de Lombard, invisibles depuis quelques instants. Sur le point de retourner, nous faisons quelques pas,

supposant nos camarades accrochés en raison des différentes provenances des détonations. Le mortier continue à nous encadrer et les mitraillettes se déplacent vers le haut. Toujours personne en vue.

Le chef de patrouille entrevoyant la possibilité d'encerclement envoie Bonthoux reconnaître si nos camarades ne nous ont pas précédés sur le chemin du retour.

Ils sont devant, en effet, et nous décrochons avec célérité. Le mortier nous suit et un éclatement à 10 mètres nous surprend debout, noircis mais intacts. Nous continuons aussi vite que possible en trébuchant dans les fondrières. Les « boîtes » ne nous inquiètent pas. Un quart d'heure plus tard, le mortier cesse de nous suivre. Une arme automatique arrose maintenant nos positions provisoires. 16H50, voici nos lignes. La route devient facile et les maisons, de loin, paraissent accueillantes. Patrouille terminée mais... nous reviendrons!

L'E. H. R. MONTE EN LIGNE

10 Décembre. - le 10 Décembre, le Capitaine Castel forme un groupe de volontaires pris parmi les ordonnances, les employés et les servants du canon de 57 de l'E.H.R. pour participer à une petite opération dans la région du col de la Schlucht. Il s'agit de remplir une mission de patrouille de flanc dans la forêt pour couvrir les chars du 1^{er} escadron qui eux mêmes protégeront les démineurs sur une route qui mène au col.

Le départ a lieu du P. C. du Colonel avant le jour, sous la neige. Nous arrivons au P. C. du 1^{er} escadron vers 7H30, et nous montons à pied vers une maison forestière qui sert de point de rassemblement. Le Capitaine Oster réunit les cadres et explique la manœuvre. Nous devons travailler avec les Tirailleurs qui opèrent au Sud du carrefour que nous devons atteindre. Le Commandant des Tirailleurs dirige l'opération, nous sommes en liaison radio.

A 9H00, tout le monde est en place, dans la neige jusqu'aux cuisses. Après dix minutes d'attente, nous apprenons que l'opération est retardée jusqu'à midi en raison du mauvais temps.

Nous redescendons à la maison forestière. Repas sommaire. Il neige. L'opération est reportée à 14 heures.

A 14 heures, tout le monde est en place et démineurs, chars, patrouilleurs progressent. Il tombe quelques obus, on entend quelques rafales de mitrailleuses.



F. F. I.

*On te fait croire qu'en cas de capture les
Allemands te fusilleront.*

*C'est un mensonge de la part de
ceux qui te font combattre!*

*Nous avons fait récemment des prisonniers
appartenant à ton organisation.*

*Ils sont heureux d'en avoir fini avec cette
guerre stupide.*

Sois tranquille à ce sujet!

**AUJOURD'HUI TOUS CEUX QUI
COMBATTENT RÉGULIÈREMENT SUR LE
FRONT SONT CONSIDÉRÉS COMME SOL-
DATS ET TRAITÉS SUIVANT LES RÈGLES
DE LA GUERRE.**

Prospectus allemand laissé par l'ennemi lors de sa retraite du Valtin.

Une patrouille du 1^{er} escadron ramène quatre prisonniers. L'opération se poursuit lentement.

A 16H00, le Commandement donne l'ordre d'arrêter l'opération. Nous avons l'impression d'être près du but mais l'Infanterie contre laquelle s'était porté l'effort ennemi avait subi de grosses pertes. Nous redescendons donc vers le P.C. du 1^{er} escadron où notre G. M. C. nous attend.

Deux Spahis indigènes, Ould Mektoub dit Mabrouck et Miloud, se sont particulièrement distingués dans cette affaire par leur audace.

LE PELOTON MERODE PATROUILLE À PIED VERS LE LOUCHBACH

Depuis le 10 Décembre, le peloton Mérode a quitté le 4^{ème} escadron au Grand-Valtin afin d'aller relever le 2^o escadron en position devant le Rudlin.

13 Décembre. - Le Colonel charge ce peloton d'effectuer une patrouille vers le col de Louchbach.

Dès le début de l'après-midi, le Lieutenant de Mérode commence sa mission. Il a avec lui une trentaine d'hommes, cinq mitrailleuses et un bazooka. La montée vers le col est extrêmement pénible car il faut progresser dans 30 à 50 centimètres de neige. Le groupe Miloud est laissé à la moitié de l'ascension car il doit assurer la protection du peloton sur ses flancs ainsi que sur ses arrières.

La marche devient de plus en plus pénible. Les hommes ont l'impression qu'ils n'arriveront jamais au bout. Cependant, le groupe de tête atteint bientôt les lisières et se heurte brutalement à un réseau de barbelés qui arrête la progression. Harassés, les hommes s'allongent dans la neige. Le Lieutenant de Mérode et l'Adjudant Hospital donnent aussitôt leurs ordres pour la mise en place.

Echelonnés de gauche à droite, s'installent les groupes Bonniard, Oillies, Giron, Landry. Ce dernier groupe est à peine à 60 mètres des bâtiments. Il peut facilement observer tous les mouvements de l'ennemi. Au moment où Landry est en train de disposer sa mitrailleuse, un Allemand sort de la maison pour satisfaire quelque besoin pressant et cela, à moins de 30 mètres du canon de la mitrailleuse. Le doigt frémit sur la détente! La cible est bien tentante en effet! Mais les consignes sont strictes. N'ouvrir le feu que si l'on est découvert afin de poursuivre l'observation le plus longtemps possible.

Peu de temps après, des groupes ennemis descendent du col, chargés de ravitaillement et disparaissent dans le bâtiment.

Subitement, le groupe Dillies est pris à partie par des armes automatiques. Il répond instantanément et la sérénade se propage de pièce en pièce comme une traînée de poudre.

Landry aperçoit une mitrailleuse que deux hommes sont en train d'installer rapidement à la fenêtre qui lui fait face.

Une rafale de 30 abat les hommes comme des guignols escamotés. Cette mitrailleuse ne tirera pas.

Mais, pendant ce temps, le groupe Dillies est sérieusement en difficultés. Deux armes automatiques tirent sur lui et la sienne vient de s'enrayer. Appréciant la situation, le Lieutenant de Mérode donne l'ordre de repli. Les groupes Giron et Landry ont un mauvais passage à traverser. Les balles noircissent la neige autour des hommes. Soudain Giron s'écroule. Il vient d'être blessé au pied. Il parvient cependant à rejoindre le groupe Miloud que les bruits des combats ont prodigieusement intrigué.

Après quelques instants de repos, le peloton reprend sa marche, stimulé maintenant par la proximité des fermes qu'il atteint au crépuscule.

16 Décembre. - Sont blessés par des éclats d'obus, à l'entrée du Rudlin, l'Adjudant Hospital, le Spahi Akkal Kadour ainsi que le Chef Labanhie qui, la veille, était venu renforcer le Lieutenant de Mérode avec l'éclairage du 2^{ème} peloton

AVEC LE 2^{ème} ESCADRON DANS LA PRISE DU COL DU BONHOMME

Depuis quelque temps, le 2^{ème} escadron séjourne à Gérardmer où il est en réserve. L'accueil de cette ville a été si chaleureux que nos Spahis redoutent le moment du départ qui est fixé au 6 Décembre et c'est par une matinée brumeuse que l'escadron s'ébranle. Le gros arrive à Fraize vers 11H00 : Un peloton reçoit aussitôt l'ordre de se porter sur le Rudlin et c'est la promenade en colonne jusqu'à Anould par Gerbepal. On s'aperçoit soudain que les ponts sur la Meurthe sont coupés. Le temps de reconnaître un nouvel itinéraire et l'on repart. Le 1^{er} peloton s'installe au Rudlin, farci de mines. On n'ose sortir des sentiers battus, nos éléments s'y installent sans trop de peine. A peine le peloton a-t-il pris son dispositif de combat que les obus commencent à pleuvoir. Il faut croire qu'ils ont peu d'effet sur nos Spahis,

car un Brigadier indigène assis derrière son automitrailleuse jouera d'un violon trouvé dans un grenier comme pour narguer ceux d'en face qui, peu à peu, intensifient leur tir pour ne s'arrêter que lorsqu'une automitrailleuse (celle du violoneux) aura une plaque de moteur pulvérisée par un minen.

Le 8, le Spahi Ali Rachidi est blessé à la poitrine. Le Spahi Scala est également blessé. Le Spahi Buono est tué. Le Lieutenant Demerson veut savoir d'où partent les coups et envoie une patrouille à pied jusqu'au Col du Louschbach, patrouille conduite par le Brigadier-Chef Boivin.



Le Col du Bonhomme

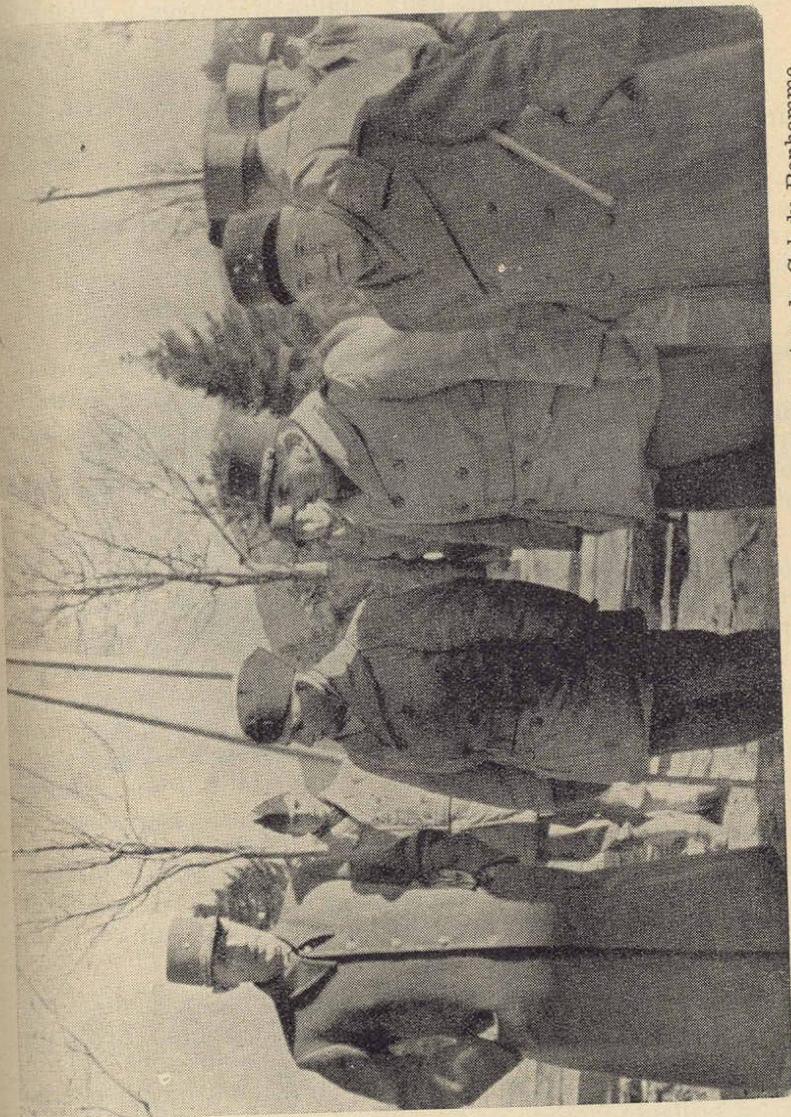
Elle est prise sous le feu d'armes automatiques à 30 mètres à peine d'un fortin. On met rapidement un F.M. en batterie servi par l'indigène Pérouki. Grâce à lui, la patrouille se replie. Elle en est quitte pour un peu d'émotion. Pendant ce temps, les obus tombent de plus en plus nombreux sur le 1^{er} peloton qui est obligé de se replier -légèrement. La nuit vient et les tirs cessent; quelques intrépides se hasardent jusqu'au village du Valtin en exploration et découvrent une bombe à retardement, dans une maison croulante à moitié.

Teste, tireur d'automitrailleuse, examine la bombe, lance quelques lazzis et poursuit ses investigations qui lui permettent de ramener quelques bonnes bouteilles. Les jours se suivent et les ordres aussi. Finalement, le 10 Décembre, le Lieutenant Maître du P.C. apporte à l'escadron l'ordre écrit de pousser sur le Col du Bonhomme qui donne accès aux plaines d'Alsace.

C'est là que va se dérouler pendant quelques jours la bataille la plus fameuse du 2^{ème} escadron. Une bataille menée telle une vraie charge de Cavalerie. C'est le 2^{ème} peloton qui ouvre le bal et se dirige vers le Col. Il arrive à proximité du fameux endroit, précédé par des éléments à pied. Les mortiers tombent la nuit aussi et le peloton se replie à un kilomètre du lieu, au village du Haut-Barançon. Pendant ce temps, le 3^{ème} peloton se fait arroser au Rudlin. Le Lieutenant Breuil et le Spahi Martinez sont blessés. L'automitrailleuse « Pourchasseuse », commandée par le Brigadier Laugier, pénètre profondément à l'intérieur du dispositif ennemi lequel surpris par tant d'audace, n'ose ouvrir le feu sur elle. L'automitrailleuse revient apportant de précieux renseignements.

Mais le Commandement est soucieux de prendre le Col du Bonhomme et le peloton Panel est chargé de reprendre la mission de la journée précédente. Le peloton arrive aux mêmes emplacements et est soumis à un violent bombardement de 88 allemands. Il essuie sans arrêt le feu d'armes automatiques. Les ennemis sont nombreux et ils profitent de leur supériorité numérique pour pousser des infiltrations et encercler le peloton Panel qui, aveuglé par les chutes de neige, ne peut travailler efficacement. Le Spahi Haddad Mausour est blessé dans le dos. Finalement le peloton se replie à grand peine aux emplacements de la veille. Pilorge est blessé pour la seconde fois.

12 Décembre. - Les deux replis successifs n'ont fait qu'accentuer la volonté et l'ardeur du Capitaine Ronot qui donne enfin l'ordre de prendre le Col coûte que coûte. Il décide de mettre en tête de l'escadron les trois obusiers: « Pirate », « Porthos » et « Pégase ». A 8 h 30, les trois obusiers tirent sans arrêt sur le Col avec une précision tout à fait remarquable; puis ils s'ébranlent suivis par le peloton Panel, le 3^o peloton (peloton Ducos) et le 1^{er} peloton. Le 2^o peloton progresse, suivant les obusiers jusqu'à 200 mètres du Col, sous la pluie de mortiers. Des mines sont sur sa route. L'obusier « Pirate » du Maréchal des Logis d'Argy prend la tête; l'ennemi se découvre soudain, les bazookas allemands ratent de peu l'obusier de tête. Son tireur Couffin arrose le secteur à la 50 ; il y va par bandes entières. L'obusier « Porthos », arrivé à la rescousse, tire à bout portant sur les casemates allemandes. Malgré cela, les infiltrations allemandes menacent les arrières. Des renforts à pied du Scout-car «Pollux» et de «Porte Mine» interviennent à la mitrailleuse et les autos mitrailleuses du 2^o peloton tirent sans arrêt. A leur tir se joint celui des autos mitrailleuses des 1^{er} et 3^o pelotons. Un obus ennemi met à mal la jeep de l'Adjudant Godard,



Le Général de Gaulle rend visite au 2^e Escadron après la prise du Col du Bonhomme.

elle tue le Spahi Raphaël Martinez et un Adjudant du 7^{ème} Chasseurs venu régler un tir de Tanks Destroyers. Un Lieutenant du même régiment a les deux jambes sectionnées. Gaillet et Févotte sont grièvement blessés. Gaillet a la colonne vertébrale brisée et Févotte les deux jambes fracturées à plusieurs endroits. Garcia, Lallemand et Masson sont également blessés. C'est un enfer tel que l'on n'entend même plus les ordres donnés à la radio. Le Lieutenant Panel a sauté de sa voiture et, à pied, méprisant le danger, anime son peloton de cette ardeur guerrière qui fait de lui un Chef au-dessus de tout éloge. Le Capitaine Ronot, en calot rouge, fait foncer l'escadron au cri de « A la charge » et ainsi les véhicules arrivent au Col du Bonhomme, brisant tout sur leur passage, pulvérisant les Allemands qui tentent de résister. Le Col est pris mais non sans quelques pertes. Transformée en ambulance, la jeep du malheureux Adjudant-chef des T.D. véhicule des blessés. La nuit est venue, le froid est rude. Le conducteur de « Pourquoi Pas » a les pieds gelés. Cette même automitrailleuse subit le feu d'une mitrailleuse postée non loin de là mais qu'elle ne peut repérer. Pendant ce temps, le Maréchal des Logis Paté ramène dix prisonniers, complètement abrutis, par l'enfer dans lequel ils furent tout le jour.

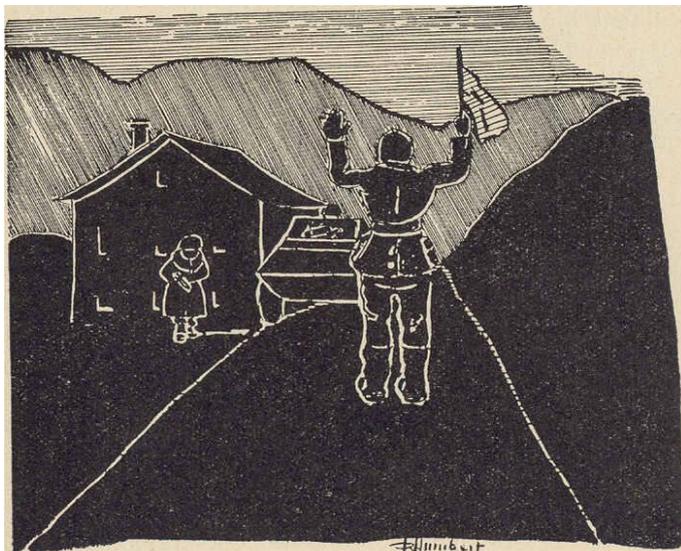
Après une nuit assez calme, au lever du jour le mordant allemand reprend furieusement. Les vaincus de la journée précédente viennent tâter l'escadron au Col lui-même. Ils se replient sous le tir ajusté du tireur de « Pillarde ». Sous les yeux de l'escadron: la plaine d'Alsace; entre elle et nous: des bois qu'il nous faut conquérir et la progression recommence. Le peloton Demerson sur la route des crêtes et le peloton Camatte sur le versant Alsacien du Col du Bonhomme. Cinq cents mètres de bois les séparent. L'obusier « Porthos » saute sur une mine, personne n'est touché sérieusement sauf le tireur Francis Martinez qui restera trois jours durant ébranlé par la détonation. Le peloton ne veut pas perdre son M.8 et lorsque la nuit viendra, les automitrailleuses « Pourchasseuse » et « Pourquoi Pas » descendront le protégé contre un coup de main allemand.

Pendant ce temps, le 2^{ème} peloton en réserve, a envoyé une patrouille à pied à l'emplacement actuel du 1^{er} peloton. Le Spahi Guilloux (qui devait partir le jour même en permission) est tué d'une balle explosive à la tête. Ainsi, ce peloton payait chèrement sa brillante victoire de la veille.

Le 13 au soir, la jonction est faite avec le 3^{ème} Spahis qui a contourné l'ennemi par le bas.

LE 4^{ème} ESCADRON AU GRAND VALTIN VERS LE VALTIN

Depuis quelques jours, l'intention du Lieutenant Commandant est d'atteindre le Valtin par la route. La chose n'est pas impossible. Il suffit d'enlever les abattis qui se trouvent placés sous un tir très ajusté de minens ennemis. Ceci fait, une patrouille blindé, pourra foncer jusqu'au village. Cet exploit ne sera pas à rééditer car les lignes allemandes longent le remblai de la



route à l'entrée du Valtin.

Embrigadé dans l'armée allemande, un russe auquel le curé du Valtin avait raconté que les Américains donnaient du chocolat aux prisonniers vient en prendre livraison chez Ben Alima du Peloton Mérode.

Quelques panzerfaust tirés à bout portant mettraient à mal notre patrouille, surtout si, au préalable, l'Allemand a pris la précaution de placer quelques mines R.M.I.43 sur la route.

Le 9, dans le but de réaliser cette performance sportive, des éléments des 1^{er} et 2^{ème} pelotons aux ordres du Lieutenant de Mérode et de l'Aspirant Heissat s'emploient à dégager les abattis. L'adjudant chef Castel et son half-track, également sur les lieux, seront d'un précieux secours.

« Rodeuse " et « Rogneuse » chargées d'atteindre le village sont sous pression, attendant que la voie soit libre pour démarrer.

A la faveur du brouillard, le travail aux abattis s'effectue sans incidents. Les uns après les autres, les énormes sapins mis en travers de la route, se rangent sagement sur le bas-côté. Ces abattis sont truffés de mines en tous genres. Il s'agit de prendre des précautions. Vers 10H00, en dégagant un tronçonneau d'arbre, une équipe le laisse tomber sur une « schuh mine » dissimulée dans la neige. Le Spahi Kaltembach du 3^{ème} peloton reçoit toute la déflagration dans la figure, sur les mains et les pieds. Il est atrocement blessé. Le Brigadier Ferrand du 1^{er} peloton a été atteint plus légèrement.

Après l'évacuation des blessés, le travail se poursuit. Mais l'explosion de la mine a signalé notre présence à l'ennemi et quelques minutes après, les « minen » tombent sur les abattis. Il n'y a plus qu'à décrocher rapidement.

Le 11 Décembre, à son tour, le 2^{ème} peloton reçoit l'ordre de poursuivre le déblaiement de la route. A 9H30, nous sommes devant les abattis. Godet entreprend la détection, mais il y a au moins vingt-cinq centimètres de neige. Comment déceler les mines anti-personnel sous une pareille couche?

Pendant ce temps, Anould, Milrie et huit hommes du peloton assurent la protection en avant. Le temps est beaucoup trop dégagé à notre gré. Nous voyons magnifiquement les positions allemandes du Valtin. Les conséquences ne se font pas attendre. Dans un sifflement sinistre, nous arrive subitement une rafale de minen.

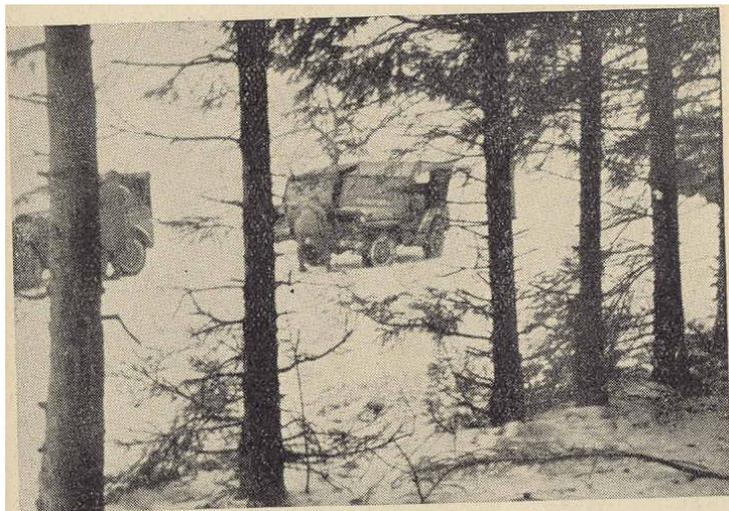
Une fois encore, il faut abandonner le travail. Allons-nous rentrer au Grand Valtin? Il est à peine 10H30. Nous avons fait plus de la moitié du chemin vers le Valtin. Notre protection à pied est installée en avant, sur les lisières des bois de la cote 803, face aux lignes allemandes. Pourquoi ne pas essayer d'aller faire un tour au village du Valtin ?

Dépassant rapidement la zone battue par les mortiers, une patrouille se porte en avant. Il y a l'Officier de peloton, le Chef Anould, Forzy, Reynes, Goulon, Lemone et Villeneuve. Ayant participé à la mission du 6 qui failli tourner mal, ce dernier est tout indiqué pour nous servir de guide.

Nous suivons le même itinéraire. Débouchant de la forêt de la cote 803 sous la protection de la mitrailleuse de Marie installée à la lisière, nous dévalons rapidement la pente sur la gauche, traversons la route du Valtin en trois bonds. Dans la neige, les traces toutes fraîches des bottes teutones nous signalent que nous ne sommes pas seuls dans le coin.

La route domine le ravin au fond duquel coule la Meurthe. Courant, sautant, et glissant sur le dos le plus souvent, nous atteignons les bords de la rivière. En aval, se trouve le village.

De leurs positions, les Allemands ne peuvent nous voir. En suivant le



cours de la Meurthe, nous voici au lavoir sous lequel passe le torrent.

Au Grand Valtin des Jeeps du 4^{ème} Escadron
partent en patrouille.

Adossé à droite au remblai de la route qui le domine, limité à gauche par le cours d'eau, le bâtiment oppose un obstacle à notre progression. Fort heureusement, une petite fenêtre donne de notre côté. Un à un, nous disparaissions dans l'ouverture. Faisant face à cette fenêtre, l'encadrement de la porte nous découvre les premières maisons du Valtin.

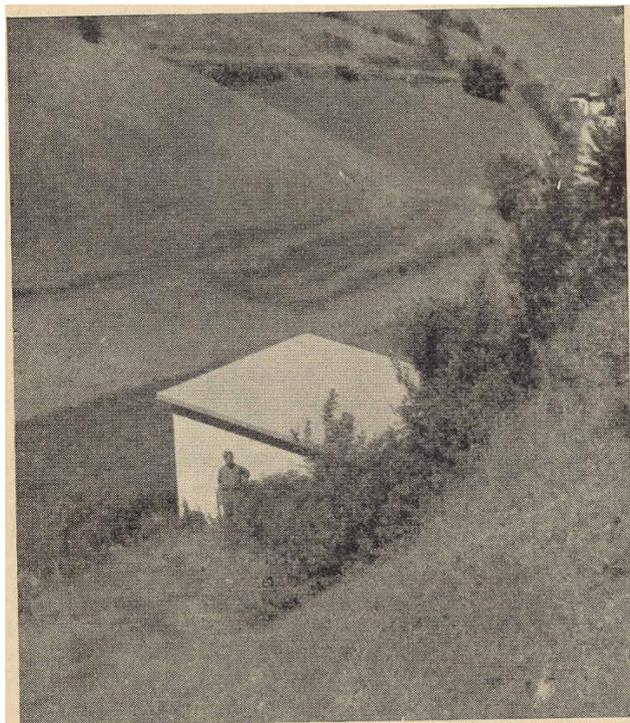
Afin d'assurer un élément de recueil au cas où nous nous ferions accrocher, Goulon, Lemoine et Forzy restent au lavoir, tandis que le reste de la patrouille continue sa progression.

En courant, nous atteignons l'entrée du village.

Au moment où nous mettons le pied sur la route, à trente mètres, deux mitraillettes nous prennent à partie. Au jugé, Villeneuve lâche une rafale tandis que nous nous engouffrons dans la première maison. Nous trouvons là quelques braves gens fort inquiets qui nous apprennent la visite d'une trentaine d'Allemands quelques instants auparavant.

Quelques-uns d'entre eux ont été aperçus alors qu'ils se dissimulaient dans le fossé de la route.

Il s'agit donc bien d'un guet-apens. Excédés de voir chaque jour nos patrouilles entrer au Valtin à leur barbe, ils semblent vouloir encore nous empêcher de rentrer chez nous.



Poste de guet dans les Vosges.

Leur essai du 6 réussira-t-il cette fois?

Nous sommes passablement inquiets. Vont-ils essayer de nous « faire aux pattes » dans le village? A chaque instant, nous nous attendons à voir surgir quelques silhouettes vertes. Le doigt sur la détente, Reynes est prêt à lâcher sa rafale.

Personne n'arrive cependant. Sans doute se sont-ils aperçus qu'une partie de la patrouille était restée derrière, prenant l'entrée du village sous ses feux.

Et pour eux comme pour nous, le problème consiste à franchir un bout de route battu par les armes de l'adversaire.

Pendant ce temps, nous recueillons des renseignements fort intéressants auprès des paysans qui nous ont donné refuge. L'hospitalité ne perdant pas ses droits, ils nous offrent très gentiment un verre de « goutte ». Ce n'est pas de trop pour nous stimuler... Nous devinons le repli malaisé. Il faudra faire vite.

La traversée de la route se fait sans incidents. Nous n'entendons que le bruit de la neige qui crisse sous nos pas, mais le grand silence qui nous entoure n'est guère rassurant. Voici le bord de la Meurthe et l'entrée de la gorge. Au lavoir, nous retrouvons nos trois camarades que les coups de feu avaient inquiétés. Il n'y a plus qu'à rentrer le plus rapidement possible dans nos lignes. Le premier, Villeneuve saute par la fenêtre donnant sur la cote 803 ; nous entendons des coups de feu tirés à quelques mètres. C'est bien cela, l'ennemi installé au-dessus de nous sur les bords du ravin nous tire comme des lapins.

Pour éviter d'être capturés, il faudra tenter de passer à travers les balles. A son tour, Lemoine saute par la fenêtre. Nous entendons des rafales de mitraillettes. C'est maintenant à Anould de passer. Au moment où sa silhouette se découpe dans l'embrasure de la fenêtre l'arme automatique fait entendre son crépitement rageur. Cette fois, notre itinéraire de repli est bel et bien coupé. A trente mètres de là, allongé dans la neige, nous apercevons le corps d'un de nos camarades, à demi dissimulé par un mouvement de terrain. Est-ce Lemoine? Est-ce Villeneuve? L'homme est certainement blessé. Ses jambes et ses bras s'agitent par instants. Il semble souffrir atrocement.

Quelques dizaines de mètres nous séparent de lui. Mais l'ennemi aux aguets attend toujours la prochaine apparition de l'un de nous pour ouvrir le feu du haut de la route. Une tentative est faite cependant. Des balles claquent contre le mur. Inutile d'insister pour le moment. Sans nul doute, l'adversaire tient à nous capturer.

Notre situation peut lui laisser tous les espoirs dans ce sens. Surplombés par les tireurs allemands, dans l'impossibilité de retourner au Valtin où nous nous jetterions dans la gueule du loup, il ne nous reste que la solution d'essayer de rentrer chez nous en plongeant dans la Meurthe où nous profiterions de l'angle mort de la berge.

Nous ne pouvons nous résigner à l'idée d'abandonner notre camarade blessé. Il faut donc tenir en comptant sur l'aide de l'escadron. Les moyens de défense sont assez limités.

Forzy et Reynes : 2 mitraillettes à 2 chargeurs chacune.

Goulon : 1 fusil à deux chargeurs.

L'officier et le sous-officier: 2 pistolets à 3 chargeurs chacun. Quatre issues à interdire. La situation est assez critique. Il est 11H25. Il faut absolument tenir une demi-heure, avant de pouvoir compter sur un secours quelconque. Chacun est décidé à vendre sa peau. Une chose est à craindre par-dessus tout: c'est que les Boches, sautant sur le toit du lavoir, balancent des grenades à l'intérieur. Fort heureusement, pour l'instant leur action se limite à des giclées d'armes automatiques dans les ouvertures.

Quant à nous, nous préférons n'employer nos munitions qu'à coup sûr.

Forzy distribue à la ronde des débris de biscuits qui traînent dans ses poches. A son tour, Goulon nous offre avec le sourire le plus engageant ce qu'il appelle la « cigarette du condamné ».

L'attente angoissante se poursuit...

Les minutes coulent plus longues que les heures. Malgré les plaisanteries lancées de temps à autre, on sent les nerfs de chacun tendus à l'extrême.

Nous prêtons l'oreille pour tâcher d'entendre l'arrivée éventuelle de l'ennemi sur notre toit, mais cette satanée rivière qui coule à nos pieds fait un bruit de tonnerre.

Soudain, nous entendons dans le lointain le bruit caractéristique de départs d'artillerie suivis à quelques secondes d'explosions sur les lisières du Valtin. Il est midi dix. Ce ne peut être que l'ami Alcay et nos braves petits 75. Villeneuve ou Lemoine a du arriver à rejoindre nos lignes pour jeter l'alarme.

Malheureusement, à notre gré, ils tirent trop loin et ne peuvent gêner les gens à l'affût. Soudain, d'effrayants éclatements tout proches, semble-t-il, nous font sursauter. Ce sont sûrement les Boches qui, décidés à brusquer les choses, lancent leurs grenades vers les ouvertures de la maison. Nous sommes prêts à sauter sur les engins qui pénétreraient à l'intérieur afin de les rejeter dehors avant qu'ils n'éclatent.

Ce ne sont heureusement pas les grenades. Il nous semble reconnaître maintenant le tir de nos T.D., mais comment se fait-il qu'ils soient ainsi miraculeusement dans notre secteur. ?

L'effet moral ne tarde pourtant pas à se produire. Les minens allemands tombent immédiatement dans notre ravin, à 50 mètres ou 100 mètres de nous.

Excellent! Ceci semble indiquer assez clairement que l'ennemi a lâché les bords du ravin, sans quoi il serait, comme nous maintenant, à la merci d'un obus malencontreux.

Le tir ennemi se poursuit jusqu'à 13H00 sans aucun mal. Peu après, dans la rivière, en amont, nous voyons émerger une tête casquée qui s'approche. Tendue à bout de bras, une mitrailleuse sort de l'eau. C'est Bonthoux ! Il avance avec difficulté dans l'eau glacée. Encore quelques secondes et il est au milieu de nous, embrassé et fêté. C'est le salut qu'il nous apporte. Essoufflé par sa progression, notre ami, en phrases hachées, nous met au courant de la situation. Lemoine a pu rejoindre l'escadron pour donner l'alerte. L'adjudant-chef Vidal a installé rapidement tout le peloton à la cote 803 afin de protéger notre mouvement.

Quant au peloton Gastines, il est en voie d'installation sur les crêtes à l'Ouest du village.

Bonthoux a laissé derrière lui, dans la Meurthe, Fernandez et Pelletier. Sortant de la rivière, ceux-ci sont parvenus jusqu'à Villeneuve. Le prenant par les pieds, ils l'ont fait glisser sur le dos jusqu'à la berge. Avec leur camarade sur les épaules, Fernandez et Pelletier s'efforcent de remonter le cours de la rivière. Mais ce n'est pas une petite affaire, dans ces conditions, que de transporter un homme d'un mètre quatre-vingt pesant 80 kilos. Anould et Bonthoux arrivent à la rescousse pendant que l'équipage de « Rodeuse », resté aux abords du lavoir, protège le repli.

Trois cents mètres nous séparent du peloton installé en 802. Mais il y a soixante mètres de dénivellation et sur la moitié du trajet, il faudra remonter la Meurthe torrentueuse. Au bout de cinquante mètres de progression, les porteurs sont à bout. Quant au blessé, il souffre horriblement de la poitrine et du ventre mais ne profère pas une plainte.

Il demande une civière avec insistance.

Avec mille précautions, ses camarades le déposent sur la rive tandis qu'Anould continue sa progression pour réclamer un renfort au peloton. Quelques minutes après, le Médecin lieutenant Aoudia est près du blessé accompagné de l'Adjudant-chef Vidal et de Clément. Tandis que l'on confectionne rapidement un brancard avec un imperméable et deux fusils, le docteur donne les premiers soins au blessé. La blessure est sérieuse. Tiré à la verticale par les Allemands qui occupaient les bords du ravin,

Villeneuve a reçu une balle qui, entrée à la hauteur de la clavicule, lui a traversé le poumon de haut en bas.

L'ascension pénible, épuisante, reprend lentement, toujours dans le lit du torrent. Les snow-boots pleins d'eau alourdissent la marche. Les porteurs ont l'impression d'être transformés en des blocs de glace. Il semble qu'ils n'arriveront jamais à hisser Villeneuve jusqu'à la 803. Il le faut pourtant à tout prix. S'encourageant mutuellement, mètre après mètre, nos camarades gravissent la falaise.

Presque au terme de leur ascension, ils entendent derrière eux des rafales de mitraillettes, des coups de fusils. Seraient-ce les Boches? Non! C'est le détachement d'arrière qui, ayant remonté les pentes du ravin, fait maintenant des cartons sur l'ennemi qui s'enfuit, le guet-apens est manqué.

Clément et Goulon s'en donnent à cœur joie.

A son tour enfin, l'arrière-garde parvient à la 803. Tout le monde est là. Il est 14H10.

Étendu maintenant sur une vraie civière, le blessé est déposé sur la berge. Le repli s'effectue alors tranquillement en direction de nos lignes.

La grave blessure de Villeneuve inquiète le médecin. Resté pendant trois heures dans la neige, notre camarade arrivera-t-il à s'en tirer? Heureusement, le froid intense a évité une hémorragie qui aurait été mortelle.

Le peloton a prouvé une fois encore ses qualités et surtout la profonde solidarité, qui unit chacun de ses hommes.

Ceci se passait sur les bords et dans le lit de la Meurthe, le 11 Décembre 1944, avec quelques degrés au-dessous de zéro.

L'AFFAIRE DU 14 DECEMBRE 1944 LA MORT DU CAPITAINE OSTER

Le peloton Panel vient de prendre d'assaut le Col du Bonhomme. C'est au 1^{er} escadron de prendre le Col du Louchbach. Il le faut! Il faut à tout prix s'emparer de ces dernières portes qui nous barrent la route d'Alsace. Le 1^{er} escadron va s'y employer à fond malgré ses chars dont les moteurs n'en peuvent plus et ses équipages épuisés par deux mois de boue, de neige et de longues nuits passées recroquevillés dans le blindage glacé de leurs chars.

Engagé à la fois à la Schlucht, au Louchbach et sur les hauteurs qui le dominant; le 1^{er} escadron va le payer de deux morts: le Capitaine aster et le Spahi Renard, et de sept blessés dont le Lieutenant Laine et l'Adjudant Serfaty.

AVEC LE PELOTON LAINE

Après le Collet, la Schlucht et le Honeck, tantôt en char, tantôt transformé en fantassin, le 1^{er} escadron reçoit l'ordre de se porter à Fraize en direction du Col du Bonhomme, où déjà le 2^{ème} escadron est engagé. Le départ se fait de Longemer le 12 Décembre et, sans incident, nous arrivons à Fraize dans la journée. La nuit se passera comme tant d'autres, mais mieux qu'à l'intérieur d'un char puisqu'un sous-sol d'usine sert de dortoir au 3^{ème} peloton. Dans la nuit du 12 au 13, nous sommes réveillés par cet ordre que nous entendions souvent : « Rassemblement des chefs de pelotons. » Aussitôt le Lieutenant Laine, sacoche sous le bras, se dirige vers le P.C. pendant que dans notre dortoir improvisé l'Adjudant Serfaty commence à pousser des rugissements, son conducteur Haser lui ayant dérobé une couverture. Qu'allait-il se passer? Deux heures après, nous le savions. Le peloton Laine, aux ordres du Capitaine Castel, devait progresser en direction du Col de Louchbach en liaison avec le reste de l'escadron. Le 13, à 8H00, nous étions sur les lieux. A 9 H00, avec deux T.D. et une compagnie de F.F.I., nous démarrons vers le Col non sans peine, protégés sur nos ailes par les fantassins. Les mines, les abattis, les tirs de mortiers rendent la progression de plus en plus lente. Le T.D. en tête, remplaçant pour la circonstance le Bulldozer, tire de notre sentier, peut-être praticable l'été, les troncs de sapins abattus. Le tir de mortier devient si nourri que les F.F.I. changent de position. Le Maréchal des Logis Thomas et Francoville sont blessés. Vers la fin de la journée, une rafale de mitrailleuse vint s'écraser sur le char de tête. Vers 20 heures, à la nuit, le peloton regagne une ferme, pendant que les Fantassins tiennent le carrefour. La nuit est froide, troublée seulement par quelques éclatements d'obus.

Le 14 au matin, le peloton reprenait sa mission mais malheureusement la journée n'allait pas se terminer dans les mêmes conditions. Une épaisse couche de neige recouvrait la campagne et les Allemands en avaient profité pour miner de nouveau les huit cents mètres que nous avions conquis la veille. Les T.D. nous avaient abandonnés. Et nous n'avions plus que deux chars au peloton.

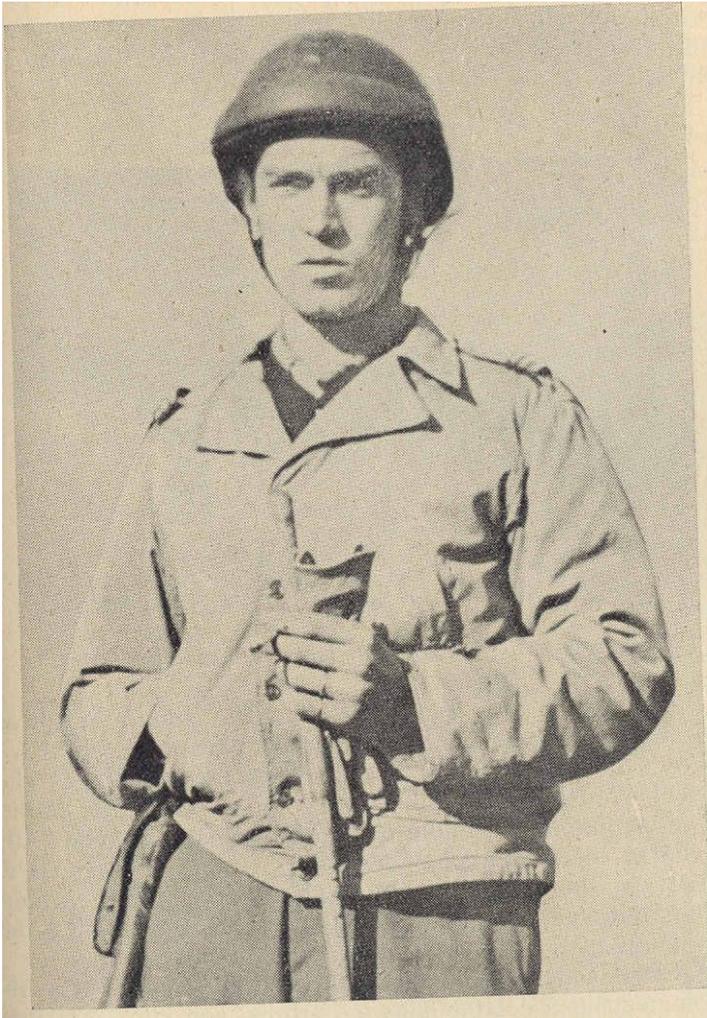
Nous démarrons à 8 heures avec ces deux chars. Après avoir fait cinq cents mètres, le « Tonnerre » reste en panne. Le 1^{ère} Classe Mathébé, chef de char, donne l'ordre au conducteur de redescendre s'il le peut à Fraize, pendant que Bernard et Straka rejoignent à pied le premier char. A 8H30, notre progression reprend avec le premier char sur le sentier, et une section de F.F.I. Nous avançons très difficilement. Les fantassins se dispersent aux premiers obus de mortiers, plusieurs sont blessés, les mitrailleuses commencent à cracher, les balles coupent les branches au-dessus de nos têtes et après cinq minutes de ce petit jeu, nous nous retrouvons seuls avec le char et comme soutien à pied, le Lieutenant Laine et Bernhard. Mathébé passe chef de voiture, Straka agent de liaison, mais cela ne nous empêche pas moins de continuer notre progression. A un coude du chemin, le char stoppe. Kaddi, aide-conducteur, ouvre le feu sur des Allemands qui s'enfuient d'une barricade à trente mètres devant nous; les échanges de coups de feu recommencent. Favre, dans la tourelle à son tour, ouvre le feu sur une casemate que lui désigne le Lieutenant, qui lui-même essaye de tirer dans la meurtrière avec sa carabine. Les obus de mortiers recommencent à nous arroser. Nous sommes seuls et déjà dans les lignes. Le Lieutenant donne l'ordre à Mathébé de faire reculer le char, Bernhard aperçoit derrière la chenille droite du char, qui commence à reculer, une mine; il prévient le Lieutenant qui se précipite pour faire stopper le char. Tallet tire sur les leviers, mais le char glisse sur la neige glacée, et une grande détonation projette en l'air le Lieutenant Laine et Bernhard. L'équipage encore abasourdi par la détonation, met pied à terre, relève les deux blessés et les aide à regagner le Command Car du Capitaine Castel. Le Lieutenant, la figure en sang, aveuglé, ne dit rien. Bernhard, bien moins touché, se croit défiguré. Ils sont conduits jusqu'à Fraize où, une heure plus tard, arrive le Capitaine Oster grièvement blessé, suivi de l'Adjudant Serfaty et du Spahi Haser.

Le peloton Laine, après deux jours de combat, a le quart de son effectif à l'hôpital.

Le lendemain, il n'en continuera pas moins, à pied, et avec un seul char, sur le Col de Louchbach en affirmant à nouveau sa devise: « Rien ne nous arrête ». .

LA MORT DU CAPITAINE OSTER

Il était écrit que ce jour-là serait un jour néfaste pour le 1^{er} escadron. Le Capitaine Oster, son chef prestigieux, à son tour, va payer de sa vie



Le Capitaine Oster

sa folle bravoure et son désir d'aller toujours de l'avant. La veille, il avait dit: « Nous aurons le Col de Louchbach et nous irons en Alsace. Toujours à pied, il monte au milieu des chars et des F.F.I. qui accompagnent l'escadron vers le Col. C'est un chemin forestier, les petits chars sont comme les hommes, ils sont fatigués par un mois de froid, d'alertes et de combats



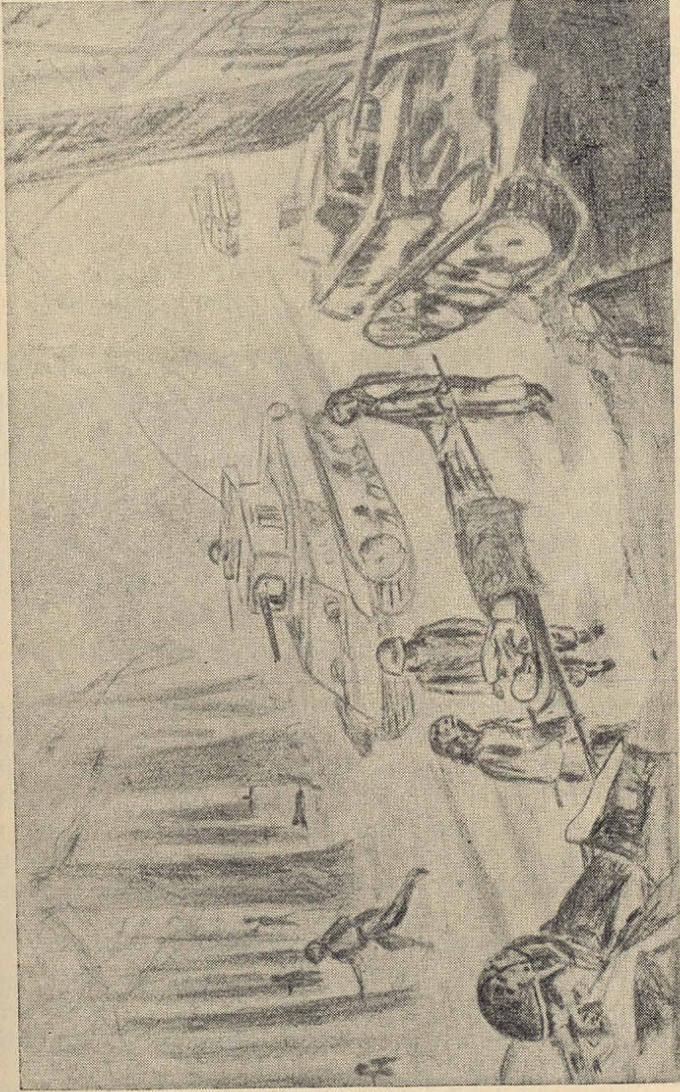
C'est là que fut mortellement blessé le Capitaine Oster

Bientôt le char qui est en tête prend le contact et mitraille longuement la barricade qui obstrue le chemin, Les F.F.I se heurtent à des tranchées, à des barbelés, hésitent... Les chars sont seuls, presque abandonnés, l'instant est critique. Rapidement, le Capitaine rassemble quelques hommes, et avec l'Adjudant Serfaty et le Maréchal des Logis Lepoix, il part en tête dans ce sous-bois lugubre pour entraîner les F.F.I., protéger les chars qui sont immobilisés et prendre ce Col qui est à deux cents mètres.

Sans se soucier des rafales de mitrailleuses, ni des obus qui commencent à éclater dans les arbres, son stick à la main, il fonce, suivi avec peine par son petit groupe.

Les tranchées sont là, quelques barbelés les protègent, puis d'autres fils qu'il enjambe.

Soudain, l'Adjudant Serfaty aperçoit une mine, il veut prévenir le Capitaine. Trop tard! Le Capitaine les yeux fixés loin devant lui,



La mort du Capitaine Oster.

vers cette Alsace que l'on devine à travers les grands sapins, saute sur la mine. Avec lui, tombent l'Adjudant Serfaty, le Brigadier Haser et le Spahi Haloui Lœkdar.

Tandis que les chars crachent et que les équipages sortent des chars les mitrailleuses qu'ils mettent à terre dans le sous-bois, on descend le Capitaine sur un brancard. Sa canadienne est déchiquetée, son bras gauche, fracassé, pend inerte. Seuls ses grands yeux bleus semblent sourire et nous dire: « Ce n'est rien, continuez! »

Le brancard est mis sur la jeep « Toul », et Cuadrado, son conducteur, en pleurant, le descend à la ferme du Faing du Souche. Il fait froid, - 10 degrés. Le Capitaine ne se plaint pas. Un half-track le descend à Fraize.

Le chirurgien l'examine; comme le Capitaine Baudouin, son flanc est déchiqueté. Il faut le ranimer pour tenter une opération. Le Colonel. Lecoq vient le voir et épingle sur sa poitrine la Croix de la Légion d'honneur.

L'aumônier, le Père Déal, arrive; le Capitaine Oster le reconnaît. Puis l'âme en paix, après avoir demandé de prier pour lui et de ne pas abandonner sa pauvre femme et ses quatre enfants. Il s'éteint doucement, un léger sourire sur les lèvres... Il restera pour nous, le Héros sans peur ni reproche qui fut pour tous l'exemple du soldat.

Dans la même journée, le Spahi Galibert de l'E.H.R. est tué au cours des opérations de ravitaillement en essence.

LA PRISE DU COL DE LOUCHBACH

Renforcé par une compagnie de Tirailleurs aux ordres du Lieutenant Cizeaux, le détachement Castel est parvenu à reprendre sa progression dans la journée du 15 et à atteindre la cote 1.009 malgré la résistance de l'ennemi, les difficultés du terrain et le temps toujours détestable.

La veille, tandis qu'il allait reconnaître le char du 1^{er} escadron qui avait sauté sur une mine, le Lieutenant Chaupe est lui-même victime d'une autre mine dissimulée sous la neige. Il subit peu de temps après l'amputation d'une jambe.

Dans l'après-midi, du 16, le peloton Magdelain du 1^{er} escadron, renforcé d'une compagnie de F.F.I. et d'un T.D., atteint le Pré Carré. Les fantassins arrivent même jusqu'à proximité de l'auberge du Col de Louchbach.

Au crépuscule, le Capitaine de Condé et une patrouille à pied parviennent à une centaine de mètres de l'auberge en utilisant les tranchées et les abris évacués par les Allemands.

Mais, alerté, l'ennemi ouvre brutalement le feu et oblige la patrouille à se terrer. Fort heureusement, à la faveur de la nuit. Celle-ci arrive à se replier sans encombre.

Le détachement Magdelain se regroupe alors au Pré Carré pour y passer la nuit.

Le 17, l'escadron Ronot au Col du Bonhomme reçoit l'ordre de s'emparer du Col de Louchbach appuyé par les éléments du Capitaine de Condé qui manœuvrent à l'Est.

En tête de l'escadron, le peloton Panel atteint le carrefour 800 mètres Sud où il est arrêté par un barrage de mines décelé par l'équipe du Génie. Tandis qu'on procède au déminage, le Capitaine Ronot et le Sous-lieutenant Panel poursuivent à pied leur progression vers la route des crêtes où ils remarquent des traces de véhicules hippomobiles.

C'est l'itinéraire de repli de l'ennemi. Il y a lieu d'espérer qu'il n'aura pas été miné. A 10H30, le carrefour ayant été dégagé, les F.F.I. montent sur les plages arrière et les automitrailleuses foncent vers l'objectif. A la crête, avant le Col, les F.F.I. mettent pied à terre et la progression reprend plus lentement. Dans la descente, l'automitrailleuse de tête saute sur une mine. Des armes automatiques se mettent à tirer. L'Adjudant Godard, avec une patrouille à pied, déborde par l'Ouest, ce qui provoque le repli précipité vers le Sud des derniers Allemands occupant le Col. Le Brigadier-chef Boivin est blessé par une grenade au retour d'une délicate patrouille de prise de contact.

A 16H30, le détachement Condé, dépassant le 2^{ème} escadron, reprend la progression vers le Lac Blanc.

Le Brigadier-chef Boulanger de l'E.H.R. a été blessé dans la journée ainsi que le Spahi Ortega du 2^{ème} escadron.

LE RUDLIN

Laissant le peloton Gastines seul au Grand-Valtin, le Lieutenant de Vaublanc, avec son P.H.R. et le peloton Caniot, rejoint le Lieutenant de Mérode à l'entrée du Rudlin. C'est le 18 Décembre.

Il s'agit pour nous de faire quelques actions de diversion afin de faciliter la manoeuvre des 1^{er} et 2^{ème} escadrons sur les Crêtes. Aux ordres de l'Adjudant-chef Vidal, le soutien du 2^{ème} peloton, mis à pied, part occuper la ferme de Louchbach tandis que l'éclairage est chargé de dépasser le Rudlin et de reconnaître le Valtin.

Le pont sur la Meurthe est détruit. Automitrailleuses et jeeps, patrouillent donc dans le village à la recherche d'un itinéraire permettant de passer la rivière. Il ne peut être question de se renseigner auprès des habitants du village car celui-ci a été complètement, évacué.

Après bien des recherches, Godet et Kurtzmann, parviennent à découvrir un petit pont qui permet à un sentier de franchir le cours d'eau. Sans encombre, la jeep « Rochelle » parvient à passer. Tandis que « Rogneuse » reste embossée à la hauteur du pont détruit, « Rodeuse » tente le franchissement. Le pont supporte la charge, mais la largeur du sentier exige des manœuvres si délicates qu'à plusieurs reprises l'équipage a l'impression que l'automitrailleuse tient à aller jouer au sous-marin au fond de la rivière. Grâce au brio du conducteur Goulon, tout se passe bien, heureusement. La patrouille automitrailleuse - jeep atteint bientôt la route goudronnée conduisant au Valtin.

Tandis que sans tarder le peloton Mérode se transforme en section de pontonniers afin de reconstruire le pont sur la Meurthe à la sortie du Rudlin, l'éclairage du peloton Caniot s'approche des lisières du Valtin.

Peu après le hameau du Talet, une femme sort de chez elle en courant et fait signe à l'automitrailleuse de tête de s'arrêter: « Ils ont posé des mines à la hauteur du cerisier » dit-elle à Clément. Intervention providentielle, vingt mètres de plus et « Rogneuse » sautait sur le barrage anti-char.

Godet et Kurtzmann, à pied, se portent jusqu'à l'endroit indiqué et commencent leur travail de déminage. Une mine est enlevée sans encombre. A ce moment, deux armes automatiques ouvrent brutalement le feu. Les balles soulèvent la poussière de la route et ricochent sur les cailloux. Nos deux hommes n'ont que le temps de se jeter dans le fossé... Mais Eychenne et Forzy, tireurs des deux premières automitrailleuses ont rapidement repéré les emplacements des armes adverses!

A notre tour nous déclenchons un feu violent et quelques instants après l'ennemi est muselé.

Kurtzmann qui est parvenu à rejoindre sa jeep, furieux d'avoir été tiré comme un lapin, se précipite sur sa mitrailleuse et prend part à notre bruyant concert.

Peu de temps après, arrive l'ordre de repli. Tourelles tournées vers l'arrière, les automitrailleuses rentrent au Rudlin, non sans avoir arrosé une dernière fois au canon et à la mitrailleuse les positions adverses.

Après avoir passé une nuit tranquille, dans la matinée du lendemain, l'éclairage du 2^{ème} peloton retourne vers le Valtin accompagné cette fois d'une équipe de déminage du Génie. La reconnaissance parvient sans encombre jusqu'au barrage de mines.

Tandis que nos automitrailleuses surveillent attentivement les positions de l'adversaire, le Génie entreprend immédiatement son travail. Instruites par leur pénible expérience de la veille, les armes automatiques allemandes restent silencieuses, mais d'invisibles snippers tirent avec une inquiétante précision sur les hommes à pied. Les balles ricochent à quelques centimètres d'eux. Un peu au jugé, canons et mitrailleuses des voitures répondent aux tireurs d'élite ennemis, tandis que stoïquement, nos camarades du Génie poursuivent leur tâche ingrate. Une à une, les mines quittent leur alvéole et sont jetées dans le fossé.

Maintenant, les démineurs sont de nouveau à l'abri derrière le blindage des automitrailleuses mais il reste encore une mine que les Allemands ont pris la précaution de piéger. Sous le feu de l'adversaire, il ne peut être question de la retirer. Fort heureusement, Eychenne parvint à faire sauter l'engin en tirant dessus à la mitrailleuse.

Pendant ce temps, à quelques secondes d'intervalle, deux obus anti-char s'enfoncent dans le talus de la route à proximité immédiate de « Ronchonnoise », l'automitrailleuse de queue, seule voiture qui n'ait pu mettre à profit les maisons du Talet pour s'abriter des vues de l'ennemi.

Fort heureusement, l'automoteur qui se promène sur la crête, tire de très loin. Il y a cependant intérêt à ne pas stationner plus longtemps. Maintenant que la route est libre devant nous, il s'agit d'atteindre le Valtin. Le champ de mines dépassé, nous sommes accueillis par un violent tir de minens dès les premières maisons du village. Nous parvenons cependant jusqu'à l'église sans rencontrer âme qui vive.

Demi-tour maintenant et direction... le Rudlin.

Notre départ est salué par un concert de mortiers et de mitrailleuses. Nous nous arrêtons pour répondre énergiquement à l'adversaire. ! Peu de temps après, nous rentrons sans encombre dans nos lignes.

AU GAZON DU FAING

Le 11 Décembre, le peloton Bonnafont a quitté le 3^{ème} escadron pour aller renforcer le 1^{er} escadron dans la région du Col du Bonhomme et du Col du Louchbach. Les premiers jours ce furent des patrouilles à pied qu'il eût pour mission d'exécuter, patrouilles dangereuses dans des régions infestées de mines et où les postes ennemis ne se dévoilaient qu'au dernier moment. Le 17 décembre, Hernandez est tué devant l'un de ces postes par une grenade, Garcia et Maury sont blessés.

Puis l'ennemi ayant lâché sur un point, le 18 Décembre, on envoya le peloton en reconnaissance. Son axe de progression suivait la route du lac Blanc et la route des Crêtes. Une compagnie de Tirailleurs devait appuyer sa marche et une équipe de démineurs du Génie lui avait été adjointe. Mais, là comme dans bien des endroits, les Allemands ont laissé des Topfmines qui se jouent des détecteurs; les démineurs ne devaient pas servir à grand' chose. Le Gazon du Faing est dépassé, le contact s'établit juste avant le Gazon Martin.



Avant-poste tenu par le Peloton Bonnafont au Gazon du Faing

« Bourlingueuse », en tête, est arrêtée par des tirs violents d'armes automatiques et de mortiers venant d'une ligne de blockhaus perpendiculaire à la route des Crêtes. Le Lieutenant Bonnafont rejoint à pied l'automitrailleuse de tête sans se laisser intimider par les obus de mortiers qui continuent à tomber très rapprochés les uns des autres. L'un d'eux explose sur la route à quelques mètres du Lieutenant qui est criblé d'éclats sans trop de gravité. Ce qu'il faut, c'est trouver un itinéraire pour continuer la progression et seul, à pied, le Lieutenant Bonnafont, carabine à la main, s'enfonce dans la forêt. Arrivant à une clairière, il aperçoit à quelques mètres de lui, deux soldats allemands qui ne l'ont pas entendu venir. Les faire prisonniers est un jeu. Devant la carabine menaçante, ils n'ont qu'à obéir, ils jettent leurs armes et se préparent à suivre le Lieutenant. Soudain une mitrailleuse ouvre le feu sur le petit groupe. Un trou d'obus est là tout près, d'un bond, le Lieutenant se blottit au fond, rejoint en un clin d'œil par les deux prisonniers.

Malheureusement, une balle l'a atteint au pied. Drôle de situation, seul avec deux prisonniers, à cinq cents mètres du peloton et en face d'une mitrailleuse boche et, en plus sérieusement blessé. Que faire? Attendre des renforts éventuels attirés par le bruit du combat. C'est une solution que le Lieutenant abandonnera vite, car sa jambe le fait de plus en plus souffrir, et les éclats de mortier commencent à manifester leur présence assez douloureusement. Il faut partir à tout prix. Tant pis pour les prisonniers, que le Lieutenant ne peut ni emmener ni tuer dans ce trou où ils sont tous les trois l'un contre l'autre. Heureusement, le jour tombe, et en rampant, gagnant centimètre par centimètre, il parvient à regagner les couverts par lesquels il retourne vers le peloton se servant de sa carabine comme d'une canne. Ciano, le radio de « Bourlingueuse » l'aperçoit alors qu'il arrive à proximité du peloton. Il se précipite à son secours et malgré le tir des armes automatiques ennemies, parvient à le ramener en arrière.

La nuit tombe, l'ordre arrive de se replier sur le Gazon du Faing. En reculant, « Bourlingueuse » saute sur une mine, la roue avant droite est arrachée. Le tir ennemi redouble d'intensité et ce n'est que grâce à l'appui du M.8 « Bouvines » que l'équipage de « Bourlingueuse », avec Aucher et Poulet parvient à se replier. Le peloton s'organise en point d'appui sous le commandement du Maréchal des Logis Chef Hintzy; il s'installe dans une baraque construite pour abriter les bergers, pendant l'été, et aussitôt, les hommes cherchent par tous les moyens à se réchauffer. Un vieux tonneau métallique sans fond fera un poêle. La maison fournira le bois. Pas de tuyau, la fumée reste dans la pièce. Dans le fond c'est un avantage: les Allemands tirent sur tout ce qu'ils voient et la fumée leur paraîtrait certainement suspecte. Il faut faire attention aux allées et venues autour de la maison; celle-ci est en effet située en avant d'un bois sur un terrain d'une platitude désolante. Le bois sert de position à un peloton de chars du 1^{er} escadron et à deux T.D. dont les équipages jouent aux catacombes dans des abris en rondins abandonnés par les Allemands. Eux au moins ont l'avantage d'avoir des poêles volés par les Allemands, Dieu sait où !

La vie s'organise simplement: garde, réchauffage, essais de sommeil. La garde est très pénible, deux heures dehors en plein vent, ce vent glacé qui vous brûle le visage, vous coupe la respiration. L'obligation de rester immobile vous engourdit, on souffre terriblement.

Le premier soir, un incident curieux coupe la nuit. Vers 11 heures, une sentinelle voit arriver au grand galop un traîneau venant des lignes allemandes. Il fait un clair de lune splendide: la neige permet d'y voir très nettement; on peut lire dehors. On arrête le traîneau sans conducteur, et on y trouve avec surprise deux fusils venant de la "Bourlingueuse" .Sans doute, les Allemands ont amené ces chevaux pour piller l'automitrailleuse et les bêtes, entendant des éclatements de mortiers, ont pris peur et se sont enfuies. Poulet, tireur de la « Bourlingueuse » ne décolère pas en pensant qu'à bord sont restés dix-sept paquets de Pall-Mall, de nombreux bâtons de chocolat et une ration U complète. Il jure de fusiller tout Allemand fumant des Pall-Mall.

Le 20, l'ordre arrive de réattaquer. Le char « Labiste » passe en tête, suivi d'un T.D. et du M.8 « Bouvines ». Une section du Génie nous aidera et nous serons appuyés par la compagnie Daniel.

Le Light arrive au dernier tournant d'où l'on découvre la pauvre « Bourlingueuse » affalée sur son côté droit. Il voit des boches à ses côtés, tire et met le feu à l'automitrailleuse. L'équipage de celle-ci qui a pris place dans le T.D. et le M.8, voit avec douleur sa voiture brûler. Il avait conservé l'espoir de la récupérer. Les Boches réagissent violemment à coups de mortier qui tombent avec une précision un peu gênante.

Pendant ce temps, le Lieutenant Magdelain entreprend d'enlever du chemin L'automitrailleuse qui flambe au milieu du champ de mines. Le Spahi Cady, aide conducteur du char « Tartarin II » part en rampant avec le câble et arrive à le fixer à l'arrière de l'automitrailleuse, malgré le tir ennemi. Il s'agit maintenant de déminer entre l'automitrailleuse et le char qui va s'approcher pour la remorquer. Le Lieutenant Magdelain demande à l'Adjudant-chef Prian, qui commande la section de démineurs, de désigner un homme. L'Adjudant-chef répond: « J'y vais » et il part sous le feu de l'ennemi en se courbant à peine, ôter une douzaine de mines en bakélite qu'il balance à pleins bras.

« Tartarin II » s'accroche à l'automitrailleuse, fait vingt cinq mètres en marche arrière mais l'automitrailleuse qui a une roue arrachée, racle le sol et le char n'est pas assez fort. Le T.D. s'approche. Cady accroche le câble du char. Les deux blindés tirent l'automitrailleuse en arrière pendant que les Allemands arrosent l'ensemble d'obus de mortiers. A la corne du bois, l'automitrailleuse est traînée dans le fossé où elle continue de brûler tout l'après-midi.

Pendant ce temps, un petit Bulldozer dégage la route jusqu'au glacis.

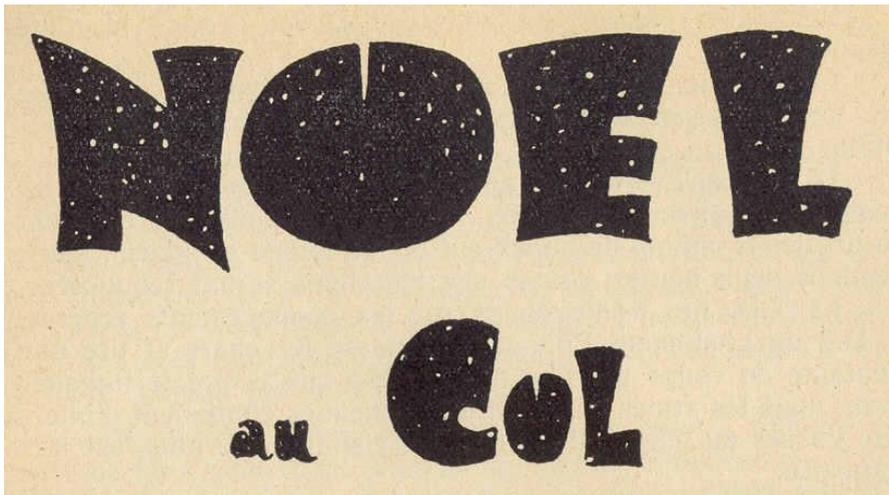
La compagnie Daniel n'ayant pu progresser, le Capitaine de Condé fait serrer la compagnie de Garde mise à sa disposition.

14 heures. Les trois chars de tête se portent en avant, les démineurs, couverts par une section de Tirailleurs, essayent de gagner le champ de mines qui est au milieu du glacis. Mais, pendant deux heures, toutes ces tentatives seront repoussées.

Le T.D. tire trente coups sur les emplacements repérés, le M.8 du Lieutenant Bonnafont dépasse les chars et tire une trentaine de coups sur une mitrailleuse qui assure le flanquement, mais les armes automatiques ennemies continuent d'interdire l'accès du champ de mines. La visibilité, de plus, est très mauvaise.

15 heures. La deuxième section de la compagnie de Garde tente un grand mouvement tournant par la gauche. La section parcourt deux cents mètres en terrain découvert dans la neige mais elle est stoppée par un violent tir de mortiers et se replie en ramenant un blessé.

Le 28, le Brigadier-chef Pailoux est blessé au Gazon du Faing.



DE LOUCHBACH

Le 23 Décembre, le peloton Buzonnière pensait bien peu à préparer Noël. Il était, la veille, au Col de Louchbach, relevant un peloton du 2^{ème} escadron. Les dix voitures du peloton avaient glissé jusque là sur le verglas par une température de $- 20^{\circ}$. En venant du Col du Bonhomme, on atteint Louchbach par une vallée étroite et sinueuse qui s'étale ensuite en pente raide vers le Rudlin, une route en lacets monte vers le lac Blanc, un chemin mène au Gazon Martin et, couronnant le carrefour, des sapins fièrement dressés s'ébrouent dans le vent en secouant leur neige glacée.

Une auberge qui avait dû, un jour, accueillir des touristes enthousiastes, servait d'abri à une trentaine d'Artilleurs dont les canons tiraient à intervalles réguliers des coups dont la montagne renvoyait les échos.

Le peloton Panel attendait la relève. Les deux chefs de pelotons s'étaient engouffrés dans le P.C. des Artilleurs puis nos chefs de voiture avaient été appelés: nous n'allions certainement pas rester avec des Artilleurs...

Et pourtant, seul l'éclairage, renforcé d'hommes à pied du soutien, avait constitué une patrouille qui s'en était allée vers le Gazon Martin par un mauvais chemin de montagne perdu dans la forêt et sur lequel les autos-mitrailleuses s'agrippaient, risquant à chaque instant la chute dans ce ravin où le verglas et les éboulis semblaient vouloir les précipiter.

Il s'agissait de savoir si la route était libre jusqu'au Gazon Martin ou tout au moins jusqu'à la cascade du Rudlin.

La patrouille n'avait pas fait trois kilomètres qu'à un bruit de haches, de masses, de pioches, les véhicules s'étaient arrêtés et que les hommes à pied, s'avançant prudemment, surprenaient des Allemands occupés activement à construire des abris, à creuser des tranchées, sans aucune protection, et de plus dénoncés par les vociférations de leurs gradés: eux aussi avaient décidé de s'établir sur le torrent du Rudlin, innocente cascade qu'il nous fallut reconquérir tous les jours.



Peu avant la nuit, la patrouille était rentrée avec des renseignements précis. Excités par l'action, les hommes n'avaient pas froid, mais éreintés, ils espéraient bien trouver un logis. Le lieutenant s'était occupé, aussitôt, de la question; il avait parlementé avec les Artilleurs: nous aurions notre place à l'auberge, une grande salle pour coucher, une cuisine, un petit fourretout servirait de P.C.

Ces pièces étaient d'une saleté repoussante; des morceaux de mur, des monceaux d'ordures, du fumier, le tout durci par la glace formée par les conduites d'eau percées.

Sitôt les voitures postées, la garde avait été désignée, les équipes formées: une, chargée de l'entretien du matériel, une de la cuisine, la plus importante du nettoyage.

A la pelle, la pioche, et un peu au balai, les trois pièces avaient été rapidement déblayées, fumier, neige et boue enlevés, on avait sorti six brouettes d'ordures.

Des planches bouchaient les fenêtres, les trous du plafond et des murs ; avec de la paille et une bonne réserve de bois, la grande salle se révéla un dortoir et une salle de repos confortable: une grande table au centre, quatre bancs faits de planches et de jerricanes, couchettes le long des murs; le poêle ronflait magnifiquement. On avait à la cuisine reconstitué le fourneau; s'il fumait un peu au début, c'était surtout faute de tuyau.

Le P.C. dégagé de l'attirail hétéroclite qui l'encombrait, était devenu une chambre correcte, on avait trouvé pour le Lieutenant un sommier et un buffet; une table à étages pour sécher les fromages avait été transformée en couchettes pour un équipage. Le téléphone avait été posé, la lumière installée grâce à un branchement sur la batterie du véhicule le plus proche.

En une heure, le miracle avait été accompli, chacun y avait mis du sien, mais tous en profitaient déjà, et après avoir installé leurs affaires, s'astiquaient pour le dîner.

Sur la traditionnelle nappe en panneaux de signalisation, le couvert était mis; depuis le premier jour de la campagne, chaque équipage avait sa caisse de porcelaine et de cristaux. Autour du fourneau, les cuisiniers français s'affairaient, réalisant un cocktail à la française de toutes les conserves américaines.

Les hors-d'œuvre sont mangés en silence, il ne fait pas encore bien chaud; mais, quand le premier plat fume sur la table, les conversations s'animent, il paraît que le Boche du torrent vient tout droit de Norvège, le froid ne l'épate pas, on le verra à l'œuvre. « Ils » ne vaudront pas sûrement les skieurs du col de la Schlucht. Comme il fait ce soir encore plus froid qu'hier, on fera tourner les moteurs toutes les heures pendant vingt minutes, les chauffeurs n'aiment pas que d'autres mettent leur moteur en route: « Si tu veux coucher dans ta bagnole, ne te gêne pas, si tu t'endors, ça en fera deux de gelés, ton moteur et toi! »

Il s'en trouve un, un radio bien entendu, un type qui peut vous dire à chaque instant la date et l'heure qu'il est, pour rappeler à tous que le lendemain c'est Noël.

On pense à Noël et non pas à la patrouille qui partira à 7 heures et fera un grand tour pour aborder le ravin dans le dos des Boches, en se glissant parmi les sapins, les doigts gelés sur la détente des fusils,

de la neige jusqu'aux genoux par endroits, en évitant, grâce à Dieu, les schuhmines invisibles qui font dans la neige en sautant un trou tout noir où l'on laisse son pied. Et si l'on arrive avant le Boche, ou si on le fiche en l'air, ce sera, comme la veille, pendant trois heures, l'immobilité complète, œil ouvert, oreille aux aguets, pendant que, derrière, le Génie nous construit des abris, nous creuse des tranchées, des emplacements de mitrailleuses. Il faudra encore trois jours de travail avant qu'on s'installe là-bas; on va truffer nos barbelés de mines, on mettra des tas de pièges, qu'est-ce qu'il va prendre le Norvégien?

Mais au lieu de penser à Noël, on rappelle aussi à ceux qui sont de la deuxième patrouille qu'à six heures et demie, on prendra un sérieux casse-croûte, chacun donne sa ration, avis aux cuisiniers!

9H00 - La garde est relevée, son dîner est vite expédié. Le poêle fume, les yeux piquent; à peine allongé, le peloton dort profondément, tandis que les cuisiniers viennent chercher un plat oublié et que dehors la garde veille. Le matin, toilette, il fait frisquet, il n'y a pas de microbes qui résistent, la nuit a été bonne, mais le réveil est pénible. On va mettre les moteurs en route; pendant qu'ils tournent, vite à table, qu'il est bon ce chocolat américain. Il commence à faire presque chaud, ce poêle est épatant, mais c'est l'heure: « N'oubliez pas les grenades, à midi on viendra vous relever, votre déjeuner sera sur le feu, en voiture! »

Dehors, le jour va se lever, les canons tirent une salve comme pour saluer le départ de la première patrouille. Ceux qui ne partiront qu'à 11H00 sont déjà tous au travail quand le téléphone sonne. « C'est le Capitaine Dagos du R.E.C. qui veut parler au Lieutenant - il est en patrouille, mais nous lui ferons la commission - trois dindes pour le peloton, oh ! Merci, mon Capitaine! » C'est vrai, c'est le réveillon ce soir, qu'est-ce qu'on fait? Il Y a bien ce cheval que la patrouille a ramené hier soir, ça ferait de bons biftecks, mais il a l'air si brave. Mieux vaudrait le vendre et acheter des tas de choses avec l'argent. Tout le monde est d'accord, et le maquignon désigné s'en va juste au moment du tir boche, tenant son cheval en laisse; il n'a pas l'air malin... Il l'est pourtant, il reviendra une heure après avec de l'argent plein les poches.

Coup de téléphone au vaguemestre. « Il faut nous acheter pommes de terre, oignons, fromages, vins d'Alsace, kirsch, à n'importe quel prix, on est riche, on payera comptant. » L'ordinaire arrive. Ils se sont fendus : de la viande fraîche,

du pain, du café, du rhum, des paquets de cigarettes Pall Mall, don du roi d'Angleterre disent certains, de Madame Roosevelt disent d'autres. Il y a aussi un colis pour le peloton, ce sont les dindes, on dirait des poulets qui auraient grandi trop vite, Vitesse est la plus maigre, Confort l'est un peu moins, Sécurité est terriblement peureuse, elles seront baptisées et mangées le jour même.

Voilà le docteur maintenant, il demande où est le blessé. « C'est votre patrouille qui m'a envoyé un radio, un Sous Officier a eu le poumon traversé par une balle ». Il n'en fallait pas tant pour oublier Noël et ses préparatifs, dindes, cigarettes, courrier et même les deux caisses que le vaguemestre vient d'apporter, tout est abandonné quand on annonce l'arrivée d'un dodge du Génie.



La route des Crêtes.

C'est Guérin qui y est allongé; le pauvre vieux, un si brave type, pourvu qu'il s'en tire! Il avait justement trois lettres de sa fiancée; depuis le temps qu'il passait à côté. Ce coup-là, il a eu son compte! Celui qui l'accompagne conte ce qui s'est passé: « On a eu chaud, mais pas tant qu'eux, nous nous sommes installés quand même après une belle fusillade. Ils y ont laissé des plumes; nous avons eu une sacré veine, sauf ce pauvre Guérin? »

Le médecin installe le blessé sur un brancard, rapidement hissé dans la sanitaire; dans une demi-heure, il sera sur le billard. L'ambulance chirurgicale de Mme Catroux est à quinze kilomètres à peine. Au chaud, dans des draps, il sera soigné comme un prince. Le petit choc pour nous est déjà passé, mais c'est quand même un ami qui s'en va, l'équipage de l'automitrailleuse de tête regrettera son chef, et même si on l'en tire, il ne reviendra pas.

Avec tout ça, nous sommes en retard, nous avalons le déjeuner en vitesse et partons relever la première patrouille. Là-bas, les hommes se remplacent en silence, les consignes sont passées à voix basse, ceux qui descendent ajoutant un détail sur l'incident du matin, ceux qui montent parlent du réveillon: « Il y a un ravitaillement formidable, il n'y a plus qu'à faire cuire, on a laissé un cuisinier qui est au courant ».

C'est déjà dans l'auberge l'ambiance fiévreuse qui précède une fête; le Père Déal vient nous voir, sa barbe est toute givrée et raide. Pour une fois, il a dû abandonner la fameuse Rosengart « Dieu, Patrie et en avant ». Sans chaînes il était sûr de rester en rade.

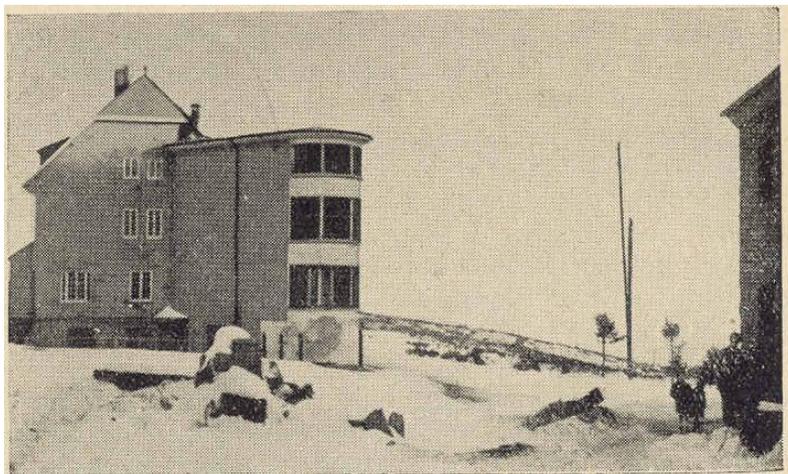
Nous sommes tous groupés autour de lui, il a déjà vu Guérin qui a été opéré et va aussi bien que possible. - Il se plonge dans des calculs: « A quelle heure rentrent vos camarades. A 6H00 ! Bon, je viendrai dire la messe de minuit à 7H00. Restez à jeun jusque là pour communier, ensuite j'irai au Lac Blanc, enfin au Rudlin dire la messe au 4^{ème} Escadron ».

« Vous croyez que les Boches vont vous laisser vous promener comme ça en pleine nuit? - Ne t'en fais pas mon petit, répond-il, ça c'est mon affaire » et il sort en bavardant avec l'un d'entre nous. C'est comme ça qu'il confesse!

La grande pièce est alors transformée en chapelle, un autel est dressé devant un grand drapeau tricolore, les murs sont tendus de couvertures américaines sur lesquelles des ceintures de flanelle sont disposées en courbes harmonieuses. Dans un coin, un bel arbre de Noël a été orné de tous les objets brillants que nous avons pu trouver. L'autel lui-même est perdu dans les branches du sapin. Le Père Dager, Capitaine à l'État-major, arrive à 7H00 accompagnant l'Aumônier. Il a conduit la jeep et servira la messe. Nous sommes vraiment heureux qu'ils soient venus tous les deux célébrer, pour nous tout seuls, la messe de minuit.

L'autel et l'arbre, éclairés par les phares d'une jeep dont on entend ronronner le moteur au dehors, sont les seules taches lumineuses dans la chapelle, où tous, nous parlons déjà à voix basse. Puis la messe commence dans une atmosphère de paix et de recueillement qui nous fait oublier que, dehors, trois d'entre nous sont prêts à faire feu, qu'un vent glacé cingle leur visage, que ce bruit de tonnerre qui n'a duré qu'un instant est celui de nos canons qui cherchent à détruire et à tuer.

Les Basques se sont groupés et entonnent d'une voix pure, au registre très haut, le Noël de leur pays. A la fin de la messe, tous chantent: « Il est né de Divin Enfant » et puis le père Déal, après une prière à laquelle nous répondons tous, plie silencieusement bagage et redevient soldat. Nous sortons tous de la chapelle derrière lui, certains pour lui dire au revoir, le remercier et le mettre en voiture, d'autres simplement pour quitter la chapelle, pour se secouer dehors où le froid les saisit, les tire du rêve où ils étaient plongés.



Sanatorium du Lac Blanc.

Encore trois heures avant le dîner-réveillon, qui aura lieu à 11H00. Il ne faudra pas longtemps pour enlever l'autel, mettre la table et le couvert. On ne peut pas tous faire la cuisine, on va pouvoir dormir un peu; mais non, il y a du nouveau, un message radio demande d'envoyer l'obusier à quelques kilomètres de là pour recevoir des ordres; au bout d'une demi-heure, nous ne sommes toujours pas arrivés à mettre son moteur en route. C'est un fait exprès, il a tourné pendant la messe. Maintenant les batteries sont à plat, nous faisons une petite pause autour du poêle, puis le Lieutenant revient, nous nous remettons au travail, il faut absolument que l'obusier aille tirer; à quoi sont donc bons nos voisins les Artilleurs ? ...

Le Lieutenant décide d'échanger la batterie de l'obusier avec celle d'une automitrailleuse; simple travail de jour, la batterie pèse quand même 80 kilos et il faut aller la chercher dans un endroit où l'on a si peu de prise que l'on se pince les doigts à tous les coups; de nuit, sans lumière, avec moins 25°, c'est vraiment sportif.

Après trois essais, nous arrivons à faire un court-circuit, au quatrième, nous réussissons: Le moteur de l'obusier démarre l'automitrailleuse s'est mise à recharger la batterie à plat. Le Lieutenant va annoncer son départ quand le contre-ordre arrive, on ne part plus. Ça, c'est une affaire! Nous serons tous réunis. Cela nous a tout de même tenus jusqu'à minuit cette histoire de batterie: un cuisinier prétend que c'est une bonne blague dont il est l'auteur, car Vitesse et Sécurité ne voulaient pas cuire; maintenant, c'est prêt. A table! Le popotier nous place, quelle abondance de hors-d'œuvre! L'éclairage indirect des phares fait une drôle de lumière.

Les viandes se succèdent sans interruption, de la dinde la plus dure au poulet de conserve américain qui est pâle et mou comme des macaronis. Le vin est remarquable, personne ne s'en prive. Quand on ira prendre la garde, au moins on n'aura pas froid; ça discute ferme; si les fameux Norvégiens nous voyaient, ils auraient du mal à s'y reconnaître; d'ailleurs, après la bagarre de ce matin, il ne doit plus en rester un. Tous sont morts ou blessés. Après le café, le rhum, le kirsch, le Lieutenant se lève et y va de son laïus! C'est le genre mi-sentimental, mi-guerrier, ça se prolonge un peu car le kirsch l'a mis en forme. Il demande maintenant quel est le benjamin? -. « C'est Etcheverry. - Où est-il? - Il est de garde. Que le plus vieux aille prendre sa place et lui dise de venir ici tout de suite; je l'attends. »

Etcheverry est derrière la porte, emmitouflé, casqué, l'arme à la main, il repasse les événements de la journée ne sachant plus très bien quand elle a commencé. Non, il ne voit rien qu'on puisse lui reprocher. Tout doucement, une petite poussée à la porte, la tête casquée s'engage, le fusil, puis l'épaule apparaissent; le voilà planté au garde-à-vous, il est ébloui par la lumière; impressionné par ce silence et par tous les yeux qui sont braqués sur lui.

Le Lieutenant se lève: « Enlève ton casque et approche toi », - l'instant est solennel, on se demande un peu pourquoi. - « Mon petit, tu es le benjamin, c'est à toi que je donnerai le baiser de paix destiné à tout le peloton, tu partageras, hein. » L'accolade est donnée dans un profond silence. Etcheverry reçoit un verre, tous remplissent le leur, c'est un brouhaha indescriptible de toasts successifs ou simultanés où le 2ème peloton s'affirme unique et invincible.

Cotte-Martineau, Servolles et Houbloup sont blessés.

Le 27, Larregain et Maiseret sont blessés.

DANS LES AUTRES SECTEURS

Nous partons du col de Louchbach : on a chargé l'harmonium portatif, la caisse chapelle, les cantiques, les personnages de la crèche enfouis dans une boîte à chaussures. Le Capitaine Dauger prend le volant; l'aumônier, armé, quand il voyage de nuit, tire d'une chaussette (l'étui) un vieux Colt récupéré quelque part dans la bagarre. Et l'on démarre, direction, non pas le Lac Blanc, mais le Rudlin, via Col du Bonhomme. Au Lac Blanc, le Père a donné pleins pouvoirs à son confrère du 2^{ème} Goum qu'il a introduit au 1^{er} escadron.

Prenons la route, la jeep glisse sur la neige glacée, quelquefois un peu trop. La confiance règne à bord, le conducteur est sûr, d'ailleurs les remparts de neige forment un précieux garde-fou. Quelques réflexions émues et édifiantes sur la messe au peloton Buzonnière, et c'est le silence de la méditation dans cette nuit apparemment si calme et si belle: la neige revêt tout de son blanc manteau même les grands sapins, et le firmament est tout constellé d'étoiles. Nous arrivons au Rudlin; une sentinelle, mitrailleuse au poing nous arrête, nous reconnaît et nous grimpons avec notre matériel au nouveau P.C. Vaublanc. La veille, l'ancien a été attaqué de nuit par une forte patrouille qui a réussi à y mettre le feu. La réaction a été bonne, pas de pertes même pas la provision de bonbons, chewing-gum, chocolats qu'un bon et prévoyant papa, en mal de permission, augmentait pour ses gosses de ses privations journalières, puisqu'un bon camarade averti s'en alla tout simplement la quérir dans la bicoque en flammes.

Nous entrons dans une magnifique villa et, chose à remarquer, encore habitée par ses propriétaires. Pendant que le Père prépare l'autel, les hommes arrivent tous en armes, il faut être prêt à toute éventualité; ils se tassent comme ils peuvent, dans la pièce attenante, les chanteurs se réunissent autour du « biniou ». Le Maréchal des Logis Giron s'est fait évacuer ce soir même de l'Infirmerie pour accompagner. Il jouera avec un pied, comprenez, il pédalera avec un pied. L'autre n'est pas guéri, transpercé récemment d'une balle au cours d'une patrouille à pied où, avec le Lieutenant de Mérode, ils sont allés tâter trop près les teutons. La messe commence. Le « Minuit Chrétien » s'élève très doux, modulé, plein de nuances. Et la messe se déroule dans un profond recueillement. Comme il fait bon, tous ensemble, célébrer la fête de Noël, en pensant aux chers absents, aux parents, à la femme, aux enfants, à la fiancée, aux amis, en chantant à mi-voix les doux et vieux cantiques de Noël. Après la Messe, notre hôtesse nous confie tout en larmes son émotion, son admiration et sa gratitude.

Les hommes se retirent par paquets, en silence, après félicitations aux chanteurs. Le Père propose à Giron de l'emmener à l'Infirmierie puisque nous passerons par là. Mais il refuse énergiquement: « Ah ça non! Il y a un réveillon monstre au peloton, des truites, des gâteaux, du pinard... »

Avant de partir, une pensée pour le Lieutenant Caniot qui, là-bas, à la lisière de la forêt, fait bonne garde avec son peloton dans une ferme. Ils ne pourront pas avoir la Messe les pauvres gars, même pas la visite du Père. Pourtant il la connaît bien cette ferme où quelques jours auparavant, il est allé seul et sans bruit pousser une reconnaissance.

Pendant ce temps, à Retournemer sur la route de la Schlucht, le peloton Ducos passe la veillée de Noël.

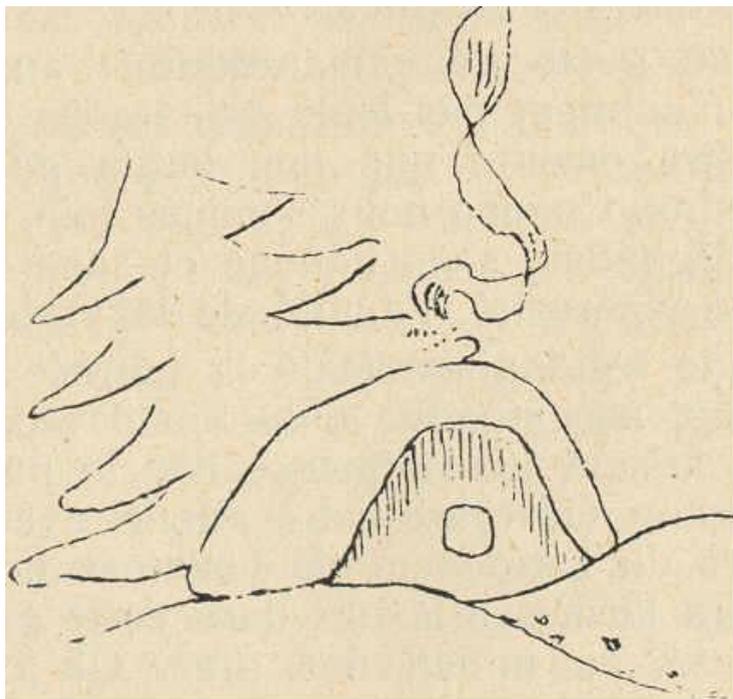
Ils iront à la Messe célébrée par le charmant et si affable aumônier du 3^{ème} Dragons, celui, vous souvenez-vous, que l'on rencontrait un peu partout le ventre blindé de jumelles, de, sacoches, de deux ou trois appareils photographiques agrippés ou suspendus, on ne sait trop comment, à une sangle abdominale interminable.

Or donc, au peloton, on devisait gaiement, on chantait, on faisait de l'esprit, on risquait des gauloiseries, c'était pourtant sous peine d'amende car c'était la veillée de Noël. Le résultat des amendes fut important: 600 francs. « Que va-t-on faire de cet argent! Écoutez, une idée. Delva, toi l'apprenti marabout, remets-le au Père qui dira des Messes pour les copains du peloton qui ont été tués. »

Encore un beau geste de camaraderie: au milieu de la joie, ces Spahis n'oublient pas leurs camarades qui ne sont plus. Allez nous dire ensuite que nos petits gars ne sont pas des types épatants. Comme nous sommes loin des zazous, des types blasés, dégonflés, sans flamme et sans idéal. C'est la joie, l'entrain, la générosité, l'amitié de la vraie France.

Noël, 7H30, le froid pince mais la journée sera belle, le Père part en Jeep, accompagné d'un Spahi indigène, pour le Grand Valtin en faisant une immense boucle par Gerbepal et Xonrupt. Le peloton Gastines nous attend avec l'aspirant Heissat en l'absence du Lieutenant de Gastines heureux permissionnaire. On dira la messe là-bas dans cette grosse ferme à droite de la route, au milieu des prés. On camoufle la Jeep derrière la maison, les hommes arriveront par paquets successifs pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, mais les civils, les bonnes sœurs, tout ce bon monde en sabots, viendront débonnairement en troupeau. Les obus ne sont pas destinés aux civils, d'ailleurs qu'est-ce qu'on risque, on est avec de vrais guerriers,

et puis c'est Noël! Mais où loger tout ce monde, une salle basse, assez grande d'ailleurs. Le Père installera faute de place son autel sur l'évier, en face de la fenêtre d'où l'on voit circuler là-haut, sur la crête, les « Norvégiens» en habits blancs: la crèche évidemment, puis l'harmonium. Une bonne sœur, après s'être un peu fait prier, jouera et dirigera les chanteurs. Elle entonne un peu haut, un peu trémolo, ça sent l'émoi, mais « le jeune chef » saisissant la situation et prenant ses responsabilités, chante et prêche d'exemple: le ton s'affermir, se calme, grossit, c'est l'unisson! Là aussi, les hommes ont vraiment fêté Noël, le Père ne les a pas laissés tomber; ils sont contents, le remercient avec effusion; ils voudraient absolument le retenir à déjeuner. Mais il est incorrigible, il a la bougeotte, il faut qu'après avoir avalé un jus et deux biscuits, qu'il aille voir d'autres camarades moins favorisés. Rappelez-vous, chers anciens, ce Noël de guerre, c'était simple, un peu improvisé, c'était pauvre, comme dans l'étable de Bethléem. N'était ce pas un peu à cause de cela que nous l'avons tout de même bien célébré, que nous en avons tiré un grand réconfort, le calme et la paix, que



Jésus a promis aux hommes de Bonne Volonté...

Noël dans les Vosges....

UN NOEL

*Quand on ferme les yeux et qu'on se souvient,
Des Noël's joyeux de nos jeunes années,
Notre esprit s'en va, s'évade soudain,
Vers un cadre! Combien familier!
C'est le sapin dans l'angle de la pièce
Chargé de friandises, de bonbons fondants,
Le papier doré passe comme une caresse,
Et donne aux branches un aspect rutilant...
C'est la crèche où, avec amour,
On a disposé les naïfs sujets,
Vêtus de leurs plus beaux atours...
Le petit Jésus est là, tout est prêt.
C'est la cheminée, où le soir
On déposera tous les petits souliers,
Vers le père Noël s'en va tous nos espoirs,
Pourvu qu'il ne m'ait pas oublié !...
C'est la grande table avec sa nappe blanche,
Où l'on mangera bien avant d'aller dormir,
C'est un grand jour, plus beau que le Dimanche...
C'est le costume neuf qu'il ne faut pas salir...
Puis les années ont passé, tout jeune homme
On vient offrir à sa petite amie
Tout en rougissant comme une pomme,
Un cadeau tant de fois choisi !...
Et maintenant pour nous, c'est le Noël de guerre,
Pauvres gosses d'ici vous n'en aurez guère,
De jouets, de gâteaux, de cadeaux.
Rien cette année malheureux marmots...
Le Père Noël le sait lui aussi
Qui versera des larmes sur les foyers détruits !
Mais quand père Noël l'an prochain reviendra
Bien remplie sa hotte et très lourde sa charge
Il ira avec son grand sourire en marchand à grands pas...
A tous les gosses de France, il fera le partage.
Père Noël, à nous soldats, avec toute la gloire,
Donnez-nous comme cadeau, le plus vite, la Victoire.*

En ligne, au Rudlin (Vosges). Le 31-12-44.

G. RIEGER.

PERTES SUBIES DURANT LA PERIODE
DU 1^{er} AU 31 DECEMBRE 1944

I.- TUÉS ET BLESSÉS MORTS A L'HÔPITAL

BUONO ELIE 2^{ème} Esc. 1^{ère} CL. Tué le 8-12-44 au Vallin. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
MARTINEZ Raphaël. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Tué le 12-12-44 au Col du Bonhomme. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
OSTER André. 1^{er} Esc. Capitaine. Tué le 14-12-44 au Col du Louchbach. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
GUILLOUX. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Tué le 14-12-44 au Col du Louchbach. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
RENARD Maurice. 1^{er} Esc. 2^{ème} CL. Tué le 14-12-44 au Col du Louchbach. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
HERNANDEZ Philippe. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Tué le 17-12-44 au Col du Louchbach. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.
GAUBERT Paul. E.H.R. 2^{ème} CL. Tué le 14-12-44 au Col du Bonhomme. Inhumé à Rupt-sur-Moselle.

II. -. BLESSÉS

CAZAUX Claude. 3^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 2-12-44 à Longemer.
DOUAT Lucien. 3^{ème} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 2-12-44 à Longemer.
HUSSON Bernard. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL. . Blessé le 2-12-44 à Longemer.
MOHAMED B/Cheikh. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL. . Blessé le 6-12-44 à Longemer.
AU RACHIDI Hacene. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. . Blessé le 8-12-44 au Rudlin.
BARRAGUE Émile. 2^{ème} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 4-12-44 au Honeck.
KAL TEMBACH Alfred. 4^{ème} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 9-12-44 au Valtin.
BREUIL Léonce. 2^{ème} Esc. S.-Lieut. Blessé le 10-12-44 au Rudlin.
MARTINEZ Julien. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. . Blessé le 10-12-44 au Rudlin.
VILLENEUVE Robert de. 4^{ème} Esc. 2^{ème} CL. . Blessé le 10-12-44 au Valtin.
PILORGE Lucien. 2^{ème} Esc. Brig.-Ch. Blessé le 11-12-44 au Col du Bonhomme.
FERRAND Jean. 4^{ème} Esc. Brig. Blessé le 9-12-44 au Valtin.
FEVOTTE Jean. 2^{ème} Esc. Brig.-Ch. Blessé le 12-12-44 au Col du Bonhomme.
GAILLET Jean. 2^{ème} Esc 2^{ème} CL. Blessé le 12-12-44 au Col du Bonhomme.
GARCIA Manuel. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 12-12-44 au Col du Bonhomme.

LALLEMAND Marcel. 2^{ème} Esc. M.dcL. Blessé le 12-12-44 au Col du Bonhomme.
 MASSON Jean. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 12-12-44 au Col du Bonhomme.
 MALNIS Lino. E.H.R. 2^{ème} CL. Blessé le 13-12-44 au Col du Bonhomme.
 GIRON Guy, 4^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 13-12-44 au Faing de Souche.
 LAINE Georges. 1^{er} Esc. S.-Lieut. Blessé le 14-12-44 au Col du Louchbach.
 SERFATY Emile. 1^{er} Esc. Adjt. Blessé le 14-12-44 au Col du Louchbach.
 BERNHARD Pierre. 1^{er} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 14-12-44 au Col du Louchbach.
 GARCIA Jean-Baptiste. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
 MAURY Robert, 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
 GARCIA Etienne. 2^{ème} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 14-12-44 au Col du Bonhomme.
 HASER André. 1^{er} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 14-12-44 au Col du Louchbach.
 FERREY Robert. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 14-12-44 au Col du Bonhomme.
 HALAOUI Iahkdar. 1^{er} Esc. 1^{ère} CL. Blessé le 14-12-44 au Col du Louchbach.
 MAIRE Noël. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 14-12-44 au Col du Bonhomme.
 THOMAS Etienne. 1^{er} Esc. M.d.L. Blessé le 13-12-44 au Col du Louchbach.
 FRANCOVILLE Pierre. 1^{er} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 13-12-44 au Col du Louchbach.
 HADDAD Mansour. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 11-12-44 au Col du Bonhomme.
 GAILLARDO Dolmage. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 18-12-44 au Col du Bonhomme.
 AKKAL Kaddour. 4^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 16-12-44 à Rudlin.
 HOSPITAL Léonce. 4^{ème} Esc. Adjt. Blessé le 15-12-44 à Rudlin.
 LABANHIE Robert. 4^{ème} Esc. M.d.L.-Ch. Blessé le 16-12-44 à Rudlin.
 BOIVIN Robert. 2^{ème} Esc. Brig-Ch. Blessé le 16-12-44 au Col du Bonhomme.
 ORTEGA Vincent. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL. Blessé le 15-12-44 au Col du Bonhomme.

CHAUPE Georges. E.H.R. Lieut. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
BOULANGER Jean-Baptiste. E.H.R. Brig.-Ch. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
GARCIA Jean-Baptiste. 3° Esc. 2° CL. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
MAURY Robert. 3° Esc. 2° CL. Blessé le 17-12-44 au Col du Louchbach.
MAITRE André. E.H.R. Lieut. Blessé le 30-12-44 au Haut du Tôt.
ARNAUD Gilbert. 3° Esc. Brig.-Ch. Blessé le 17-12-44 au Lac Blanc.
BONNAFONT Pierre. 3° Esc. Lieut. Blessé le 18-12-44 au Gazon Martin.
CLEMENT Pierre. 4° Esc. Brig. Blessé le 19-12-44 à Habeaurupt.
GUERRIN Jean. 3° Esc. M.d.L. Blessé le 24-12-44 à Rudlin.
COTTE-MARTINEAU Robert. 3° Esc. Brig.-Ch. Blessé le 25-12-44 au Gazon du Faing.
SERVOLLES Marcel. 3° Esc. Brig.-Ch. Blessé le 25-12-44 à Faing.
HOUBLOUP Maurice. 3° Esc. 2° CL. Blessé le 25-12-44 au Gazon du Faing.
MAURY Marcel. 4° Esc. 2° CL. Blessé le 25-12-44 à Rudlin.
SALLENAVE Joseph, 4° Esc. 2° CL. Blessé le 25-12-44 à Rudlin.
LARREGAIN Michel. 3° Esc. 2° CL. Blessé le 27-12-44 au Gazon du Faing.
MAISERET Paul. 3° Esc. Brig. Blessé le 27-12-44 à Fraize.
PIALOUX Georges. 1^{er} Esc. Brig.-Ch. Blessé le 28-12-44 au Gazon du Faing.
SCALA Eugène. 2° Esc. 2° CL. Blessé le 8-12-44 à Rudlin.

PERTES SUBIES DURANT LA PERIODE
DU 1^{er} AU 31 JANVIER 1945

I.- TUÉS ET BLESSÉS MORTS A L'HÔPITAL

Néant.

II. -. BLESSÉS

BLANC Jean. 4° Esc. 2° CL. Blessé le 5-01-45
SALINAS André. 4° Esc. 2° CL. Blessé le 1^{er} -01-45 à Habeaurupt
KARSENTY. E.H.R

MAIS QU'EST-CE QUE VOUS FOUTEZ?

*L'aût'fois, mon camarade, je me reçois une lettre.
Qu'elle vient d'un cagnélo (1) qu'il habite Bab-El-Oued (2)
Oilà ça qui m'a dit en d'sur le papier.
Fermez-là tous, que moi je vais parler.
" Atso ! tu sais qu'nous aut'on en a marre?
Vous êtes même pas rentrés encore dedans Colmar?
Le mauvais sang ici que tout le monde y se fait!
Combien encore la guerre elle va durer?
Mais qu'est-ce que vous foutez, la morteguédamourte !... (3)
Nous aut'qu'on s'esquinte pour qu'la guerre elle soye courte.
Le bureau ousque tout l'monde y travaille,
Pour faire le feu y a même pas de la paille,
Le tram y s'lui manque l'électricité.
Obligé que tous nous allons à pied!
Heureusement y z'ont la chance qu'à c'oyage,
A cette guerre personne y manque le courage!
y parait qu'ousque vous êtes, la neige elle tombe fort
Mais tu sais combien des fois les journaux y z'ont tort!
Plus froid qu'à Bab-el-Oued (2), jamais y peut faire!
La pêche c'est fini à cause d'la mauvaise mer!
Mais quand même que tous on prend de la peine,
Des fois on va danser du côté d'Saint-Eugène! (4)
Là-bas tout l'monde y dit la même chose ...
« Pourquoi l'armée elle se tape la pause? »
Allez! Va ! Dis-moi (5) que c'est pas vrai,
Rien qu'avec à les femmes vous devez rigoler!
Si je dis ça, c'est pas qu'j'ai la rabia (6)
Mais d'la guerre ici on a tous la gobia ! (7)
Si du Service des Papiers personne y nous retient,
La vérité, Gougousse on rente dedans Berlin!
Mais encore un coup c'est pas l'travail qui manque
Manco (8), y en a encore qui se cherchent à les planques!
Mais ceusses-là personne y peut les voir.
Et ça s'ra encore nous aut'les poires!
Pourquoi y aura beaucoup, que chance à leur père,*

(1) Cagnelo : bon à rien.

(2) Bab. El. Oued: vieux quartier d'Alger.

(3) Morte guectamourte : injure d'origine latine.

(4) Saint-Eugène: faubourg d'Alger.

(5) Ose dire

(6) Rabia : Colère.

(7) On a tous la gobia : on en a tous envie!

(8) Manco: Malheureusement.

*y porteront d'sur eusses une maousse (9) de croix de guerre!
Et nous aut'on aura pas même une prime,
Pourquoi d'la bataille, on est les victimes! »
Vous aut'tapez le sprint, rasez les trottoirs,
Qu'enfin nous out' les Combattants on se fête la Victoire!*
G. Rieger Champey, 15-1-45.

AVEC LE 3^{ème} ESCADRON LA PRISE DE MUNSTER

Tout le monde commençait à s'endormir dans les délices de Couthenans . La terrible équipe du P.C. - Beaumarchand, Amaro, Spiteri - elle-même, avait acheté une conduite. Aussi le réveil est-il brutal lorsque le 19 au soir, le .Capitaine nous apprend que nous partons le lendemain matin. Bien des voitures sont à Montbéliard, bien des armes sont en réparation. Pour permettre de continuer les réparations en cours, le Colonel décide que l'escadron formera deux pelotons de combat et le 2^{ème} escadron lui fournira un peloton au complet aux ordres du Lieutenant Panel. Le Sous-lieutenant Franck, très déçu, se voit confier la mission de rester à Couthenans avec les véhicules retardataires, et le lendemain, l'escadron de marche retourne vers des horizons bien connus. C'est en effet à Saint-Amé qu'est prévu notre cantonnement; nous sommes détachés comme escadron de reconnaissance à la 10^{ème} D.I. Division d'Infanterie nouvellement formée avec uniquement des unités F.F.I. Ce sont eux qui nous ont succédés dans les secteurs du Bonhomme et de la Schlucht et même plus au Sud.

Nous nous logeons tant bien que mal dans un Saint-Amé surpeuplé où viennent peu à peu nous rejoindre le reste de l'escadron resté à Couthenans et le Lieutenant Bonnafont qui a refusé une convalescence sachant que nous avons quitté Couthenans. Il reprend sa place d'adjoint du Capitaine. On n'a jamais vu autant de neige à Saint-Amé, près d'un mètre par endroit. Ceci n'est pas pour faciliter une offensive. En attendant l'attaque que nous devons exploiter, il nous faut assurer les transmissions de la division. Autos-mitrailleuses et scout-cars sont dispersés dans les différents P.C., non sans de nombreux ennuis.

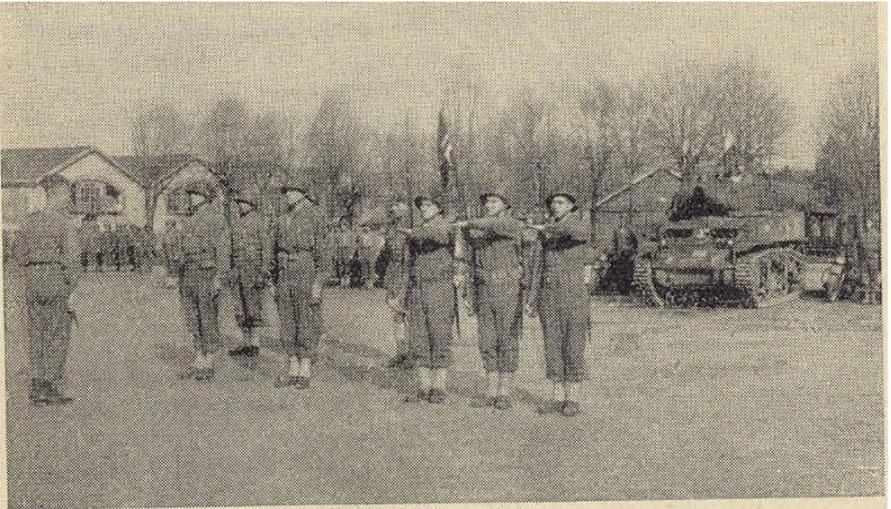
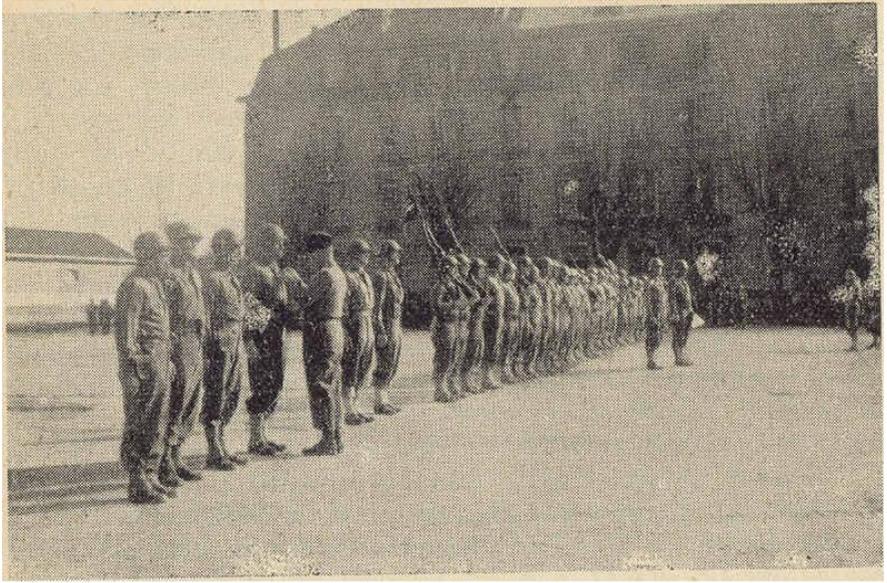
Enfin, le 2 Février, l'action se déclenche. Une première étape nous conduit à Fraize, déjà connu, après des difficultés sans nombre sur la route de

(9) Maousse: impressionnante.

Gérardmer à Fraize, que l'on n'a déneigée qu'en partie et où des encombrements de convois se produisent sans cesse.

Le 4 Février, nos voitures roulent en Alsace après avoir passé le Bonhomme et vont se faire fêter à Lapoutroie. L'Allemand est à quinze kilomètres de là, après Orbey. La route que l'on aura à prendre demain est enneigée et très minée, le Capitaine décide d'envoyer de suite une équipe avec des démineurs commencer le travail! A 15 heures, le Lieutenant de Sauvebeuf arrive sur place avec une dizaine d'hommes et tous les détecteurs, Malheureusement, il n'y a ici que des mines en bois ou en matière plastique, et les détecteurs sont efficacement remplacés par des fourches avec lesquelles on recherche et neutralise de nombreux barrages de schuh mines et de topfmines. Lorsque la nuit descend, il y a 400 mètres de déminés. Lenteur désespérante. Le lendemain, à l'aube, le 1^{er} peloton quitte Orbey et s'engage, sur ce fameux chemin. « Bellone » est en tête et transporte outre son équipage, le Capitaine, les Lieutenants Bonnafont et de Sauvebeuf. Derrière vient « Belfort ». Soudain, violente explosion près de « Belfort », qui riposte de son 75, histoire de se calmer les nerfs, car c'est une mine qui a rusé avec les démineurs, épargné « Bellone » et qui, maintenant, vient de briser un galet et une chenille de l'obusier. Heureusement, personne n'est blessé, seul Delfieu le conducteur est un peu choqué, mais cela ne durera pas. « Bellone » s'est arrêtée brusquement à ce bruit. A dix centimètres de sa roue avant, on découvrira une mine tapie sous la neige qui s'appêtait à envoyer en l'air Capitaine, Lieutenants et tout l'équipage, et qui a dû être bien déçue de voir sa proie s'arrêter si près du but. La journée se passe à déneiger et déminer. Des mortiers arrosent la route. En fin de journée, les Basses Huttes sont atteintes, mais les Fantassins du 4^{ème} R.T.T. nous ont largement dépassés. Le lendemain, le Capitaine décide coûte que coûte de les rattraper, tant pis pour les mines.

C'est avec cette idée que le peloton Franck quitte les Basses Huttes. Il réussira malgré mines, barrages et ponts coupés. A midi, on prend pied sur la grand-route. De là à Sultzeren il y a trois passages impraticables à refaire, impossible d'avoir un bulldozer avant une heure avancée de la soirée. Il ne servira que pour le dernier et non le moindre... A 2H00 du matin, le peloton Franck entre dans Sultzeren évacué depuis peu par les Boches. Munster est à 6 kilomètres, mais tous les ponts sont coupés et c'est par un chemin de montagne bien hasardeux que le peloton Buzonnière parvient à se glisser vers la capitale des Vosges alsaciennes, suivi du peloton Sauvebeuf,



Prise d'armes d'Héricourt. Février 1945.

non sans laisser quelques voitures dans des positions penchées sur les routes neigeuses de la vallée de la Fecht; le peloton Franck, lui, remonte vers la Schlucht que la route coupée ne lui permet pas d'atteindre. Munster nous fait une ovation. Toute la Haute-Alsace est maintenant délivrée, car, la veille, Colmar est tombé aux mains de la 5^{ème} D.B. qui a poussé jusqu'au Rhin. Il n'y a plus maintenant qu'à pourchasser les nombreuses arrière-gardes ennemies qui n'ont pu suivre le rythme accéléré d'une retraite se changeant en déroute.

L'escadron envoie donc sur le champ des reconnaissances en direction de Colmar et dans les montagnes enneigées au sud-est de Munster. Partout l'on se heurte à des patrouilles semblables émanant d'unités travaillant dans la plaine.

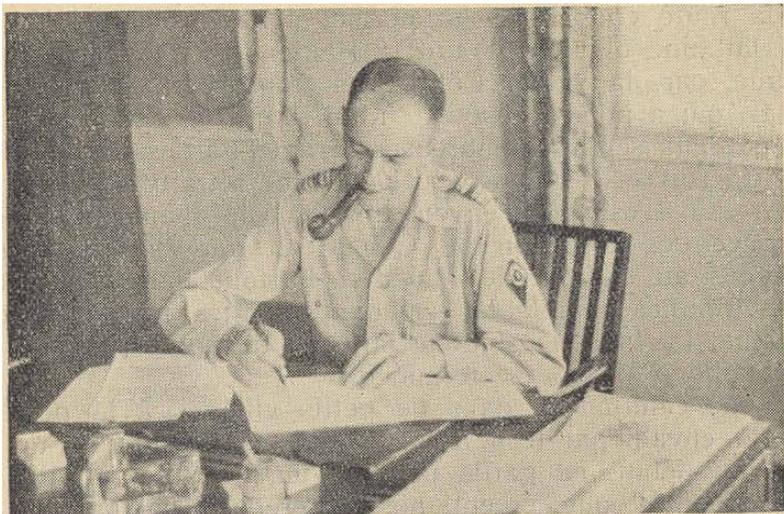
La liaison est donc faite en de nombreux endroits. La bataille d'Alsace est terminée.

Nous cantonnons dans de petits villages à la porte de Munster envahi par le 4^{ème} RT.T., mais la population, un peu froide au début, ne garde pas longtemps cette attitude due aux difficultés que créent nos différences de langues. La glace se rompt partout dans les cafés au son des accordéons; le 9 Février, le Général. De Lattre passe en revue les troupes ayant participé aux combats pour la libération de Munster. L'escadron, resté dans la région à cette intention, se présente impeccable et reçoit les félicitations du Général, ainsi que du Colonel Lecoq qui nous a rejoints le matin même. Il fait un temps gris d'hiver et la pluie tombera pendant tout le défilé. Mais les Spahis n'ont pas peur du froid; pour le prouver, ils ont décidé de, défiler en chemise et pas une bronchite ne viendra le lendemain causer de remords au Capitaine. Au retour de la revue, nous apprenons qu'un Général allemand serait caché à proximité de nos cantonnements, mais c'est en vain que nous touillons toutes les campagnes environnantes. L'on parvient seulement à savoir qu'il est habillé en paysan et qu'il pousse une petite charrette à bras. C'est ainsi qu'il aurait traversé le village du 2^{ème} peloton et y aurait même demandé à boire pendant la revue, dans un des principaux cafés de la ville.

Le lendemain soir, nous retournons à nouveau à Couthenans, plein de joie de nous revoir.

DEPART DU COLONEL LECOQ

Le 17 Février, le Colonel Lecoq est désigné pour prendre le commandement de l'École des Cadres de Rouffach.



A cette date, le Chef d'Escadrons de la Chauvelais prend le commandement du
2^{ème} RS.A.R

Le Lt-Colonel de la Chauvelais.

LOT DE BORD

*Le pauvre Half-track n'en pouvant plus,
Le pauvre engin étant « foutu »,
Il a fallu l'abandonner
A sa triste destinée...
Le Chef de voiture, lui, le maître à bord,
A rendu l'autre jour son lot de bord,
Quelle aventure!
Il ne devait rien manquer cependant.
Et pourtant le pauvre Merlan (1)
N'a pu trouver certaines choses,
C'est pourquoi il est tout morose,
Depuis que le Sous-lieutenant Castel,
Le Grand Maître du Matériel,
Lui a fait la lecture...
Qu'avez-vous fait, à ce voyage,
Du câble de remorquage,
De la burette et des trois boulons?*

(1) Le métier de conducteur était son violon d'Ingres, il était à l'origine, coiffeur en Oran.

*Mais y a plus rien, Cré Nom de Nom,
 Qu'est devenu, pétard de sort,
 De la boîte, le petit ressort?
 Vous avez dû, en type habile,
 Vendre les éléments de piles.
 Qu'avez-vous fait de la vis et des écrous,
 Du fil de fer, de la boîte à clous,
 Inutile de faire la triste mine,
 Il manque aussi la barre à mine.
 Pas la peine de tendre un piège,
 Vous aviez en compte, onze coussins de sièges,
 Plus d'chatterton, plus de fils recuits.
 Vous s'rez puni...
 ...Le Merlan solitaire,
 Loin des autres militaires,
 Ruminant sa misère,
 Se tenait triste et coi,
 Au Lieutenant qui s'avance,
 Plein de désespérance,
 Il dit avec souffrance:
 « Surtout, oubliez-moi.
 Oublie-moi, cinq minutes à peine,
 Tu me portes la déveine.
 Je t'en supplie, oublie-moi.
 Si j'ai perdu les chaines,
 C'est que j'ai pas eu de veine.
 Oublie-moi, je t'en supplie, oublie-moi. "*

G. RIEGER, CHAMPEY, 01.45.

ROUFFACH

Tandis que le régiment est au repos, certains de ses éléments sont désignés pour suivre un stage dans une école de cadres créée à Rouffach...

Après avoir traversé Belfort, puis Thann, les G.M.C. du Régiment roulent dans la fraîcheur ensoleillée d'une journée de fin Février sur une route encore toute brûlante des derniers combats de la campagne d'Alsace.

Carcasses noircies des Shermans et des Panthères dressées comme dans un dernier sursaut, Pak abandonnés en position de tir, tombes encore fraîches, champs de mines, se succèdent tout au long.

Enfin, on arrive au but; à gauche, des pentes couvertes de vignobles, les derniers contreforts des Vosges; à droite la vaste plaine d'Alsace limitée par le dessin bleuté de la Forêt-Noire.

Au loin, on peut suivre la ligne du Rhin grâce aux éclatements de l'artillerie. Et là, devant soi, un paisible village d'Alsace.

Enfin, le convoi entre dans un parc parsemé de grosses villas noyées de verdure... C'est l'École de Rouffach. Là, imaginez une foule grouillante aux calots multicolores, une armée de Bulldozers de toutes tailles assourdissant de pétarades et de bruits de chenilles. En outre, des G.M.C. déversant un gravier gris qui transforme les allées boueuses en avenues propres et crissantes.

Demain, vous serez étonnés de trouver un paysage entièrement transformé par cette concentration des engins modernes les plus puissants. Au premier rassemblement, vous croirez rêver : les calots d'Armes ont disparu et sur la vaste place des couleurs, 4.000 hommes uniformément kaki des pieds à la tête écoutent le programme des réjouissances et les avertissements du Colonel Lecoq. Dès la première journée de travail, l'endroit sera parfaitement comparable à une vaste fourmilière humaine. Pendant six semaines, à proximité d'un front que l'on voit par temps clair, 4.000 hommes vivront ensemble un programme de jeunesse et de Foi qui leur permettra de repartir avec plus d'enthousiasme pour la chevauchée à travers l'Allemagne vaincue.

Et voici un aperçu de Rouffach d'après un observateur humoriste.

ROUFFACH

*Pour visiter en détail les dépendances,
Il faut être vêtu avec décence,
Chemise, cravate, casque léger,
Chaussettes propres, guêtres et souliers.
Au loin, un village en planches,
Qu'un pensionnaire a en compte,
Avec les arbres et toutes leurs branches.
Quel travail pour en faire le décompte!
Préparation d'artillerie, grenades,
Coups de fusils, mitrailleuses qui râlent,
Ah ! Vous parlez d'une promenade!
Ça sent la poudre, on entend les balles
L'infanterie progresse avec peine
En rampant le long des trottoirs,
Les gens disparaissent dans les fumigènes
Pauvres types qui seront fourbus ce soir!
Mais l'attaque est à recommencer,
Car dans la prise de la troisième maison
Un pensionnaire a ouvert la croisée*

*Au lieu d'enfoncer le portillon!
Puis, c'est la prise du blockhaus
Qu'on fait prendre six fois par jour...
A chaque voyage, on change de hausse
Les coups de mortiers sont trop longs on trop courts...
Et pour finir, chose phénoménale,
Maniements d'armes très curieux.
Cadence rapide, lente, normale,
Très lente, c'est merveilleux!
Pour un Ministre qui a juste son temps
On présente l'arme lentement;
Pour le patron, royalement
On présente l'arme normalement...*

G. RIEGER, Mars 1945.

L'ALSACE

Jusqu'à leur entrée en Allemagne, les unités du régiment, à l'exception du 3^{ème} escadron détaché à Rouffach, seront chargées de monter la garde sur les bords du Rhin dans la région d'Ersheim-Drusenheim, au Nord de Strasbourg.

Après avoir longuement apprécié les délices de Champey jusqu'à épuisement, un beau matin du mois de Mars, l'escadron quitte son cantonnement salué par toute la population du village.

Des mouchoirs s'agitent. De jolis visages sourient à travers les larmes tandis que, les uns et les autres, les pelotons démarrent dans un bruit de tonnerre.

Héricourt, Belfort et voici la plaine d'Alsace qui s'ouvre pleine de promesses. Colmar, Sélestat. La route serpente maintenant aux flancs des premiers contreforts des Vosges, Itterswiller, petit village alsacien sera le dernier havre avant la nouvelle chevauchée. Le matériel est déjà à l'abri dans des granges. Sans perdre un instant, nos Spahis, mettant une fois de plus à contribution leur calot rouge et leurs charmes naturels partent à la conquête du village.

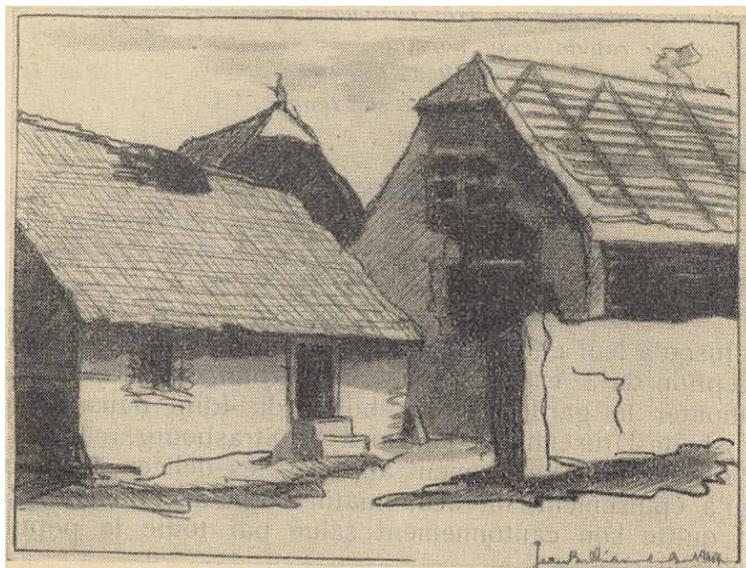
Cependant, le Commandement ne nous laisse guère le loisir de nous embourgeoiser.

A peine le temps d'adresser des adieux « déchirants » et, dans la nuit, le 21, les pelotons quittent Itterswiller.

Dans un demi-sommeil nous traversons de nombreux villages, tandis que, réveillée par de lointains canons, une aube flamboyante se lève maintenant sur l'horizon germanique.

La traversée de Strasbourg s'effectue sans incidents pendant que les obus allemands tombent sur la ville. Et maintenant, continuant sa route vers le Nord, l'escadron longe la rive gauche du Rhin. Derrière les peupliers, on aperçoit parfois un clocher ou une casemate. L'Allemagne est là !

Il s'agit de choisir les haltes, nous mettant à l'abri des vues de la rive d'en face. Un mauvais obus est si vite arrivé.



Le cantonnement du 3^{ème} Peloton du 2^{ème} Escadron à Herlisheim

De rudes combats se sont déroulés dans le secteur. De nombreux villages sont entièrement détruits. Une centaine de chars, laissés sur le terrain, témoignent de l'âpreté de la bataille livrée pour Strasbourg.

A l'entrée de Drusenheim, nous trouvons d'autres chars éventrés et, près d'eux, de nombreux cadavres exhalent une épouvantable odeur. Depuis des semaines, les corps de malheureux Américains attendent une sépulture. Mais une fois encore, l'Allemand n'a même pas respecté la mort. Tout est piégé!

C'est là que se sont déroulés les derniers combats qui ont précédé la Libération de Drusenheim, Solidement .accroché au village, l'ennemi tenait une ligne partant du Rhin, d'Est en Ouest. Le terrain est farci de mines en tous genres.



La rive d'en face à 4 heures du matin.

Le printemps a tout recouvert d'une végétation luxuriante. Toute détection est impossible. Comme dans les Vosges, il faut maintenant abandonner nos véhicules à Drusenheim et nous rendre à pied jusqu'aux bords du fleuve pour y tenir position.

Le 3^{ème} peloton, commandé par l'Adjudant Hospital, s'installe aux abords de l'entrée du grand pont que les Allemands ont détruit. Il y a là deux maisons, dont le bâtiment de la Douane, qui offrent aux postes un confort respectable. De là, on peut apercevoir sur l'autre rive de solides casemates et parfois 'une silhouette verte qui, furtivement, traverse la route ou se faufile derrière un buisson.

A intervalles réguliers, l'artillerie allemande s'efforce d'interdire le tronçon de route qui, de Drusenheim, conduit au grand pont. Son action se fait particulièrement sentir à la hauteur du Vieux-Rhin où le peloton Castel travaille à la reconstruction du pont. Moins favorisés que nos camarades du point d'appui de la douane, nous avons la mission de nous installer plus au Sud, le long de la digue parallèle au Rhin.

Nous retrouvons là des installations et des abris fort pratiques réalisés pour l'infanterie allemande, chargée, quelques jours auparavant, de couvrir Drusenheim et le Pont. Malheureusement, l'ennemi tenait la digue, face à l'Ouest et il s'agit pour nous de porter nos feux vers le fleuve.

Hâtivement, la position s'organise en utilisant au maximum les travaux exécutés par nos aimables prédécesseurs.

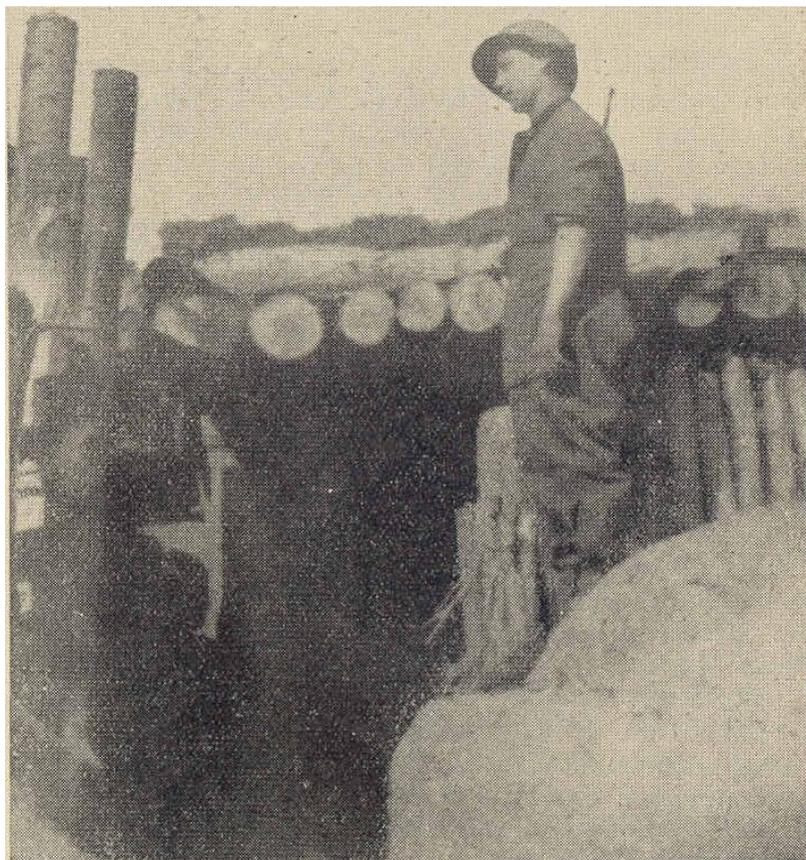
En avant de la digue, sur les bords du fleuve, Albert et trois hommes occupent un minuscule blockhaus, poste d'observation n°1 permettant la surveillance de la rive allemande

où d'énormes ouvrages de béton s'échelonnent tous les deux cents mètres.

A mille mètres sur notre droite, Forzy est également installé avec quelques hommes sur les bords du fleuve dans un fouillis de végétation permettant toutes les infiltrations. Son isolement est inquiétant. C'est le poste d'observation n° 2.

De la digue du Rhin, tous les mouvements de personnel sont subordonnés à deux facteurs essentiels les mines et les armes d'en face.

Un étroit sentier conduit du point d'appui de la digue aux postes d'observation. Il est jalonné par un certain nombre de chaussures



La garde sur le Rhin
Devant sa casemate, Rosa veille...

qui correspondent aux pieds de tous les malheureux qui ont sauté sur les mines de verre traitreusement dissimulées, pour avoir tenté d'atteindre le Rhin coûte que coûte.

Il s'agit donc de ne pas faire de faux pas et prendre garde par ailleurs que nos voisins d'en face n'aperçoivent pas nos mouvements, sans quoi quelques minens ou une rafale de mitrailleuse nous rappellent promptement à la prudence.



A Drusenheim devant le P.C. particulièrement éprouvé le Lieutenant de Vaublanc et le Lieutenant Rousseau distribuent quelques friandises aux petits alsaciens.

Et la vie de positions reprend... Mais au lieu des sinistres sapins vosgiens, de cette boue immonde qui nous clouait au sol, de ce ciel bas et triste de Dramont, ici la nature tout entière a pris un air de Fête. Le printemps alsacien est en plein épanouissement. Nous aurions même l'impression de participer à une partie de camping, si, parfois, un obus ne venait interrompre sur la digue un sympathique pique-nique.

Remplaçant l'artillerie, l'ami Alcaÿ et ses M.8 installés à Drusenheim rendent aux vis-à-vis, avec un intérêt appréciable, la ration d'obus que l'ennemi nous alloue chaque jour.

Dans l'après-midi, alors qu'il travaille à retirer des pièges aux abords de son poste, le Spahi Charpentier saute sur une mine en verre qui lui arrache le pied et une partie de la jambe. Au risque d'être eux-mêmes victimes des mêmes engins, des camarades vont relever le blessé au milieu du champ de mines.

Aussitôt accouru, le médecin Suquet lui prodigue les premiers soins tandis que Charpentier supplie qu'on l'achève : « Tuez-moi! Tuez-moi! Je ne veux pas vivre estropié! »

Un soir, au poste d'observation n° 1, où Labanhie a remplacé Albert, gros émoi... Le chef de poste s'est mis dans la tête de traverser le Rhin à la nage et d'aller balancer quelques grenades à l'intérieur de l'ouvrage d'en face qu'il trouve trop gênant.

Posément, Labanhie waterproof quelques grenades et commence à se déshabiller.

Rosa se précipite sur le téléphone: « Allo ! Mon Lieutenant, y a le Chef qui veut traverser le fleuve. Personne ne peut le retenir ».

« Faites-lui prendre patience, nous arrivons. »

Aussi vite que possible, l'Adjudant-chef Vidal se précipite vers le poste. Quelques secondes après, parvenu sur la plage, il trouve Labanhie n'ayant pour tout costume qu'un chapelet de grenades suspendu à son ceinturon et près de lui Rosa, à moitié dévêtu, lui disant : « Une seconde, Chef, ne partez pas sans moi, j'arrive. »

Nul n'ignore qu'e l'Adjudant-chef Vidal possède certains arguments qui sont d'autant plus efficaces qu'ils sont brefs.

Fort heureusement pour son existence, Labanhie en fit l'expérience sur le champ. Deux minutes après, dans le clair de lune, le fauve en mal d'héroïsme regagnait sa tanière pour s'y rhabiller.

A la suite du travail acharné du Lieutenant Castel et de son échelon, le pont sur le vieux Rhin est rapidement reconstruit. Grâce à lui, le 31 Mars, l'automitrailleuse Landry peut parvenir jusqu'à la hauteur du bâtiment des Douanes. De là, elle prend violemment à partie les casemates allemandes en tirant au 37 dans les embrasures.

La réaction de l'ennemi ne se fait guère attendre, son artillerie ouvre le feu. Un déluge de feu s'abat sur les positions Hospital. Aussitôt nos M.8 entrent en action et s'efforcent de contrebattre les canons adverses.

De notre côté, sur la digue où nous nous relayons avec le 1^{er} peloton, nous ne restons pas inactifs.

Deux mille cinq cents mètres nous séparent de notre voisin de droite, le 2^{ème} escadron. Avant tout, il faut donc donner à l'ennemi l'impression que nous tenons intégralement la rive du Rhin.

L'Adjudant-chef Vidal adopte donc le système des armes baladeuses, il partavec des mortiers et une mitrailleuse dans le " no man's land" à notre droite.

S'approchant au plus près de la rive afin que l'ennemi entende bien les départs, il expédie une quinzaine d'obus en cinq secondes sur les installations boches, accompagnés de quelques rafales de mitrailleuses. Ceci fait, avant que l'ennemi ait réalisé ce qui lui arrive, les armes, les gars sont chargés sur les jeeps qui démarrent rapidement. Et, lorsque la riposte arrive, l'équipe est à huit cents mètres en amont, en train de se mettre à nouveau en batterie pour rééditer sa petite plaisanterie.

Le Boche doit certainement penser que le secteur est bien tenu. Sans cela il pourrait s'offrir sans danger un petit débarquement comme il l'a fait vers Strasbourg, il y a peu de jours. Cette éventualité nous hante assez souvent, surtout la nuit où nous nous sentons particulièrement en l'air.

Le 1^{er} Avril, peu après minuit, au P.C. du peloton, la sonnerie du téléphone troue le silence. Ça vient du poste d'observation tenu par Albert sur la rive. Il n'est pas dans ses habitudes de téléphoner à cette heure. Que peut-il bien se passer?

" Allo ! "

C'est la voix d'Albert étouffée et angoissée qui annonce : " Du bruit derrière nous depuis dix minutes. N'avez-vous envoyé personne par ici? "

" Non. "

" Alors, ce sont les frisés qui vont tenter un coup de main. Mais nous ne voyons rien. "

. " Bon! Ouvrez l'œil, on va envoyer un obus de mortier éclairant. "

« D'accord! "

Cazaubon se précipite à nos mortiers. Les projectiles sont là, prêts à être engagés, Poum ! Un départ. La queue rougeoyante de l'obus nous permet de le suivre dans sa course. Dans une seconde, le paysage sera tout illuminé... Hélas!

! Il n'en est rien: « ça foire! "

« Un autre, Cazaubon. "

Nouveau départ... Quelques instants d'attente où l'on vit intensément l'angoisse de ces quatre hommes qui attendent de voir pour ouvrir le feu. Hélas! Cette fois encore, l'obus, après avoir suivi sa trajectoire, tombe dans le fleuve sans avoir éclairé. La situation devient angoissante.

Il ne reste qu'un obus éclairant. Pourvu qu'il fonctionne.

« Au troisième. »

Cette fois, la munition est bonne, A deux cents mètres d'altitude, exactement au-dessus du poste Albert, un petit parachute se déploie portant une composition de magnésium qui illumine tout à huit cents mètres à la ronde.

« Alors? »

« Rien! répond Albert. Mais alertés par les deux précédents, ils ont dû se planquer et il est impossible de voir derrière les taillis. On va tirer au jugé! »

« N'en faites rien! Inutile de vous faire repérer! Abritez vous bien, c'est nous qui allons ouvrir le feu. »

« Feu! » A la même seconde, trois mitrailleuses crachent sur le poste Albert à trois cents mètres devant elles, en déchirant la nuit de leurs balles traceuses. Quelle séance!

« Halte au Feu. »

« Allo ! Alors quoi de neuf Albert? » « Ça bouge toujours! »

« Laissez bouger. Si par hasard ça se rapprochait, vous n'auriez qu'à le dire. Nous tirerions à nouveau. »

« D'accord! »

Maintenant, il n'est plus question de dormir, tous les hommes sont à leurs armes, prêts à faire feu. Sur la rive d'en face nos voisins ne se reposent pas non plus, nous entendons une mitrailleuse et parfois une fusée monte vers le ciel. De temps en temps, au téléphone, on interroge: « Alors Albert? Ça va ! »

« Oui, le bruit a l'air de diminuer. »

Les heures passent aussi. L'aube blanchit l'horizon sur l'Allemagne. Les nerfs commencent à se détendre. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. C'est encore le poste Albert.

« Allo ! Que se passe-t-il ? »

« Rien de grave! Nous avons des nouvelles du coup de main de cette nuit. A cinquante mètres du poste, nous venons de trouver le cadavre d'un sanglier tué d'une rafale de mitrailleuse. »

Tant d'émotions pour si peu!

Le 2 Avril, une unité F.F.I. vient nous relever.

LA CHEVAUCHEE REPREND

Après avoir franchi la frontière allemande, le 2 Avril, le régiment se regroupe dans la région de Karlsruhe. Son activité se limite alors à des patrouilles de sécurité.

le 17 Avril, tandis que les 1^{er} et 2^{ème} escadrons, aux ordres du Commandant de Dompure, prennent une part active à la prise de Pforzheim, le Lieutenant-colonel de La Chauvelais porte rapidement ses unités dans la région de Wilbad.

Le lendemain, après avoir réussi des reconnaissances profondes dans le dispositif ennemi, les 3^{ème} et 4^{ème} escadrons aux ordres du Commandant Roland, sont dangereusement contre-attaqués à Widberg et à Sulz et coupés de leurs arrières. Ils opposent à l'ennemi (le 3^{ème} escadron en particulier) une héroïque résistance et parviennent à se dégager le 19 avril.

Rassemblant alors ses unités, le Lieutenant-colonel de La Chauvelais découple ses reconnaissances vers Stuttgart. Malgré des pertes sévères, et notamment la mort de son Capitaine, le 2^{ème} escadron s'empare de Schönaich. Pendant ce temps, le 4^{ème} escadron atteint Schaichof et le lendemain poursuit son action au delà de Steinenbron.

Le 21 Avril, chargé de flanc-garder le C.C.6, sur le Neckar, le Lieutenant-colonel de la Chauvelais rassemble ses escadrons dans la région de Wolfchlugen et parviendra à remplir sa mission tout en assurant la sécurité de l'État-major du C.C.6 encerclé à Harthausen et que le 1^{er} escadron réussit à dégager.

Le 22 Avril, le régiment se dirige rapidement sur Rotweil, Tuttlingen, afin de couvrir la manœuvre du C.C.4 et du C.C.6 en direction de l'Autriche et du lac de Constance.

Tandis que le 24, le 4^{ème} escadron s'empare d'Owingen, le lendemain, le reste du régiment parvient à enlever la place importante d'Uberlingen.

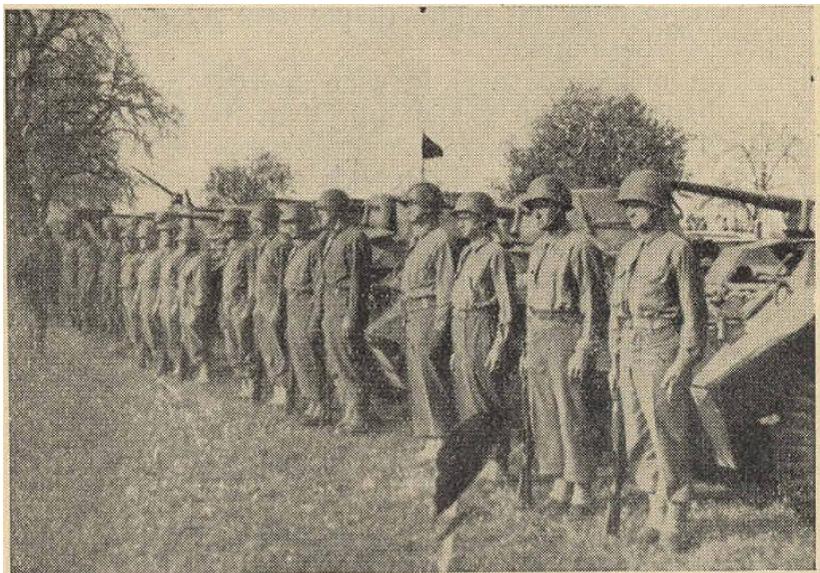
Dans la même journée, le 4^{ème} escadron, puis le 2^{ème} sont mis à la disposition du C.C.6 qui, dans la région d'Engen, semble en difficultés.

Le 27, le 4^{ème} escadron atteint Kömmingen et patrouille le long de la frontière suisse.

Le 28 Avril, enfin, regroupant une nouvelle fois ses escadrons dans la région d'Uberlingen, le Lieutenant-colonel de La Chauvelais, lance ses reconnaissances sur Ravensbürg, Wangen, Oberstauffen, et les Alpes Autrichiennes.

KARLSDORF – NEUTHARD

Dans la matinée du 2 Avril, des unités F.F.I. viennent nous relever sur les bords du Rhin. Nous savons ce que cela signifie. Nos escadrons vont être dirigés sur la tête de pont que nos camarades viennent d'établir sur la rive droite du Rhin.



L'Étendard à la Prise d'armes de Karlsdorf.

A Karlsdorf au cours de la première prise d'armes en territoire allemand.

A 18 heures, les véhicules rééquipés, l'escadron fait mouvement vers le Nord. A 20H00, nous atteignons Lauterbourg. Nos voitures roulent maintenant en territoire ennemi. Instants émouvants entre tous, où il nous est donné enfin de concrétiser notre revanche.

Après l'humiliation et la souffrance de tant de mois d'occupation, nous avons enfin la satisfaction de porter la guerre au delà de nos frontières, signe avant-coureur de la victoire prochaine.

Pour atteindre le terme de la glorieuse mission que nous nous sommes confiée, combien d'entre nous sont-ils appelés à tomber?

La colonne roule, tous feux éteints à proximité du fleuve. Au delà du Rhin, l'horizon est embrasé. Pris sous le feu de l'artillerie et de l'aviation, Karlsruhe flambe.

A 4 heures du matin, nous atteignons Altdorf. Après quelques heures de repos dans ce village, nous repartons vers Mannheim et Ludwigshafen, deux grandes villes presque entièrement détruites par l'aviation alliée. Nous sommes maintenant dans la zone d'opérations américaine et c'est sur un pont de bateaux établi par le Génie U.S. que nous passons le Rhin. Neulusheim est atteint pour la nuit.

Le 4 Avril au matin, nous arrivons à Bruchsal aux trois quarts détruit et de là, l'escadron se porte vers Neuthard où nous devons attendre d'être engagés.

La population réserve aux pelotons un accueil exquis et inattendu.

Il nous est pourtant permis de douter de la sincérité de tous ces gens lorsqu'ils nous affirment n'avoir jamais cessé de maudire Hitler et le nazisme.

A la messe du dimanche, le curé, rassemblant quelques souvenirs de langue française, n'hésite pas à consacrer son sermon à une dithyrambique apologie de ces « chers soldats français » qui viennent enfin les libérer du joug hitlérien.

Toute la population semble oublier le sort de plus de cent enfants du village qui ont donné leur vie pour le Grand Reich Allemand. Il est facile de mesurer pourtant l'ampleur du sacrifice consenti lorsqu'on songe qu'il n'y a que vingt et un noms portés sur le monument aux morts de la guerre 1914-1918.

10 Avril. - Les escadrons participent à une prise d'armes à Karlsdorf.

Pour la première fois, l'Étendard du régiment flotte en terre allemande. Ce n'est pas sans émotion que nous mesurons le chemin parcouru depuis le mois d'Août et tous les sacrifices que le 2ème Spahis a dû consentir pour avoir l'honneur de fouler maintenant le sol ennemi et,

comme nous le rappelle le Colonel Lecoq venu présider la cérémonie, cet événement est de nature à effacer dans nos cœurs la honte de la défaite et l'humiliation de quatre années d'occupation.

A la suite de l'allocution de notre ancien Chef de Corps, le Colonel de la Chauvelais remet la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur au Capitaine de Baulny, la Médaille Militaire au Révérend Père Déal, notre dévoué aumônier sur le point de nous quitter, ainsi que de nombreuses Croix de Guerre à des Officiers, Sous-officiers et Spahis du Régiment.

Chaque jour, les pelotons partent en patrouille pour assurer la sécurité du pays conquis. Ce n'est pas une petite affaire que de parvenir à distinguer les civils des militaires, les soldats de la Wehrmacht et ceux du Volksturm ou des S.S., les déportés politiques des travailleurs volontaires, les Russes, des Polonais, des Ukrainiens ou des Tchèques.

Lorsque les pelotons rentrent le soir avec leurs suspects, le P.C. se transforme rapidement en une véritable tour de Babel. Et le plus fin polyglotte ne parviendrait pas à démêler le fil de ces histoires invraisemblables que les intéressés embrouillent à plaisir.

14 Avril. - Nous quittons Neuthard emportant les regrets de tout le village.

La population féminine est en larmes... Curieux pays fait de contrastes et d'oppositions.

Après avoir traversé un certain nombre de villages marqués par la guerre, l'escadron arrive à Ersingen, près de Singen, vers 16 heures. Les pelotons s'installent confortablement dans l'agglomération où nous sommes reçus de façon très correcte.

16 Avril. - « Rôdeuse », « Rogneuse » et « Rouiba » partent en patrouille jusqu'à Neunburg où se trouvent des Juifs déportés que les mauvais traitements ont transformés en de véritables cadavres vivants. N'ayant plus que la peau sur les os, ils sont effrayants à voir. Leur aspect suffirait à éloigner d'eux la population allemande.

De plus, des épidémies diverses, notamment le typhus et la typhoïde, provoquent une grosse mortalité. D'admirables infirmières et médecins français sont déjà sur place pour tenter d'enrayer le mal et redonner une apparence humaine à ces malheureux.

Dans toute cette région où les troupes ne sont pas encore passées, notre rôle est, avant tout, d'impressionner. Nous faisons quelques tirs dans les champs avoisinants en prenant éventuellement comme objectif le gibier ou le bétail abandonné...,

formule heureuse pour varier l'ordinaire trop classique des « beans » ou des « meat and vegetables ».

Dans l'après-midi, à soixante-dix kilomètres à l'heure, les voitures se ruent dans Odenheim en faisant hurler les sirènes. Ceci provoque une panique effroyable dans la population civile qui, en une minute, a évacué les rues. A deux pas du village, nous prenons liaison avec un camp de déportés russes visiblement très impressionnés par notre bruyante arrivée.

17 Avril. - A huit heures, nous faisons route vers le Sud en suivant un itinéraire très pittoresque. A midi, nous atteignons Wildbad petite ville d'eau allemande au « rococo classique. »

PFORZHEIM, AVEC LE 2^{ème} ESCADRON

17 Avril. - Le premier et le deuxième escadrons sont groupés sous les ordres du Commandant de Domsure. Nous nous mettons en route à quatre heures pour Otisheim par Bilfingen - Stein - Gobringen - Oum. Voyage de nuit par des itinéraires difficiles et arrivée à cinq heures trente. Nous sommes en réserve de la 3^{ème} D.I.A.

A 18 h 30, un message arrive, nous envoie au Nord de Pforzheim en réserve du 4^{ème} RT.T. La liaison est prise avec son P.C. et le premier peloton est envoyé à Birkenfeld pour s'y installer si l'ennemi n'y est pas! Il y passera la nuit.

18 Avril. - Le premier escadron est engagé par le Commandant de Domsure pour nettoyer la ville de Pforzheim, de l'autre côté de l'Enz, dans les bois au Nord et baroude toute la matinée pendant que le premier peloton reçoit et exécute la mission de rechercher un pont dans la région Sud.

Vers midi, il passera à Neuremberg, traversera l'Enz et ira prendre liaison avec le détachement de Tabors à Grumbach.

Il monte son affaire en direction de Buchenbronn avec eux, il reçoit l'ordre de revenir, car nous devons rejoindre le régiment. Mais le Général Guillaume passe au P.C. du Chef de Bataillon du 4^{ème} RT.T. à côté duquel s'est installé le P.C. Il faut en finir avec Pforzheim ce soir; il donne l'ordre de repartir.

Le Capitaine part derrière le peloton Demerson.

Les Goums ne sont plus là. Panel ira aider le premier peloton et Breuil s'installera à Birkenfeld pour éviter les infiltrations.

Buchenbronn est atteint à 17H40 et la progression continue, Demerson par le Sud-ouest, les faubourgs de la ville sont atteints. Les autos-mitrailleuses du peloton Panel progressent dans les rues et font leur jonction avec des Tirailleurs et des Goums et c'est à la nuit que le nettoyage de la ville sera terminé. Le Capitaine rameute ses pelotons, et les emmène sur Hoofen. L'Adjoint rassemblera le reste de l'escadron et, de nuit, rejoindra à trois heures du matin.

AVEC LE PREMIER ESCADRON

19H00. - L'escadron reçoit l'ordre de se porter en réserve d'un bataillon d'Infanterie qui tient la partie Nord de Pforzheim. Par Durn et la Cote 350, il s'installe dans un groupe de maisons, à un kilomètre au Nord de Pforzheim.

21H00. - D'après l'ordre d'opérations N° 20, le Capitaine de Condé donne les détails de l'opération du lendemain. « Encercler et détruire la résistance de l'ennemi qui occupe une partie de Pforzheim, au Sud de l'Enz ». Un Goum marocain et une compagnie d'Infanterie doivent faire l'opération avec l'escadron.

L'escadron quitte son cantonnement à 5 heures et se porte rapidement à Eutingen par Durn, Ostisheim, Muhlaker (où il passe l'Enz), Niefern, Eutingen, où il prend les Goumiers et la compagnie d'Infanterie. Il gagne ensuite sa base de départ. La mise en place est terminée pour 8 heures.

L'escadron doit attaquer plein Nord-Ouest.

Le peloton Magdelain, par la route de Wurtemberg à Pforzheim, en passant de la Cote 399.

Le peloton Saint-Olive, par la route de Tiefenbronn à Pforzheim, en partant de Sehaus.

Le peloton Serfaty, au centre par le chemin de terre allant à Strietweg.

Le Capitaine et son P.C. derrière le premier peloton.

8H00. - Les pelotons démarrent avec leurs soutiens d'Infanterie qui fouillent les bois. Le peloton Magdelain et le peloton Serfaty se portent sur leur premier objectif, Strietweg.

Devant le peloton Magdelain, une première résistance se révèle au Stand de Tir de Haidach. Au canon et à la mitrailleuse une ferme est rapidement mise en flammes. Les Goumiers avancent lentement et restent dans les maisons pour les fouiller; ils sont poussés en avant et la progression reprend.

Le feu .nourri des chars intimide les servants d'un 88 en batterie à l'entrée de Strietweg. Les Allemands l'abandonnent intact et se réfugient dans les maisons. Des coups de feu partent des maisons de Strietweg au Nord de la route. Un Goumier est tué. Les chars interviennent, enflamment deux maisons. Et la progression continue.



Le Peloton Magdelain atteint Strietweg faubourg de Pforzheim et anéantit une résistance.

La patrouille Saint-Pierre contourne Strietweg par le Nord, réduit une casemate et revient sur le centre de Strietweg où le peloton Magdelain fait sa jonction avec le peloton Serfaty. Le peloton Serfaty, après avoir ratissé les bois avec ses deux patrouilles, rencontre un char (en bois), grosse émotion, vite dissipée, et la progression continue.

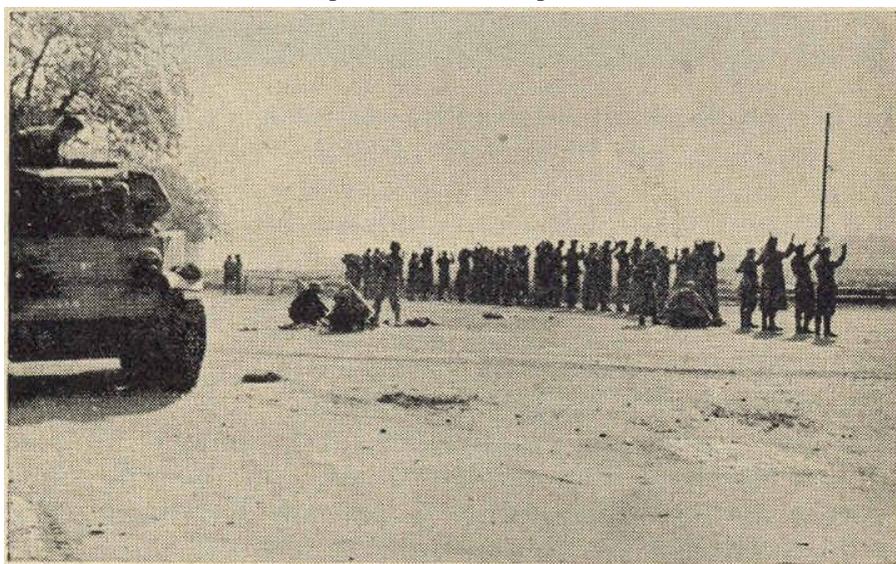
Les Fantassins qui progressent sur la gauche, sont accrochés, mais les chars interviennent et sept prisonniers sont faits.

Après avoir aidé le premier peloton à réduire la résistance du Stand de Tir de Haidach, et pénétré dans Strietweg où un autre canon de 88 est abandonné précipitamment par les Allemands, sans avoir tiré, le peloton Serfaty continue la progression sur Pforzheim, derrière le peloton Magdelain. Il participe au nettoyage de Strietweg.

Le peloton Saint-Olive ratissant le terrain, la patrouille Perrin tombe, en plein bois, sur une barricade détendue par des Panzerfaust ; une quinzaine de prisonniers sont faits.



Prisonniers capturés à Pforzheim par le 1^{er} Escadron.



Les deux patrouilles se regroupent, ramassent encore quelques prisonniers au passage et atteignent le carrefour à l'entrée de Pforzheim, dernier objectif, où le peloton prend la liaison avec le peloton Magdelain. Puis, prenant à son compte la garde du carrefour, il participe avec des Fantassins, au nettoyage des premières maisons de Pforzheim.

Pendant ce temps, le Capitaine, son P.C. et la pièce de 57 à pied, arrivés à Strietweg, s'aperçoivent que de nombreux Allemands, ayant laissé passer les chars, sont encore cachés dans les maisons. Le P.C. et la pièce de 57, fouillent les maisons et sortent des caves soixante-quinze Allemands, ceux qui cherchent à se défendre sont abattus. Durant cette opération, un Goumier est tué.

Le peloton Magdelain, après avoir fait sa liaison avec le peloton Saint-Olive, envoie la patrouille Saint-Pierre en direction de l'Enz.

Le char de l'Aspirant Saint-Pierre est accueilli par deux coups de Panzerfaust qui tombent à un mètre du char; l'équipage réagit, bien que sonné, et fait trois prisonniers. Le peloton Magdelain tout entier se porte au bord de l'Enz. Un groupe de Goumiers est envoyé en renfort. Quelques Snipers tirent encore sur les têtes qui dépassent des chars et sur les Goumiers, un Goumier est blessé. Les chars interviennent et font cesser toute résistance. Une mitrailleuse lourde est récupérée.

Jusqu'à trois heures, le peloton gardera le carrefour; il sera relevé par la compagnie d'Infanterie qui, venant d'Eutingen, de Buckenberg, fouille le terrain. Pendant ces dernières phases, le nombre des prisonniers s'accroît sans cesse. Les Allemands se rendent par petits groupes, ou sont sortis des caves. D'autres, avec des drapeaux blancs vont chercher leurs camarades qui ne demandent qu'à se rendre.

Le bilan de cette journée sera d'environ six cents prisonniers, dont trois cent cinquante faits uniquement par le 1^{er} escadron.

16H00 - Remis à la disposition du régiment, l'escadron doit se porter à Warth (Sud-ouest de Stuttgart).

COMBAT DE GUTLINGEN

C'est enfin le grand départ: l'escadron, demeuré deux jours à Bilfingen, un jour à Wildbad, ne reste que quelques heures à Ebershardt.

Les deux escadrons du régiment doivent renforcer le 1^{er} R.E.C. pour éclairer en direction de Tübingen et d'Herrenberg ; il leur faudra, pour cela, couvrir l'avance des éléments du 1^{er} R.E.C. et du C.C.6 en direction du Nord en recherchant la liaison avec la 2^{ème} D.I.M. sur la Nagold, car une large brèche s'est ouverte entre cette unité et la 5^{ème} D.B. en raison de la rapidité même de l'avance. La mission du 3^e escadron est de reconnaître Gutlingen, Deckendorf, Ehningen, Boblingen.

Sur le plateau, légèrement vallonné et ceinturé de forêts, les rayons presque verticaux du soleil font étinceler les blindés de cet escadron qui s'ébranle et gagne souplement les bois qu'il lui faudra traverser avant de retrouver son axe de reconnaissance. Mille paillettes irisées courent le long des autos-mitrailleuses et des chars et semblent leur faire fête. Mais c'est une fête guerrière : la fête de l'acier et du feu.

Il n'y a pas un souffle d'air, pas un seul écho de l'action des hommes ; pas une herbe qui bouge. Rien ne rappelle la vie. C'est maintenant le domaine du silence. Du silence de ceux qui guettent, de ceux qui fouillent pas à pas, du grand silence qui suit les sèches rafales de mitrailleuses et le tonnerre des coups de canon.

Les équipages se concertent. Le Maréchal des Logis Guillaume a donné, au départ, ses ordres ; maintenant, il se tait. « Bienvenue » en effet est en tête. Le Capitaine de Baulny n'a pas hésité pour choisir le peloton de tête. « A tout seigneur, tout honneur », a-t-il dit au Lieutenant Bonnafont qui commande maintenant le 2^{ème} peloton (le Lieutenant de Buzonnière venant de passer Capitaine). Le peloton Sauvebeuf en deuxième position devra déboîter vers le Nord et reconnaître le village de Holzbronn. Quant au peloton Franck, il suivra sur l'axe, en réserve. Visiblement, le Sous-lieutenant Franck est désolé. « Consolez-vous ; avec le Capitaine vous ne tarderez pas à être employé », lui certifient les deux autres chefs de peloton. Après avoir rattrapé à travers champs le village d'Elfingen, l'escadron entre dans Wildberg.

Admirablement située sur un éperon rocheux qui domine la vallée de la Nagold, cette petite ville a un cachet fou avec ses porches surmontés de tours carrées, ses ruelles en escaliers et ses petites rues qui descendent en serpentant vers la jolie rivière qui la baigne.

13H45. — Le pont sur la Nagold est franchi; le peloton Bonnafont suit maintenant la route parallèle à la rivière. De l'autre côté, une ligne de chemin de fer passe difficilement dans cet étroit goulet dominé tout du long par des hauteurs boisées impressionnantes.

« Bienvenue » s'est à peine avancée à huit cents mètres sur cette route, qu'elle surprend un Allemand armé d'un bazooka. Il se rend rapidement en plantant là son arme, remonte la colonne, l'air un peu éberlué de se trouver brusquement en présence d'autant de véhicules. D'un bond, l'automitrailleuse arrive au carrefour de la route de Gutlingen. Quelques maisons, un gasthaus, sont à l'entrée de cette étroite vallée à l'aspect lugubre de coupe-gorge. Les croupes boisées qui la surplombent lui donnent un air encore plus inhospitalier. « Bienvenue » s'y engage sans faire le moindre bruit; bien lui en prend, car Guillaume tombe bientôt nez à nez avec un canon de 75 court. Il tire le premier, l'engin est détruit; les servants sont dispersés. Quinze cents mètres plus loin, deux canons identiques attelés à la hâte sont en train d'essayer de fuir. Quelques obus tuent les chevaux et détruisent les canons.

Le Lieutenant Bonnafont, toujours maître de lui, appelle « Bienvenue » à la radio.

« Allô 21 - Continuez -- avancez. »

Mais 21 ne répond pas et n'a pas l'air d'avoir compris puisque « Bigorneuse » s'est arrêtée.

« Allô 21 - Répondez. »

Pas de réponse.

« Son poste de radio ne doit plus être aligné avec le mien », pense-t-il.

« Allô 22 - Appelez 21 - Demandez-lui pourquoi il n'avance pas » et « Bigorneuse » s'étant avancé un peu :

« Allô 20 — 21 est en flammes -elle a dû sauter sur une mine ».

Immédiatement, le Lieutenant Bonnafont envoie une patrouille à pied à droite de la route, en avant de la première automitrailleuse. Il aperçoit ainsi un automoteur qui se retire à deux cents mètres de là et quelques Allemands sur lesquels la patrouille ouvre le feu. Quant à l'automoteur, il n'est pas question de se lancer à sa poursuite; son blindage résiste au 37 perforant et l'automitrailleuse en feu empêche le passage de tout véhicule sur la route.

Ce n'est pas une mine, mais certainement un coup de 75 Pak qui a mis « Bienvenue » en flammes. D'ailleurs, le trou fait par l'obus est très visible. Pas un homme de l'équipage n'a pu en réchapper. Le radio Beauleret a reçu l'obus en pleine poitrine; le Maréchal des Logis Guillaume, le tireur

Esconobiet, le conducteur Martin, ont dû être terriblement blessés et, ne pouvant sauter de l'automitralleuse, sont morts carbonisés.

Le Capitaine de Baulny, qui s'était rendu aussitôt sur les lieux, donne l'ordre au peloton Franck de déborder par la droite sur la ligne des crêtes en direction de Gutlingen. Pendant ce temps, le Lieutenant Bonnafont prélève quelques éléments sur la droite pour les amener à gauche dans les bois où, avec le Maréchal des Logis Bonfils, ils commencent à progresser. Pourchassés d'arbre en arbre, les Allemands se replient; mais les bois deviennent de plus en plus touffus au point de devenir des fourrés impénétrables. Les Allemands en profitent pour disparaître. La patrouille remonte alors vers la crête. Mais la lisière est proche et en y arrivant la patrouille est accueillie par des rafales d'armes automatiques et de nombreux coups de feu d'armes individuelles qui semblent venir d'autres bois plus éloignés.

Le peloton Franck, dès l'ordre du Capitaine, est monté sur la crête à droite de Gutlingen à hauteur du carrefour de Gutlingen-Sulz. Le Sous-lieutenant Franck commande un groupe, l'Aspirant de la Bigne, l'autre. Arrivé à l'extrémité du bois, le Sous-lieutenant Franck envoie une patrouille composée du Brigadier Sahimy et des Spahis Galzagorry et Mohamed ben Cheikh vers un boqueteau d'arbres pour mieux observer. La patrouille est prise à partie de toutes parts par un tir d'armes automatiques. Elle se camoufle tant bien que mal derrière quelques troncs d'arbres, mais dès qu'elle relève la tête les balles se mettent à siffler. Cela permet de repérer les emplacements des armes ennemies ; aussi, pour les maîtriser, le M. 8 « Bizerte » est-il mis en batterie à proximité du carrefour et l'équipe des mortiers est-elle postée sur la crête. Le Spahi Garçon, envoyé en liaison vers l'Aspirant, est blessé au ventre. Une cinquantaine d'obus de mortier pleuvent sur les nids de mitralleuses ennemies. La patrouille envoyée vers le boqueteau en profite pour revenir, mais Mohamed ben Cheikh est resté sur le terrain, blessé aux deux jambes. Le Capitaine de Buzonnière veut aller le chercher ; deux volontaires, le Brigadier-chef Maréchal et le Spahi Galzagorry l'en dissuadent et s'élancent sous un feu violent. Les mortiers ennemis se sont mis de la partie et éclatent de tous côtés. Malgré cela, rusant, se camouflant, les deux courageux volontaires arrivent à ramener dans les lignes le blessé,

Le Capitaine Commandant rappelle alors le peloton Franck et lui donne l'ordre de reprendre à sa charge la progression sur l'axe. « Bienvenue » ne brûle plus, on peut la pousser sur le côté.

Le cœur serré, les équipages des M.8 « Bouvines » et « Bizerte », ainsi que des autos-mitrailleuses « Bourlingueuse », « Boxeuse » et « Bohémienne », passent devant les corps carbonisés de leurs camarades que le médecin-auxiliaire Hardy fait mettre sur une civière.

Une patrouille commandée par l'Aspirant de la Bigne monte sur la crête à gauche pour protéger la progression du peloton sur la route. Pendant que le Sous-lieutenant Franck, avec le Maréchal des Logis Jacquot, le Brigadier-chef Marie et le Brigadier Boucher, suivis du Brigadier-chef Serreta et du Spahi Fahr ben Aissa, accompagnent les chars.

En arrivant devant les premières maisons de Gütlingen, l'obusier du Chef Maurice, « Bouvines », n'ayant presque plus de munitions, le Capitaine de Buzonnière fait passer « Bizerte » en avant. Les groupes à pied attaquent le village à la mitrailleuse et à la mitraillette. Les obusiers tirent au canon dans les premières maisons. Au début, les Allemands ripostent. Tout d'un coup, « Bizerte » cale et ne peut plus démarrer ; « Bouvines » s'approche pour le dépanner et Serreta s'occupe de fixer le câble. La manœuvre réussit. Mais les Allemands sortent, en foule, des maisons, armés de bazookas.

« Ils se rendent », crie le radio à « Bouvines ». « Pas du tout », dit le Chef Maurice, en ponctuant sa phrase d'un coup de canon magistral qui éclate sur la route à cent mètres de là et balaie la moitié du groupe d'Allemands qui s'avavançait en courant. Une cinquantaine d'Allemands installent des mitrailleuses sur la crête de droite pour prendre le peloton de flanc. L'ordre de repli est immédiatement donné par le Capitaine Commandant. Mais, pendant qu'il fait demi-tour, « Bizerte » reçoit un coup de bazooka et prend feu. Tout l'équipage réussit à sortir. Le conducteur Sopkowitz a même la présence d'esprit de prendre sa valise avec lui. Pas à pas, le peloton décroche, toutes les tourelles tournées vers la gauche ; les mitrailleuses avalent les bandes. Les éléments à pied, accrochés tant bien que mal aux aspérités des autos-mitrailleuses et des obusiers se protègent comme ils peuvent des ripostes ennemies ; le Brigadier Badrani est pourtant blessé par une balle.

Dès l'arrivée au carrefour de la route de Sultz, le peloton est chargé d'assurer la protection, d'une part sur la route, par les autos-mitrailleuses d'autre part sur les crêtes de droite de la route. Mais bientôt la position devient intenable.

Le peloton Franck se replie alors au premier carrefour sur les bords de la Nagold et le peloton Bonnafont s'installe en avant-poste à cinq cents mètres du peloton Franck.

Pendant ce temps, le peloton Sauvebeuf a vécu, lui aussi, des minutes émouvantes, Holzbronn en est le théâtre. Laissons un gars du peloton à en faire le récit.

RECONNAISSANCE DE HOLZBRONN

Trois autos-mitrailleuses, « Bellone », « Belliqueuse », « Bestiaire » et un obusier « Belfort », iront tâter Holzbronn et devront se rendre compte de l'importance des forces ennemies qui tiennent le village. Plusieurs chemins y mènent qui se révèlent les uns après les autres trop étroits. Il faut se résoudre à faire un grand détour pour trouver un itinéraire praticable, mais aussi nous surprendrons l'ennemi qui ne doit pas se garder activement dans le secteur que nous avons choisi. La patrouille roule à bonne allure. Deux kilomètres avant Holzbronn, elle rencontre un certain nombre de fantassins allemands qu'elle néglige pour ne pas donner l'éveil au village et pour aller au plus vite sur son objectif qu'elle découvre soudain à la sortie du bois en plein travers, à mille mètres à peine. Un convoi allemand - voitures et piétons - qui en sort va bientôt disparaître vers l'Est; « Vise le 88 », dit le Chef de « Belliqueuse » à son tireur. — « Un 88 ? Où cela ? » répond celui-ci qui, nouvellement arrivé n'a pas encore reçu le baptême du feu. On lui a appris qu'entre un char et un canon, celui qui tire le premier doit avoir l'avantage. Aussi, bien que ne voyant rien, appuie-t-il nerveusement sur la détente. Les mitrailleuses crachent, le canon tonne. Heureusement, le Chef est là, calme, près de lui, et lui rend sa sérénité en se moquant de lui; il s'agit d'un canon de 88 attelé au milieu du convoi. L'alerte est maintenant donnée, il faut agir vite. Ce convoi est décidément une proie bien tentante et le Chef de peloton lâche les deux premières autos-mitrailleuses « Belliqueuse » et « Bellone » qui se précipitent à sa poursuite. Il n'oublie pas toutefois que sa mission est d'abord Holzbronn. Le village est encore sûrement occupé ; il suffit, pour le comprendre, de regarder l'importance du convoi qui en vient. C'est une agglomération importante de plus d'un kilomètre de long. Pour bien se rendre compte de ce qui s'y passe, la meilleure solution est de la traverser en profitant du désarroi qui doit y régner. Mais alors chaque minute compte et ce serait folie d'attendre les deux autos-mitrailleuses en chasse. Le Chef de l'obusier « Belfort » comprend de suite le geste du Chef de peloton qui le suit sur « Bestiaire » et fonce sur le village.

Des fossés bordant la route, se lèvent des fantassins allemands prêts à se rendre, regardant passer ces engins sans comprendre pourquoi on les dédaigne. Mais les Français ne savent pas tirer sur ceux qui se rendent et quant à s'arrêter pour les rassembler, il ne peut en être question. D'ailleurs, qu'en ferait-on ?... Déjà les premières maisons sont atteintes, les premières rafales de mitrailleuses font rentrer les têtes dans les tourelles. Il est encore temps de s'arrêter ; ne sommes-nous pas en train de nous introduire dans un guêpier dont nous ne pourrions plus sortir. Mais l'obusier, dans un vrombissement de moteur, se lance en avant tirant à cadence accélérée au canon et à la mitrailleuse sur les maisons suspectes, les persiennes à moitié closes, les soupiraux, et l'automitrailleuse le suit dans un nuage de poussière. Soudain, à hauteur de « Bestiaire » surgit d'une maison un Allemand armé d'un bazooka. Les occupants de la tourelle voient l'arme se diriger vers eux et la grenade partir. Elle passe miraculeusement à dix centimètres au-dessus de leur tête. Tout s'es passé si rapidement qu'aucune défense n'était possible ; le Chef de voiture n'a eu que le temps de crier « Fonce » à son conducteur. Ces Allemands sont décidément de mauvais tireurs, cent mètres plus loin un autre bazooka manque de peu « Bestiaire » et deux autres encore ne parviendront pas à arrêter l'obusier.

Par radio, « Bellone » et « Belliqueuse » nous apprennent que le convoi est décimé. Tous les chevaux sont tués. Mais la présence de nombreux Allemands dans les fossés n'est pas rassurante pour ces deux autos-mitrailleuses isolées. « Bellone », d'autre part, a son canon enrayé ; elle reçoit l'ordre de regagner le P.C. et d'y rendre compte de la situation. Quant à « Belliqueuse », elle traverse à son tour le village, évitant également de justesse deux bazookas et rejoindra sans encombre le Chef de peloton.

Il est alors 4 heures de l'après-midi. Si le gros de l'escadron progresse normalement, on peut s'attendre à ce que l'ennemi évacue Holzbronn. Les autos-mitrailleuses et le-char sont dans un chemin creux où ils ne risquent pas grand-chose. Attendons les événements. Ceux-ci se présentent d'abord sous la forme d'une patrouille ennemie sortant des bois pour rejoindre le village et qui n'en revient pas de se faire recevoir à coups de mitrailleuses. Puis c'est un isolé qui se dirige vers nous et est accueilli sans douleur. Un tireur a récemment appris comment on immobilise un prisonnier sans lien d'aucune sorte ; c'est le moment d'essayer l'expérience. On le dirige vers un arbre autour duquel il croise ses jambes, puis on le fait glisser assis par terre les jambes recroquevillées sous lui. La position n'est certes pas confortable, les grimaces du prisonnier l'attestent ; mais il paraît qu'il ne pourra jamais se relever sans aide.

Une heure passe, les comptes-rendus radio de l'escadron ne font pas supposer une avance facile, le Chef de peloton demande que des éléments à pied le rejoignent en passant par le bois. Avec une quinzaine d'hommes on pourra se défendre contre les Boches qui ne doivent pas être tout de même très nombreux. Soudain des explosions éclatent à côté de nous : deux canons anti-char d'une lisière de bois à mille mètres viennent d'ouvrir le feu. Déjà la caisse arrière de « Belliqueuse » vole en miettes. « Dispersion à volonté », commande le Chef de peloton. « Rendez-vous à la corne du bois, derrière nous », et les autos-mitrailleuses se mettent à l'abri, non sans tirer quelques rafales et quelques obus sur ces canons qui auraient pu nous causer bien du mal et qui n'ont fait que tuer le malheureux prisonnier enroulé autour de son arbre.

Deux mauvaises nouvelles nous parviennent alors ; les renforts à pieds attendus ont été arrêtés par une ligne de casemates dans la forêt ; il ne faut plus compter sur eux. D'autre part, le Capitaine s'attend à une contre-attaque de deux bataillons de S.S. frais. Rester ainsi isolés au-delà de Holzbronn serait une bêtise : il faut revenir. Attendrons-nous la nuit pour retraverser le village, il n'est plus question maintenant de bénéficier de surprise. Bien des guetteurs ennemis doivent avoir les yeux sur la corne du bois où nous sommes embossés. Tentons plutôt de contourner les vergers. Les autos-mitrailleuses ne sont pas des engins tous-terrains, cependant les moteurs sont en bon état, les conducteurs excellents et le terrain ne semble pas présenter de gros obstacles. Allons-y ! Dès le départ, les canons recommencent leur tir, mais quelques accidents de terrain nous fournissent rapidement des masques efficaces. Nous traversons rapidement champs de céréales, vergers, vignobles et rejoignons notre route après une série de terrasses dont la descente s'avère mouvementée. Le claquement des balles au-dessus des têtes nous accompagna longtemps, nous prouvant que les Allemands n'avaient nullement évacué Holzbronn.

Nous atteignons le P.C. sans autre aventure rapportant les renseignements demandés et ce n'est qu'à ce moment que le radio de l'obusier s'aperçut qu'il avait un éclat de blindage dans la tête, résultat de la traversée du village. « Je n'avais que mon pistolet », dit Alias à l'infirmier qui le pansait, « il fallait que je conserve le volet ouvert pour pouvoir tirer ».

LE CAPITAINE ET LE RESTE DE L'ESCADRON PASSENT LA NUIT A WILDBERG

Le peloton Bonnafont a donc l'ordre de s'installer à la scierie car, maintenant, il faut tenir le carrefour à tout prix. La position n'est pas des plus avantageuses mais on ne peut faire autrement. La scierie est surplombée, sur la gauche, par des bois au milieu desquels se trouve une maison qui est située à droite de la route, derrière des tas de bois. Les autos-mitrailleuses sont embossées, des postes à pied renforcés de groupes de tirailleurs guettent dans toutes les directions. Le P.C. de l'escadron est arrêté au carrefour à un kilomètre au Nord de Wildberg. Le Brigadier Hérémy aperçoit, dans le bois qui surplombe la route à gauche, une patrouille allemande éloignée d'une cinquantaine de mètres. Le Brigadier Cavagnera tire avec sa carabine et déclenche le tir de « Batailleuse » ; le Maréchal des Logis Trawczetow, le Brigadier Cavagnero et le Spahi Jean-Roger s'élancent à leur poursuite et font trois prisonniers.

Pendant ce temps, le Brigadier Hérémy court sur la route pour prendre la patrouille à revers, rencontre le Spahi Moujenot, et tous deux foncent dans le bois. Ils aperçoivent un ennemi et ils tirent ; l'Allemand se sauve ; ils le poursuivent et tombent sur un fusil-mitrailleur et ses cinq servants ; sans sourciller ils les font prisonniers. L'interrogatoire des prisonniers faisant ressortir que d'autres Allemands patrouillent dans la région, le Chef Mannarini donne l'ordre au Maréchal des Logis Trawczetow de former une patrouille afin d'aller aux renseignements. Trawczetow, Cavagnero et Jean-Roger montent jusqu'à la crête et aperçoivent des ennemis ; les Allemands répondent à leur feu, mais la nuit tombante empêche la poursuite.

Le début de la nuit est calme. A 23 heures, arrive une compagnie du 4^{ème} R.T.M., commandée par le Lieutenant Gautier-Mouton, qui a pour mission de se rendre à Sultz. Mais de l'avis du Lieutenant-colonel Commandant le 2^{ème} R.S.A.R., elle devrait rester avec l'escadron. Le Lieutenant retourne à Wildberg. Il rend compte à son chef de bataillon, celui-ci donne l'ordre d'aller à Sultz.

La compagnie repart vers 2 heures du matin, elle arrivera à Sultz vers 4 heures. A 3H00, les attaques allemandes reprennent. Le peloton Bonnafont est pris violemment à partie par des infiltrations venant des crêtes boisées qui le dominant, armes automatiques et bazookas. Les balles traceuses rayent la nuit. La position devient bientôt intenable et le peloton est obligé, à 5 H00, de se replier de trois cents mètres vers le carrefour.

Vers 6H00, l'Aspirant Chevallier est envoyé avec quinze hommes en patrouille sur la crête boisée au Nord-est du carrefour. Après cinq cents mètres de progression, la patrouille entend un char qui descend vers le carrefour. Elle continue d'avancer mais, en arrivant à trente mètres du char, dans les bois, est reçue par de nombreuses rafales de mitrailleuses. Cependant que les Allemands dévalent la pente. La patrouille arrive à se dégager ; le Spahi Nerval, armé d'un rocket, tire sur le char mais le manque. Rochieta est blessé grièvement et succombera trois jours plus tard. Olives disparaît, son corps ne sera retrouvé que quelques jours après. Lorsque le Chef Maurice apprend qu'un char allemand descend sur la route, il fait exécuter à son tireur Hayot un tir plongeant avec des obus explosifs pour gêner la progression des éléments à pied qui l'accompagnent. Le Sous-lieutenant Franck fait placer son canon de 57 en batterie au carrefour pendant que les véhicules de l'escadron abandonnent rapidement le carrefour sous le feu de l'automoteur. Par chance, ce dernier ne doit pas être dans une position très commode car ses obus passent cinquante centimètres trop haut. Gaillard, tireur du canon, rage de ne pas le voir déboucher et envoie quelques obus dans la direction présumée. Mais, du haut des crêtes, des mitrailleuses crépitent de toutes parts. Presque tous les véhicules ont quitté maintenant le carrefour, même le dodge « Boufarik » qui doit remorquer le canon antichar. Les Allemands s'approchent en criant. Hamid Tayed est tué d'une balle dans la tête. Spiteri reçoit une balle dans le ventre et succombera quelques heures plus tard. Il n'est plus question de rester. Le Capitaine Commandant donne, à 6H30 l'ordre de repli vers Wildberg. Le bloc de mise de feu du canon est enlevé pour le rendre inutilisable. Deux half-tracks en panne doivent être abandonnés. Les derniers défenseurs du carrefour s'en échappent en rampant. Mais l'on ne se replie pas d'un bond sur Wildberg, le terrain sera défendu pied à pied. L'escadron s'installe à nouveau, quatre cents mètres plus au Sud. Le peloton Sauvebeuf est envoyé sur les crêtes à la sortie des bois ; le canon de 57 du 2^{ème} peloton est mis en batterie sur le bord de la route. Le peloton Franck est chargé de la position vers l'Ouest.

A 8H00, l'ennemi reprend son attaque. Les servants de la pièce de 57 doivent l'abandonner sous le feu ennemi. Profitant d'une accalmie, le Chef Bochet est chargé d'aller reprendre cette pièce avec son automitrailleuse « Batailleuse ».

Utilisant le terrain à merveille, il réussit à faire replier les Boches du canon et à l'attacher au crochet de l'automitrailleuse et à repartir dans nos lignes sous le feu nourri de l'ennemi qui a fini par s'apercevoir de la manœuvre. L'escadron doit alors se replier jusqu'à l'entrée Nord de Wildberg et bientôt le Capitaine Commandant reçoit l'ordre de replier l'escadron sur Emmingen dès qu'il aura été relevé par l'Infanterie (cette relève ne se fera pas). Le peloton Bonnafont est envoyé à Emmingen, le peloton Sauvebeuf à pied est replié sur les hauteurs Nord-est de Wildberg avec à sa droite une unité de Tirailleurs du 4^{ème} R.T.M. Le peloton est divisé en trois groupes. Le premier groupe en haut avec le Chef Alibert, en liaison avec un groupe de Tirailleurs, un petit groupe au centre avec le Maréchal des Logis Aguera ; un groupe en liaison au cimetière avec l'Aspirant Chevallier et un Sous-officier de Tirailleurs ; le peloton Franck est placé à l'Ouest, près de la gare.

A 14H00, un violent tir d'artillerie tombe sur nos positions ; les Spahis Hadengue et Galzatory sont tués. Vers 16H00, l'infiltration ennemie à pied se précise sur la crête. Nous sommes contournés par la droite. Le Lieutenant de Sauvebeuf descend prévenir le Capitaine qu'il faut s'attendre à l'éventualité du repli des éléments sur la crête. Ceux-ci sont violemment attaqués. Un Sous-officier de Tirailleurs est blessé, deux Tirailleurs sont tués. Finalement, le Lieutenant de Sauvebeuf, les groupes d'Alibert et de l'Aspirant se replient et regagnent les premières maisons de Wildberg.

Pendant ce temps, « Belfort » a ouvert le feu sur les automoteurs et le canon de 57 les attend de pied ferme. Le Chef Basques ne tire le premier char qu'à trois ou quatre cents mètres. A ce moment, il envoie deux ou trois longues rafales de mitrailleuses très précises sur les Allemands à pied, accompagnant le char, qui sont décimés. Malheureusement, le canon est enrayé et ne marche plus. Le Chef Basques le raccroche en vue du char ennemi qui ne brûle pas mais ne tire plus. Il pourra par la suite être replié par les Allemands.

L'escadron se regroupe sur les hauteurs Ouest de Wildberg en liaison avec le bataillon du 4^{ème} R.T.M. Les véhicules du P.C., trois autos-mitrailleuses, un obusier et les véhicules ne pouvant servir à la défense sont envoyés à Effringen aux ordres de l'Aspirant de la Bigne.

L'attaque ennemie est alors stoppée sur les crêtes de Wildberg par un tir précis et violent d'artillerie. Mais à 18H00, l'ennemi ayant franchi la Nagold au carrefour à un kilomètre au Nord de Wildberg, attaque le village d'Effringen.

Le Capitaine Commandant, prévenu par radio, demande au Chef de bataillon du 4^{ème} R.T.M. l'autorisation d'aller dégager le village. Celle-ci est refusée.

L'Aspirant de la Bigne envoie alors à travers champ une patrouille autos-mitrailleuses soutenue par l'obusier « Bouvines » et dépêche en même temps l'automitrailleuse « Batailleuse » à la sortie du village. Les Allemands, pris de deux côtés à la fois, sont décimés et se replient en désordre. La patrouille autos-mitrailleuses revient au secours de « Batailleuse » qui, s'étant trop avancée, est menacée de se faire encercler. L'attaque allemande est définitivement enrayée. Le Capitaine Commandant donne l'ordre à l'Aspirant de la Bigne de se porter avec les éléments de l'escadron à Emmingen aux ordres du Lieutenant Bonnafont qui attend le Capitaine et le reste de l'escadron.

20 heures. --Le Capitaine reçoit l'ordre du Colonel de la Chauvelais de se porter à Emmingen. Le Chef de bataillon refuse de laisser partir l'escadron. Une patrouille autos-mitrailleuses est envoyée sur Effringen qui est libre et où les Allemands n'ont pas essayé de revenir.

Le Capitaine et le reste de l'escadron passent la nuit à Wildberg.

A SULTZ AVEC LE 4^{ème} ESCADRON

18 Avril. — Dès l'aube, nous quittons Wilbad pour Wart où nous déjeunons, il fait un temps magnifique. Il semble que toute la nature ait pris sa parure de fête pour célébrer l'arrivée du printemps.

Après un déjeuner rapide, les pelotons repartent vers Wildberg où nous a précédé le 3^{ème} escadron. Rassurés par la présence de cet élément devant nous, nous traversons sans appréhension une magnifique forêt pourtant propice aux panzerfausts.

Sans encombre, nous atteignons Wildberg accroché au sommet d'un rocher qui domine une étroite vallée, le village est très pittoresque.

Nous aimerions nous y attarder pour parcourir les curieuses ruelles et contempler le paysage en touristes. Pour l'instant, le simple coup d'œil que nous jetons sur le compartiment où nous allons pénétrer n'est pas très réjouissant.

Abandonnant les positions dominantes de Wildberg, l'escadron doit s'engager dans cette vallée profonde qui s'enfonce à nos pieds, dominée par des bois qui, descendant jusqu'à la route, nous semblent fort impressionnants.

En suivant le chemin qui serpente aux flancs de l'escarpement, l'escadron arrive au bord de la Nagold, charmante rivière qui coule dans la vallée. Tout est calme, parfaitement calme. Seuls, le murmure du cours d'eau et le gazouillis des oiseaux viennent troubler le grand silence. Rien ne ressemble moins à une ambiance de guerre.

Nous atteignons ainsi un carrefour. A cet endroit, la vallée que nous avons suivie jusqu'ici se dédouble. Laisant le 3^{ème} escadron sur son axe, vers Gutlingen, derrière le peloton Qastines, nous roulons en direction de Sultz. De part et d'autre, des bois successifs continuent à dominer la route de façon inquiétante...

Sans coup férir, le premier peloton pénètre dans Sultz et se porte immédiatement vers Kuppingen. Tandis que les autres pelotons serrent sur le village, l'artillerie ennemie ouvre brutalement le feu, détruit le dodge du peloton Vidal et blesse le Maréchal des Logis Decaen, les Brigadiers Guillet et Martin ainsi que Derouard, Castella, Cazeaux, Pays, Orfila et Bonnal. Au peloton Vidal, les trois automitrailleuses « Rivale », « Risque-tout » et « Ricaneuse », la jeep « Rixensart », le M.8 « Rivoli » se portent sur un chemin de terre, pour faire pression sur le Boche qui entrave la marche du 3^{ème} escadron. Après un kilomètre, nous tombons dans les bois sur de grosses barricades qui arrêtent notre progression. Avec l'aide de « Rivoli » et l'ardeur que mettent les équipages, la première, puis la seconde barricade sont vite enlevées. Quatre cents mètres plus loin, nous en trouvons une autre, beaucoup plus large que les précédentes, le travail continue mais, hélas ! Nous recevons l'ordre de nous replier sur Sultz.

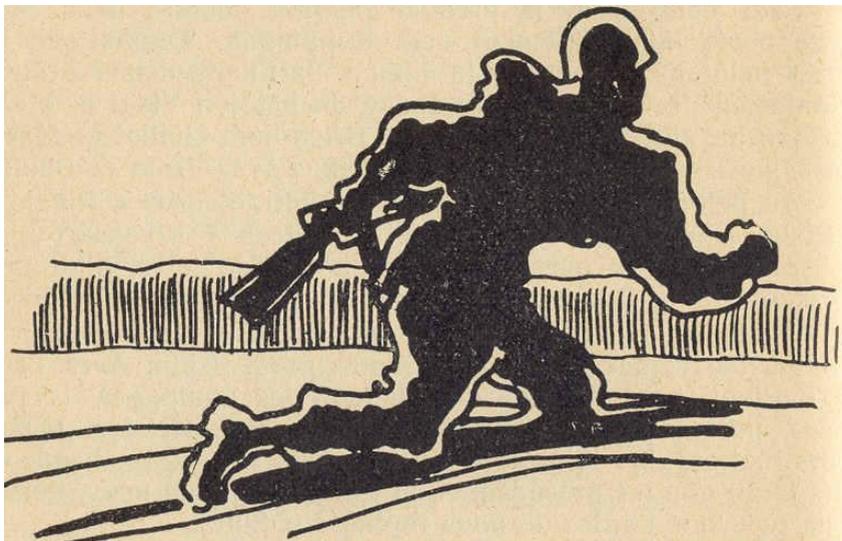
Une patrouille, comprenant les autos-mitrailleuses « Dillies » et « Landry », la jeep « Rixensart », sous le commandement de l'Adjudant Hospital est chargée d'aller reconnaître une côte au Nord-est du village. Elle restera sur cette côte jusqu'à la tombée de la nuit et effectuera quelques reconnaissances dans les bois environnants.

Pendant ce temps, après avoir traversé en trombe la localité, le 2^{ème} peloton pousse vers Kuppingen. La route monte maintenant à travers bois. Bien que les conducteurs aient leurs « champignons » collés au plancher, les voitures n'avancent pas suffisamment vite à notre gré.

Cependant, le tir fusant boche, au-dessus de nos têtes, est très rassurant. Il est peu probable qu'ils aient des bazookistes planqués dans le coin. Bientôt, du reste, nous déboucherons de la forêt. Devant nous, un magnifique plateau qui nous permet de voir loin et de respirer.

Trois villages d'allure paisible. Sur la gauche, les bruits caractéristiques de départs d'artillerie. Il s'agit probablement des canons qui continuent de nous ennuyer à Sultz. A peine deux kilomètres doivent nous séparer d'eux. Sur ce renseignement, le peloton reçoit l'ordre d'aller voir d'un peu plus près ce qui se passe dans le secteur.

La patrouille à pied d'Albert est alors chargée d'aller reconnaître la corne du bois qui se trouve à six cents mètres de la route, en même temps que l'Aspirant Heissat, dans « Rochefort » appuyée par « Ronchonnoise »,



débordant plus à gauche, patrouillera prudemment dans le bois.

La patrouille d'Albert reconnaît la corne du bois.

Tandis que la patrouille à pied n'est plus qu'à deux cents mètres de la lisière, deux mitrailleuses ouvrent le feu. Les rafales rasant le glacis. Les hommes se collent au sol tandis que les balles leur sifflent aux oreilles. Avec anxiété ils se demandent dans quelles conditions ils pourront décrocher. Fort heureusement, « Ronchonnoise », parvenue à la lisière du bois, intervient immédiatement au canon et à la mitrailleuse. Une arme est détruite ; la seconde se tait. Rapidement nos patrouilleurs rejoignent la route. Pendant ce temps, Cazaubon a mis ses mortiers en batterie, et peu après, à leur tour, ceux-ci arrosent les positions allemandes.

Notre situation est excellente. Pour l'instant, nous avons nettement la supériorité, les Pak-flak semblent nous dédaigner.

Il serait intéressant de porter nos efforts de ce côté. Malheureusement, à la suite des pertes sévères subies par le 3^{ème} escadron vers Wildberg, le commandement nous donne l'ordre de nous replier sur Sultz.

Avant de partir, la patrouille « Rogneuse - Ronchonnoise » charge en tout terrain les positions ennemies appuyées par le tir continu de nos mortiers. En face, des silhouettes vertes s'enfuient dans la forêt en hurlant.

Il nous faut maintenant abandonner notre sympathique plateau pour redescendre dans cette sinistre vallée de Sultz que l'ennemi tient sous ses feux. Le jour décline rapidement. L'escadron s'installe en point d'appui cerclé aux lisières de Sultz.

Après avoir tué le motocycliste Trojean, l'ennemi vient de réoccuper la route de Wildberg par laquelle nous sommes venus. Seule la radio nous permet de rester en liaison avec le 3^{ème} escadron qui s'efforce de conserver le carrefour des routes. « Rogneuse » et le Médecin Suquet parviennent à atteindre l'endroit où Trojean a été tué et ramènent le corps du malheureux motocycliste.

Le peloton Gastines s'installe donc à la sortie en direction de Wildberg ; le peloton Caniot garde les abords de la route de Kuppingen.

Le peloton Vidal s'échelonne entre ces deux voisins. Braquant leurs canons vers les forêts qui nous dominent, les mitrailleuses à terre semblent vouloir jouer à la D.C.A.

Au fond de cette cuvette dominée par l'Allemand, notre situation n'est pas très enviable. On nous annonce un renfort d'Infanterie qui doit arriver dans le courant de la nuit. Pour l'instant, il faudra se débrouiller seuls. Sans arrêt, l'artillerie ennemie tire sur le village avec une telle intensité qu'on pourrait croire qu'elle tient à vider ses caissons... Les heures se traînent interminables. L'Infanterie allemande ne semble pas décidée à aborder nos défenses.

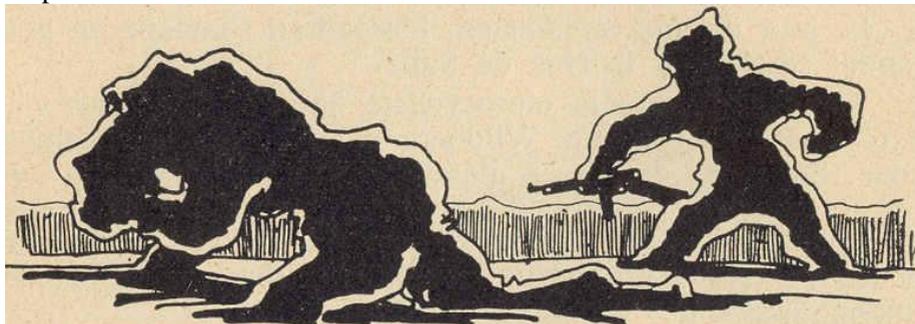
Cependant, au poste Hospital, sur le chemin, vers 21 heures, des bruits de chenilles viennent troubler la quiétude. Alerte ! Tout le monde à sa place tend l'oreille, le bruit se rapproche de plus en plus, puis cesse brutalement. Est-ce un de ces automoteurs boches qui vient nous rendre visite ? Tout est prêt pour le recevoir. Le bruit reprend mais on se rend compte que cela va en décroissant pour cesser complètement. L'alerte est terminée. Le poste a eu très chaud !

Vers les 4H00 du matin, l'Infanterie commence à arriver, une section doit prendre position sur la côte occupée la veille par le 3^{ème} peloton.

Les Brigadiers Beaussier, et Guillot, ainsi que le Spahi Arnaud sont désignés pour guider cette section sur son emplacement.

Les boches ayant occupés les bois environnants, la section d'Infanterie, à peine installée, est accueillie par des rafales d'armes automatiques.

Le Brigadier Beaussier est blessé, la section un peu démoralisée décroche trop rapidement et Beaussier se trouva alors entre les Boches et les fantassins. Arnaud reste près de lui, tandis que le Brigadier Guillot vient rendre compte.



Le brigadier Beaussier est blessé.

La patrouille Hospital, comprenant les autos-mitrailleuses « Risque-Tout », « Rivale » et la jeep « Rixensart », se porte à toute allure sur les lieux.

Rassembler la section n'est pas une petite affaire. La patrouille, tout en tirant, se porte près de Beaussier, ce dernier est vite évacué sur le P.C. et la section reprend ses positions. La patrouille restera près d'eux jusqu'à l'ordre de repli.

Au début de la matinée, le commandement décide de prendre liaison avec le 3^{ème} escadron en avant de Wildberg, ou tout au moins de le soulager en poussant une reconnaissance sur le carrefour situé à mi-distance entre Sultz et Wildberg. Pour cela, une compagnie de Tirailleurs et trois autos-mitrailleuses du peloton Gastines sont prêtes à partir. Il est huit heures.

En tête « Résistante », puis « Revenante » et l'automitrailleuse du Chef de peloton « Resplendissante », un groupe de combat monté sur chaque automitrailleuse, le reste de la compagnie, à pied, aux abords de la route.

Progression par bonds, prudemment. Tout bruit a cessé. Tout est dangereusement calme. A cinquante mètres du carrefour, « Résistante » tombe sur un Panzerjäger. La mission est remplie. Elle se replie aussitôt, ouvre un feu nourri au canon et à la mitrailleuse sur des fantassins ennemis à proximité.

Les Tirailleurs ont giclé et protègent l'automitrailleuse qui se replie, mais, à la mitrailleuse et au fusil, les ennemis réagissent vigoureusement. Nos jeunes Tirailleurs qui, pour la plupart, sont arrivés récemment d'Afrique du Nord et voient le feu pour la première fois, perdent contenance. Il s'agit de les soutenir et d'éviter le pire. Les autos-mitrailleuses sont arrêtées, échelonnées sur la petite route, s'épaulant les unes les autres. Rester là est peut-être une faute tactique. Ce travail n'est pas le leur. Tant pis, elles le feront ; c'est leur devoir. Il ne faut pas laisser tomber nos fantassins. Le feu s'est calmé. Nos Tirailleurs se reprennent. Encore quelques minutes et nous pourront mettre nos voitures à l'abri, quitter cette zone effroyablement dangereuse aux vues dégagées pour les chasseurs ennemis. Mais ces minutes ont été mises à profit par le Boche. Selon sa tactique habituelle, il les utilise au maximum. Trois automoteurs ennemis parviennent à se hisser sur les pentes. A défilement de tourelle, à huit cents mètres environ, et soudain les 75 pleuvent autour des deux autos-mitrailleuses de tête « Résistante » et « Revenante ». Il est trop tard pour partir. Déjà « Revenante », la deuxième automitrailleuse, est touchée et brûle. Son équipage en sort indemne par miracle (seul le radio est légèrement blessé au bras). « Résistante » est touchée à son tour et flambe. Il y a des blessés. En dépit des coups qui s'acharnent sur les voitures agonisantes, les hommes de « Revenante » vont au secours de leurs camarades qui ont réussi à sauter au prix d'efforts surhumains. Le conducteur et le radio sont laissés sur « Resplendissante » (pour le moment en dehors des coups), le Chef de peloton et son tireur arrivent avec un brancard, les 75 se sont calmés. Le Maréchal des Logis Montes est assis, les pieds dans le fossé. Son conducteur Pons, beaucoup plus atteint, allongé à côté de lui.

« Emmenez Pons (1), il est plus touché, vous reviendrez après pour moi », dit Montes. Le Brigadier Avronsart, qui a la jambe gauche arrachée, est tiré en arrière par le Lieutenant de Gastines et un homme qui passait. Il perd son sang à flot. Un garrot de fortune lui est placé et, chargé sur « Resplendissante » avec un autre blessé, il est ramené au plus vite vers l'infirmerie tandis que les 75 qui ont repris, l'entourent mais la manquent. Deux brancardiers indigènes sont arrivés avec un brancard jusqu'au Maréchal des Logis Montes. Il va être sauvé. La Providence ne le permettra pas. Au moment où, placé dessus, il est emporté, un obus de 75 cloue les trois hommes au sol.

(1) Celui-ci devait mourir à l'hôpital le jour même.

Le Maréchal des Logis Montes reste là mortellement blessé, touché aux côtés de « Résistante ». Unis durant les heures d'ivresse et de gloire de la Libération de la France, ils resteront inséparables dans la fin. Le héros pousse son dernier soupir pendant que son automitrailleuse flambe et s'éteint...

A la suite des pertes subies par le peloton Gastines et les Fantassins, la situation à Sultz s'est considérablement aggravée.

Très impressionnés par l'intervention des blindés adverses, les jeunes Tirailleurs se replient précipitamment sur le village.

Le tir de l'artillerie ennemi redouble d'intensité tandis que l'intervention des mitrailleuses légères qui se rapprochent de minute en minute démontre amplement que l'Infanterie allemande amorce sa manœuvre appuyant les automoteurs dont le bruit des chenilles nous rappelle la présence.

Près de son 57, le Chef Rieger attend ainsi qu'à la manœuvre que le premier montre son nez.

Le Capitaine de Vaublanc dépêche deux autos-mitrailleuses du 2^{ème} peloton pour renforcer la défense.

« Rôdeuse » et « Rogneuse » s'embossent rapidement tandis que les unités de Tirailleurs se reforment pour s'opposer à la manœuvre de l'Infanterie adverse.

Pendant ce temps, alors que les automoteurs ne sont plus qu'à quatre cents mètres de l'entrée du village, l'Aspirant Heissat place des mines sur la route.

Tir réglé par Piper Cub, notre artillerie intervient à son tour avec une telle précision qu'elle atteint un automoteur immédiatement évacué par son personnel.

L'ennemi décroche enfin. Il est près de midi. Nous avons eu très chaud !

LA MORT DU CAPITAINE RONOT

19 Avril. -- Partout l'ennemi cède du terrain, l'escadron Ronot, lancé en découverte sur les arrières ennemis au Sud de Stuttgart, progresse par Mindersbach, Oberlittingen, Herrenberg. C'est le peloton Breuil qui a l'honneur d'être en tête sur l'axe et doit reconnaître Hildrizhausen, Altdorf, Holzgerlingen. Quelques abattis entravent bien la marche de l'unité, mais avec les half-tracks, ils sont vite enlevés. Le contact n'est pas encore pris, le Capitaine Ronot décide de pousser son escadron jusqu'à Schönaich.

Le peloton Breuil aborde l'entrée du village ; première surprise, il tombe sur la voiture hippo qui amène le dîner de ces « Messieurs d'en face ». Surpris, le conducteur saute dans le fossé et fait le mort mais ne tarde pas à être emmené prisonnier. Quelques mètres plus loin, des Officiers de la Wehrmacht, les uns à cheval, d'autres à bicyclette entrent dans le village où ils sont rattrapés



Le Capitaine Ronot.

par l'automitrailleuse de pointe commandée par le Maréchal des Logis Gangloff. Interpellés en Allemand, ils ont un moment d'hésitation puis essaient de se mettre à l'abri. Mais le tireur est plus rapide qu'eux et les balles de la mitrailleuse les rejoignent avant qu'ils aient le temps de disparaître.

Le Capitaine Ronot, qui n'a pas l'habitude d'être loin du peloton de tête, arrive à ce moment et donne l'ordre au peloton de bousculer l'ennemi et de foncer à la sortie du village.

Une patrouille automitrailleuse-jeep et l'automitrailleuse du Lieutenant traversent rapidement Schönaich mais tombent sur un char « Panther » qui est embossé au bout du village.

Le conducteur de la première automitrailleuse ne manque pas de sang-froid et se met rapidement à l'abri des feux dans une cour de ferme ; les autres conducteurs l'imitent.

Les Allemands, d'abord surpris par tant d'audace, se terrent, mais ils ne tardent pas à se ressaisir et armés de Panzerfaust et d'armes individuelles, ils engagent la lutte au corps à corps avec la première patrouille.

Malgré l'arrivée du reste de l'éclairage, il devient évident que la disproportion est trop grande : une poignée de Spahis luttent contre plusieurs centaines d'adversaires dans une ville hostile. Il faut envisager le décrochage. Il commence sous la forme d'un combat de rues, d'angle en angle, de porte à porte. Les hommes ont mis pied à terre pour la plupart. Pour éloigner de leurs véhicules la menace des panzerfaust, ils s'exposent eux-mêmes à une grêle de balles. Le premier atteint est le petit Brigadier Dauffard, jeune engagé d'Algérie, candidat à l'École des Élèves Aspirants. Frappé en pleine tête, il s'abat, gémit, râle un instant.

Le Capitaine Ronot n'ayant plus de liaison radio avec le Lieutenant Breuil et entendant d'autre part la lutte qu'entreprend ce dernier avec l'ennemi, décide d'aller voir seul ce qui se passe.

Saluant d'abord le fanion de son unité qu'il laisse au Lieutenant Grandclaude, son adjoint, il saute dans sa jeep pour rejoindre le peloton en difficulté mais est, hélas, stoppé peu de temps après par un panzerfaust qui l'arrête et le tue dans sa dernière « charge ».

Pendant ce temps, le 3^{ème} peloton tente de se dégager. L'Aspirant Chef de soutien, donne des ordres brefs. « Pollux » ira reconnaître ce carrefour. « Pollux » est un vétuste Scout-car dont le mitrailleur est enragé et qui n'a plus de démarreur. Il n'hésite pourtant pas à s'engager dans ce coupe-gorge, tirant aux armes individuelles pour répondre au feu des fenêtres. Tout à coup, devant lui, à cent mètres, un « Panther » surgit qui braque la gueule menaçante de son canon. « A gauche toute, accélérateur au plancher », hurle le Maréchal des Logis chef de voiture qui va prévenir ses camarades de ce nouveau danger. Il joue à cache-cache avec le mastodonte.

Pendant ce temps, l'automitrailleuse du Sous-lieutenant Breuil a reçu deux coups de bazooka et a pris feu, le Maréchal des Logis d'Astorg est blessé ainsi qu'Andrieux qui, en moto, tente de prendre liaison avec le 3^{ème} peloton.

Creusot est également blessé.

Une patrouille à pied essaie de s'approcher du Tigre. Elle progresse par l'extérieur du village. L'Adjudant Lallemand est tué.

L'arrivée du peloton Panel rétablit la situation. Il installe son canon de 57 au carrefour pour prévenir l'arrivée du char allemand et pousse ses autos-mitrailleuses pour dégager le peloton Breuil.

Grâce à ce mouvement, l'auto-mitrailleuse de Gangloff parvient à se replier.

L'équipage de la voiture incendiée tente le décrochage à son tour. Mais, dans le repli, le Brigadier Dauffard est tué et le Spahi Roland Martinez est blessé. Myln est également blessé ainsi que Fameniaz.

Cependant, la manœuvre vigoureusement menée par l'escadron permet de capturer une centaine d'hommes qui se décident enfin à sortir des maisons.

La nuit tombe... le village est encore insuffisamment nettoyé pour pouvoir y passer la nuit. Dans ces conditions, le Lieutenant Grandclaude replie ses éléments qui s'installent en point d'appui cerclé à Altdorf.

A GEORGES DAUFFARD
du 2^{ème} Escadron, tué le 19 Avril devant Stuttgart.

*Jamais plus ne verras tes amours africaines.
Le sable et les palmiers, les filles aux yeux de jais.
Les lents balancements des chameaux dans les plaines.
Et ces jours-là, pour toi, sont finis. Plus jamais !*

*A ta tombe, dit-on, personne ne vient voir.
On y entend, la nuit, accourir la bourrasque.
Des gens même m'ont dit que, lorsqu'il faisait noir,
On voyait nettement quelqu'un rire sous ton casque.*

*Dis-moi, mon frère, pourquoi les choses et les humains,
Les joies et les amours, les douleurs et les plaintes ?
Entends-tu les grands soirs, lorsqu'on rentre les foins
Le son triste et lointain d'une cloche qui tinte ?*

Maréchal des Logis-Chef PAOLI, du 2^{ème} Escadron.

DE SCHAICHHOF A KONGEN AVEC L'ESCADRON VAUBLANC

19 Avril. — L'escadron vient d'être relevé de Sultz où il a « morflé dur ». Après avoir été regroupé à Herrenberg l'escadron reçoit l'ordre de se porter sur Altdorf. A la nuit, nous parvenons à la ferme de Schaïchhof, ancienne propriété du Kaiser, où nous retrouvons des éléments du 1^{er} R.E.C. et du 6^{ème} R.C.A. Nous passons la nuit en point d'appui cerclé dans cet « oppidum » d'un nouveau genre.

20 Avril. — Le lendemain, nous pouvons constater devant la ferme les résultats de l'intervention du peloton de chars du 6^{ème} R.C.A. ; deux camions incendiés et des cadavres carbonisés jonchent la route, on remarque notamment le cadavre d'un soldat allemand tué d'une balle dans la tête, tandis qu'il était en observation derrière un fût d'essence, calciné par l'incendie et momifié dans l'attitude du guetteur.

A midi, nous quittons Schaïchhof pour Waldenburch, le peloton Caniot, en tête, relève à Steinbronn un peloton du 1^{er} R.E.C. qui, à la sortie du village, vient d'avoir une automitrailleuse détruite par un panzerfaust.

Le 2^{ème} peloton entreprend immédiatement le nettoyage du village, tandis que les M.8 arrosent les lisières des bois à la sortie du village. Au cours de l'opération, une batterie allemande commence à tirer sur le village. Sa position, repérée à la sortie Nord de Musberg, est confirmée par des prisonniers. Malheureusement, il est impossible d'obtenir un tir de contre-batterie, le Commandement de l'Artillerie ayant mis en doute nos renseignements. Le Chef Alcaÿ tente de contrebattre avec son M.8 et réussit à arrêter le tir boche pendant quelques temps.

Parvenus à hauteur de l'automitrailleuse du 1^{er} R.E.C. qui flambe toujours, le spectacle qui s'offre à nos yeux est atroce. A gauche de la route, l'automitrailleuse ... La route, jonchée de lambeaux de chair dans un rayon de trente mètres, c'est le corps du Sous-officier, chef de voiture, dont il ne subsiste que le tronc, les jambes, une main déchiquetée dont l'annulaire porte encore un anneau tordu.

La route dégagée, la progression reprend. Nous sommes à une centaine de mètres d'un bois épais. L'Aspirant Daguet, qui participait avec le reste du 1^{er} peloton à l'opération, prend la tête. Les hommes progressent à cinquante mètres en avant de la « Rogneuse », automitrailleuse de tête et à trente mètres dans le bois.

La route, véritable lacet, tourne sans cesse. Après quelques Centaines de mètres, une mitrailleuse boche se découvre à la sortie d'un tournant, à quarante mètres environ. L'Aspirant Daguet, qui se tient auprès de l'automitrailleuse de tête voit 3 balles traceuses lui passer entre les jambes, tandis que Delanoy, à ses côtés, est blessé en voulant se camoufler dans un trou.

La « Rogneuse », aussitôt, réagit et après avoir vidé une bande de mitrailleuse dans la direction de l'arme se rapproche davantage et matraque à coups de 37 (explosifs et à « mitraille ») les taillis et une petite baraque en bois. La progression reprend, toujours lentement, mais pour être stoppée un peu plus loin par une barricade. Cette fois, il n'y a rien à faire pour passer. Impossible de déborder à travers bois, impossible de l'attaquer car nos « fantassins cavaliers » sont trop peu nombreux. Le peloton se replie alors sur Steinenbronn et s'y installe défensivement.

21 Avril. — A minuit, l'escadron, relevé par un Groupement de la D.B., fait mouvement sur Wolfschlugen. D'abord destiné à flanc-garder sur le Neckar l'action de deux C.C. vers Stuttgart, l'escadron est chargé d'assurer la défense du village. Les Allemands encerclés tentent de se frayer un passage coûte que coûte vers le Sud. Vers midi, première alerte aérienne sérieuse de la Campagne. Un Messerschmitt lâche timidement deux bombes et pris à partie par nos « 50 » fait demi-tour.

LE COMBAT DE KONGEN

21 Avril. — Au matin, l'escadron était installé en position défensive. Au début de l'après-midi, il reçoit l'ordre d'aller reconnaître Köngen, ainsi que les ponts sur le Neckar.

L'escadron se met en route, peloton Vidal en tête. A quelques kilomètres de la ville, le Chef Volksturm de Köngen est récupéré et monte sur l'automitrailleuse de pointe. Il nous affirme qu'il n'y a, à Köngen, que deux cents hommes du Volksturm, armés d'une quarantaine de bazookas ! Il espère, par son action, éviter une résistance inutile; et demande qu'on le laisse descendre à l'entrée du village pour aller faire entendre raison aux défenseurs ; ainsi toute effusion de sang sera évitée.

La reconnaissance sur Köngen s'opère, minutieusement et lentement à cause des « Panzerfaust ». Rien à signaler, la route est libre. A cinq cents mètres du village, arrêt ! Tout est calme, mais on se méfie quand même.

Une patrouille à pied conduite par le Maréchal des Logis Miloud va progresser vers les fossés, suivie par la patrouille Dillies, qui comprend l'automitrailleuse « Rivale » et la jeep « Rivesalte ».

Une autre patrouille conduite par le Chef Landry, comprenant l'automitrailleuse « Risque-Tout », ainsi que la jeep « Ribeauvillé », se dirige en tout terrain sur la gauche du bourg pour prendre celui-ci de côté.

Après une courte avance, la patrouille Dillies s'engage à son tour dans les champs, mais par la droite. Tout le peloton progresse de façon satisfaisante, aucune résistance. L'ennemi n'est certainement pas dans Köngen. Le Sous-lieutenant Vidal, deux autos-mitrailleuses et une jeep, explorent le village sans résultats.

La patrouille Dillies s'engage alors sur la route qui longe le Neckar et aperçoit sur sa gauche des voitures du 2^{ème} peloton qui tirent sur des Boches. Tournant à droite, Dillies longe le Neckar, dépasse la corne d'un bois et voit sur la rive en face, quelques Boches qui s'affairent autour d'une automitrailleuse ennemie. Reculant, il tire et nettoie le terrain. D'autres rafales encore sont lâchées par la jeep, qui travaille à la mitrailleuse sur quelques Allemands qui se montrent, et c'est le retour au village.

La situation est très calme, le P.C. s'installe provisoirement dans un Gasthaus où les prisonniers affluent, ces derniers sont composés, en grande partie, des membres du Volksturm. Accompagné du Brigadier Dany, qui lui sert d'interprète, le Sous-lieutenant Vidal, du haut d'une maison, repère des mouvements ennemis sur l'autre rive du Neckar. De plus, tous les ponts sont sautés et, dans Kirchheim, qui se trouve en face de Köngen, des bruits de combat se font entendre. L'ordre est donné immédiatement d'envoyer les deux patrouilles du 3^{ème} peloton sur la route de Stuttgart-Tübingen, celle qui longe le Neckar. L'obusier M.8, du même peloton, s'installe au carrefour de cette route et commence un tir à vue sur les Boches qui passent en voiture.

Les deux autos-mitrailleuses Dillies et Landry avancent sur la route et aperçoivent bientôt, de l'autre côté du Neckar, des groupes de Boches. Immédiatement, le feu est ouvert, sans riposte de l'ennemi. Les automitrailleuses sont rejointes par celle du Chef de peloton et la jeep Dany. Toutes les voitures ont leurs armes braquées sur l'autre rive du Neckar quand, tout à coup, débouchant tranquillement du carrefour de Köngen, sur nos arrières, un camion ennemi se présente. Le Sous-lieutenant Vidal qui l'aperçoit le premier crie « Dillies, vite, vite, un camion boche ! »

Le tireur de « Rivale » braque aussitôt son canon en direction de l'ennemi et lui envoie un coup de 37 qui éclate dans la cabine, en même temps que la jeep Dany, se précipitant au-devant de l'ennemi le mitraille rageusement. Mais les Boches nous ayant aperçu les premiers ont aussitôt giclé dans les vergers avoisinants. Le camion est immobilisé, l'ennemi fait prisonnier ; l'observation reprend. Soudain, quelques obus anti-char viennent siffler près des voitures, aussitôt chacun se met à l'abri des vues et quelques obus sont envoyés en direction des canons ennemis.

Le Sous-lieutenant Vidal remonte au village pour aller rendre compte au P.C. Pendant ce temps, les autos-mitrailleuses restent sur place, continuant à assurer la protection du village. La pluie qui commence à tomber gêne considérablement l'observation, en brouillant les verres des jumelles qui fouillent le terrain occupé par l'ennemi.

L'automitrailleuse « Risque-Tout », placée bien en avant sur la route voit soudain s'amener vers elle un camion ennemi, avançant tranquillement. Un obus de 37, quelques rafales de mitrailleuse, et l'affaire est classée. Au bout d'un moment, le half-track du 3^{ème} peloton arrive avec le Sous-lieutenant Vidal qui fait part aux équipages d'automitrailleuse de son intention d'installer une barricade sur la route. Au passage, il transmet au Chef Dillies l'ordre de le suivre pour le protéger pendant le travail et il s'engage dans un petit chemin bordant la route, suivi par l'automitrailleuse « Rivale » puis l'équipage du half-track, aidé des équipages de jeeps commence l'installation de la barricade. Brusquement, un cri retentit : « Un camion boche ! » Aussitôt tous les hommes se mettent derrière le half-track ; « Rivale » recule légèrement et son tireur pose le croisillon de sa lunette sur le moteur du camion ; le coup part, le camion est stoppé... les boches qui n'ont pas été touchés se précipitent dans les vergers voisins mais, poursuivis par les obus et les rafales de mitrailleuse de « Rivale », ils sont obligés de s'aplatir à terre. Le Sous-lieutenant Vidal, l'Adjudant Hospital et quelques hommes franchissent la route d'un bond et les font prisonniers. Les blessés boches sont ramassés par leurs camarades et tout le groupe est rassemblé sur la route.

Pendant ce temps, deux autres camions allemands qui se présentaient voient leur sort réglé par le 37 de « Rivale ».

La nuit tombe, l'installation de la barricade est arrêtée car maintenant les camions boches détruits par les autos-mitrailleuses du 3^{ème} peloton encombrant suffisamment la route.

L'ordre de rentrer au village nous parvient et, abandonnant son magnifique butin, l'éclairage du 3^{ème} peloton rejoint l'escadron, emmenant ses prisonniers.

Au village, l'escadron se rassemble puis démarre, et rejoint Neckartailfingen, où il passera la nuit, dans l'attente d'autres glorieuses missions.

Bilan de la journée : une automitrailleuse boche détruite ; sept camions, détruits ; une colonne entière détruite par le M.8 ; une centaine de prisonniers.

De notre côté, aucune perte !

COMPTE-RENDU DE L'AFFAIRE D'HARTHAUSEN DU 21 AVRIL 1945

21 Avril 1945. — Au petit jour, le premier escadron de chars légers était à Wolfschlugen. Deux pelotons gardaient les sorties Sud et Sud-est du village et le peloton Magdelain assurait la sécurité d'une batterie de M.8 du 11^{ème} R. C. A. A la sortie, vers Sielmingen, les infiltrations ennemies étaient signalées, des colonnes allemandes en retraite venant de l'Ouest cherchant à regagner les lignes allemandes. Vers 7 h 30, le Capitaine X..., qui commandait la batterie de M.8, est grièvement blessé par une balle venant des bois au Nord-Ouest.- Le Lieutenant Magdelain, qui était à quelques mètres, le relève et envoie aussitôt la patrouille de chars de l'Aspirant Saint-Pierre à la cote 407, à deux kilomètres plus à l'Ouest. Les deux chars se portent au point fixé et échangent quelques rafales de mitrailleuses avec des ennemis se trouvant dans les bois Est de Sielmingen. Tout redevenant calme, la patrouille rejoint le peloton.

A 7 h 45, le Lieutenant-colonel de la Chauvelais convoque le Capitaine de Condé à son P.C. Le Colonel de la Villeon, Commandant le C.C.6, est fortement attaqué à Harthausen par une colonne ennemie en retraite et a demandé du renfort par radio. Un peloton de chars doit être envoyé immédiatement en nettoyant le terrain au Nord-est d'Harthausen. Le Capitaine de Condé va trouver immédiatement le Lieutenant Magdelain et lui donne l'ordre de faire l'opération avec son peloton.

Pendant que le Capitaine de Condé donne ses ordres au Lieutenant Magdelain, le Lieutenant-colonel de la Chauvelais, à la suite des demandes réitérées de renfort du C.C.6 décide d'envoyer un deuxième peloton et convoque à 8 h 15 à son P.C. l'Adjudant-chef Serfaty et lui donne l'ordre de se porter directement à Harthausen. Le Capitaine revenant du peloton Magdelain

trouve le peloton Serfaty qui démarrait et, mis au courant des ordres du Lieutenant-colonel de la Chauvelais, prend le Commandement des deux pelotons engagés et donne l'ordre à l'Adjudant Serfaty de se porter à Harthausen par le chemin de terre direct en liaison à droite avec le peloton Magdelain qui entrera dans le village par le Nord.

A 8H30, les deux pelotons démarrent. Le Capitaine de Condé avec ses deux chars de commandement et sa jeep suit derrière le premier peloton (Magdelain) et se porte dans les vergers, un kilomètre Ouest de Wolfschlugen. Dès le départ, les deux pelotons sont survolés par des avions ennemis qui tournent dans le ciel à une vitesse impressionnante mais n'attaquent pas les chars, la liaison radio fonctionne parfaitement entre le Capitaine et les deux pelotons. A 9H00, l'Adjudant Serfaty arrive à Harthausen et prend liaison avec le Colonel de la Villeon qui lui donne l'ordre de rester à sa disposition pour le moment. A 9H30, un Officier de l'Etat-Major du C.C.6 demande à l'Adjudant Serfaty s'il peut se porter vers Sielmingen où on signale un accrochage sérieux et si un autre peloton de chars peut aller débloquent Grötzingen où il y avait un poste de F.T.A. dont on n'a plus de nouvelles. L'Adjudant-chef Serfaty rend compte par radio au Capitaine qui répartit les missions de la façon suivante :

Le peloton Serfaty ira débloquent Grötzingen.

Le peloton Magdelain, une fois liaison prise à Harthausen se portera sur Sielmingen où se trouve le P.C. du Colonel Lemoine, Commandant le 11^{ème} R.C.A., attaqué également par une forte colonne ennemie.

Au départ d'Harthausen, l'Adjudant-chef Serfaty avait les renseignements suivants sur la situation : un automoteur ennemi serait en 383, un kilomètre Nord-Ouest d'Aich et une arme antichar sur la route d'Harthausen à Grötzingen bloque le passage et a déjà incendié plusieurs véhicules français.

Le peloton Serfaty débouche d'Harthausen vers le Sud sur la route et à un kilomètre au Sud, à la cote 386, est arrêté par des véhicules en flammes: Ce sont deux half-tracks, un G.M.C., et un 40 anti-aérien sur camion chenille qui viennent d'être incendiés par l'arme anti-char ennemi. L'Adjudant-chef Serfaty prend liaison avec un Capitaine du R.M.L.E. qui nettoie le terrain avec un groupe d'hommes à pied. Le Capitaine confirme la présence de l'arme anti-char ennemie qui doit être dans les vergers au Nord du point Rudolphhof. L'Adjudant-chef Serfaty rend compte par radio au Capitaine de Condé qui lui donne l'ordre de déborder par l'Est en utilisant le cheminement du Weilherbach, les Fantassins continuant à nettoyer à l'Ouest de la route.

L'Adjudant-Chef Serfaty donne l'ordre à la patrouille du Maréchal des Logis-Chef Frayard de se porter par le cheminement de la Weihler et de ne pas dépasser 327 en vue de Grötzingen puis il se portera lui-même vers le Sud parallèlement à la patrouille, Frayard entre lui et la route, précédé par le char du Maréchal des Logis-Chef Gaillarde. Progression lente et méticuleuse. Bonne liaison radio entre chars et le Capitaine. A environ six cents mètres au Sud-est de 386, le Maréchal des Logis-Chef Gaillarde qui a la tête hors de la tourelle pour mieux observer aperçoit tout à coup un groupe d'hommes manœuvrant à bras un canon anti-char sur un petit chemin de terre, à deux cents mètres vers l'Est, de l'autre côté de la route. Il prend contact rapidement par radio avec son chef de peloton ne voulant pas tirer sur des amis, puis se rendant compte brusquement que ce sont bien des ennemis, tire aussitôt avec sa mitrailleuse de D.C.A. Plusieurs hommes tombent, les autres s'enfuient. Mais il ne peut continuer car les deux avions ennemis reviennent brusquement et, débouchant de la crête au Nord-est, piquent sur les chars qui tirent tous à la fois de leurs mitrailleuses de D.C.A. Les traceuses sont observées très près des avions ennemis qui s'écartent. Pendant ce temps, le Spahi Bernard, tireur du char de l'Adjudant-chef Serfaty, ayant repéré l'autochenille tractrice du canon anti-char la met en flammes de deux obus explosifs de 37. A 9H45, le peloton reprend sa progression vers Grötzingen et pénètre avec prudence entre les maisons. Des panzerfaust sont intacts sur le bord du chemin. Entré dans les premières maisons, le Spahi Bernard remarque un Allemand couché qui essaye de se cacher derrière une carte déployée. C'est un Capitaine qui est fait prisonnier aussitôt. Il porte sur son bras l'insigne de S.S. et déclare seulement qu'il commandait un groupe de Flack. Le peloton Serfaty réoccupe le village sans incidents, faisant vingt-deux prisonniers plus le poste de secours comprenant deux médecins-lieutenants, cinq infirmiers et un des servants du canon anti-char grièvement blessé. Le Capitaine de Condé qui vient de rejoindre, envoie immédiatement l'Aspirant Hadengue en jeep rendre compte au Lieutenant-colonel de la Chauvelais, puis laissant le peloton Serfaty à Grötzingen, se porte avec ses deux chars à Harthausen au P.C. du C.C.6 où il rend compte personnellement de l'affaire au Colonel de la Villeon. Ce dernier demande alors de faire la liaison avec le Colonel Lemoine. C'était précisément la mission du Lieutenant Magdelain. Celui-ci, après avoir gagné Harthausen sans incidents s'était dirigé vers Sielmingen par le carrefour cote 400 et de là avait gagné le village vers 11H00 au moment où les éléments du P.C. du colonel Lemoine finissaient de réduire les dernières résistances ennemies,

faisant quelques trois cents prisonniers. Après avoir rendu compte par radio au Capitaine, le Lieutenant Magdelain reçoit l'ordre de rejoindre directement Wolfschlugen où il était rentré pour 12H30.

2^{ème} ESCADRON

20 Avril 1945. — L'escadron se remet de ses épreuves de la veille jusqu'à 13H00 où le Commandant de Dompure ramène du P.C. l'ordre de se porter à Schaïchhof où se trouvait le 4^{ème} escadron. Les bouchons ne sont pas encore installés qu'un message radio donne l'ordre de rejoindre Waldenburg (15 heures) où l'escadron reçoit la mission de reconnaître l'axe Plattenhardt-Bernhausen-Plieningen.

L'entrée à Waldenberg est saluée de quelques coups de 88, mais la progression sur Plattenhardt sera une promenade, cette localité ayant déjà été reconnue par le peloton Colas du 1^{er} R.E.C.

Le 1^{er} peloton est sur l'axe. Il envoie une patrouille sur Hofsteilen, qui prend liaison, elle aussi, avec des éléments 1^{er} R.E.C.

La progression continue sur Bernhausen. L'automitrailleuse de tête essuie deux coups de Panzerfaust, se replie et le peloton ouvre le feu sur le village et ses abords. Des éléments de la Légion arrivent eux aussi par Untersiemilgen et tout le monde pénétrera dans le village abandonné où les habitants s'affairent à éteindre les incendies que les combats ont allumés. Des chars et des half-tracks du C.C.6 nous dépassent sur notre axe. Le 1^{er} peloton est envoyé en direction d'Echterdingen pour aider le 3^{ème} escadron arrêté sur son axe. L'automitrailleuse « Perçante » avance prudemment, mais ne peut éviter un coup de Panzerfaust à cinquante mètres, qui blesse les quatre membres de l'équipage, Maréchal des Logis Peyrouse, Cherot, Cilli (1), Gourp et y met le feu. Le Sous-lieutenant Demerson récupère ses blessés et, comme la nuit tombe, reçoit l'ordre de rejoindre Bernhausen (20H45), où arrive l'ordre de se rendre à Wolfschlugen. Voyage de nuit. Arrivée à 0H30.

21 Avril 1945. — En exécution de l'ordre N° 38, le peloton Panel est découplé sur Oberonsingen qui est libre (7H45) mais où les habitants signalent que trois chars boches se sont repliés sur Ursingen. Le pont est barré, mais est intact. Une jeep ayant été envoyée à Bernhausen rechercher un Spahi oublié hier soir, revient signalant Untersielimingen repris par les Boches.

1) Cilli devait décéder peu après

A la suite de ce renseignement, l'escadron est rassemblé et assurera la défense de Wolfschlingen face au Sud-est, 2^{ème} peloton, à l'Est, 3^{ème} peloton, et au Nord 1^{er} peloton. L'ennemi est un ennemi dérouteré dont les bandes cherchent à se frayer un passage, nous coupant de nos arrières et se cerclant dans les villages inoccupés où il rentre. Ce n'est pas grave, et à 14H00, le 2^{ème} peloton reçoit l'ordre de reprendre sa mission initiale. Il retourne à Untersingen où il apprend que les Boches ont fait sauter le pont. Il s'en assure par une patrouille à pied conduite par un ex-prisonnier français qui est blessé par le tir de mortier essuyé,

Ce village est occupé et la patrouille ne fera que tirer avec succès sur les patrouilles boches armées de panzerfaust (15H30). Le 2^{ème} peloton et l'escadron sont rassemblés à Wolfschlingen (18H00) et se préparent à faire mouvement à 19H18, malgré la pluie et la nuit qui tombent. Ils démarreront à 20H00 sur Grötzingen-Aich-Neckartailfingen où ils cantonneront la nuit et la matinée du 22 Avril.

22 Avril 1945. — L'ordre N° 30 arrive à 12 heures et, en exécution, l'escadron, moins l'échelon qui finit quelques bricoles, s'ébranle sur Rottweil par Tübingen-Wurmlingen - Seebronn -Ergenzingen - Bildenchingen - Horb - Sultz - Neunthausen-Breffendorf - Oberndorf. A Rottweil, nous retrouvons le Brigadier-chef de Joussineau en traitement à l'hôpital et recevons l'ordre verbal de continuer sur Tuttlingen. La route directe est coupée et Ton doit faire un détour par Lauffen-Aixheim. Arrivée à Tuttlingen à la nuit. L'escadron reçoit l'ordre de se porter à Mohringen pour y passer la nuit et tenir le pont de chemin de fer intact sur le Danube. Les ponts de la route sont coupés et le cantonnement se fera dans un hameau au Sud du Danube, à hauteur du premier pont.

23 Avril 1945. — Dès le lever du jour (ordre radio) l'escadron, moins le peloton Breuil, qui continuera à assurer la mission, rejoint Hattingen où il partage le cantonnement avec le 4^{ème} escadron. L'échelon n'a toujours pas rejoint. Une de ses jeeps arrive dans la journée annonçant qu'au cours du voyage, sur la route de Rotenberg, il a été attaqué et s'est courageusement défendu, mais l'Aspirant Coustillcre est blessé, ainsi que le Spahi Blanc. Le Spahi Abid a disparu. Vers 16 heures, des Tirailleurs blessés reviennent à pied, annonçant qu'ils ont été attaqués sur la route de Mannheim. L'éclairage, et le M8 du Sous-lieutenant Demerson sont envoyés pour les dégager et arroseront les bois et le village où ils mettront le feu à quelques maisons.

24 Avril 1945, -- L'ordre N° 41 arrive à 8H00, mais l'essence ne viendra qu'à 20H00. Les pleins sont faits et, par Emmingen et Leptingen, l'escadron se rend à Stockach où il arrive à minuit pour cantonner.

LA COURSE REPREND AVEC LE 3^{ème} ESCADRON

Ceux qui, la veille, avaient quitté le Capitaine de Baulny et les derniers défenseurs de Wildberg, regardaient avec émotion monter vers Emmingen le convoi de véhicules que la grisaille du petit matin laissait à peine deviner. Un à un, automitrailleuses, jeeps, chars, émergeaient et l'anxiété allait diminuant. Bientôt, on apprenait sur la grand-place du village que la nuit n'avait pas fait de nouvelles victimes. Le cœur encore lourd des récents événements et la pensée toujours tendue vers ceux qui venaient de lui être arrachés, le 3^{ème} escadron se préparait à les venger. Les moteurs tournent, l'essence coule à grands flots dans les réservoirs assoiffés. Le Sous-officier chargé du recomplètement en munitions vole de voiture en voiture et demande ingénument ce qu'il manque pour faire le plein complet. Effaré par les demandes, il se dépense dans toutes les directions. Les radios hurlent, les émissions anglaises se mêlent aux couinements de « Basilic » et aux implacables borborygmes du morse. La vie est intense.

Sous le jeune soleil naissant, dans l'atmosphère matinale, c'est le départ pour une course qui se prépare, pour une course lointaine, pour une course que rien n'arrêtera plus, ni les arbres ni les plaines, ni les lacs, ni les montagnes.

Stuttgart, d'ores et déjà, est considérée comme prise et nos objectifs sont beaucoup plus loin. C'est à nouveau l'avance éclair à travers des villages aux noms de plus en plus barbares, à travers également des forêts qui servent d'abri à de nombreux groupes de la Wehrmacht dépassés par les événements. Parfois on se heurte à du dur et il suffit souvent d'un léger crochet pour le contourner, si le temps presse ; sinon, on s'attarde à le réduire, et ces combats, pour locaux qu'ils soient, n'en sont pas moins acharnés. Le soir, l'escadron du Capitaine Ronot a été fortement accroché dans Schönaich, et ce n'est qu'après une demi-journée de luttes que l'ennemi a fui et que le village a été conquis, mais cette victoire a coûté la mort du Capitaine qui, pour rejoindre son peloton de tête violemment pris à partie, se décide à traverser en jeep ce village infesté d'Allemands tapis derrière les persiennes ou les barreaux des caves. Le matin même, le Capitaine Ronot ne ressentait pas sa confiance habituelle dans le destin.

« Accroche mon fanion sur l'automitrailleuse », avait-il dit à son conducteur, « ce sera la dernière fois », mystérieuse prévision de ce coup de bazooka qui allait interrompre brutalement sa course de conquérant.

Après avoir essuyé un bombardement violent, mais heureusement de trois cents mètres trop long, à Waldenbuch, après avoir patrouillé dans la forêt pendant des heures sans résultat, les pelotons commençaient, à 20H00, à s'installer dans les bois. Quelques rafales brèves et sèches de M. G. 42 coupaient seules le silence. Les maisons forestières avaient des airs sinistres et inhospitaliers. L'atmosphère des bois de Wildberg recommençait à planer sur l'escadron. Mais bientôt, les radios des automitrailleuses de commandement se penchent comme des gargouilles hors de leurs trous et font savoir aux chefs de peloton : « Ralliement le plus rapidement possible à Waldenbuch ».

Aussitôt la forêt résonne des trépidations de trente puissants moteurs. Les M. G. 42 se sont tues. Dans un ronronnement assourdi par les épais feuillages, l'escadron quitte « à la vesprée » le théâtre de ses activités des heures chaudes pour de nouvelles aventures nocturnes.

Il s'agit de se porter rapidement sur le flanc droit du C. C. 6 qui monte vers Stuttgart et doit attaquer de nuit.

De fait, en débouchant sur Waldenbuch, on aperçoit les petites lumières clignotantes des phares de black-out d'un escadron de Sherman arc-bouté sur ses crocs d'acier et ronflant mystérieusement. La nuit est noire à souhait. Des heures durant, les seuls points de repère des conducteurs seront les feux de position de la voiture qui les précède. Malheur à ceux qui se trompent de route au carrefour, car seule la bonne route a été éclairée et encore la sûreté n'est-elle que fort aléatoire.

Dans un paysage épais et fantastique que les fatigues de la journée précédente rendent encore plus pesant et vraiment digne de gravures d'Albrecht Durer, l'escadron noir, s'étirant sur les lignes droites, se ramassant aux carrefours, continue sa route et sa marche de chenille souple et nocturne.

Ça et là, quelques lueurs vacillantes jalonnent l'axe d'attaque du C. C. 6. La route, parfois, nous en rapproche. Braises incandescentes, feux follets courant le long des charpentes calcinées, nous tirent de l'engourdissement de la nuit. Mais à Wolfschlügen où l'escadron devait attendre les ordres, les distractions sont d'une tout autre nature. La colonne est à peine arrêtée que la fusillade éclate de toutes parts. Un peu au hasard, les mitrailleuses de tourelles répondent, les balles sifflent partout sans que l'on sache si elles sont amies ou ennemies.

Dans le bas du village, la situation commence à devenir inquiétante. Le Capitaine fait alors empoigner un civil qu'une curiosité un peu malsaine retenait dans les parages.

« Va me chercher le bourgmestre. »

« Il est parti. »

« Eh bien, je te nomme à sa place ; maintenant, c'est toi le bourgmestre. » Abasourdi, le Boche ne réalise que lentement. Les événements se sont déroulés bien vite depuis ce matin... Gras et obséquieux comme il est, le drôle pourrait faire au fond un très bon Burgermeister, et en fait, il semble assez satisfait de cette promotion inattendue. Mais le Capitaine ne lui laisse pas le temps de se confondre en remerciements. Après avoir joui de l'effet des paroles sacramentelles, il ajoute : « Si, dans un quart d'heure, la fusillade ne cesse pas, nous mettons le feu au village et toi, tu seras fusillé ».

Terrifié cette fois, le Boche finit par émettre des « ya » « ya » suivis des petits chevrottements habituels en pareille circonstance, prend le vent et disparaît dans la nuit. Peu à peu, les sifflements des balles se font plus rares et le silence, bientôt, n'est plus troublé que par les claquements du feu qui digère tranquillement une maison, non loin de là.

Vingt minutes plus tard, le Commandant Roland et le Capitaine, dans une chambrée forcée à coups de poing, et sous les yeux d'une fille magnifique sommeillant encore, marquent sur les cartes les nouvelles dispositions voulues par une situation qui change d'heure en heure.

Vers 3H00 du matin, l'escadron s'arrête enfin à Neuhausen et s'enfermant pour la nuit sous la garde vigilante de quelques équipages d'automitrailleuses, s'abîme dans un profond sommeil.

21 Avril. — Une aube éclatante, derrière nous, les masses sombres des dernières croupes aux forêts profondes ; sous nos yeux, la plaine de Stuttgart : un paysage de verdure qui s'éveille allègrement dans un matin de rêve. Les jours sombres sont définitivement écoulés. Dans une symphonie puissamment orchestrée par les ronflements sourds des obusiers — motifs repris par les moteurs des autos-mitrailleuses, tandis que les jeeps tissent la trame délicate de sons plus aigus — un hymne de joie, de joie de vivre, de joie de vaincre, s'élève avant l'action.

Les Américains ont, en effet, atteint Göppingen. Le C.C.4 et le C. C. 6 sur ses arrières, c'est-à-dire le Neckar de Deizisau à Nurlingen. Le 3ème escadron, devant déboucher à Neuhausen à 8H00 du matin, a pour mission de reconnaître Denkendorf puis Deizisau et les ponts sur le Neckar de Deizisau et Pfannhausen.

Il devra rester en surveillance dans ces directions et empêcher, dans la mesure du possible de faire sauter les ponts s'ils ne le sont déjà. A 8H00 du matin, le peloton Sauvebeuf s'engage sur la route de Neuhausen à Denkendorf. Cette paisible route de campagne longe pendant près de deux kilomètres l'autostrade et le traverse peu avant Denkendorf.

Le peloton Franck suit en s'étirant sur l'axe ; soudain les voitures de soutien aperçoivent, courbé sur sa machine et roulant à tombeau ouvert sur l'autostrade, un motocycliste allemand. Le rebord du talus cache la moto, mais le dos voûté offre une cible alléchante. Du fond de la colonne jusqu'à la tête les mitrailleuses se mettent à crépiter. On tire même au canon... Motocycliste allemand mis à part, on ne fut à pareille fête. Malheureusement la cible est trop fugitive et le corsaire peut s'échapper. L'alarme est donnée il n'est plus question de ruser. La première voiture du peloton Sauvebeuf est en vue de Denkendorf. Une patrouille s'empare de quelques civils et leur confie pour le bourgmestre ce message impératif : « La garnison de Denkendorf a une heure pour se rendre. Les maisons devront être pavoisées de drapeaux blancs. Si un coup de feu est tiré lors de l'entrée des premiers éléments français, le village sera bombardé et mis à feu ».

Pendant ce temps, le peloton Franck déboîte sur l'autostrade pour s'assurer d'un pont et surveiller les lisières Sud de Denkendorf. Quelques Boches sont aperçus qui vadrouillent dans les bois. Des rafales de mitrailleuses sont les meilleures sommations. Les uns se rendent, d'autres s'enfuient. On n'a pas le temps d'aller les chercher. De toute manière, ils se feront reprendre plus tard...

Mais bientôt, l'équipage de « Bourlingueuse » est intrigué par un groupe curieux qui semble se diriger dans sa direction. Le Chef de voiture prend ses jumelles. Ils ont des drapeaux blancs. Laissons approcher... Soudain un grand éclat de rire soulève tout l'équipage. Le groupe s'étant rapproché, ils peuvent distinguer des uniformes français de 1940 qui encadrent d'autres uniformes indubitablement germaniques. Ce sont, en effet, des prisonniers français qui, armés de bâtons, amènent vers les alliés quelques personnes qui leur sont manifestement antipathiques. La vue des couleurs françaises excite leur ardeur, et c'est au petit trot, suant et soufflant, que les principaux chefs de la Volksturm régionale apparaissent devant le Capitaine. Ce dernier, après avoir recueilli de leur bouche les renseignements qui l'intéressent sur les effectifs- et la disposition des défenses de la région, les fait accompagner par l'aspirant de la Bigne, jusqu'au P. C. du Colonel à Wolfschlugen.

Les informations parvenues à cette heure au P. C. laissent entrevoir une situation extrêmement confuse. Les Allemands pris au piège par le verrouillage du Neckar et l'avance fulgurante du C. C. 6 et de la 5^{ème} D. B., tournoient pour chercher une issue.

Le P. C. du C. C. 6 est attaqué à Harthausen et dégagé par le peloton Magdelain du 1^{er} escadron. Un automoteur est signalé à Grötzingen. Un 88 suivi d'un camion de munitions agit comme un corsaire dans le secteur sous les ordres d'un Capitaine et de quelques Canonniers. Mais Denkendorf tombe vers 10H00 et le Colonel donne l'ordre de pousser sur Deizisau. Le peloton Franck reprend la progression à son compte et libère un camp de Polonaises, voisin d'une usine d'armement camouflée en lisière de la forêt. De nouveau l'escadron est engagé au milieu des bois épais. La petite route goudronnée qui descend vers la vallée encaissée du Neckar, prend, peu à peu, l'allure d'un coupe-gorge. Les renseignements fournis par les Polonaises sont assez précis : de l'artillerie tractée s'est enfuie ce matin à l'aube et deux heures auparavant, quelques sections d'Infanterie ont pris la route de Deizisau. Certainement les Allemands s'accrochent encore à cette région très facilement défendable.

« Bourlingueuse » et « Boxeuse » viennent, en effet, à peine de s'engager dans le premier défilé, qu'elles sont accueillies par un feu nourri d'armes automatiques. Elles dégagent l'axe et s'embossent en ripostant. Mais les tirs allemands sont précis et plongent à l'intérieur des tourelles. Le Spahi Cano, conducteur de « Boxeuse » est obligé de fermer précipitamment son volet car les balles sifflent autour de sa tête et il s'aperçoit que la tôle à côté de lui est trouée. De nombreux snipers se révèlent dans le sommet des arbres. Les trois autos-mitrailleuses ripostent toujours efficacement. L'obusier « Bouvines » tire à obus explosifs de 75 dans les arbres, ce qui en fait de magnifiques fusants. De nombreux snipers font la culbute. Cependant les tirs ennemis sont trop ajustés pour que l'on puisse continuer. Le Capitaine de Baulny donne l'ordre de repli ; sa jeep « Bayeux » est alors à la hauteur des premières voitures et sous le sifflement des balles ennemies le Capitaine cherche à aider avec sa mitrailleuse au repli du peloton en mauvaise posture. « Est-ce que je tire juste ? » demande-t-il à Griffrath, « je ne vois pas très bien où mes balles arrivent ». Ce dernier avouera plus tard avoir répondu : « Bien sûr, elles tapent où il faut », sans avoir même regardé, étant beaucoup plus préoccupé de sortir son Capitaine de ce mauvais coin que de regarder si son tir était efficace.

Volets fermés, les conducteurs des automitrailleuses exécutent une marche arrière impeccable et contribuent beaucoup par leur sang-froid à la réussite d'un décrochage délicat.

Le peloton Franck se retire donc jusqu'aux baraquements des Polonaises déportées et se prépare à demeurer en surveillance.

Docilement pareilles à de bons chiens de garde à qui l'on dît « couché », les premières autos-mitrailleuses s'embossent. Quelques hommes débarqués sur la route s'affairent. Des ordres sont criés. Soudain, à vingt mètres de là, une rafale de mitrailleuse éclate. Comme s'il ne pouvait amortir le choc provoqué par les quelques vingt balles qu'il vient de lâcher en direction d'un petit bunker, le Brigadier-chef Marie, cramponné à son arme, recule vivement dans notre direction. La curiosité l'a poussé à aller inspecter un petit blockhaus situé à quelques pas, près de la lisière de la forêt. Mais, au moment où il allait mettre la main sur la porte, quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir celle-ci brusquement s'ouvrir et un canon de revolver se braquer sur lui... Sa réaction fut immédiate mais le Boche s'échappa par une autre issue et disparut aux yeux des témoins grâce à la proximité des bois. Quelques rafales de mitrailleuse essayèrent, mais en vain, de l'atteindre, la densité des arbres était trop forte.

Dans le bunker, on découvre un téléphone relié à Deizisau. Quand le peloton s'était présenté devant le village, les défenseurs étaient déjà avertis. Si l'on a manqué un prisonnier, il y a au moins un observateur gênant en moins.

Le reste de la journée se passe sans incident saillant sinon un violent remue-ménage dans Denkendorf dû au changement de régime. Dans la soirée, le peloton Franck se replie jusqu'aux premières maisons-du village, l'escadron devant y passer la nuit.

Mais, vers 22H00, de nouveaux ordres arrivent. L'opération sur Stuttgart a réussi. Le 3^{ème} escadron doit évacuer Denkendorf et se rendre à Neckartailfingen, à cinquante kilomètres au Sud, sur le Neckar où le régiment se regroupe. Au moment du départ, des Allemands arrivent en groupes serrés pour se rendre et ne comprennent pas le mépris de ces blindés qui passent auprès d'eux sans s'en occuper. A 22H00, Denkendorf, évacué, est de nouveau aux mains des Allemands qui ont raté leur reddition. Et c'est encore la marche en convoi de nuit. Les équipages sont exténués. Conducteurs, aides-conducteurs et chefs de voitures se relaient. Finalement, après avoir vaincu l'embouteillage qui règne dans Neckartailfingen, les pelotons se jettent sur les cantonnements qui leurs sont désignés, forcent les portes qui ne s'ouvrent pas et s'abîment, morts de sommeil, dans les lits encore chauds dont les propriétaires restent introuvables.

22 Avril. — Dimanche printanier. Messe de 11H00 dite par l'aumônier dans une église qui tient encore debout. Pas d'ordres de départ. Dans la grande rue de Neckartailflingen grouille une foule paisible de Spahis qui, bientôt, iront s'accouder au grand pont sur le Neckar et abandonneront leurs pensées au fil de l'eau. Ce sont les premières heures de délassément qu'ils connaissent depuis Wildberg. Les blessés n'ont pas de plus grande joie que l'heure qui les délivre momentanément de leurs souffrances. Eux, les guerriers, savent apprécier pleinement les joies qui sont refusées au simple badaud.

Dans la matinée, le régiment est rattaché directement à la 5^{ème} D. B. Départ vers 15H00 pour gagner la région boisée à deux kilomètres au Nord de Rottweil. Nous remontons le Neckar. Tout le long du parcours, des groupes de prisonniers français ou polonais libérés nous font ovation. La joie se lit sur tous les visages.

Arrivé vers 16H30 au rendez-vous, l'escadron refait le plein d'essence et apprend que, dans quelques heures, il franchira le Danube à Tuttlingen. Les Hussards de Napoléon y avaient fait boire leurs chevaux. Le 3^{ème} escadron y trempera ses fanions noirs et ses calots rouges. Le lieu de stationnement est Emmingen, à huit kilomètres de Tuttlingen, village dont le type va être désormais classique. Longues maisons qui annoncent le Tyrol et l'Autriche avec leurs grands toits et, courant le long du premier étage, leurs balcons en bois submergés de géraniums rouges. Nous ne sommes plus qu'à une vingtaine de kilomètres du lac de Constance.

UBERLINGEN,
CITE MOYENNAGEUSE SUR LES BORDS D'UN LAC,
EST ENLEVEE
PAR UN REGIMENT DE RECONNAISSANCE

Le 3^{ème} Escadron

Le solstice de juin a pu, en 1940, faire briller les carapaces des Panzerdivisionen qui déferlaient vers la France. Mais il les a un peu écrasées de ses rayons. Leur gloire, alors, avait presque atteint sa maturité. C'est au printemps, léger et subtil, fertile en renaissances, que les divisions blindées françaises envahissent le sol ennemi. Le rythme des opérations ne se ralentira plus. Le C.C. 4 et le C.C. 6 partant de la région Est de Tuttlingen, ont pour mission d'agir en direction de Memmingen et de Kempten,

couverts au Sud par le 2^{ème} R. S. A. R. Le régiment doit donc, pour appuyer la 5^{ème} D. B. sur son flanc Sud, reconnaître l'axe Stockach - Walspuren - Lippersreute - Frickingen -Stepensfeld - Markdorf - Obertheuringen - Ettenkirch - Tettngang et Lindau, et boucher progressivement sur des opérations de retardement les points importants du littoral Nord du lac et notamment Uberlingen, Lindau et Friedrichshafen.

Le 5^{ème} Chasseurs a déjà occupé Stockach. Mais le C. C. est reparti vers l'Est. Immédiatement cent S. S. l'ont réoccupé. Dans la nuit, le peloton Sauvebeuf est envoyé devant la ville pour boucher l'itinéraire de Tüttlingen et empêcher les convois de ravitaillement de s'aventurer à Stockach ; il s'installe dans une ferme dont les habitants sont réveillés les uns après les autres et expédiés à la cave dans le plus grand silence et l'obscurité la plus complète.

Le 3^{ème} escadron doit partir dès que l'essence sera distribuée. La veille, le Capitaine a remarqué une assez forte hauteur boisée qui dominait Stockach. Facile d'accès, elle semblait favoriser une opération de débordement sur le flanc des défenseurs uniquement préoccupés d'interdire la route du Nord.

Vers 9H45, le peloton Franck traverse Liptingen puis emprunte un moment la grande route de Tüttlingen à Stockach pour déboîter finalement sur la droite en direction de Münchhof ; ce dernier village est trouvé libre. Dès lors, il s'enfonce dans les bois, les petites routes poudreuses font place à des chemins forestiers qui s'évanouissent comme par enchantement. Il faut continuer à travers bois, traverser des prairies spongieuses, s'embourber. Finalement, on remet le pied sur la terre ferme et des chemins acceptables.

La cote 624 est atteinte. Les jumelles inspectent les lisières puis, silencieusement, les voitures blindées descendent les pentes abruptes pour venir se terrer au milieu des vergers. Le peloton Franck est arrivé ainsi dans le dos des premières défenses de Hindehügen près Stockach. Tout est fouillé : rien, pas un bruit, pas une figure humaine, c'est la ville de la Belle au Bois Dormant. Seuls, à l'entrée, les restes d'un dodge et d'une jeep incitent à la méfiance. Tout à coup, le crépitement de trois ou quatre mitrailleuses animent les lisières de Stockach. Le Chef Maurice envoie quelques obus dans les portes et les fenêtres des premières maisons qui s'agrandissent comme par enchantement. Quelques civils apeurés sortent. Ils viennent à nous traînant une marmaille affolée et geignante. Les S. S. ont commis des atrocités avant que nous arrivions, racontent-ils. Ils doivent maintenant se retirer dans les bois, à l'Est, car le calme est revenu sur le no man's land. Protégés par des éléments à pied qui fouillent

en courant maisons et jardins, les autos-mitrailleuses s'engagent de plus en plus et arrivent sur la grande place sans avoir besoin d'intervenir. Nos patrouilles sont lancées dans toutes les directions. La ville est de nouveau libre ; les drapeaux blancs sortent des maisons avec célérité. Peu à peu, les éléments de l'escadron se retrouvent et se rassemblent sur la route qui mène au lac.

Après un déjeuner rapide, l'escadron prend la direction du lac de Constance. Il ne reste plus que quatre kilomètres à franchir. Des reporters du service cinématographique de l'armée sont là pour filmer l'arrivée des premières unités françaises sur les bords du lac. Le peloton Franck « rushe » sur la ravissante petite route goudronnée qui mène à Ludwigshafen pendant que le peloton Bonnafont déborde par Espassingen. Après un gracieux tournant, « Bourlingueuse » se trouve nez à nez avec les premières maisons de Ludwigshafen. De la Volksturm, encadrée par quelques S. S., vaquait tranquillement à de menus travaux ; la surprise est complète. Quelques rafales de mitrailleuses. Le soutien bondit hors des voitures. Ceux qui essaient de s'échapper et veulent en vain sauter quelques barrières pour gagner la campagne, sont rattrapés rapidement. Enfin, voici le lac au bout duquel le peloton Bonnafont vient aussi d'arriver bien qu'ayant emprunté un itinéraire plus long. Les reporters exultant filment à tour de bras. Une charmante jeune fille rousse qui les accompagne et que l'escadron reverra souvent, interroge un ressortissant suisse fixé à Ludwigshafen depuis quelques années et lui demande force détails sur les derniers moments de la résistance allemande. Les S. S. se sont, paraît-il, conduit aussi sauvagement qu'à Stockach.

Les Allemands, abdiquant, tout sentiment patriotique et tout sens national, sont prêts à faire la fête à ceux qui viennent les délivrer du cauchemar de six années de guerre. De fait, dans les rues, les gens ont l'air passablement joyeux. Mais il ne s'agit pas de s'attarder. Il reste encore quelques heures de jour. Le peloton Franck, marchant maintenant plein Est continue sur Sipplingen. Resserrée entre les rives du lac et les collines qui viennent mourir dans l'eau, la route épouse les formes capricieuses des mouvements de terrain et serpente paresseusement.

Soudain, « Bourlingueuse » stoppe et tire au canon. Alerté, le reste du peloton se range sur les bas-côtés. Les Officiers se portent à la hauteur de la première patrouille. Dans un coude de la route, à deux cents mètres de là, une barricade d'énormes madriers, empilés méthodiquement les uns sur les autres et retenus par des poteaux fichés en terre, barre le passage. A droite, une dénivellation abrupte, à gauche, les parois verticales d'une brèche faite dans la colline pour laisser passer la route.

Aucune réaction ennemie. Les Officiers s'approchent pour voir s'il y a des mines et se rendre compte de l'importance de la barricade. Il faut la démolir pour pouvoir passer. « Bouvines » passe devant les automitrailleuses et tire quelques 75 explosifs. Les écorces de bois volent en l'air ; la ligne électrique qui passait tout près est coupée net par un éclat et va griller quelques mètres carrés de la prairie dans laquelle elle est tombée. Il suffit de faire glisser les madriers sur le côté. La moitié du peloton se trouve bientôt sur 'la barricade. Grâce aux mouvements coordonnés et aux efforts conjugués, en vingt minutes, l'obstacle est enlevé. La progression reprend. Mais « Bourlingueuse » annonce bientôt par radio une autre barricade à l'entrée du village de Sipplingen. Les balles sifflent au-dessus des têtes. Tout le monde se camoufle ou se terre. Celle-ci, plus fortement tenue que la précédente. « Bourlingueuse » et « Boxeuse » répondent, les Boches, admirablement accrochés au terrain et servis par une position dominante, n'abandonnent pas de si tôt. Il faut les déloger au mortier. Le Maréchal des Logis Jacquot, le Brigadier-chef Marie et le Brigadier Sahimi installent les mortiers près du scout-car « Bouffliers » pendant que Buzzo, son illustre conducteur prend la liaison radio avec « Bourlingueuse » ; les premiers obus tombent assez loin derrière les positions allemandes.

« Raccourcissez de cent mètres », dit le Maréchal des Logis Aucher.

« Raccourcissez de cent mètres », répète Buzzo, et l'équipe Jacquot, Marie, Sahim, corrige.

« A droite, cinquante mètres », reprend Aucher.

« A droite, cinquante mètres », répète Buzzo.

Les coups sont au but. Le tir des mortiers se déplace à volonté et ira chercher les Boches dans leur trou, on les voit se replier dans les premières maisons. Mais la nuit tombe ; il faut abandonner Sipplingen et revenir passer la nuit à Lüdwigshafen.

25 Avril. — Hier, un vent léger ridait la surface du lac. Une sérénité beaucoup plus grande règne ce matin. Le soleil qui vient de se lever derrière les massifs de la lointaine Autriche, voit ses premiers rayons obliques se réfléchir sur la plaine liquide et baigner d'une lumière presque irréelle le paysage. Guerrier transporté dans une idylle wagnérienne, le 3^{ème} escadron s'étire sur toute la longueur et glissant sur une route qu'il semble à peine effleurer, revient à la charge sur Sipplingen. La barricade à l'entrée du village se dresse, toujours hostile. Mais le feu de l'obusier « Bouvines » vient mettre fin au charme de ces premières heures. L'une après l'autre, les maisons que servaient à épauler la barricade sont les cibles de l'obusier.

Elles ne flambent pas, mais une fumée épaisse s'échappe par les fenêtres arrachées. Les obus fumigènes devaient faire sortir les défenseurs présumée et camoufler la patrouille à pied du peloton Sauvebeuf qui fait sauter la barricade et pénétre dans le village.

Les premiers éléments fouillent les maisons en suivant les murs, ils rencontrent soudain, au détour d'une rue, une fille plantureuse au visage suspect qui les accueille avec le plus bel accent de Belleville : « Les Frisés doivent avoir f... le camp. On ne les voit plus depuis ce matin ». Puis, cette accorte personne se met à distribuer des baisers douteux aux jeunes chevaliers qui viennent la délivrer des mains des infidèles. Il faut se gendарmer pour que cette comédie prenne fin et l'on continue à fouiller le village. Pourtant cette femme n'avait rien de la Lorelei. La plupart des maisons sont vides car la population s'est réfugiée dans une grotte de la montagne.

Le bourgmestre est bientôt convoqué à la mairie. Là, l'ordre lui est intimé de faire ramasser dans sa commune les armes et le matériel de guerre ainsi que les postes de radio et les appareils pouvant servir à l'occupant.

Au moment où nous allons reprendre !a progression, un ordre du Colonel nous enjoint d'attendre. On s'attend à une forte résistance à Uberlingen et il ne sera pas de trop d'engager les trois escadrons du régiment, le 1^{er} par le Nord, le 2^{ème} par le Nord-est et nous par le Nord-ouest et l'Ouest. Le peloton Franck poursuivra donc sa marche sur la route côtière et le peloton Sauvebeuf recherchera la liaison avec le 1^{er} escadron vers l'intérieur. Le départ est fixé à 16H00. Des renseignements douteux font savoir que les Allemands ont l'intention de faire sauter une falaise haute de soixante mètres, à mi-chemin entre Sippligen et Uberlingen, sur les premières voitures qui s'aventureront sur cette route étroitement resserrée entre le lac et le rocher. Le Capitaine décide donc de n'engager le peloton Franck que lorsque le sommet de la falaise aura été reconnu par le peloton Sauvebeuf, d'autant plus que l'on aperçoit une certaine agitation sur les croupes dominant la falaise. Des gens semblent creuser des emplacements.

A 16H00, le peloton Franck fait un premier bond à un kilomètre de Sippligen, cependant que le peloton Sauvebeuf file sur Hodingen par des sentiers peu destinés à recevoir des autos mitrailleuses. On va même à travers champs et à travers bois. Hodingen est atteint sans mal. Le peloton Magdelain du 1^{er} escadron vient d'y arriver. Aussitôt une patrouille à pied va fouiller le dessus de la falaise. On trouvera bien dans une cabane un appareil bizarre qui pourrait être un déclencheur de mines, mais les habitants assurent que les S.S. sont partis depuis une heure et ont dit qu'ils ne feraient pas sauter la falaise.

Le peloton Franck peut donc s'engager sur la route, mais il rencontrera trois barricades exceptionnellement solides et ce n'est qu'à 20 heures qu'il arrivera à l'entrée d'Uberlingen. Le peloton Sauvebeuf sans s'attarder à Hoedingen, malgré l'aspect accorte des villageoises, descend sur Uberlingen.

« Batailleuse » est en tête avec le Maréchal des Logis Trawczetow, dont c'est la première vraie reconnaissance. Complètement sorti de sa tourelle pour mieux voir, Trawczetow conduit sa voiture avec beaucoup d'intelligence, choisissant bien ses points d'observation et allant rapidement de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'il surprend complètement le poste allemand chargé de la défense de l'issue Ouest d'Uberlingen. Il y a une dizaine d'hommes armés de fusils et de bazookas ; de quoi détruire au moins une automitrailleuse et nous retarder pendant une heure, mais ils n'ont pas entendu venir « Batailleuse », l'ont aperçue trop tard, la mitrailleuse et le canon sont braqués sur eux, ils ne peuvent que se rendre. On les oblige à tirer leurs bazookas, ce qu'ils font volontiers et sans manquer les cibles qui leur sont proposées. Le fracas des éclatements couvre un moment les bruits de combat qui viennent du Nord où le 1^{er} escadron semble avoir trouvé un contact sérieux à en juger par la cadence de tir qui est rapide. Mais ici la route est libre. Seule une barricade défend l'entrée de la ville. En cinq minutes, une brèche y est pratiquée et « Batailleuse » s'introduit sous la protection immédiate d'une forte patrouille à pied avec le Lieutenant de Tarragon, l'Adjudant Basques et le Brigadier-chef Navaro. Un cycliste allemand aperçoit la première voiture et veut faire demi-tour pour aller prévenir la résistance de notre arrivée. Une balle de la carabine de Cini lui traverse le front avant qu'il ait eu le temps de finir son tournant.

Le Rathaus est bientôt atteint, le bourgmestre est convoqué, les drapeaux blancs commencent à sortir et les patrouilles à pied ramènent des prisonniers de toutes les ruelles. Ils sont bientôt soixante le nez au mur. Vingt minutes après l'arrivée du peloton au Rathaus, un char du 1^{er} escadron survient avec le Lieutenant Saint-Olive. Les dernières défenses sont tombées. On se partage la ville pour en assurer un rapide nettoyage. Le Lieutenant-colonel de la Chauvelais ne tarde pas à arriver pour installer son P. C. sur la place centrale. Encore quelques minutes d'efforts et, à son tour le peloton Franck, suivi du peloton Bonnafont après avoir triomphé des barricades, fera son entrée dans cette charmante petite ville où les confortables villas modernes entourent tout un quartier ancien de vieilles maisons, de monuments patinés par les ans et de ruelles en escaliers dégringolant sur le port,

où l'on découvre cette vue toujours admirable du lac de Constance, fermée par la barrière des montagnes de Suisse.

Avant de reprendre la poursuite, l'escadron marque un arrêt de trois jours à Uberlingen, au cours desquels chaque peloton envoie des patrouilles dans toutes les directions car le pays est encore loin d'être sûr, la patrouille Ayvazian en est la preuve :

A la sortie de Nussdorf, « Bigorneuse », l'automitrailleuse d'Ayvazian, reçoit trois coups de bazooka tirés par des S.S. embusqués derrière la voie ferrée, tout contre la route. Heureusement, « Bigorneuse » roulait assez vite et les bazookas lancés manquèrent leur objectif, mais le conducteur Rocher s'est ému et voilà l'automitrailleuse à moitié embourbée dans le fossé. « Bichonnée » se rapproche avec Bonfait et, pendant trois quarts d'heure, on se tiraille de part et d'autre. Enfin les Boches se rendent, mais le Chef Ayvazian a été blessé dans l'action, les équipages respirent car leur situation n'était pas brillante, étant isolés et surtout arrêtés, contre des ennemis bien abrités et bien armés. Enfin, tout est bien qui finit bien. Ayvazian se remettra vite de sa blessure. Picazo et Mitelette sont également blessés.

LE 2^{ème} ESCADRON

23 Avril. — Des ordres radios dirigent, au lever du jour, l'escadron sur Owingen où se trouve le P.C., par Winterpuren et Malspuren. Arrivée à 8H00. L'échelon rejoint. Abid a été relâché par les Allemands et est présent. L'Adjudant-chef Formell prend son commandement. La mission du régiment est de prendre Uberlingen. Le 3^{ème} escadron attaque le long du lac de Constance, le 1^{er} par le Nord et le nôtre par les axes Owingen-Uberlingen (peloton Panel), et Owingen - Bambergen - Andelshofen (peloton Demerson). Le 3^{ème} peloton reste à Owingen.

A 8H45, le 2^{ème} peloton prend contact avec des éléments légers sur lesquels il tire et qui s'enfuient. Sa progression sera prudente en vue d'atteindre l'observatoire 462. Il exécute des tirs au mortier sur les bois à 8H57 et les fait fouiller à 10H55, il progressera ensuite, n'ayant pas de vues, jusqu'à la hauteur du petit lac, 11H11 et stoppe en attendant les ordres. Les chefs de peloton viennent les chercher au P.C., après que le 2^{ème} peloton ait prit la liaison avec le 1^{er} escadron, 13H27, deux pelotons impatients depuis le matin, se mettent en route. Le Peloton Demerson reconnaît Bambergen libre et les lisières Ouest d'Handelshofen pendant que Panel fouille les maisons.

Des renseignements d'habitants signalent des S.S. dans les bois, mais des préparatifs de départ à Uberlingen, à 17H55.

Les deux pelotons travaillent en liaison à vue et radio. Ils se neutralisent mutuellement les points suspects où des panzerfaust pourraient les attendre et ce n'est qu'à 18H10 qu'ils se heurteront à une barricade défendant l'entrée de la ville. Des prisonniers sont faits. Trois, puis deux, qui aideront à dégager la route et permettront de rejoindre et d'aider le 3^{ème} escadron au nettoyage d'Uberlingen où celui-ci est entré à 18H25. Nombreux prisonniers, accueil enthousiaste de la population qui avait craint que les Boches se défendent plus, et parmi laquelle se trouve de nombreux exilés français, serbes et polonais, etc...

Le 1^{er} peloton continue sa progression sur Nussdorf où il fait prisonnier un officier S.S., pendant que le Lieutenant Breuil découple à Andelshofen et fouille les bois séparant ces deux villages.

L'escadron est regroupé à 21H00, à Uberlingen.

LE 1^{er} ESCADRON

Le 25 au matin, l'escadron reçoit, par radio, à 8H00, l'ordre de rejoindre immédiatement le P.C. à Owingen, et y arrive à 9H30. Il reçoit pour mission de se mettre en surveillance face au Sud, en liaison, à gauche, avec le 2^{ème} escadron, qui tient la grande route Owingen-Uberlingen.

Le peloton Saint-Olive occupe le carrefour de la route Owingen-Uberlingen et du petit chemin menant à Lüberhof. Il recueille de nombreux renseignements de civils, qui établissent d'une façon générale qu'Uberlingen est occupé, mais que les civils sont tout à fait opposés à ce qu'une bataille risque de détruire leur ville.

A 11H00, une patrouille de chars, commandée par le Chef Frayard, escorte le Command-car du Capitaine Maître, venu en liaison de l'État-major de la 5^{ème} D.B. et retournant à Pfullendorf, qui n'a pas encore été dégagé. La patrouille rentrera à 14H00 n'ayant rencontré que quelques soldats allemands isolés.

Au début de l'après-midi, le Capitaine de Condé ayant rendu compte de l'intérêt que représenterait l'occupation de Lugerdorf, du point de vue observation, le Colonel donne l'ordre au 1er escadron d'occuper ce point. Le peloton Saint-Olive s'y porte aussitôt. Le char du Maréchal des Logis Balaker en tête voit, en arrivant, un homme détalé, il l'abat d'une rafale de mitrailleuse.

C'était un soldat habillé en civil, chargé d'avertir la défense d'Uberlingen de notre arrivée.

A 15H00, le Colonel décide d'attaquer Uberlingen. La situation est la suivante : le 3^{ème} escadron, qui opère sur la route de Ludwigshafen-Uberlingen, est arrêté à hauteur de Hodingen par les barrages antichars battus par des armes automatiques, le terrain très escarpé à gauche, ne permet aucune manœuvre. Le 2^{ème} escadron a un léger contact à un kilomètre au Nord de l'étang de Neuweihe.

Le Colonel donne oralement ses ordres au Capitaine de Condé, pour l'attaque qui doit se déclencher à 16H00. Le 1^{er} escadron attaque dans le terrain compris entre les routes Owingen-Uberlingen Ludwigshafen—Uberlingen exclues, prendra la liaison avec le 3^{ème} escadron dans le village de Hodingen pour le nettoyage d'ennemis éventuels.

A 15H15, le Capitaine de Condé réunit ses chefs de peloton à l'observatoire de Lugerhof et donne ses ordres.

Le peloton Saint-Olive opérera sur l'axe Lugerhof-Uberlingen.

Le peloton Magdelain se portera d'abord vers Hodingen où il rétablira la liaison avec le peloton de Sauvebeuf du 3^{ème} escadron, puis reviendra sur l'axe et marchera derrière le peloton Saint-Olive.

En soutien à pied, tous les hommes disponibles des pièces 57, 37, aux ordres de l'Adjudant-chef Serfaty, transportés par le Dodge 6 roues, qui a préalablement laissé son canon à la garde du peloton d'échelon à Owingen.

En réserve, la patrouille de chars du Maréchal des Logis-Chef Frayard.

L'opération se déroulera de la façon suivante : A 16H00, le peloton Magdelain renforcé du soutien porté se portera sur Hodingen et établira la liaison, pendant que le peloton Saint-Olive se portera en vue des premières maisons d'Uberlingen, mais attendra d'avoir récupéré le soutien porté avant de pénétrer dans la ville. P.C. du Capitaine derrière le peloton Saint-Olive.

A 16H00, l'opération se déclenche comme prévu : sur la gauche, on voit facilement le 2^{ème} escadron progresser sans difficultés jusqu'à Hodingen qu'il trouve libre et où vient le rejoindre le peloton Sauvebeuf. Il rend compte par radio et reçoit aussitôt l'ordre de revenir sur l'axe de l'escadron. Le peloton Saint-Olive progresse en deux bonds jusqu'à la ferme à un kilomètre au Nord d'Uberlingen d'où on a des vues excellentes sur la ville.

Le Capitaine l'y rejoint à 16 h 30. A 16 h 45, le soutien porté rejoint le P.C. de l'escadron et est aussitôt mis à la disposition du peloton Saint-Olive, qui reprend sa progression vers la ville. La patrouille du Chef Piazza pénètre dans Uberlingen, qui paraît désert, accompagnée par les hommes à pied commandés par l'Adjudant Serfaty. Les maisons arborent des drapeaux blancs au fur et à mesure de la progression des chars qui débouchent, en longeant le cimetière, sur une large place plantée d'arbres, au pied des vieux remparts bordés par un large fossé. La rue, à cet endroit, est barrée par des troncs d'arbres infranchissables. Les chars s'embossent, prêts à soutenir de leur feu les combattants à pied qui vont essayer de déblayer les troncs. A ce moment, le feu ennemi se déclenche. Les Allemands occupent le rempart et certaines maisons qui le longent. Plusieurs panzerfaust éclatent à proximité du char du Brigadier-chef Pialoux, qui manœuvre aussitôt pour se mettre à l'abri, tout en dirigeant un feu nourri sur les points d'où part le feu ennemi. A ce moment, le Brigadier Polnard, tireur du char du Brigadier-chef Pialoux, sort la tête de la tourelle pour tâcher de repérer, plus facilement les emplacements de batteries ennemies et reçoit un obus de 20 mm en plein visage, qui lui emporte toute la mâchoire inférieure et lui fait une horrible blessure au cou. Avec un cran magnifique, il arrive à sortir seul, sous le feu de son char et à se replier en arrière, il est remplacé par le Spahi Lemoine.

Pendant ce temps, tous les chars, en position de tir, ouvrent le feu au canon et à la mitrailleuse, sur les créneaux des remparts et la maison qui paraît le centre de la résistance. Cette maison est bientôt incendiée par le 37 explosif.

Le groupe à pied, de soutien, cherche à s'infiltrer.

Un détachement, mené par le Maréchal des Logis-Chef Lepoix et le Brigadier Solel, franchit le fossé par un passage un peu plus à gauche et nettoie peu à peu les maisons ; plusieurs Allemands se rendent, un homme, au fond d'une cave, refuse de faire de même. Le Brigadier Soler le blesse de deux balles de carabine et il se rend à son tour. C'est le Lieutenant-colonel Commandant la Place, il est aussitôt conduit au Capitaine qui a rejoint le Lieutenant Saint-Olive à la barricade. A ce moment, les Allemands commencent à se rendre en masse, ils sortent d'un souterrain qui débouche dans le fossé. Une centaine sont bientôt groupés en arrière des chars.

Pendant ce temps, le peloton Magdelain avait reçu du Capitaine la mission de rejoindre à travers tout terrain, le 2^{ème} escadron, en longeant la lisière Nord d'Uberlingen, et de faire tomber la résistance ennemie qui le gênait dans sa progression.

A 18H00, le peloton Magdelain a rejoint le Capitaine et le peloton Saint-Olive, la barricade vient d'être dégagée par les prisonniers et la population, et le peloton Saint-Olive reprend la progression à l'intérieur de la ville. Les Allemands viennent se rendre en masse. Le peloton Saint-Olive fait sa jonction avec le peloton Sauvebeuf au bord du lac et termine de concert avec lui le nettoyage de la ville. Le bilan des prisonniers sera au total d'environ trois cent cinquante.

Le Colonel rejoint le Capitaine de Condé à 18H15 à l'emplacement où s'est déroulé le combat et pénètre avec lui jusqu'au centre de la ville où le Bourgmestre vient se présenter et se mettre à ses ordres.

A 19H00, le peloton Magdelain va relever le peloton Saint-Olive et prend sa position.

LE 4^{ème} ESCADRON

22 Avril. — L'escadron fait une étape de 150 kilomètres assez pénible en raison de l'insécurité de forêts très nombreuses et atteint en pleine nuit, Hattingen,

23 Avril. — L'escadron envoie une patrouille du 2^{ème} peloton vers Stockach que le 3^{ème} escadron est chargé de nettoyer. Tandis que le 3^{ème} peloton va dégager un convoi de G.M.C. du 1^{er} R.T.M. attaqué par un groupe de S.S. dans une forêt avoisinante et fort mis à mal.

La mission étant urgente, le Lieutenant Vidai prend les deux premières voitures prêtes : l'automitrailleuse « Rivale » et l'automitrailleuse « Risque-Tout » ; le Capitaine fera suivre le M.8 « Rivoli » aussitôt prêt.

« Rivale » en tête, les deux voitures se rendent vers leur mission. Le Maréchal des Logis Dillies marche prudemment. Nous ne connaissons rien de l'emplacement des G.M.C. Dans un tournant, l'automitrailleuse « Rivale » s'arrête, tourne sa tourelle et ouvre le feu de toutes ses armes, y compris la mitrailleuse du radio qui a abandonné momentanément ses liaisons. Ils sont arrivés à cinquante mètres des Allemands sans être entendus. Des bruits de chenilles, une grosse explosion, nous pensons que le 75 tire, mais non, le Maréchal des Logis Cabanis, à peine arrivé à notre hauteur, nous signale qu'il vient d'être tiré au Panzerfaust. « Rivale » et « Risque-Tout » tirent maintenant de part et d'autre de la route sur les Teutons qui tentent de nous contourner.

Ne pouvant obtenir de liaison radio avec le Capitaine, et sentant que l'Allemand essaie de couper le chemin de repli, le Chef de peloton décide de faire demi-tour pour rendre compte de sa mission. Le demi-tour est assez compliqué car la route étant très étroite il nécessite plusieurs manœuvres. Pendant qu'un véhicule effectue le demi-tour, l'autre le protège de tous ses feux. « Rivale » prend la tête, « Rivoli » en seconde position et « Risque-Tout » ferme la marche. Les Chefs de voiture sont obligés de se tenir à leur tourelle et de faire usage de leur mitrailleuse sur les Allemands qui n'hésitent pas à s'approcher à moins de trente mètres des véhicules. Le Maréchal des Logis Cabanis ayant repéré le départ du Panzerfaust, tire au 75 dans cette direction. Les coups de Panzerfaust éclatent en avant de la première voiture. Si une des voitures est touchée le repli nous sera coupé la route étant trop étroite pour doubler. Les Allemands étant revenus de leur surprise tirent maintenant à la mitrailleuse, au fusil-mitrailleur et au fusil ; c'est ainsi que le Spahi Simon, qui se trouvait dans la tourelle de l'obusier est touché et s'affaisse à l'intérieur du véhicule. Les trois voitures sortent de cette embuscade après avoir essuyé sept coups de Panzerfaust. Arrivé au P.C., le Spahi Simon est retiré de l'intérieur du char. Il a la poitrine traversée de part en part et ne vivra que quelques heures.

24 Avril. — A 13H00, l'escadron fait mouvement sur Stockbach. Le 3^{ème} peloton marche en tête. En cours de route, des prisonniers polonais, rencontrés, avertissent le Chef Labanhie, commandant l'automitrailleuse de tête, qu'ils ont vu des soldats allemands dans le bois bordant la route avant Owingen.

Le Chef Labanhie repart et, tenant compte de ces renseignements, aborde le bois « plein pot ». A peine a-t-il parcouru cinq cents mètres qu'un coup de panzerfaust tiré du bois éclate entre les deux roues arrière de l'automitrailleuse. Andreu, le conducteur, d'un coup de volant, dirige l'automitrailleuse dans un champ afin de s'éloigner. En pleine manœuvre, le moteur s'arrête. Tandis que la tourelle est bloquée par une balle perforante, le conducteur essaie de remettre en route. Rien à faire. L'armement est inutilisable.

Au même instant, deux nouveaux coups de panzerfaust éclatent, l'un derrière l'automitrailleuse, l'autre sur les coffres arrière droits arrachant tout.

L'équipage évacue alors et, à travers champs, sous les rafales de mitrailleuses se porte au devant de la deuxième automitrailleuse qui, stoppée à l'entrée du bois, a déjà ouvert le feu.

Le Chef Labanhie explique rapidement ce qui arrive et la « Rôdeuse » part à travers champs avec l'équipage de la « Rogneuse ». Arrivée à proximité de l'automitralleuse endommagée, la « Rôdeuse » prend à partie la résistance adverse tandis que le conducteur et le radio de la « Rogneuse » attachent le câble de dépannage.

Puis les deux automitrailleuses repartent, l'une tirant l'autre,

Pendant ce temps, le 3^{ème} peloton dépasse le 2^{ème} peloton et prend à son compte la progression sans tarder.

Le Maréchal des Logis Albert et son équipage patrouillant dans le bois relève un Boche blessé et fait deux prisonniers.

Tandis que l'escadron s'installe à Owingen, la « Rogneuse » rejoint seule Tuttingen à trente kilomètres de là.

A L'ESCADRON VAUBLANC

25 Avril. — A 7H30, l'escadron quitte Owingen afin de reprendre sa mission sur Lindau. Mais, peu après Lippersreute, le Capitaine reçoit l'ordre de se mettre immédiatement à la disposition du C.C. 6 qui semble en difficulté.

Nous rebroussons chemin immédiatement. A la sortie Nord de Stockach, l'escadron est arrêté par des fusiliers marins qui sont en train de poser des mines sur la route. Ils nous annoncent que des chars adverses sont signalés devant nous. .

C'est pourtant par cette route que nous avons atteint Stockach dans la journée d'hier !

Dans ce chassé-croisé permanent arriverons-nous à conserver la maîtrise de nos communications ?

Par Raitaslach et Stadt Aach, l'escadron arrive à Engen après avoir capturé une vingtaine de prisonniers qui nous signalent des autos-mitrailleuses allemandes un peu partout. Ces blindés semblent vouloir jouer à cache-cache. A chaque instant, dans la traversée des bois, nous nous attendons à recevoir quelques coups d'anti-char. Tout se passe bien heureusement : les autos-mitrailleuses ennemies ne semblent pas disposées à se faire repérer.

Partant d'Engen avec l'automitralleuse « Rôdeuse » suivie du scout-car « Rochambeau » et la jeep « Reghaïa » du 1^{er} peloton, le Lieutenant Caniot est chargé de reconnaître en direction de Stetten à huit kilomètres de là où sont signalés des concentrations de troupes.

Dans les bois, aux environs du carrefour de Stetten, ces éléments sont arrêtés par une barricade auprès de laquelle ils découvrent, non sans surprise, une auto-mitrailleuse du 1^{er} Spahis Algériens bazookée peu de temps avant et laissée sur le terrain. On décide de la récupérer.

Le crépuscule arrivant, la patrouille reçoit l'ordre de se replier sur Engen. Le mouvement se fait assez lentement, car le remorquage de l'automitrailleuse endommagée n'est pas chose facile, mais l'escadron maintenant réduit à six automitrailleuses saura apprécier ce renfort providentiel d'autant qu'il faut s'installer en point d'appui cerclé pour passer la nuit dans Engen ce qui n'est pas une petite affaire.

A quatre heures du matin, nous sommes réveillés par des tirs au Nord d'Engen. C'est le point d'appui de Mauenheim qui est attaqué par surprise. La bravoure et la valeur de nos camarades du groupement du Chelas permettent de briser l'attaque.

En prévision d'une nouvelle tentative de l'adversaire, l'escadron reçoit l'ordre de se porter dès le jour à Mauenheim après avoir été relevé à Engen par le 2^{ème} escadron venant d'Uberlingen.

Arrivés dans le village, il nous est donné d'apprécier les pertes subies par l'adversaire au cours de son attaque téméraire.

Fauchés par la mitraille, les vagues de fantassins partis à l'assaut de nos défenses sont maintenant étendues corps contre corps dans les champs avoisinants.

Cependant, l'ennemi ne s'en tient pas là. Tandis qu'un élément du C.C. 6 partant de Mauenheim se trouve en difficultés à l'Est du village, l'adversaire rassemblant ses moyens commence à bombarder nos positions. Il paraît décidé à reprendre possession de Mauenheim.

Installés dans le clocher de l'église, nos observateurs signalent des concentrations de véhicules et d'hommes sur les hauteurs. Alcaj les prend impitoyablement à partie.

L'aviation amie fait son apparition à un moment décisif, appuyant l'action du sous-groupement contre-attaque vers Immendingen en désorganisant l'adversaire prêt à lancer ses chars et son infanterie sur nos positions.

Pendant ce temps, à Engen, le 2^{ème} escadron envoie le peloton Camatte reconnaître Zimmerholz et Stetten où il s'installe provisoirement tandis que le peloton Panel pousse jusqu'à Bargen où il est pris à partie par des mortiers.

S'élançant en avant, ce peloton fouille le village où il capture deux Allemands blessés tandis que le reste du groupe parvient à s'enfuir dans la forêt.

Vers Mauenheim, le peloton Demerson se heurte à des abattis organisés par l'ennemi depuis le passage du 2^{ème} escadron dans la matinée. Après avoir dégagé la route, tué trois Allemands et capturé une dizaine d'hommes, ce peloton, suivi du reste de l'escadron, se porte à Mauenheim. Il est 18H00.

Le peloton Panel est aussitôt poussé en avant sur les crêtes, appuyé par les M. 8 d'Alcay. Malgré la présence des 88, cet élément atteint son objectif sans encombre.

Renvoyé sur son axe initial, le peloton Demerson signale de tous côtés des colonnes boches qui remontent la vallée

Ouvrant le feu brutalement, il les met aussitôt en déroute. Le tir se poursuit jusqu'au moment où le Lieutenant Demerson reçoit l'ordre de rejoindre l'escadron stationné à Engen en attendant de repartir vers Uberlingen.

Quant à l'escadron Vaublanc, relevé par l'Infanterie, après avoir quitté Mauenheim à 19H00, il reçoit l'ordre de faire mouvement sur Kommingen en longeant la frontière suisse par Anselfingen, Waterdingen et Tengen. Cette dernière agglomération est atteinte au crépuscule. Cependant, le Capitaine de Vaublanc décide de poursuivre sa progression malgré une nuit d'encre et la présence de tous les éléments ennemis affluant dans le secteur.

Tandis que le peloton Gastines prend le contact aux abords de Kommingen, en queue de colonne le peloton Caniot ouvre le feu sur des groupes allemands qui, installés au sommet d'une colline se profilent stupidement sur le ciel.

Une trentaine de prisonniers sont capturés. Le Capitaine de Vaublanc donne alors l'ordre de se regrouper à Tengen et de s'y organiser en point d'appui. L'installation s'effectue sous une pluie battante.

Au cours de la nuit, le Spahi Atlan est tué d'une balle de mitrailleuse.

27 Avril. — Dès le lever du jour, le peloton Gastines reprend son mouvement sur Kommingen où il fera soixante prisonniers dont deux officiers S.S.

Dans le même temps, « Rôdeuse », « Ronchonnoise », « Rochelle » et « Rouiba » effectuent une patrouille de liaison

vers Engen. Des traces innombrables laissées dans les champs décèlent le passage de centaines d'hommes qui, à la faveur de la nuit, sont parvenus à se réfugier en Suisse.

L'Allemand s'efforce de poursuivre son exode en plein jour, mais c'est plus difficile. Un groupe ennemi qui tente de s'enfuir est pris à partie par les voitures. Un tué reste sur le terrain tandis que douze hommes tombent entre nos mains.

Engen, la liaison est prise avec le Colonel.



Le Brigadier-chef Reynes interroge des prisonniers près de la frontière suisse.

Au retour, la patrouille manœuvre un détachement allemand se déplaçant vers le Sud et parvient à le capturer avant qu'il ait atteint la frontière.

Dans le même temps, les pelotons Gastines et Vidal ont fait une centaine de prisonniers près de Tengen. Peu après, l'escadron s'installe à Watersingen. Une patrouille sur jeep du 2^{ème} peloton, commandée par le Maréchal des Logis Alcay, attaque par surprise des éléments ennemis, tue trois Allemands et ramène quinze prisonniers

Dans l'après-midi, les pelotons se regroupent à Engen pour y passer la nuit.

28 Avril. — Tous les escadrons sont regroupés à Uberlingen à l'exception de l'escadron Vaublanc qui rejoint Lippersreute à quelques kilomètres de là.

En dehors des opérations de nettoyage qui permettent de capturer chaque jour des douzaines d'Allemands, la mission du régiment dans la région du lac de Constance semble terminée.

Pour achever l'anéantissement des forces allemandes, il ne reste plus maintenant qu'à les traquer jusqu'à leur dernier réduit réputé inexpugnable au sein de ces Alpes bavaroises qui dominent l'horizon de façon menaçante.

29 Avril. — Les escadrons sont lancés en avant. Quittant les bords du lac redevenus paisibles, les pelotons attaquent les premiers contreforts montagneux en suivant des routes souvent difficiles qui serpentent aux flancs des escarpements et traversent d'inquiétantes forêts de sapins. La neige tombe et contribue à créer une ambiance qui rappelle les pénibles souvenirs de la campagne des Vosges.

Cependant, après avoir atteint Frickingen sans encombre, le régiment découple des reconnaissances. Tandis que le 2^{ème} escadron reste en réserve derrière le P.C., l'escadron Condé éclairé par le peloton Magdelain atteint Beuren. En vue d'Untersigingen, le peloton de tête ouvre le feu sur une voiture qui se détache sur la crête, puis pénètre dans la localité après avoir bousculé les défenses.

A midi, le peloton Saint-Olive est envoyé à Markdorf afin d'essayer de prendre liaison avec le C.C.5. Un officier allemand en civil donne des renseignements très intéressants sur cette localité occupée par l'ennemi.

A la sortie de Grunwangen, le peloton surprend un groupe de grenadiers tankistes ; avant que ceux-ci aient pu faire usage de leurs armes, un tué reste sur le terrain tandis que six Allemands, dont deux blessés, tombent entre nos mains.

La patrouille Perrin pénètre hardiment dans les bois de Bermatingen, tandis que la patrouille Plaza reste à la lisière prête à l'appuyer et assurant la liaison radio.

Après avoir traversé les bois, Perrin atteint un carrefour à deux kilomètres Nord-Ouest de Markdorf. Le secteur est infesté d'Allemands, une quinzaine d'entre eux se rendent tandis que les autres s'enfuient dans la forêt.

Peu après, un tir de mortier se déclenche sur la route de Markdorf.

Entre temps, le peloton Serfaty s'est porté sans encombre jusqu'à Grunwangen où le rejoindra la patrouille Perrin à l'issue de la mission.

En fin d'après-midi, le 1^{er} escadron traverse Ravensburg, Haslach et atteint Wangen pour la nuit.

Pendant ce temps, l'escadron Baulny après être passé aussi à Frickingen s'est porté sur Heiligenberg et Eckbeck sans rencontrer âme qui vive.

Près de l'Ilmensee, le gros de l'escadron continue sur l'axe Oberhomberg, Limpach-Urnau, pendant que le peloton Franck-file reconnaît Deggenhausen et Wittenhoften. Il devra ensuite rejoindre Urnau. Empruntant deux vallées assez larges, le peloton Franck avance rapidement. Quelques maisons isolées sur la route sont pavoisées de drapeaux blancs dès que les blindés sont aperçus. Les rares civils qui circulent, ont un mouchoir blanc à la main et l'agitent de loin dès qu'ils nous aperçoivent

Arrivée devant Wittenhoften, « Bourlingueuse » s'emboîte. Des silhouettes casquées semblent se profiler à l'entrée du village. Poulet pointe sa tourelle dans la direction suspecte et lance une rafale de mitrailleuse. Immédiatement, c'est une galopade effrénée derrière les arbres qui bordent le village. Les mitrailleuses entrent en action; un Allemand est blessé les autres se rendent. La Volksturm de Wittenhoften même armée de bazookas n'a pas fait long feu. Le peloton Franck après avoir fouillé le village rejoint le gros de l'escadron à Urnau où Bonfait est entré le premier avec « Bigorneuse ».

Devant aller se poster sur la route de Ravensburg, Bonfait avisant un civil allemand lui demande où est le carrefour correspondant ; « Je suis le Général commandant en chef de l'Armée hollandaise », répond celui-ci.

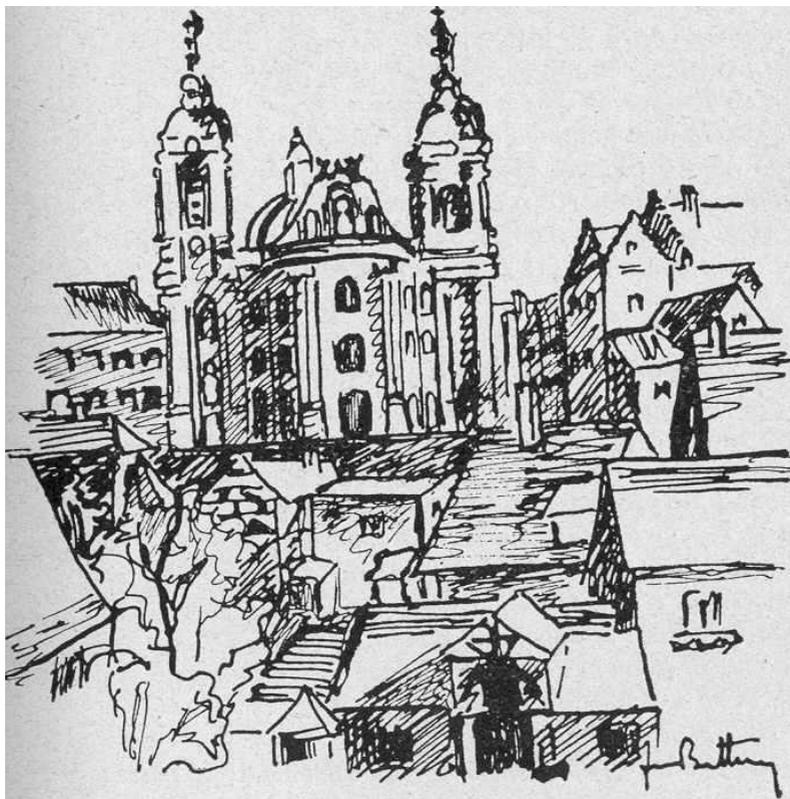
- « Je me fiche de l'armée hollandaise », interrompt Bon-fait, « où est le carrefour de la route de Ravensburg ? »

« Vos jeunes Français, dira plus tard le Général au Capitaine, sont fougueux et emportés dans l'action, je reconnais la « furia francese ».

Vers 18H00, la marche en avant reprend en direction de Ravensburg, Amtzell et Wangen.

La journée n'a pas été dure, les routes sont belles, nous fonçons toujours plus à l'Est : les Spahis chantent...

« Cavaliers brillants de l'espace », ils aiment ces grandes chevauchées qui les portent d'un endroit à l'autre de la bataille. Ils sont fiers des brillantes avances françaises. Ils savent que la fin est proche, que l'ennemi commence à être en pleine déroute et ils ne rêvent plus qu'à une chose : le forcer et l'acculer enfin dans sa tanière. Ce jour-là n'est pas loin. Cette nuit, ils coucheront à Wangen et demain soir ils seront à la frontière autrichienne.



WEINGARTEN

Quant à l'escadron Vaublanc, depuis Frickingen, après avoir traversé Illmensee, Wilhemkirch où il fait quelques prisonniers, il atteint Ravensburg dans l'après-midi, puis se porte à Haslach où il s'installe en point d'appui cerclé pour la nuit.

LE PONT C'EST A DE RIRE
ET LA GARDE A DE BON

*Un jour, du temps qu'on s'tapait les Allemands,
Oilà qu'on s'amène dans un petit village
Pourquoi çuila qu'on s'ie dit « Le Commandement »
Rien que nous aut', y veut à c'oyage
Alors, tout d'suite on s'prêpare l'attaque.
Pourquoi d'sur la route y a juste un -pont intaque,
Et si ce pont y saute, adieu la baraque !
Ce pont, tout mesloute, ac les planches en bois,
Que si une Jeep elle passe, elle fait le signe de croix
Ce pont, manco tout pourri tu tombes par en bas,
C'est là dessus que demain y vont passer
Tous les chars de la Première Armée.
En premier, comme la chose elle est sérieuse,
On s'place les oitures ac les mitrailleuses.
Après, quinze hommes de garde qui s'promènent dans le soir,
Que plus y reyard, moins y voyent, pourquoi y fait noir.
Oilà qu' d'une porte y sort Landry qu'on s'ie dit : Popaul,
Y tient un sac de ficelles, des grenades d'sur les épaules,
Je m'iu demande : O Paupaul, où tu vas, frère ?
Y me dit : « Je vais me mettre les pièges en dedans la rivière ! • »
Une heure elle passe, Landry y revient,
Il est fatigué, y se tient plus les reins. '
Y dit au Capitaine : Faut pas qu'les hommes y vont se promener
Pourquoi les grenades je sais plus ousqu'elles sont placées.
Cogno ! Du pont qui c'est qui s'approche !
Un pas tu fais pas, par force ti as la pétoche.
Et là dessus la pluie qui se met à pisser
Comme l'eau du robinet en dedans le levier.
Reus'ment à peu à peu, la nuit elle passe.
Oilà qu'à côté le pont, une oiture elle s'arrête
Qu'elle se tient le drapeau en haut une baguette,
Un qu'il a beaucoup des galons,
Y s'iu demande au planton :
« Alors mon garçon, qu'est-ce que vous faisez ' ? »
- « Toute la nuit le pont, nous aut' on s'l'a gardé »
Y répond l'homme qui s'tient au garde à vous,
« C'est gens-là » y dit laut' « y sont complètement fous,
Y s'ont gardé un pont qui fallait pas,
Et y s'ont laissé tomber le grand qui est là-bas ! »
Reus'ment mon camarade, reus'ment que depuis,
Jamais cette chose-là elle s'est reproduit.*

RIEGER, HASLACH, 29 Avril 1945.

29 Avril. — A 7H00, le peloton Sauvebeuf en tête de l'escadron Baulny fonce sur Whombrecht pendant que le peloton Franck déborde par Hergatz. Ces deux localités sont prises sans difficultés. Mais les ponts de la grande route sont coupés et il faut trouver un itinéraire praticable. Une faible résistance devant Mukatz est rapidement dispersée. Le peloton Sauvebeuf étonné de ne pas trouver plus de résistance s'engage profondément dans Heimenkirch où seraient postés un certain nombre de S.S. L'éclairage est soudain pris à partie par des bazookas qui partent des caves et par des mitrailleuses qui le prennent en enfilade. Les projectiles manquent leur but La réaction est violente. Le Spahi Cini est blessé au bras. Le soutien patrouille et fait quelques prisonniers. Le 3ème peloton arrive à la rescousse et envoie aussi quelques patrouilles dans la direction des mitrailleuses qui viennent de tirer. Elles ne retrouvent que des douilles encore brûlantes. Les gaillards se sont enfuis et doivent attendre plus haut.

Le peloton Sauvebeuf, en effet, ayant repris sa marche est arrêté quelques kilomètres plus loin par des bazookas et des tirs de mitrailleuses très ajustés dont les servants sont remarquablement abrités derrière une petite crête. Les automitrailleuses ripostent et fonçant au sommet, mitraillent les Boches qui s'éparpillent non sans laisser plusieurs des leurs sur le terrain. Les abords sont fouillés par Alibert et une patrouille à pied ; un Allemand est découvert caché dans un tas de fumier, mais il a mal dissimulé la partie la plus charnue de son individu. L'Aspirant Chevallier est au comble de l'irritation et refuse de lui faire quartier. Le 1^{er} peloton a été durement éprouvé depuis ce matin. Le calme rétabli, le peloton Franck reprend la progression à son compte. Fort d'une expérience récente, il se coule prudemment dans la direction de Simmersberg. L'obusier « Bouvines » calme sa nervosité en envoyant quelques explosifs tâter les lisières des bois. Le Chef de peloton observe à la jumelle, pas d'ombres alarmantes. Les premières automitrailleuses s'engagent, remontent puis débouchent brusquement dans Simmersberg. La surprise est complète, les Boches affolés, obéissent aux injonctions des mitrailleuses et se rendent de toutes parts. Le Chef Maurice, effectuant une perquisition dans un Gasthaus, dénicher un Lieutenant-colonel qu'il amène, hilare, devant son Chef de peloton. La première parole de ce prisonnier de marque a été « Vous êtes vraiment arrivés bien vite ». Mais Simmersberg est rapidement abandonné pour s'élaner en direction d'Oberreute. Un groupe de maisons à nettoyer arrête un moment la marche du peloton.

Le Chef Maurice aperçoit sur une route, à huit cents mètres de là, une auto allemande suivant notre direction. Un obus tiré et bien placé l'immobilise et l'on voit quatre Allemands s'enfuir à travers champs. Un deuxième obus vient percuter au milieu des fuyards ; il n'en fut plus question.

Mais l'automitrailleuse de tête a pris le mors aux dents et file toujours en direction d'Oberreute. En chemin, deux cent cinquante soldats hindous, habillés à l'allemande, se jettent littéralement sous les voitures pour se rendre. Oberreute est enlevé sans beaucoup de difficultés Les Allemands sentent la fin et se rendent par dix ou vingt. Ils disposent cependant d'un matériel considérable, entre autres de nombreuses mitrailleuses de 20. Quelques chasses à l'homme épiques sont pourtant organisées. Les irréductibles tentent en effet de gagner les forêts voisines.

Tandis que la neige tombe avec abondance, le 3^{ème} escadron atteint Oberstauffen qu'un C.C. de la 1^{ère} D.B. vient d'occuper.

Derrière le 3^{ème} escadron, l'escadron Condé a atteint Whombrecht. De là, éclairé par le peloton Magdelain, il part en direction de Steingaden.

Avant cette localité, le char de tête surprend un groupe de fantassins qu'il disperse après avoir tué un gefreiter d'une balle en pleine tête. Un peu plus loin, le peloton Magdelain capture quatre Allemands. Bientôt, la patrouille Labiste parvient aux premières maisons de Rothembach où elle se heurte à une résistance. Faisant feu de toutes ses armes, elle incendie une maison occupée par l'ennemi et l'oblige à s'enfuir en direction de Schonau.

Tandis que le peloton Serfaty se porte vers Schonau où il s'installera, le peloton Saint-Olive, chargé de prendre liaison avec le 3^{ème} escadron, parvient à un pont où il trouve un soldat allemand qui fort obligeamment avertit l'Officier qu'il vient de miner le pont. Celui-ci est alors rapidement déminé et la liaison s'effectue sans encombre.

Le Capitaine Castel qui commande maintenant le 2^{ème} escadron installé à Wangen, pousse le peloton Demerson sur Eglof pour appuyer le 1^{er} escadron, tandis que le peloton Panel envoyé vers Isny doit essayer de prendre la liaison avec la 1^{ère} D.B. Vers le soir, le 2^{ème} escadron atteint Weiler.

Au cours d'un engagement de nettoyage, le Spahi Vergnory est blessé.

Parti d'Haslach vers 15H00, l'escadron Vaublanc rejoint le 3^{ème} escadron à Oberstauffen après avoir capturé sur sa route -une vingtaine de prisonniers.

Le P.C. DU REGIMENT A SIMMERSBERG

1^{er} Mai — Deux correspondants et une charmante correspondante de guerre sont arrivés à l'escadron Baulny pour filmer l'entrée des troupes en Autriche.

La mission du 3^{ème} escadron est une reconnaissance au delà de la frontière. Près de l'ancien bureau de douane, la patrouille de tête tombe sur un petit pont et une barricade de rondins. Les Allemands ne doivent pas être bien loin car les scies sont encore dans les arbres et semblent avoir été abandonnées précipitamment. La barricade est facilement démolie ; les équipages ont acquis une technique irréprochable au cours de la campagne. Les premières voitures franchissent la frontière à 11H30 et foncent sur Spingen, premier village autrichien ; il est libre. La mission est terminée. Mais cela ne fait pas l'affaire des cinéastes qui pensaient assister à un spectacle rare. Aussi faudra-t-il monter une mise en scène digne de commémorer un tel événement. Un car allemand qui gisait sur le bord de la route est mis en flammes pendant que les autos-mitrailleuses passent en trombe auprès de lui comme des monstres satisfaits. La barricade du petit pont est remise à moitié en place, des grenades fumigènes sont amorcées et, dans un nuage de fumée, écrasant une barrière dont les éléments volent en éclats, le char « Bouvines » rentre victorieusement en Autriche. Les festivités se termineront autour d'excellentes cerises à l'eau-de-vie.

Installés dans le secteur de Rothenbach le 1^{er} escadron capture un grand nombre d'Allemands. A Schonau, des enfants de dix à douze ans sont ramassés les armes à la main.

Par un habitant, on apprend qu'un Général et son État-major se cachent dans l'auberge d'un village voisin.

Le Lieutenant Magdelain et l'Adjudant-chef Serfaty décident de tenter leur capture. Ils surprennent le Général à moitié en civil au milieu de ses Officiers. Tous présentent des

papiers de démobilisation que le Général vient de viser à l'exception des siens qui portent la signature de son Chef d'Etat-Major.

Au total, un Général, dix Officiers et environ cinq cents hommes sont dirigés sur le P.C. à Zimmerberg.

L'ESCADRON CASTEL
et
L'ESCADRON VAUBLANC
A OBERSTAUFFEN

EPILOGUE

Les escadrons s'organisent maintenant dans les localités qu'ils occupent. Ils continuent chaque jour d'effectuer quelques patrouilles qui leurs permettent de ramener des centaines de prisonniers.

C'est dans ces conditions qu'au 1^{er} escadron le Brigadier-chef Monnous et le Spahi Fraysse parviennent à capturer, après une chasse à l'homme mouvementée le Général commandant la 152^{ème} Division d'Infanterie.

Nous assistons enfin à la conclusion d'un drame qui dure depuis cinq ans. Il est temps !

D'ailleurs au régiment, personnel et matériel sont à bout de souffle.

A la suite d'un mois d'opérations, les unités ont perdu plus de véhicules que pendant la campagne de France.

Au 1^{er} escadron, il reste 9 chars tandis que les 2^{ème} 3^{ème} et 4^{ème} escadrons ne disposent respectivement que de 30 automitrailleuses.

Cependant le régiment a fourni avec enthousiasme l'effort qui lui était demandé. Il y est parvenu grâce au courage et à l'énergie des équipages, mais aussi grâce à l'aide précieuse de la base du régiment aux ordres du Commandant Courtois.

Nuit et jour, sans trêve ni repos, les services assurèrent leur tâche obscure, rendue excessivement dangereuse sur des itinéraires où l'Allemand laissait passer nos blindés afin de s'attaquer plus sûrement aux camions et aux voitures isolés.

Comment ne pas souligner particulièrement le dévouement inlassable du docteur Buzonnie et du service médical régimentaire. Combien en est-il de nos camarades blessés qui doivent la vie au courage, à la promptitude d'intervention et à la compétence de nos médecins et de nos infirmiers.

Comment ne pas citer également les mérites des gars du service auto qui, sous l'énergique impulsion du Capitaine Watier, des Lieutenants Montuori, de Thiollaz et Cornu, effectuèrent le dépannage et le ravitaillement en essence jusqu'aux pelotons engagés ; les radios et téléphonistes assurant sans aucun répit, toutes les transmissions du régiment ; ceux du Ravitaillement avec le Lieutenant Rives ; ceux des Détails avec le Capitaine Dorelli et d'autres encore...

Nous n'oublions pas non plus nos aumôniers toujours à la hauteur des éléments de tête et qui purent apporter aux mourants la suprême consolation, ni Madame Amaury de Buyer, ni Mademoiselle Claude du Tilly, nos dévouées assistantes sociales prodiguant colis et secours aux escadrons, allant par tous les temps et malgré les dangers fréquents apporter à nos blessés ce qui leur était nécessaire en même temps que le réconfort de leur amitié.

Depuis une semaine nous attendons impatientement l'Armistice officiel pour avoir enfin le droit de nous réjouir d'être vainqueurs et vivants. Évidemment, notre imagination nous avait laissé espérer un épilogue plus héroïque. Ce n'est malheureusement pas le « cessez le feu » hurlé en plein combat qui nous annonce la fin des hostilités.

Nous l'apprenons prosaïquement regroupés autour des postes radios des cantonnements alors que les pelotons commencent à apprécier déjà les charmes de l'occupation.

Qu'importe ! L'événement conserve suffisamment d'importance pour que les escadrons s'emploient aussitôt à célébrer dignement cette journée heureuse.

A la nuit, les fusées multicolores trouent l'obscurité tandis que canons et mitrailleuses font entendre leur ultime concert au milieu de l'allégresse générale.

18 JUIN et 14 JUILLET à PARIS

Aux ordres du Colonel de la Chauvelais, la majeure partie du régiment participe aux cérémonies-qui marquent de façon solennelle l'anniversaire du discours du Général de Gaulle, et au défilé de la Victoire du 14 Juillet.

Cinq ans ont passé. Cinq années marquées par les misères et les deuils de tout un pays. Grâce à la clairvoyance et à l'énergie des meilleurs de ses fils, la France vient de sortir d'un abîme où l'avait plongé la plus humiliante des défaites.

Tandis que les pelotons défilent lentement vers l'Etoile, les hommes mesurent le chemin parcouru au cours de ces longues années.

Comment ne pas évoquer l'époque de la préparation à la revanche, l'époque de l'attente où chacun se demandait avec inquiétude si des armes allaient nous être données et s'il nous serait possible de les utiliser.

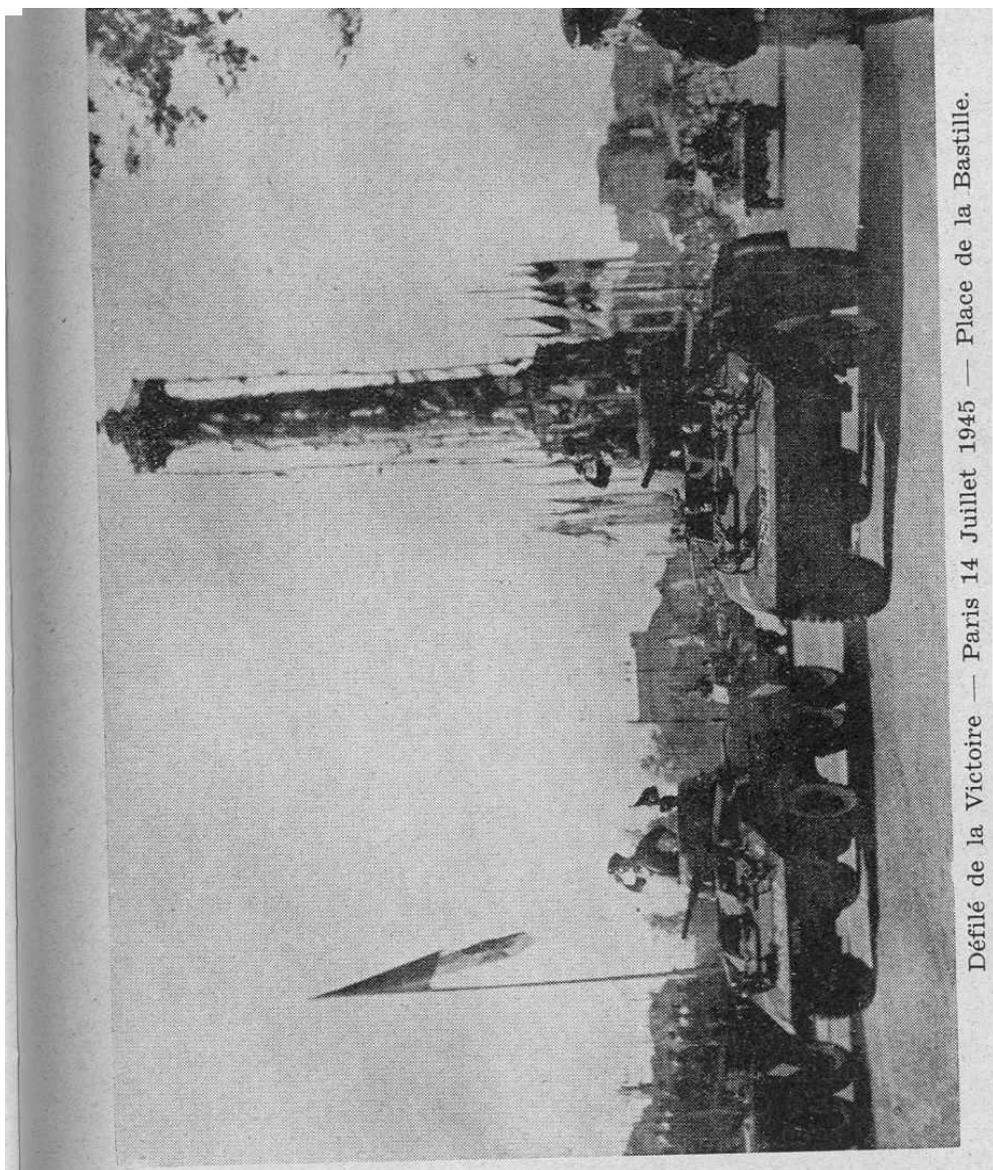
Tlemcen, Biskra, Alger, puis Boulhaut, Boukanefis... nos camps Lointains d'Afrique où le régiment, sous l'impulsion du Colonel Lecoq, était parvenu contre vents et marées, à devenir un magnifique outil de guerre à l'acier particulièrement bien trempé.

Comment ne pas évoquer le débarquement réalisant tous les espoirs nourris pendant de longs mois, cet instant magnifique où l'on respirait à plein poumons le souffle de la France, le parfum de nos forêts et de nos champs... cette impression grisante de vivre la plus belle, la plus noble aventure qu'une jeunesse ardente puisse courir pour son pays.

Comment ne pas évoquer cette épopée magnifique qui, à la pointe de l'Armée d'Afrique devenue la 1^{ère} Armée Française, depuis la Provence, devait nous conduire aux Vosges ; cette splendide chevauchée précédée par des carillons joyeux, prémisses de la délivrance s'envolant vers le Nord de clocher en clocher, marquée aussi par l'enthousiasme délirant d'un pays qui, à notre vue, prenait conscience de sa résurrection mais, suivie hélas par les ombres des meilleurs d'entre nous dont le sacrifice avait jalonné notre route.

Comment ne pas évoquer cette rude campagne des Vosges où, bandant toutes ses énergies, le Régiment était parvenu à vaincre l'ennemi, le terrain et les éléments, contribuant ainsi à arracher à l'envahisseur, au prix de pertes sanglantes, les plus chères de nos provinces.

Après la garde sur le Rhin qui affirmait à nos yeux l'intégrité territoriale de la Patrie retrouvée et cimentée, comment ne pas évoquer enfin l'ultime charge où, renouvelant les plus grandes traditions des cavaliers de l'Empire, nos escadrons devaient poursuivre l'ennemi chez lui, jusqu'au fond de son repaire, parvenant exsangues et à bout de souffle au terme de la course qui, partie d'Afrique se terminait victorieusement en Autriche.



Défilé de la Victoire — Paris 14 Juillet 1945 — Place de la Bastille.

Et, tandis que nos pelotons roulent lentement au milieu de la large avenue, les équipages reçoivent avec émotion l'hommage enthousiaste de Paris, suprême récompense accordée aux soldats victorieux. Dans cet hommage, nous associons nos camarades de combat allongés dans leur lit d'hôpital et qui vivent avec nous par l'esprit ces moments émouvants.

Plus intensément encore, notre pensée évoque la mémoire de nos Disparus, de tous ceux qui ont accepté le sacrifice suprême pour que vive la France.

Leur souvenir ne nous a jamais quitté. C'est lui qui nous a guidé, stimulé, aidé tout au long de notre tâche.

Ce sont leurs ombres réunies autour de la Dalle sacrée qui animent aujourd'hui les plis de ces trois couleurs déployées majestueusement au cœur même de l'Etoile.

Compagnons de nos peines et de nos douleurs, vous êtes encore ici en ce jour de gloire pour nous accueillir. Vers vous montent notre reconnaissance et notre vénération.

O vous, nos frères d'Armes, nos amis disparus, puissiez-vous toujours comme vous le fîtes jadis, maintenir entre nous cette magnifique amitié née des combats, et continuer à nous montrer la Voie, la Voie la plus noble au service de la Patrie.

G.C.

Terminé à Pirmasens (Palatinat) le 18 Juin 1947.

Réalisé à Paris le 8 Mai 1953, grâce au concours
de l'Atelier d'Impressions de l'Armée

L-E. G.

PERTES SUBIES DURANT LA PERIODE DU 1^{er} AU 30 AVRIL 1945

I. — TUÉS ET BLESSÉS MORTS A L'HÔPITAL

GUILLAUME Robert. 3^{ème} Esc. M.d.L. Tué le 18-4-45 à Gutlingen. Inhumé à Warth.

ESCONOBIET Gabriel. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 18-4-45 à Gutlingen. Inhumé à Warth.

MARTIN Raymond. 3^{ème} Esc, 1^{ère} Cl. Tué le 18-4-45 à Gutlingen. Inhumé à Warth.

TROJEAN Aurel. E.H.R. 2^{ème} CL Tué le 18-4-45 à Wildberg. Inhumé à Warth.

GALZAGORY Jean. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Tué le 18-4-45 à Wildberg. Inhumé à Aftensteig.
 RONOT André. 2^{ème} Esc. Captne. Tué le 19-4-45 à Schonaich. Inhumé à Tuttlingen.
 DAUFFARD Georges. 2^{ème} Esc. Brig. Tué le 19-4-45 à Schonaich. Inhumé à Schonaich.
 MONTES Lucien. 4^{ème} Esc. M.d.L. Tué le 19-4-45 à Sulz. Inhumé à Etringen.
 HAMID TAYEB Ould Mektar. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 19-4-45 à Quttlingen. Inhumé à Altensteig.
 PONS Roger. 4^{ème} Esc 1^{ère} Cl Tué le 19-4-45 à Sulz. Inhumé à Altensteig.
 HADENGUE Michel. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL Tué le 19-4-45 à Wildberg. Inhumé à Altensteig.
 SPIRETI Alexandre. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 19-4-45 à Gutlingen. Inhumé à Altensteig.
 LALLEMAND Marcel. 2^{ème} Esc. Adjt. Tué le 28-4-45 à Schonaich. Inhumé à Schonaich.
 SIMON Paul. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 25-4-45 à Hattingen. Inhumé à Tuttlingen. ATLAN René. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 27-4-45 à Tengen. Inhumé à Tengendorf. ROCHIETA Joseph-François. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 28-4-45 à Gutlingen. Inhumé à Karlsruhe.
 CILLI Joseph. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Tué le 20-4-45 à Eschterdingen.
 POLNARD Jean-Pierre. 1^{er} Esc. Brig. Tué le 25-4-45 à Uberlingen.

II — BLESSES

BABEL René. 2^{ème} Esc. 2^{ème} CL Blessé le 3-4-45 à Ludwigshafen.
 DEVAUX Jacques. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 3-4-45 à Neulusheim,
 ETIENNE Jacques. 1^{er} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 10-4-45 à Karlsdorf
 BONMARCHAND Emile. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 10-4-45 à Gutlingen.
 DUMAS Jean-Emile. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL Blessé le 18-4-45 à Gultlingen.
 GARSON André. 3^{ème} Esc. 2^{ème} CL Blessé le 18-4-45 à Gultlingen.
 MOHAMED BEN CHEIKH. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 18-4-45 à Gultlingen.
 BADRANI ATTALAH BEN MOKTAR. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 18-4-45 à Gultlingen.
 ALLIAS Antoine. 3^{ème} Esc. Brig. Blessé le 18-4-45 à Wildberg.
 MARTIN Auguste. 4^{ème} Esc. Brig. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 CASTELLA Olivier de. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 10-4-45 à Sulz.
 CAZEAUX René. 4^{ème} Esc. 2^{ème} CL Blessé le 18-4-45 à Sulz.

PAYS Antonin. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 BONNAL Henri. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 GUILLET Yvon 4^{ème} Esc Brig. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 ORFILA Gilbert. 4^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 DECAEN. 4^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 DEROUARD Jean. E.H.R. 2^{ème} Cl. Blessé le 18-4-45 à Sulz.
 CREUSOT Martiali. 2^{ème} Esc. Brig.-Ch. Blessé le 19-4-45 à Birkenfeld.
 ANDRIEUX Marc. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 19-4-45 à Schonaich
 ASTORG Philippe d'. 2^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 18-4-45 à Schonaich.
 MARTINEZ Roland. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 19-4-45 à Schonaich.
 MYIN Marcel. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 19-4-45 à Schonaich.
 FAMENIAS Marcel. 2^{ème} Esc. Brig. Blessé le 19-4-45 à Schonaich.
 BEAUSSIER Pierre. 4^{ème} Esc. Brig. Blessé le 19-4-45 à Schonaich.
 AVRONARD Marcel. 4^{ème} Esc. Brig. Blessé le 19-4-45 à Sulz.
 CHEROT André. 2^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 20-4-45 à Etoherdingen.
 GOURP Gilbert. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 20-4-45 à Etoherdingen.
 PEYROUSSE Robert. 2^{ème} Esc. M.d.L.-Ch. Blessé le 20-4-45 à Etoherdingen.
 DELANNOY Roger. 4^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 20-4-45 à Steinenbronn.
 COUSTILLIERES Paul. 2^{ème} Esc. Aspirt. Blessé le 23-4-45, région de
 Rotenberg.
 BLANC Denis. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 23-4-45, région de Rotenberg.
 MITELETTE Serge. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 26-4-45 à Uberlingen.
 PICAZO Roger. 3^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 26-4-45 à Uberlingen.
 YVAZIAN Armand. 3^{ème} Esc. M.d.L.-Ch. Blessé le 26-4-45 à Uberlingen.
 VERGNORY André. 2^{ème} Esc. 2^{ème} Cl. Blessé le 28-4-45 à Baubergen.
 BARBE Emile. E.H.R. Brig.-Ch. Blessé le 28-4-45 dans la région de Wangen.
 CARDONNA Laurent. 4^{ème} Esc 2^{ème} Cl. Blessé le 29-4-45 à Ravensburg.
 CINI Thomas. 3^{ème} Esc. 1^{ère} Cl. Blessé le 30-4-45 à Heinenkirch.
 DEGUARA Dominique. 3^{ème} Esc. M.d.L. Blessé le 30-4-45 à Heimenkirch.
 FAVRE Louis. 1^{er} Esc. Brig. Blessé le 30-4-45 à Wangen.

ADIEUX...

Mes chers Camarades, Vous vous souvenez sûrement très bien du jour où vous avez quitté le peloton pour retourner dans vos familles. Combien de fois en avons-nous parlé de cette fameuse « classe »... ? Longtemps ce ne fut pour nous qu'un lointain, presque chimérique projet et si nous l'évoquions souvent nous l'imaginions difficilement. Enfin, ce jour tant attendu est arrivé et je suis sûr qu'il vous aura apporté à tous une petite déception.

Vous vous attendiez à une grande joie : la joie légitime de retourner dans votre foyer avec la satisfaction du devoir accompli. Et vous ne l'avez pas trouvée. Sans doute étiez-vous heureux mais pourtant vous sentiez que quelque chose vous laissait un fond de tristesse au cœur. Vous sentiez peut-être inconsciemment que vous alliez quitter des êtres, des habitudes, des objets même auxquels vous n'auriez pas cru être autant attachés.

C'était un peu de vous-même que vous laissiez avec vos camarades, avec vos véhicules, avec ces mille choses qui avaient fait de vous des soldats. Ce n'est pas impunément que dans la même atmosphère, l'on vit côte à côte, les mêmes misères et les mêmes souffrances, les mêmes angoisses et les mêmes dangers, les mêmes délasséments et les mêmes joies aussi... Simples et douces joies du soldat toujours un peu enfantin...

Souvenez-vous des moments de répit qui nous étaient accordés, où réunis autour d'un même feu, au coin d'une bicoque démolie, en silence et dans la fumée du tabac, nous savourions les minutes présentes, sans penser au moment où il nous faudrait repartir sous la pluie ou sous la neige.

Je vois que je me laisse aller à mes impressions et à nos souvenirs. Je ne veux pas tous les évoquer ici. J'aurais peur de les abîmer, en les reproduisant mal avec mes mauvais talents de scribouillard. Et puis ce serait trop long. Il me faudrait rappeler la course triomphale jusqu'aux Vosges, la libération de ces innombrables villages, les sourires des jolies filles, nos engins couverts de fleurs, les larmes d'émotion dans les yeux des vieux et des anciens de l'autre guerre. Comment oublier tout cela, et les cloches de France qui sonnaient à toute volée sur notre passage... Puis ce fut l'hiver des Vosges et l'Alsace avec leurs villages dévastés, puis le Rhin, puis l'Allemagne. Et le long de cette route, tous nos camarades qui sont morts. Chers camarades disparus.

A leurs simples funérailles et sous leur croix de bois, ils ne furent témoins d'aucun pleur et d'aucune lamentation spectaculaire ; pourtant, nous tous qui sommes restés, malgré nos yeux secs, nous les avons pleurés au fond de nos cœurs et aujourd'hui souvent nous les pleurons encore...

Autant de souvenirs qui, j'en suis sûr, sont remontés en vous-mêmes, le jour où vous avez brisé ce qui avait été votre vie de soldats. Sans vous en apercevoir, la guerre vous avait marqués de son sceau, comme elle a marqué tous ceux qui l'ont faite.

Quant à moi, le jour où je vous ai quittés nous étions à Montsoult, près de Paris. Tout ce que vous avez dû ressentir en partant, je l'ai ressenti aussi et ce que je vais vous raconter ne vous fera pas sourire, j'en suis sûr.

Je vous ai fait de rapides adieux. Nous n'avions pas l'habitude des grandes et vaines protestations d'amitié. Au matin, il faisait encore nuit quand je sortais de ma chambre, pour prendre le camion du Régiment qui devait m'emmener. Contrairement à mes habitudes, j'étais en avance... Je me revois encore, comme si c'était hier, avec tout mon « barda » empilé dans le sac marin. Il avait plu toute la nuit, le ciel était noir et triste. Et moi aussi je me sentais triste, comme peut être je ne l'avais jamais été de ma vie militaire. Alors, tout à coup, une idée m'est venue à la tête et j'ai plaqué là mon sac contre le mur. Je me suis dirigé vers le parc où étaient rangés les véhicules. Au fond, si vous vous souvenez, on avait aligné de front les automitrailleuses du peloton. Je suis allé droit vers l'une d'elles. Sur son avant, brillant de pluie, malgré l'obscurité, je pouvais lire, écrit en lettres blanches « Pourchasseuse ». Oui, c'était bien elle avec sa silhouette puissante et majestueuse qui semblait me regarder mélancoliquement par l'œil noir de son canon. Lentement je passai ma main sur son blindage froid et humide et peut-être lui ai-je parlé comme on doit parler sans doute, à son chien fidèle ou à son vieux cheval. Puis, je me suis hissé jusque dans la tourelle ; devant moi, je devinais la mitrailleuse, mon épaule appuyait contre la culasse du canon. Je passai la main gauche derrière moi, là où étaient plaqués dans la tourelle les obus de premier feu. Machinalement, j'en tirai un à moi et du geste automatique et habituel, le poussai dans le canon. Un claquement familier m'apprit que la culasse s'était refermée. Alors j'ai pensé que si, pris d'une hallucination subite, j'avais appuyé sur la pédale j'aurais bien pu envoyer un perforant atterrir en face, dans la « carrée » où vous dormiez du sommeil des justes. (C'eût été une mauvaise plaisanterie !) Je réintérais l'obus à sa place primitive... et restai là, immobile et songeur.

Oui ma vieille « Pourchasseuse », nous en avons fait des kilomètres ensemble sur de beaux et plus souvent encore sur de mauvais chemins. « Moteur en route ! En avant ! » Combien de fois sommes-nous partis sur ces paroles rituelles ? Maintenant, je vais partir encore une fois mais .ce ne sera plus avec toi. On n'a certes pas toujours rigolé dans ta vieille carcasse. On s'y est mouillé, on s'y est gelé, on y a même eu peur parfois et pourtant nous t'aimions bien. Que deviendras-tu lorsque le dernier de ton équipage sera parti ? Qui prendra soin de toi comme nous l'avons fait ? Nous, nous emporterons avec nous, nos souvenirs communs, mais toi ? Tu les garderas sans doute cachés dans tous les recoins de ta ferraille. Jamais tu ne les rediras aux étrangers qui viendront ici après nous, qui viendront s'asseoir sur ces sièges sans savoir ce que nous avons été et ce que nous avons fait ensemble, sans savoir qu'ici étaient les places de trois de nos camarades qui reposent maintenant sous une croix blanche, quelque part dans les Vosges et en Allemagne. A présent la guerre est finie, finies aussi nos grandes aventures. On t'a repeinte de neuf, on a bouché les trous glorieux dont tu étais parée et c'est très bien ainsi puisque nous nous sommes battus ensemble pour que la guerre finisse. Notre tâche est terminée, nous nous quittons mais nous ne t'oublierons pas, toi chose que l'on dit sans âme, mais qui a peut-être à nos yeux plus qu'une âme, puisque tu représenteras toujours pour nous le symbole de ce qui ne fut jamais un vain mot : l'Équipage. Adieu, « Pourchasseuse » !...

Jean LAUGIER.

NOUS AVONS RETROUVE LA GLOIRE

*Cavaliers du désert, soldats des temps heureux,
Dites, qu'avez-vous fait du manteau merveilleux
Plus rouge que la braise ou le fer sur l'enclume ?
Dites, qu'avez-vous fait de votre blanc costume
Du Sabre et du Képi ?
Dites, répondez-moi, dites répondez moi, beaux Spahis !
Nous avons gardé la mémoire
Du livre d'or de nos victoires
Nous rêvons toujours au galop
De nos chevaux.
Cavaliers brillants de l'espace,
Nous demeurons à notre place,
Le sabre en main prêts à charger,
Non, non jamais ! Rien n'a changé.*

*Cavaliers du désert, dites répondez-moi,
Est-ce votre manteau là-bas que j'aperçois
Plus rouge que la braise ou le fer sur l'enclume ?
Est-ce votre uniforme aussi blanc que l'écume,
Qui brille, dans PARIS ?
Dites, répondez-moi, dites répondez-moi beaux Spahis.*

*Nous avons retrouvé la gloire
Le livre d'or de nos victoires
Nous avons repris le galop
Sur nos chevaux,
Cavaliers brillants de l'espace
Nous avons bravé la menace
Sabre au clair, nous avons chargé
Non, non jamais ! Rien n'a changé.*

CHANT DU 3^{ème} PELOTON DU 4^{ème} ESCADRON

LES SPAHIS

*Les Spahis sont partis pour l'étape
Le cœur gai et les bidons pleins
Ils s'en vont comme à la parade
En chantant ce vieux refrain*

Refrain

*Joyeux enfants d'la Cavalerie
Nous sommes aussi braves qu'autrefois
Liberté pour notre Patrie
Et la gloire pour tous nos soldats.*

II

*Nous sommes toujours la race ardente et fière
Des chevaliers qui se battirent autrefois
Si l'ennemi a détruit notre terre
Il n'a pas détruit notre foi,*

III

*Et maintenant pour libérer la France
Les Spahis vont partir gaiement
Ils montreront foi, courage et vaillance
Pour en chasser les Allemands.*

CHANT DU 2^{ème} PELOTON DU 4^{ème} ESCADRON
(Composé en Février 1943)

*Quand le deuxième Peloton
s'embarquera pour le front
Toutes les femmes d'Afrique
se mettront à leurs balcons
Pour regarder ces fiers cavaliers
qui, sans crainte du danger
vers la guerre vont aller.*

Refrain

*O Spahis mes chers frères
A votre santé buvons un verre !
et reprenons ce gai refrain :
« Vivent les Spahis, les femmes et le bon vin ».*

II

*Nous irons voir Hitler,
Gœring et Compagnie
qui croyaient nous faire peur
rien qu'en faisant du bruit.
Et nous leur ferons voir
sans trop de difficultés
que nous ne sommes plus des poires
si nous l'avons été,*

III

*Nous irons en Allemagne,
Nous ferons l'occupation,
Et des fridolins
Nous ne serons plus les « pigeons ».
On leur bottera les reins
A grands coups de bottes dans le C...
et cette fois enfin,
Ce seront eux les foutus.*

LES DEVICES DES ESCADRONS

1^{er} Escadron

*«Toujours au chemin de l'Honneur » (1^{er} Peloton)
«Croire en la lumière» (2^{ème} Peloton)
«Rien ne nous arrête, ne crains que Dieu » (3^{ème} Peloton)*

2^{ème} Escadron

- « *Voire* » (Capitaine Ronot)
- « *Servir et savoir boire* » (1^{er} Peloton)
- « *Fonce* » (2^{ème} Peloton)
- « *Toujours sourire* » (3^{ème} Peloton)

3^{ème} Escadron

- « *Chasse* » (1^{er} Peloton)
- « *Feinte* » (2^{ème} Peloton)
- « *Passe* » (3^{ème} Peloton)
- « *Recouids* (peloton d'échelon)

4^{ème} Escadron

- « *Mieux servir pour mieux vaincre* » (Capitaine Baudouin)
- « *Souviens-toi et agis* » (Capitaine de Vaublanc)
- « *Aultre ne veuille* » (1^{er} Peloton)
- « *Ex Unyuibus* » (2^{ème} Peloton)
- « *Plus d'Honneur que d'honneurs* » (3^{ème} Peloton)

QUELQUES CITATIONS

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

2^{ème} REGIMENT DE SPAHIS ALGERIENS DE RECONNAISSANCE

« Magnifique Régiment de Reconnaissance, digne des plus hautes traditions d'audace et d'abnégation de la Cavalerie. Sous les ordres d'un Chef à l'ardeur puissante, le Lieutenant-colonel Lecoq, il se lance, à peine débarqué, à la poursuite de l'ennemi en retraite, permettant d'achever l'investissement de Toulon, le 19 Août 1944 et de Marseille le 22 Août. Bousculant et poursuivant l'ennemi désarmé, il le surprend à Lyon les 2 et 3 Septembre et lui inflige des pertes sanglantes. Harcelant les débris de la 19^{ème} Armée à Givry (6 Septembre), Dijon (11 Septembre), il réalise la liaison avec les éléments alliés le 14 Septembre à Chaumont.

Engagé à partir du 10 Octobre sur le front des Vosges avec de jeunes unités des Forces Françaises de l'Intérieur, il tient l'adversaire en haleine par d'incessantes offensives, dans des conditions atmosphériques particulièrement défavorables. Le 3 Novembre, malgré une violente réaction de l'artillerie, par Plainfaing sur Haut du Tôt, il arrive à proximité du Tholy qu'il libère le 15 Novembre ; puis s'engageant en pleine montagne par des chemins minés,



il parvient à Gérardmer le 11 Novembre, Xonrupt et Longemer le 12 Novembre. Du 2 au 4 Décembre, malgré les obstacles de toute nature, il libère le Valtin, le Rudlin et Retourner et ne s'arrête qu'au Col de la Schlucht en raison de l'épaisse couche de neige qui paralyse les véhicules. Le 12 Décembre, dans un élan irrésistible, il s'empare du Col du Bonhomme, puis débordant les défenses ennemies de la crête des Vosges, il conquiert le Col de Louchbach, écrasant l'ennemi dans ses casemates. En Mars 1945, il participe à la garde du Rhin, au Nord de Strasbourg. Au début d'Avril, il s'élance à travers l'Allemagne, participe au nettoyage de Pforzheim, ramenant un nombre considérable de prisonniers. Engagé en même temps dans une affaire délicate à Sulz et Wildberg, il réussit à contenir pendant plus de trente-six heures un ennemi d'un mordant incroyable appuyé, de chars et d'automoteurs couvrant, par sa résistance farouche et au prix de pertes sévères, l'action de la 5^{ème} Division Blindée. Du 19 au 24 Avril, dans la région Est de Herrenberg, il interdit aux éléments enfermés dans la boucle du Neckar de repasser cette rivière pendant les opérations de la prise de Stuttgart. Le 25 Avril, par une manœuvre hardie, il enlève de haute lutte avec ses seuls moyens, la ville d'Uberlingen défendue par un fort détachement retranché dans un fortin à l'intérieur de la ville, capturant ou anéantissant la totalité de ce détachement. Se rabattant enfin vers l'Est, pour couvrir le flanc de la 5^{ème} Division Blindée, il agit en direction de Bregenz et Felkirch ; il pousse ses reconnaissances profondes jusqu'à l'intérieur de l'Autriche où, le 3 Mai, les pentes abruptes de l'Algau et les importantes destructions ont seules raison de son matériel.

« Au cours de ces combats ininterrompus, capturant de nombreux prisonniers et un important matériel de guerre, il a partout surclassé l'ennemi par son ardente volonté de vaincre et ses exceptionnelles qualités manœuvrières. « La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme ».

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE
1^{er} PELOTON DU 3^{ème} ESCADRON

« Peloton de reconnaissance solide et sur, réunissant les plus belles qualités de la Cavalerie française d'allant et de mordant.

« Le 20 Novembre 1944, devant Longemer (Vosges), sous le commandement du Lieutenant de Sauvebeuf, ayant reçu

la mission de reprendre un contact perdu par les nombreuses destructions et mines posées par l'ennemi, réussit à surmonter tous les obstacles et tomba sur une position solidement tenue par un canon antichars, plusieurs mitrailleuses et quelques bazookas.

« Réussit à neutraliser cette défense et malgré les difficultés du terrain manœuvra au plus juste évitant les pertes importantes qu'il aurait dû subir.

« Peloton à l'image de son Chef qui, au début de l'engagement, se trouvait à pied en avant de l'automitrailleuse de tête pour reconnaître une barricade. »

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION DU 2^{ème} PELOTON DU 2^{ème} ESCADRON

« Magnifique peloton de reconnaissance qui, sous l'impulsion de son Chef le Sous-lieutenant Émile Panel, forme un ensemble remarquablement efficace de bravoure et d'audace.

« Pendant toute la poursuite en France inflige de lourdes pertes à l'ennemi par sa manœuvre à la fois audacieuse et réfléchie en particulier le 8 Septembre 1944 à Nuits-Saint-Georges et du 12 au 15 Novembre dans la région du Tholy (Vosges).

« Le 12 Décembre 1944, ayant reçu la mission, avec l'appui d'une compagnie F.F.I., de s'emparer du Col du Bonhomme fortement organisé et tenu par l'ennemi, a réussi malgré la neige et les grandes difficultés de terrain à surprendre une première fois l'ennemi en s'approchant, par un mauvais chemin de montagne, jusqu'à moins de trois cents mètres du sommet.

« Les défenses se dévoilant alors violemment par un barrage d'armes automatiques sous casemates, de bazookas, de tirs d'artillerie et de mortiers, les sections de F.F.I, réparties dans les bois encadrant l'itinéraire étant aux prises d'un ennemi qui progressait au-devant d'elles dans un terrain connu de lui et préparé d'avance, les liaisons rendues difficiles, sinon impossibles, tiré en outre à courte distance sur ses arrières, a désorganisé une partie de la défense par des tirs précis au canon et à la mitrailleuse, et, dans un premier temps, a fait progresser son obusier pour faire sauter les mines antipersonnel, afin de pousser plus avant avec une patrouille à pied de son peloton.

« Dans un deuxième temps, saisissant à propos une apparence de flottement chez l'ennemi, au risque de sauter sur les mines, a lancé son obusier de tête suivi d'une automitrailleuse à l'assaut du centre de la défense et, chargeant sur le col a, d'un seul coup, désorganisé l'ennemi stupéfait par l'audace et la rapidité de l'action.

« S'est emparé de son objectif, renouant ainsi dans un même geste les traditions de la Cavalerie d'hier avec celle d'aujourd'hui.

« Pendant la campagne d'Allemagne enfin, ne cesse de harceler l'ennemi par ses reconnaissances vigoureuses, participant le 18 Avril au nettoyage de Pforzheim et le 25 Avril à la prise d'Uberlingen où sont capturés un Colonel allemand et cent-cinquante hommes. »

Ordre général N° 1071, en date du 12 Juillet 1945, du Général d'Armée de Lattre de Tassigny, Commandant en Chef la 1^{ère} Armée Française.

CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR (à titre posthume)

BAUDOUIN, Robert-Marie-Martial, Capitaine, 4^{ième} Escadron

« Officier hors de pair, véritable preux, devenu légendaire au Régiment. Le 10 septembre 1944, commandant un groupement de Blindés et d'Infanterie chargé de reconnaître offensivement Dijon, a été violemment attaqué par l'ennemi sur ses arrières, a su prendre les dispositions les plus judicieuses pour monter une contre-attaque et se dégager en infligeant à l'ennemi des pertes sanglantes et en détruisant plusieurs canons. Chargé, le 12 septembre, de reconnaître la route de Langres a bousculé avant la nuit toutes les résistances ennemies rencontrées. Reprenant sa progression le 13, au lever du jour, a libéré, par une manœuvre habile et audacieuse, le village de Saint-Geosmes solidement tenu par l'ennemi, capturant un canon et des prisonniers. Arrêté par la citadelle de Langres et chargé de couvrir le travail de destruction de la porte par le Génie, s'est avancé seul à pied en tête de ses autos-mitrailleuses. A réussi à atteindre l'objectif, grenadant l'ennemi malgré un feu exceptionnellement violent. A trouvé une mort glorieuse debout, face à l'ennemi qu'il défiait de toute sa bravoure et de toute sa foi dans sa mission de libération de la Patrie. »

Décret en date du 28 novembre 1944.

OSTER André-Jacques, Capitaine, 1^{er} Escadron

« Commandant d'Escadron de Chars légers d'une bravoure et d'un allant extraordinaire. Toujours en tête de ses éléments de pointe, a irrésistiblement entraîné son personnel aux combats du Haut du Tôl (3 Novembre 1944), du Valtin (27 Novembre), du Col de la Schlucht (3 au 10 Décembre),

dans un terrain boisé et montagneux, semé de mines et de pièges nombreux.

« A précédé et accompagné, chaque fois à pied, ses équipages pour leur éviter la destruction. Méprisant du danger, surclassant l'ennemi par sa volonté de fer et sa froide bravoure.

« Soldat sans peur ni reproche, mortellement blessé le 14 Décembre 1944, devant le Col de Louchbach (Vosges) au moment où il enlevait un détachement mixte, chars - F.F.L, à l'attaque des dernières positions allemandes nous barrant encore la route d'Alsace.

« La présente décision comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. »

Ordre général N° 332 en date du 7 Janvier 1945, de Monsieur le Général Commandant en Chef de la 1^{ère} Armée Française,

COETLOGON Albert de, Sous-lieutenant, 4^{ème} Escadron

« Officier remarquable de cran, d'énergie et d'allant. A rempli en de nombreuses circonstances, avec tact et décision, de délicates missions. Le 28 août 1944, à Bourg-Saint-Andéol, a chargé un détachement ennemi le mettant en pièces et lui causant des pertes sévères.

« Le 2 septembre, a reconnu avec précision le carrefour de Saint-Didier, fortement tenu par l'ennemi. A permis par ses renseignements l'avance du lendemain. Ayant reçu l'ordre de replier son peloton sur le carrefour de Maison Carrée, au Nord de Lyon, a fait feu sur deux camions allemands arrivant à ce carrefour. Est resté le dernier pour protéger la rentrée de son peloton, tirant à la mitrailleuse, hors de la tourelle. Son automitrailleuse ayant été atteinte par un projectile anti-char, a été tué glorieusement à son poste de combat ».

Décret en date du 28 novembre 1944

CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR CHAUPE Georges, Lieutenant, E.H.R.

« Officier superbe de bravoure tranquille et de mépris absolu du danger. Malgré le feu de l'ennemi a organisé et réussi du 25 Novembre au 4 Décembre le dépannage de véhicules de combat, endommagés en avant de nos lignes.

« Poussant à hauteur de nos éléments les plus avancés, est allé, le 17 Décembre 1944, dans la région du Col du Bonhomme et de la cote 1009 particulièrement piégés par l'ennemi, reconnaître deux chars ayant sauté sur des mines,

« A été blessé grièvement, jambe droite arrachée par l'explosion d'un piège au retour de sa mission. Maîtrisant sa souffrance, a insisté pour rendre compte et orienter son personnel avant d'être opéré donnant ainsi un superbe exemple d'énergie, de courage et conscience professionnelle.

« La présente décision comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme ».

Ordre général N° 353, en date du 12 Janvier 1945, Le Général d'Armée de Lattre de Tassigny, Commandant en chef de la 1^{ère} Armée Française.

LAINÉ Georges-Fernand, Sous-lieutenant, 1^{er} Escadron

« Superbe Chef de Peloton de chars légers d'une invraisemblable bravoure, d'une énergie peu commune toujours volontaire pour toutes les missions. A fait de son unité une superbe équipe capable de tout oser et de tout réussir.

« Le 3 Novembre 1944, au cours du combat du Haut du Tôl, a réussi à se glisser dans le système de défense ennemie et, poussant hardiment, à jeter le désarroi sur ses arrières immédiats abattant au passage une vingtaine de fantassins surpris par son raid.

« Plus tard, a entraîné irrésistiblement les jeunes unités F.F.I. en liaison avec son peloton vers Cens-Genêts (8 Novembre 1944) et Le Beillard (17 Novembre 1944).

Le 14 Décembre 1944, engagé en plein bois, dans la région du Col du Bonhomme (Vosges) avec ses deux seuls chars encore disponibles, a dirigé à pied sous le feu ennemi la reconnaissance et l'attaque d'un abattis miné et piégé. Voyant un de ses chars sur le point de passer sur une mine, a bondi auprès de lui pour l'avertir du danger et sauver l'équipage. A sauté lui-même. Grièvement blessé à la face, a donné à tous l'exemple de la plus belle énergie méprisant ses souffrances pour ne penser qu'à la mission à remplir.

« La présente décision comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. »

Ordre général N° 332 en date du 7 Janvier 1945, de Monsieur le Général Commandant en Chef de la 1^{ère} Armée Française,

MEDAILLE MILITAIRE (à titre posthume)

GUILLAUME Robert, Maréchal des Logis, 3^{ème} Escadron

« Magnifique Chef de voiture automitrailleuse, d'un courage calme et souriant, allant toujours de l'avant. Le 18 Avril 1945, devant Gultlingen (Wurtemberg), a neutralisé deux panzerfaust et deux canons de 75 courts allemands, permettant ainsi leur capture. Alors qu'il prenait à partie le deuxième, a reçu un obus anti-char dans sa voiture, mettant celle-ci en flamme. A été tué à son poste de combat. »

Décret en date du 25 Octobre 1946.

MONTES Lucien, Maréchal des Logis, 4^{ème} Escadron

« Jeune Chef d'équipage, exemple magnifique de bravoure et d'allant. Le 19 avril 1945, chargé de reconnaître avec son automitrailleuse, le carrefour Nord de Sulz (Allemagne), n'a pas hésité à faire deux prisonniers sous le feu d'un automoteur ennemi. Puis ne voulant pas laisser sans soutien des fantassins amis très accrochés a tenu à maintenir en respect l'automoteur ennemi malgré la disproportion de ses moyens. Son véhicule ayant été atteint de plein fouet par deux obus perforants, - a refusé de l'abandonner, bien qu'il fût en flammes, et de se laisser évacuer avant des camarades plus grièvement blessés que lui. Est mort peu après, touché par un nouveau projectile, auprès de sa blindée désormais inutilisable, avec laquelle il avait connu les heures glorieuses et enivrantes de la libération de sa Patrie. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Décret en date du 20 août 1-945.

PONS Roger, 1^{ère} classe, 4^{ème} Escadron

« Conducteur d'élite d'automitrailleuse de pointe. Par sa sûreté de conduite et son sang-froid a permis maintes fois à sa blindée de rentrer intacte. Le 19 avril 1945, au carrefour Nord-Ouest de Sulz (Allemagne), ayant déjà exécuté un coup de sonde hardi et ramené deux prisonniers, est resté sur place pour dégager des fantassins amis sévèrement accrochés, manœuvrant jusqu'au bout avec une précision et un esprit d'à-propos admirables. Son véhicule de combat ayant été touché deux fois par un anti-char et ayant été lui-même blessé grièvement, est resté à son poste de conduite jusqu'à ce que les commandes ne répondent plus.

Puis a abandonné à contrecœur son véhicule qui flambait.- Est décédé des suites de ses blessures. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Décret en date du 20 août 1945.

MEDAILLE MILITAIRE

DEAL Joannes, Maréchal des Logis, E.H.R.

« Superbe soldat et prêtre magnifique, indifférent à tous les dangers. Guerrier sans armes, toujours aux endroits les plus périlleux de la bataille. Il serait vain d'essayer de relater tout ce que le R.P. Déal a fait modestement de beau et de brave depuis sa dernière citation. Dans les Vosges, que ce soit à Rochesson et Sapois (Octobre 1944), au Haut du Tôt, le Tholy, Gérardmer, Col du Bonhomme (Novembre-Décembre 1944). Il y a chaque fois été le premier arrivé et le dernier parti, faisant l'admiration de tous par son calme agissant et sa camaraderie de combat. Le 14 Décembre 1944, au cours d'une action mixte, chars-F.F.I. menée en direction du Col de Louchbach, s'est une fois de plus porté à hauteur des éléments de tête engagés dans un combat sous-bois confus et meurtrier. Les deux Capitaines ayant été mis hors de combat, n'a pas hésité à intervenir pour remettre des éléments jeunes face à leur objectif, puis, sans souci du terrain particulièrement miné et piégé, ni du feu ennemi, a porté secours aux blessés, coopérant à leur donner les premiers soins, aidant à les transporter, toujours debout, souriant, simplement héroïque. Représente pour tous au Régiment l'abnégation faite homme, a gagné le respect et l'affection de tous les Spahis à quelque confession qu'ils appartiennent ».

Décret en date du 3 Mars 1947.

POLNARD Pierre-Jean-Marius, Brigadier, 1^{er} Escadron

« Tireur de chars d'élite, d'un courage et d'un calme à toute épreuve, qui s'est distingué à tous les combats de son Escadron depuis le débarquement en Provence. Le 26 Avril 1945, à Uberlingen, dans le char de tête a permis de surmonter les résistances ennemies par son tir précis. Affreusement blessé à la face par un obus de 20 millimètres a refusé toute aide pour sortir de son char, soumis à un feu violent ennemi et a fait l'admiration de tous par son sentiment du devoir peu commun et son mépris du danger. »

Décret en date du 29 octobre 1945

DEMANGE Georges, 1^{ère} classe, 1^{er} Escadron

« Conducteur de char déjà cité pour son courage et son sang-froid à Givry. A Langres, devant la citadelle, le 13 Septembre 1944, conduisait son char à l'attaque de la Poterne ; son char percé par un Panzerfaust et lui-même grièvement blessé à la jambe droite, a réussi à le ramener à l'abri en conduisant avec un pied et l'accélérateur à la main. A sauvé son équipage et son char par son courage et son sang-froid. »

Décret en date du 12 juin 1946

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

RONOT Jean, Capitaine du 2^{ième} Escadron (à titre posthume)

« Officier splendide de courage et d'allant. Le 19 Avril 1945, lancé en découverte sur les arrières ennemis dans la région Sud de Stuttgart, a poussé hardiment son Escadron en avant sans souci des résistances ennemies rencontrées. Le peloton de pointe se trouvant sévèrement accroché dans le village de Schonaich, et arrêté dans sa progression par un char « Panther », n'a pas hésité, ses moyens de liaison se montrant déficients, à foncer seul dans sa Jeep à travers les rues du village sous le feu ennemi pour aller se rendre compte par lui-même de la situation. Est mort glorieusement au cours de cette action d'un coup de Panzerfaust tiré à bout portant laissant à tous un magnifique exemple de son esprit de devoir et d'abnégation et de sa folle bravoure.

« La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. »

HADENGUE Michel, 2^{ième} classe, 3^{ième} Escadron (à titre posthume)

« Jeune engagé volontaire venant des Forces Françaises de l'Intérieur ayant déjà participé à la campagne d'Alsace au cours de laquelle il avait été blessé. A fait preuve dès son arrivée des plus belles qualités de courage et d'énergie. Le 18 Avril 1945, lors de l'attaque sur Gultlingen (Wurtemberg), placé en défense sur le flanc gauche du peloton a permis par son tir précis et meurtrier l'avance des autos-mitrailleuses sur la route.

Le 19 Avril 1945, était chargé avec sa pièce de protéger l'aile gauche du peloton où se trouvait un canon de 57. La position ayant été repérée, fut pris à partie par les mortiers ennemis. Mortellement blessé en accomplissant jusqu'au bout son devoir. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

GAILLET Jean-Marie, 2^{ème} classe, 2^{ème} Escadron

« Jeune engagé d'une haute valeur morale, dont le courage calme et réfléchi s'est révélé dès les premiers engagements. Le 12 Décembre 1944, devant le Col du Bonhomme (Vosges), a assuré pendant toute la matinée, avec beaucoup de volonté et de cran, une liaison difficile entre les éléments à pied et les éléments blindés au contact d'un ennemi agressif, repartant chaque fois, sans hésitation, malgré la densité des tirs de mortiers adverses.

« A été grièvement blessé dans l'accomplissement de son devoir.

« La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

»

BONFILS Fernand, Maréchal des Logis, 3^{ème} Escadron

« Splendide Sous-officier absolument insouciant du danger qui, au mépris de sa propre sécurité, donnait à ses hommes le plus bel exemple d'allant et de courage, leur inspirant une confiance absolue et les entraînant sans cesse vers l'avant. Le 18 Avril 1945, devant Gultlingen (Wurtemberg), après avoir patrouillé dans les bols et repoussé les ennemis qui s'y trouvaient, est arrivé à la lisière d'où il repéra une arme automatique ennemie. Malgré un feu nourri et ajusté dans sa direction, resta en observation pour diriger le tir de sa mitrailleuse. Reçut une rafale en pleine tête le blessant grièvement au maxillaire inférieur. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre ' avec Palme.

S.N.P. DINE BEN EL HADJ, Brigadier, 3^{ème} Escadron

« Magnifique Brigadier, d'un courage admirable, toujours en avant sans souci du danger. Le 18 Avril 1945, devant Gultlingen (Wurtemberg), a progressé à la tête du peloton dans les bois avoisinants, malgré la résistance de l'ennemi qui dut se replier.

Le 24 Avril, à Espassingén (Wurtemberg), fit trois S.S. prisonniers. Le même jour, à Ludwigshafen (Wurtemberg), dirigea le tir d'une mitrailleuse sur quelques Allemands, les obligeant à s'enfuir, en tuant un d'une balle en pleine tête. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

VILLENEUVE Robert 2^{ième} Classe 4^{ième} escadron

« Spahi particulièrement brillant, déjà titulaire d'une citation. Le 11 décembre 1944, dans la région de Valtin, volontaire pour guider une patrouille à pied, par un itinéraire déjà reconnu par lui, la veille, a pleinement rempli sa mission. Au retour, l'ennemi interdisant par ses feux le seul itinéraire de repli possible, a néanmoins tenté de ramener sa patrouille dans nos lignes. Grièvement blessé à bout portant, a conservé un calme remarquable, en attendant qu'il puisse être transporté, et a insisté pour rendre compte de sa mission avant de recevoir le moindre soin. A ainsi fait preuve d'une belle énergie et d'un sentiment de devoir particulièrement élevé.

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE (à titre posthume)

CINGLA Gérard, 2^{ième} classe, 2^{ième} Escadron

« Conducteur d'automitrailleuse, a fait preuve de courage et d'un grand sang-froid au cours de la reconnaissance sur Nuits-Saint-Georges le 9 Septembre 1944. Son automitrailleuse ayant versé dans un fossé, rendant impossible le tir de sa mitrailleuse et de son canon, a tiré au fusil entièrement découvert au feu de l'ennemi, sur les servants d'une mitrailleuse légère allemande qui avait pris l'équipage à partie. A tué plusieurs fantassins qui tentaient de cerner la voiture. Fait prisonnier au cours de cette action, a été interné dans les camps de concentration de Schirmeck, Dachau et Buchenwald. Est mort des suites des privations et tortures endurées dans ces camps. »

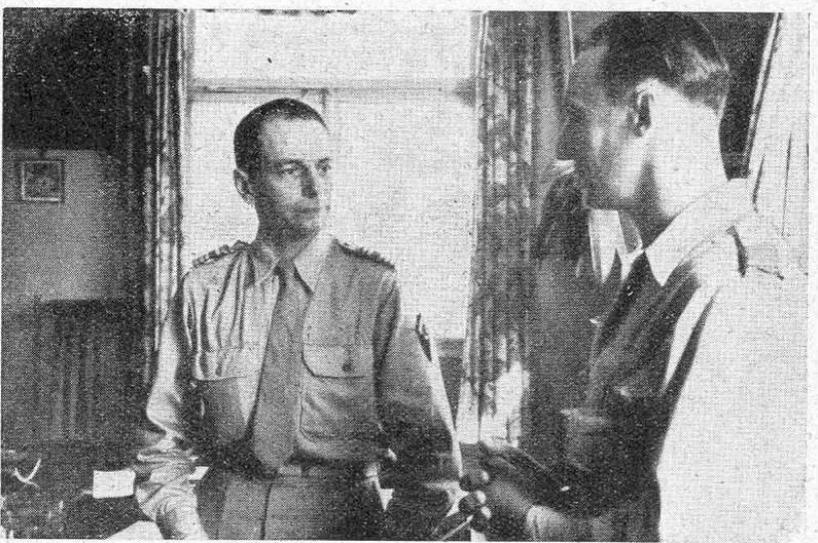
La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

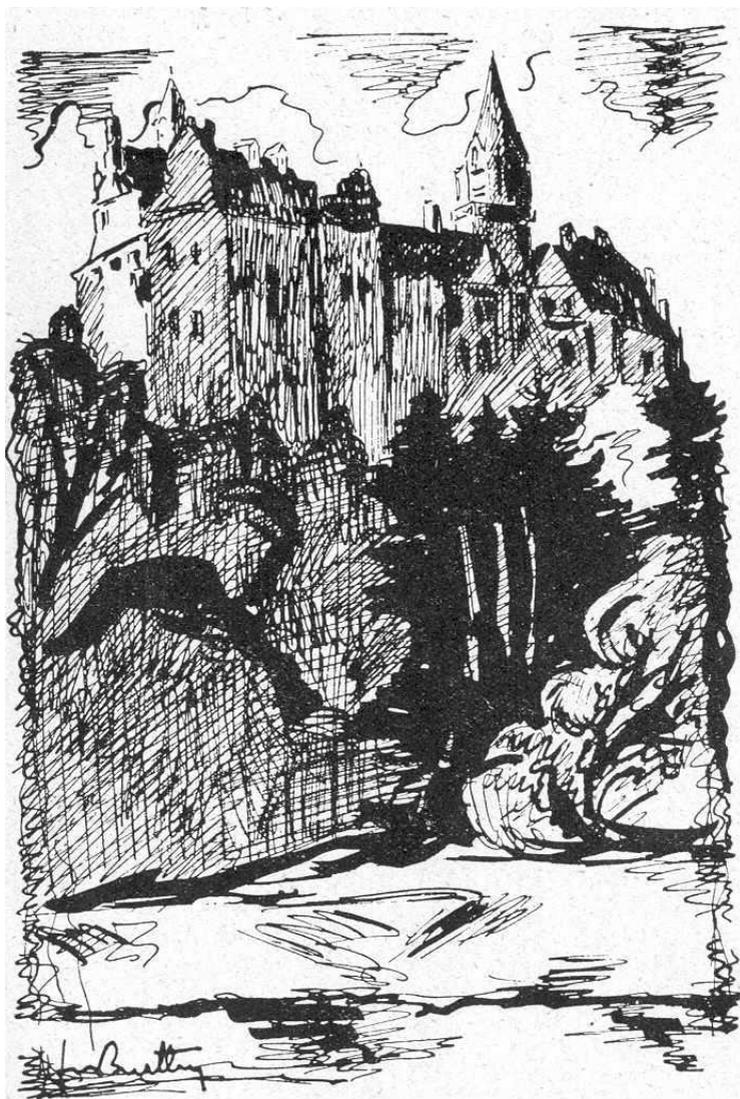
CILLI Joseph, 2^{ième} classe, 2^{ième} Escadron

« Spahi plein d'entrain et de courage, s'est déjà signalé au cours de diverses patrouilles. Le 8 Décembre 1944, au Col de Louchbach (Vosges), sous un très violent bombardement de mortiers et de 105, a réussi à dégager son automitrailleuse visée par l'ennemi, à ramener deux camarades blessés et à mettre à l'abri plusieurs véhicules du Peloton. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.



P.C. du Lieutenant-Colonel de la Chauvelais à Buchau (Juillet 1945)
Le Colonel recevant le Capitaine Watier.



P.C. du Général Schlessler, commandant la 5ème D.B. Juillet 45.
Le château des Fürst de Hohenzolern - Sigmaringen